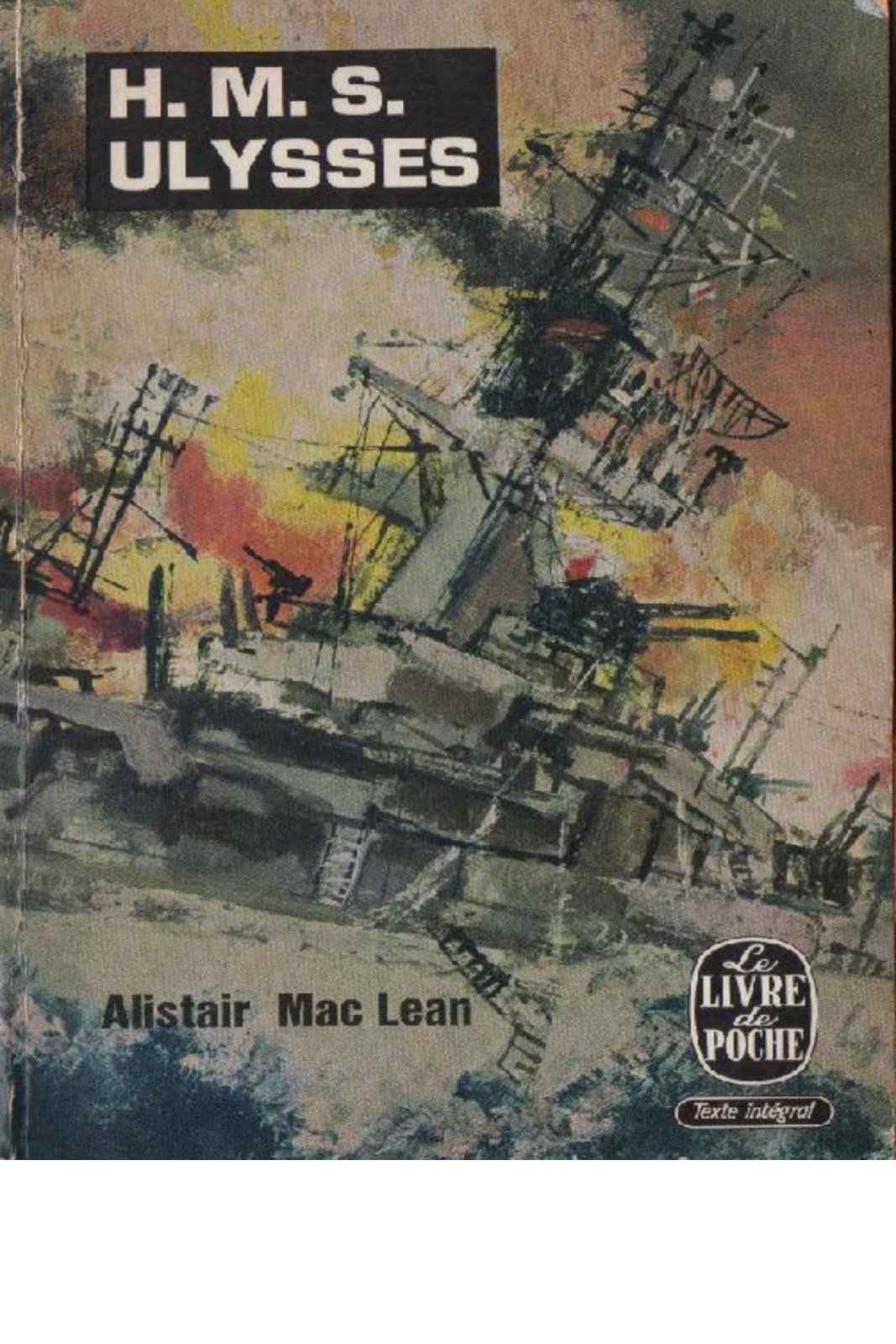


HMS Ulysses

Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



H. M. S. ULYSSES

Alistair Mac Lean

Le
LIVRE
de
POCHE

Texte intégral

ALISTAIR MACLEAN

H.M.S. Ulysses

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR HÉLÈNE CLAIREAU

PLON

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre H.M.S. ULYSSES

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Je dois une vive reconnaissance au commandant Jouan qui a bien voulu m'apporter son aide précieuse pour la traduction des termes techniques de ce livre.

H.C.

Je désire reconnaître ma dette à l'égard de mon frère aîné, Ian L. MacLean, capitaine au long cours, pour l'aide technique considérable et les conseils sur les questions maritimes qu'il m'a donnés pour la préparation de ce livre.

Afin d'éviter toute confusion possible, il faut nettement affirmer qu'il n'existe aucun rapport entre l'*Ulysses* de ce livre et le destroyer de la classe Ulster, maintenant converti en frégate, qui est entré en service au début de 1944, environ douze mois après les événements décrits dans ce livre.

Il n'y a pas non plus le moindre rapport entre n'importe lequel des navires mentionnés dans cet ouvrage comme étant à Scapa Flow ou participant au convoi et aucun navire de la Marine du même nom ayant servi ou servant dans la Marine royale.

A.M.

PRÉLUDE : DIMANCHE APRÈS-MIDI

Lentement, délibérément, Starr écrasa le bout de sa cigarette. Ce geste, pensa le capitaine de vaisseau Vallery, avait un curieux air de décision et d'irrévocabilité. Il savait ce qui allait suivre, et, rien qu'un instant, la vive amertume de la défaite traversa la douleur sourde qui ne quittait jamais son front ces temps-ci. Mais ce ne fut que durant un instant, il était trop fatigué, en réalité, beaucoup trop fatigué pour se soucier de quoi que ce fût.

« Je suis désolé, messieurs, sincèrement désolé, dit Starr avec un pâle sourire. Pas à cause des ordres, je vous assure – la décision de l'Amirauté, j'en suis personnellement convaincu, est la seule convenable et justifiable vu les circonstances. Mais je regrette votre... euh... incapacité de comprendre notre point de vue. »

Il s'arrêta, offrit son étui à cigarettes en platine aux quatre hommes assis autour de la table dans la chambre du contre-amiral. En réponse aux quatre hochements de tête muets, le sourire voltigea de nouveau sur ses lèvres. Il choisit une cigarette et remit l'étui dans la poche de poitrine de son veston croisé gris. Puis, il se renversa dans son fauteuil, le sourire complètement disparu. Il n'était pas difficile d'imaginer, sous cette manche d'étoffe rayée, la large bande et les galons dorés, plus habituels chez le vice-amiral Vincent Starr, directeur adjoint des opérations navales.

« Quand j'ai pris l'avion pour le nord, à Londres, ce matin, continua-t-il d'un ton égal, j'étais ennuyé. J'étais très ennuyé. Je suis... eh bien, je suis un homme assez occupé. Le Premier Lord de la mer, à mon avis, perdait mon temps aussi bien que le sien. Quand je reviendrai, il faudra que je m'en excuse. Sir Humphrey avait raison. C'est généralement le cas... »

Sa voix se perdit en un murmure, et la roulette de ferrocérium de son briquet grinça dans le silence tendu. Il se pencha sur la table et poursuivit doucement :

« Soyons parfaitement francs, messieurs. Je m'attendais – j'avais sûrement le droit de m'y attendre – à votre soutien et à votre pleine coopération pour régler cette désagréable affaire avec rapidité. Affaire désagréable ? » Il sourit, mi-figue, mi-raisin. « Mâcher ses mots ne servirait à rien. Mutinerie, messieurs, est le terme généralement accepté pour désigner ce qui est, je n'ai guère besoin de vous le rappeler, un crime capital. Et néanmoins, qu'est-ce que je trouve ? » Son regard fit lentement le tour de la table. « Des officiers de la Marine de Sa Majesté, comprenant un amiral, sympathisant – s'ils ne l'excusent pas positivement – avec une mutinerie d'équipage ! »

« Il exagère, songea Vallery. Il nous provoque. » Les paroles, le ton étaient une question, un défi demandant une réponse.

Il n'y eut pas de réponse. Les quatre hommes semblaient apathiques, indifférents. Quatre hommes, chacun d'eux un individu, chacun d'eux ancré dans sa personnalité, et pourtant, en ce moment, si étrangement pareils, avec leurs visages lourds, immobiles, profondément ridés, et leurs yeux si calmes, si las, et tellement vieux.

« Vous n'êtes pas convaincus, messieurs ? reprit-il doucement. Vous trouvez les mots que j'ai choisis un peu... euh... désagréables ? » Il se renversa en arrière. « Hum... mutinerie ». Il savoura lentement ce mot, serra les lèvres et parcourut de nouveau la table des yeux. « Non, cela ne rend pas un bien bon son, n'est-ce pas, messieurs ? Vous l'appelleriez autrement, peut-être ? »

Il secoua la tête, se pencha et lissa sous ses doigts une note de timonerie. Puis il lut tout haut :

« Revenu du raid sur les Lofoten... 15 h 45 – franchi les barrages ; 16 h 10 – terminé pour les machines ; 16 h 30 – chalands de ravitaillement le long du bord, groupe mixte matelots-mécaniciens affecté au déchargement des fûts de lubrifiant ; 16 h 50 – signalé au commandant que les mécaniciens refusaient d'obéir. Premier maître Hartley, puis, successivement, ingénieur en chef Hendry, lieutenant de vaisseau (M) Grierson et capitaine de frégate (M) Turner ; meneurs apparemment mécaniciens Riley et Petersen ; 17 h 05 – refusé d'obéir au commandant ; 17 h 15 – capitaine d'armes et maître de quart assaillis dans l'accomplissement de leur service. » Il leva les yeux. « Quel service ? Essayez d'arrêter les meneurs ? »

Vallery inclina la tête en silence.

« 17 h 15 – Les matelots ont cessé le travail, apparemment par sympathie ; pas d'invitation à la violence ; 17 h 35 – avertis des conséquences par commandant ; reçoivent l'ordre de reprendre le travail ; ils désobéissent ; 17 h 30 – signal au commandant en chef sur le *Cumberland* pour demander assistance. »

Starr releva de nouveau la tête et jeta un regard froid sur Vallery.

« Pourquoi, incidemment, ce signal à l'amiral ? Assurément, vos propres « Marines »...

— Mes ordres, interrompit brutalement Tyndall. Opposer nos propres « Marines » à des hommes avec lesquels ils naviguent depuis deux ans et demi ? Inadmissible. Il n'y a pas d'inimitié entre l'équipage et les « Marines » sur ce navire-ci, Amiral : ils ont subi trop d'épreuves ensemble... D'ailleurs, ajouta-t-il sèchement, il est tout à fait possible que nos « Marines » eussent refusé. Et n'oubliez pas que si nous les avons utilisés et que s'ils avaient dompté cette... euh... mutinerie, l'*Ulysses* aurait été fini en tant que navire de

combat. »

Starr le regarda sans ciller, puis baissa de nouveau les yeux sur le rapport.

« 18 h 30 – Un groupe de « Marines » du *Cumberland* monte à bord. Pas de résistance opposée à leur montée ; ils tentent d'arrêter six, huit meneurs soupçonnés ; forte résistance des mécaniciens et matelots ; dur combat sur la plage arrière, dans le réfectoire des chauffeurs et dans le poste des mécaniciens jusqu'à dix-neuf heures ; pas d'armes à feu utilisées mais 2 morts, 6 blessés graves, 35 à 40 petites blessures. » Starr cessa de lire et froissa le papier d'un geste presque furieux. « Vous savez, messieurs, je crois que vous marquez un point, après tout, dit-il avec une lourde ironie. « Mutinerie » n'est guère le terme qui convient. Cinquante morts et blessés ; « bataille rangée » serait plus approprié. »

Ni les paroles, ni le ton mordant, ni la voix cinglante ne provoquèrent la moindre réaction. Les quatre hommes demeurèrent assis sans expression, immobiles, inattentifs, suprêmement indifférents.

Le visage de l'amiral Starr se durcit.

« Je crains que vous n'ayez pas mis les choses tout à fait au point, messieurs. Vous êtes ici depuis longtemps, et l'isolement déforme la perspective. Dois-je rappeler à des officiers supérieurs qu'en temps de guerre, les sentiments personnels, les épreuves et les souffrances n'ont aucune importance ? La Marine, le pays comptent avant tout, seuls et tout le temps. » Il frappa doucement sur la table avec une insistance sensible quoique contenue. « Bon Dieu, messieurs, dit-il entre ses dents, l'avenir du monde est en jeu... et vous, avec votre égoïste, votre inexcusable absorbement dans vos petites affaires, vous avez la colossale effronterie de le compromettre ! »

Le capitaine de frégate Turner eut un sourire sardonique. « Un joli discours, Vincent, mon garçon, vraiment très joli... bien que rappelant un peu le mélodrame victorien : les dents serrées ont été un jeu de scène nettement excessif. Dommage qu'il ne se soit pas présenté au parlement... il serait un atout formidable pour n'importe quel banc ministériel. Je suppose le vieux gars trop honnête pour ça, au fond », pensa-t-il avec une vague surprise.

« Les meneurs seront arrêtés et punis... sévèrement punis, fit la voix, dure et coupante maintenant. En attendant, la 14^e escadre de porte-avions sera au rendez-vous, dans le détroit du Danemark, comme convenu, à dix heures trente mercredi au lieu de mardi... Nous avons télégraphié à Halifax pour retarder l'appareillage. Vous prendrez la mer à six heures demain. » Il regarda le contre-amiral Tyndall. « Vous en aviserez s'il vous plaît immédiatement tous les navires sous vos ordres, amiral. » Tyndall – connu dans toute la flotte sous le nom de Fermier Giles – ne dit rien. Son visage coloré, d'habitude si gai et souriant, était sévère et figé ; sous ses lourdes paupières, son regard troublé fixait le commandant Vallery et il se demandait quel infernal supplice cet homme bon et sensible endurait à cet instant. Mais le visage hâve de

fatigue de Vallery ne l'éclaira pas : sa maigreur ascétique ne révélait absolument rien. Tyndall réprima un juron.

« Je ne crois pas qu'il y ait autre chose à dire, messieurs, continua Starr. Je ne prétendrai pas que vous ayez à entreprendre un voyage facile – vous savez vous-même ce qui est arrivé aux trois derniers convois les plus importants, PQ 17, FR 71 et 74, je crains que nous n'ayons pas encore trouvé la riposte aux torpilles acoustiques et aux bombes planantes. En outre, notre service des renseignements à Brème et à Kiel nous apprend – et de récents désastres dans l'Atlantique le confirment – que la nouvelle politique des sous-marins est de s'attaquer d'abord aux navires, d'escorte... Peut-être le temps vous sauvera-t-il. »

« Vindictif vieux démon, songea Tyndall sans passion. Continue, le diable t'emporte... amuse-toi. »

« Au risque de paraître plutôt victorien et mélodramatique... » Starr attendit impatiemment que Turner étouffât sa brusque quinte de toux « nous pouvons dire que l'*Ulysses* reçoit l'occasion de se... euh... racheter. » Il repoussa son fauteuil. « Après cela, messieurs, la Méditerranée. Mais d'abord, que le FR 77 atteigne Mourmansk malgré les attaques et les tempêtes ! » Sa voix se brisa sur ce dernier mot et se fit stridente, la colère grondant à travers le mince vernis de suavité. « Il faut que l'*Ulysses* comprenne que la Marine ne tolérera jamais la désobéissance aux ordres, le manquement au devoir, la révolte et la sédition organisées !

— Sottises ! »

Starr sursauta, et les articulations de ses doigts blanchirent sur les bras du fauteuil. Son regard fit rapidement le tour de la table et s'arrêta sur le médecin en chef de deuxième classe Brooks, sur ses yeux d'un bleu exceptionnellement vif, si étrangement hostiles maintenant sous cette magnifique crinière blanche.

Tyndall aussi remarqua ces yeux coléreux ; il vit s'empourprer le visage de Brooks et gémit en son for intérieur. Il ne connaissait que trop bien ces symptômes ; le vieux Socrate était sur le point de sonner de sa trompette irlandaise. Tyndall allait parler, mais un geste impératif de Starr l'en empêcha.

« Qu'avez-vous dit, docteur ? demanda l'amiral d'une voix douce et dénuée d'expression.

— Sottises ! répéta Brooks distinctement. Voilà ce que j'ai dit. Soyons parfaitement francs, dites-vous, eh bien, amiral, je suis franc. « Manquement au devoir, révolte et sédition organisées » ça ne tient pas debout ! Mais je suppose qu'il vous faut donner un nom aux faits, de préférence un nom qui se rapporte au domaine de votre expérience personnelle. Mais Dieu seul sait par quelle étrange association d'idées et quel tour de passe-passe mental vous assimilez ce qui s'est produit à bord de l'*Ulysses* avec le seul code de conduite

qui vous soit familier. » Brooks s'arrêta une seconde et dans le silence, on entendit le sifflet d'un maître de manœuvre, un bateau qui passait, sans doute. « Dites-moi, amiral, reprit-il calmement, devons-nous expulser les démons de la folie par le fouet – une étrange vieille coutume médiévale –, ou peut-être par la noyade... Vous vous rappelez les cochons gadaréniens ? Ou croyez-vous qu'un ou deux mois de cellule soit le meilleur remède pour la tuberculose ?

— De quoi diantre parlez-vous, Brooks ? demanda Starr avec irritation. Cochons de gadaréniens, tuberculose... où voulez-vous en venir ? Allez, expliquez-vous. » Il tambourina impatiemment sur la table, les sourcils haut levés sur son front plissé. « J'espère, Brooks, poursuivit-il d'une voix soyeuse, que vous êtes en mesure de justifier cette... insolence.

— Je suis tout à fait sûr que le docteur Brooks n'avait nullement l'intention d'être insolent, amiral, dit le commandant Vallery. Il exprime simplement...

— Je vous en prie, Vallery, coupa Starr, je crois être parfaitement capable d'en juger par moi-même. » Il eut un sourire très pincé. « Eh bien, continuez, Brooks. »

Le médecin-chef Brooks le regarda tranquillement, d'un air songeur.

« Me justifier ? fit-il avec un sourire las. Non, amiral, je ne crois pas pouvoir le faire. » La légère inflexion du ton et ce qu'elle sous-entendait n'échappèrent pas à Starr. Il rougit un peu. « Mais je vais essayer de m'expliquer, continua Brooks. Cela pourrait faire du bien. »

Il resta silencieux quelques secondes, les coudes sur la table, passant sa main à travers son épaisse chevelure argentée, d'un geste qui lui était habituel ; puis, levant brusquement les yeux, :

« Quand avez-vous servi à la mer pour la dernière fois, amiral ? demanda-t-il.

— À la mer pour la dernière fois ? Où diable est le rapport avec vous, Brooks... ou avec le sujet que nous discutons ? fit-il d'un ton dur.

— C'est un rapport très important, répliqua Brooks. Voulez-vous, s'il vous plaît, répondre à ma question, amiral ?

— Je crois que vous savez parfaitement, Brooks, répondit Starr calmement, que je suis à Londres, au quartier général des opérations navales, depuis le début de la guerre. Que sous-entendez-vous, docteur ?

— Rien. Votre rectitude de Conduite et votre courage sont hors de doute. Nous le savons tous. Je cherchais uniquement à établir un fait. Je suis médecin de la Marine, amiral. Il y a maintenant trente ans que je le suis. Peut-être ne suis-je pas un très bon médecin ; il est possible que je ne me tienne pas autant que je le devrais au courant des plus récentes découvertes, mais je crois pouvoir prétendre à très bien connaître la nature humaine, la façon dont

fonctionne l'esprit, l'action merveilleusement compliquée qu'exercent l'un sur l'autre l'esprit et le corps. Vous avez dit textuellement : « L'isolement déforme la perspective. » « Isolement » implique le retranchement, le détachement du monde, et votre insinuation est partiellement juste. Mais, il existe plus d'un monde, amiral, et c'est là le point capital. Les mers nordiques, l'Arctique, la route dans la nuit vers la Russie constituent un monde à part, complètement distinct du vôtre. C'est un monde dont il n'est pas possible que vous ayez l'idée. Vous êtes, en effet, complètement isolé de *notre* monde. »

Starr grommela sans qu'on pût savoir si c'était de colère ou de dérision, puis s'éclaircit la voix pour parler, mais Brooks reprit hâtivement :

« Les conditions qui le caractérisent sont sans précédent ni analogue dans l'histoire de la guerre. Les convois russes, amiral, sont une chose entièrement nouvelle et absolument unique dans la vie de l'humanité. »

Il s'arrêta soudain et regarda à travers l'épaisse vitre du hublot la neige à demi fondue qui tombait obliquement sur l'eau grise et les collines brunes du mouillage de Scapa. Personne ne parla. Le médecin-chef n'avait pas encore fini ; il faut du temps à un homme fatigué pour rassembler ses idées.

« L'humanité peut naturellement s'adapter à des conditions nouvelles, et elle le fait, dit Brooks d'une voix basse, presque comme s'il se parlait à lui-même. Biologiquement et physiquement les hommes y ont été obligés au long des siècles afin de survivre. Mais cela exige du temps, messieurs, beaucoup de temps. Vous ne pouvez comprimer en deux années les changements naturels de vingt siècles : ni l'esprit ni le corps ne sauraient le supporter. On peut l'essayer, évidemment, et l'élasticité et la résistance de l'homme sont telles, qu'il parvient à le tolérer... pour des périodes extrêmement brèves. Mais la limite de la capacité d'adaptation est vite atteinte. Poussez les hommes au-delà de cette limite, et n'importe quoi peut arriver. Je dis à dessein « n'importe quoi » parce que nous ne savons pas encore quelle forme prendra l'effondrement – mais il s'en produit toujours un. Il peut être physique, mental, spirituel, je n'en sais rien. Mais je sais, amiral, que l'équipage de l'*Ulysses* a été poussé jusqu'à la limite, et nettement au-delà.

— Très intéressant, docteur, dit Starr sèchement, d'un accent sceptique. Très intéressant et instructif. Malheureusement, votre théorie – car ce n'est qu'une théorie – est tout à fait insoutenable.,

— Cela, amiral, dit Brooks en le regardant fixement, n'est pas même une affaire d'opinion.

— Sottise ! répliqua Starr, le visage dur de colère. C'est une question de fait. Vos prémisses sont complètement fausses. Ce vaste abîme que vous prétendez se creuser entre les convois allant en Russie et les opérations navales normales n'existe simplement pas. Pouvez-vous désigner un seul facteur présent dans ces eaux nordiques et qui ne se rencontre pas ailleurs

dans le monde ? Le pouvez-vous, docteur Brooks ?

— Non, amiral, dit Brooks sans rien perdre de son calme. Mais je peux vous signaler un fait fréquemment négligé à savoir que les différences de degré et d'association peuvent être beaucoup plus grandes et produire des effets d'une beaucoup plus grande portée que les différences de nature. Laissez-moi vous expliquer ce que je veux dire. La peur est susceptible de détruire un homme. Avouons-le, la peur est une chose naturelle. On l'éprouve sur tous les théâtres de la guerre, mais nulle part avec autant d'intensité et de continuité que dans les convois arctiques. L'attente du danger, la tension peuvent briser un homme... n'importe quel homme. Je l'ai constaté trop souvent, beaucoup, beaucoup trop souvent. Et lorsqu'on est tendu jusqu'au point de craquer, parfois dix-sept jours d'affilée, quand chaque jour on est constamment averti de ce qui peut vous arriver par la vue de navires sombrant, de corps brisés se noyant... eh bien, nous sommes des hommes et non des machines, et quelque chose flanche forcément. L'amiral ne saurait ignorer qu'après nos deux derniers voyages nous avons envoyé dix-neuf officiers et hommes dans des sanatoria – des sanatoria pour maladies mentales. »

Brooks était debout, maintenant, ses larges et robustes doigts à plat sur la surface polie de la table, ses yeux transperçant ceux de Starr.

« La faim réduit la vitalité d'un homme, amiral. Elle sape sa force, ralentit ses réactions, détruit sa volonté de combattre, voire sa volonté de survivre. Vous êtes surpris, amiral ? Vous pensez que souffrir de la faim est impossible sur les navires bien approvisionnés d'aujourd'hui ? Mais ce n'est pas impossible. C'est inévitable. Vous nous envoyez sans cesse en Russie quand la saison d'y aller est passée, quand les nuits sont à peine plus longues que les jours, quand vingt heures sur vingt-quatre sont occupées aux postes de veille ou de combat, et vous vous attendez à ce que nous nous nourrissions bien ! Comment diable le pourrions-nous quand les cuisiniers passent presque tout leur temps dans les soutes, dans les tourelles ou dans les équipes de sécurité ? Seuls le boulanger et le boucher en sont exemptés, de sorte que nous vivons de sandwiches de bœuf en conserve ; pendant des semaines de suite, rien que des sandwiches de corned-beef ! »

Le médecin-chef Brooks cracha presque de dégoût.

« Brave vieux Socrate, pensa Turner avec satisfaction ; donne-lui en pour son grade. » Tyndall aussi hochait approbativement la tête. Seul Vallery était mal à Taise, non à cause de ce que disait Brooks, mais parce que c'était Brooks qui le disait. C'était Vallery le commandant, et les charbons ardents ne s'amassaient pas sur la tête qu'il fallait.

« La peur, l'incertitude, la faim, dit Brooks d'une voix très basse, sont ce qui brise un homme, qui le détruit aussi sûrement que le feu, l'acier ou la peste. Ce sont elles les tueuses. Mais elles ne sont que les séides, que les piqueurs, pourrait-on dire, des Trois Cavaliers de l'*Apocalypse* : le froid, le

manque de sommeil et l'épuisement.

« Savez-vous ce que c'est qu'une nuit de février entre Jan Mayen et l'île, aux Ours, amiral ? Bien sûr, vous ne le savez pas. Savez-vous ce que c'est qu'une température de 40° au-dessous de zéro dans l'Arctique... et qu'il ne gèle toujours pas ? Savez-vous ce qu'est un vent qui hurle en soufflant des glaces du Pôle et du Groenland par 30° au-dessous de zéro et traverse comme la lame d'un scalpel les vêtements les plus épais, quand il y a 500 tonnes de glace sur le pont, où cinq minutes d'exposition directe à l'air signifient la gelure, où, lorsque l'étrave s'écrase dans un creux, l'embrun qui vous frappe est de glace solide, où même la pile d'une torche électrique s'éteint, tant le froid est intense ? Connaissez-vous cela, amiral, le connaissez-vous ? »

Brooks lui jeta ces mots en les martelant et continua :

« Et savez-vous ce que c'est que de vivre des jours d'affilée sans sommeil, des semaines en ne dormant que deux ou trois heures sur vingt-quatre ? Connaissez-vous cette sensation, amiral ? Ce sentiment que chacun des nerfs, chacune des cellules de votre corps sont tendus au point de se briser, au point de vous amener au bord de la folie ?

Le connaissez-vous, amiral ? C'est le supplice le plus raffiné du monde, et on vendrait ses amis, sa famille, ses espoirs d'immortalité pour le privilège de pouvoir fermer les yeux et se laisser aller. Et puis, il y a la fatigue, amiral, la fatigue désespérée qui ne vous quitte jamais. C'est en partie l'effet débilitant du froid, en partie le manque de sommeil, en partie le résultat d'un mauvais temps continu. Vous savez bien comme il peut être épuisant de s'arc-bouter, même durant quelques heures, sur un pont qui roule et qui tangué ; nos gars l'ont fait pendant des mois ; les tempêtes sont quotidiennes au cours de la traversée de l'Arctique. Je peux vous montrer une douzaine, deux douzaines de vieillards dont pas un n'a plus de vingt ans. »

Brooks repoussa sa chaise et se mit à arpenter nerveusement la chambre. Tyndall et Turner se regardèrent, puis jetèrent un coup d'œil sur Vallery qui, la tête et les épaules courbées, fixait, sans les voir, ses mains croisées sur la table. Pour le moment, Starr aurait pu ne pas exister.

« C'est un cercle vicieux, meurtrier poursuivit rapidement Brooks, appuyé maintenant à la cloison, les mains profondément enfoncées dans ses poches, les yeux aveuglément dirigés sur le hublot embué. Moins on dort, plus on est fatigué ; plus on est fatigué, plus on est sensible au froid. Et ainsi de suite. Et puis, tout le temps, il y a la faim et cette terrible tension. Tous ces facteurs réagissent les uns sur les autres ; chacun d'eux conspire avec les autres pour vous briser physiquement et mentalement et faire de vous une proie offerte à la maladie. Oui, amiral, la maladie. »

Il regarda Starr avec un sourire, un sourire sans gaieté.

« Entassez des hommes comme des harengs dans une caque, privez-les de

leur dernière once de résistance, enfermez-les dans les entreponts pendant des jours de suite, et qu'est-ce que vous obtenez ? La tuberculose. C'est inévitable. » Il haussa les épaules. « Bien sûr, je n'ai, jusqu'ici, isolé que quelques cas, mais je sais que la tuberculose pulmonaire active est mûre parmi l'équipage. Il y a des mois que j'ai prévu cet affaiblissement des organismes. J'en ai averti le médecin-général de la Flotte plusieurs fois. J'ai écrit à deux reprises à l'Amirauté. On m'a témoigné de la sympathie et c'est tout. Pénurie de navires, pénurie d'hommes...

« Ce sont les cent derniers jours qui les ont achevés, ces cent jours ajoutés aux mois précédents. Cent jours d'un enfer sanglant, et pas une heure de détente à terre. Deux séjours dans des ports seulement, pour embarquer des munitions : tout le mazout et les vivres sont pris à des transports, à la mer. Et chaque journée, une éternité de froid, de faim, de danger et de souffrance. Au nom de Dieu ! s'écria Brooks, nous ne sommes pas des machines ! »

Il s'éloigna du mur et s'avança vers Starr, les mains toujours au fond de ses poches.

« Il m'est pénible de le dire devant le commandant, mais tous les officiers du bord – sauf lui-même – savent que les hommes se seraient, depuis longtemps, « mutinés » comme vous dites, sans leur profonde loyauté envers lui, un dévouement allant presque jusque l'idolâtrie ; je n'ai, dans ma longue expérience, jamais rien vu de pareil, amiral. »

Tyndall et Turner murmurèrent leur approbation. Vallery demeura toujours immobile.

« Mais, il y a une limite même à cela ; elle a forcément été atteinte. Et vous parlez de punir, d'emprisonner ces hommes ? Bon Dieu du ciel ! vous pourriez aussi bien pendre un homme parce qu'il a la lèpre ou l'envoyer aux travaux forcés pour avoir des ulcères ! s'écria Brooks en secouant la tête avec désespoir. Notre équipage est aussi innocent ; ces hommes n'ont pu faire autrement ; ils ne sont plus capables de distinguer le bien du mal, de raisonner avec clarté. Ils ont simplement besoin d'un repos, de paix, de quelques jours d'une bienheureuse tranquillité. Ils donneraient tout au monde pour ce répit ; ils ne sont pas en état de songer à autre chose. Ne pouvez-vous le comprendre, amiral ? Ne le pouvez-vous pas ? »

Pendant peut-être trente secondes, il y eut un silence complet, absolu, dans la chambré de l'amiral. Le gémissement aigu du vent, le bruissement de la grêle semblèrent anormalement forts. Puis, Starr se leva, ramassa ses gants, et Vallery, levant la tête pour la première fois, comprit que Brooks avait échoué.

« Faites accoster ma vedette, Vallery. Immédiatement, je vous prie, dit Starr avec détachement, sans la moindre émotion. Complétez votre approvisionnement en mazout, en munitions et en vivres le plus tôt possible. Amiral Tyndall, je vous souhaite à vous et à votre escadre, une heureuse traversée. Quant à vous, docteur Brooks, je comprends parfaitement ce qui

ressort de votre argument – du moins, en ce qui vous concerne. » Un sourire froid se dessina sur ses lèvres. « Vous êtes, de toute évidence, surmené, et vous avez grand besoin d'une détente. Votre remplaçant sera à bord avant minuit. Si vous voulez m'accompagner, commandant... »

Il se tourna vers la porte, et il avait fait deux pas, quand la voix de Vallery l'arrêta net, un pied en l'air.

« Un moment, amiral, s'il vous plaît. »

Starr se retourna. Le commandant Vallery n'avait pas fait un mouvement pour se lever. Il restait assis, immobile, souriant. C'était un sourire composé de déférence, de compréhension et d'une curieuse inflexibilité. Starr en éprouva un vague malaisé.

« Le médecin-chef Brooks, dit Vallery avec précision, est un officier tout à fait exceptionnel. Il est d'une valeur inestimable, virtuellement irremplaçable, et *l'Ulysse* a le plus grand besoin de lui. Je désire le conserver à bord.

— J'ai pris ma décision, commandant, répliqua sèchement Starr, et elle est irrévocable. Je crois que vous connaissez les pouvoirs dont l'Amirauté m'a investi pour cette enquête.

— Parfaitement, amiral, dit Vallery, tout à fait calme. Je répète néanmoins que nous ne pouvons nous permettre de perdre un officier de la valeur de Brooks. »

Les mots, le ton étaient polis, respectueux ; mais il n'y avait pas à se tromper sur leur signification. Brooks s'avança, avec une expression désolée, mais avant qu'il pût parler, Turner intervint doucement, courtoisement :

« Je suppose que je n'ai pas été invité à cette conférence uniquement à titre décoratif. » Il se renversa contre le dossier de sa chaise et, les yeux fixés d'un air songeur sur le hublot : « Je sens qu'il est temps que je dise quelque chose. Je souscris sans réserve à chacune des paroles prononcées par ce vieux Brooks ; à chacune d'elles, sans exception. »

Les lèvres blanches, Starr regarda Tyndall et demanda :

« Et vous, amiral ? »

Tyndall leva des yeux railleurs, toute la tension, toute l'inquiétude disparues de son visage. Il ressemblait plus que jamais à un gros fermier de l'Ouest. Mi-figue, mi-raisin, il supposait que sa carrière était en jeu. « C'est drôle, se dit-il, combien une carrière peut soudain perdre toute importance. »

« En tant que commandant de l'escadre, son efficacité maxima est ma seule préoccupation. Certaines gens sont réellement irremplaçables. Le commandant Vallery estime que Brooks est dans ce cas, je suis d'accord avec lui.

— Je vois, messieurs, je vois, dit Starr avec difficulté tandis que

s'empourpraient ses pommettes. Le convoi est parti de Halifax et j'ai les mains liées. Mais vous commettez une erreur, messieurs, en braquant des revolvers sur l'Amirauté. Nous avons de bonnes mémoires, à Whitehall. Nous discuterons longuement cette affaire à votre retour. Au revoir, messieurs, au revoir. »

* * *

Frissonnant dans le froid qui l'enveloppait soudain, Brooks descendit lourdement l'échelle menant au pont supérieur et se dirigea vers l'avant ; au-delà de la cuisine, il entra à l'infirmerie. Johnson, l'infirmier en chef, sortit la tête de son officine.

« Comment vont nos malades, Johnson ? demanda Brooks. Ils résistent courageusement ? »

Johnson parcourut d'un regard morose les huit lits et leurs occupants.

« Ce sont de rudes veinards, docteur. La moitié d'entre eux se portent joliment mieux que moi. Regardez le chauffeur Riley, là, celui qui a un doigt brisé et cette grosse pile de *Reader's Digests*. Il lit tous les articles médicaux et réclame à grands cris des sulfamides, de la pénicilline et tous les antibiotiques les plus nouveaux. Il ne sait pas prononcer la plupart de leurs noms et croit qu'il va mourir.

— Une grave perte, murmura Brooks en secouant la tête. Je ne sais pas quels mérites lui attribue le commandant Dodson... Quelles sont les dernières nouvelles de l'hôpital ? »

Le visage de Johnson se vida de toute expression.

« Ils avaient tout juste le souffle, il y a cinq minutes, capitaine, dit-il. Le matelot Ralston est mort à trois heures. »

Brooks hochait lourdement la tête. Avoir envoyé ce garçon épuisé à l'hôpital n'avait été qu'un geste, de toute façon. Pendant un instant, seulement, il se sentit vaincu. On l'appelait « le vieux Socrate », et il commençait à sentir son âge, ces jours-ci... un peu plus que son âge, même. Peut-être qu'une bonne nuit de sommeil le remettrait d'aplomb, mais il en doutait. Il soupira.

« Vous n'êtes pas trop optimiste au sujet de tout cela, n'est-ce pas Johnson ?

— Dix-huit, capitaine. Exactement dix-huit, dit Johnson d'une voix basse et navrée. Je viens de parler avec Burgess, c'est celui du premier lit. Il dit que Ralston sortait de la salle de bain, une serviette sur son bras, quand une foule d'hommes est passée en courant ; alors, un satané grand singe de « Marine » lui a flanqué un coup sur la tête avec son fusil. Il n'a jamais su ce qui l'avait frappé et il n'a jamais su pourquoi.

— Et c'est ça qu'ils appellent... euh... propos séditieux, Johnson, dit-il avec un léger sourire.

— Pardon, docteur. Je suppose que je ne devrais pas... c'est simplement que je...

— Ne vous tourmentez pas, Johnson. C'est de ma faute. On ne peut empêcher les gens de penser. Seulement ne pensez pas tout haut. C'est nuisible à la discipline... Je crois que votre ami Riley a besoin de vous. Vous feriez mieux de lui donner un dictionnaire. »

Il se retourna et passa dans la salle d'opérations. La tête noire de Johnny Nicholls était seule visible derrière le fauteuil du dentiste. Le médecin de première classe se leva immédiatement, une poignée de fiches sanitaires dans sa main gauche.

« Bonjour, docteur. Prenez un siège. »

Brooks grimaça un sourire.

« C'est une excellente chose, Nicholls, une chose vraiment agréable qu'un jeune officier de marine sachant quelle est sa place. Merci, merci. »

Il grimpa sur le fauteuil et s'y laissa tomber avec un gémissement tout en arrangeant l'appui-tête.

« Si vous vouliez ajuster le bout de pieds, mon garçon... Comme ça... Ah ! merci ! » Il s'étendit voluptueusement, les yeux fermés, la tête renversée sur l'appui-tête, et gémit de nouveau. « Je suis vieux, Johnny, mon garçon, un vieux dont la carrière est finie. »

— Jamais de la vie, docteur, répliqua vivement Nicholls. Ce n'est qu'un léger malaise. Si vous consentiez à ce que je vous conseille un tonique approprié... »

Il se tourna vers un placard, y prit deux verres à dents et une bouteille cannelée, vert foncé, marquée « poison ». Il remplit les verres et en tendit un à Brooks en disant :

« Mon ordonnance personnelle. À votre santé, docteur ! »

Brooks regarda le liquide ambré, puis Nicholls.

« Ce sont des pratiques païennes qu'on vous a enseignées dans ces facultés écossaises, mon garçon... Des types admirables, certains de ces vieux païens. Qu'est-ce que c'est, cette fois, Johnny ? »

— Un truc de première classe, répondit Nicholls avec un large sourire. Produit de l'île de Coll.

— Je ne savais pas qu'il y avait des distilleries là-haut, dit le vieux médecin avec un regard soupçonneux.

— Il n'y en a pas. J'ai simplement dit que c'était fabriqué à Coll... Comment les choses se sont-elles passées là-haut ?

— Epouvantablement. Sa Seigneurie a menacé de nous pendre tous à une

fusée de vergue. Elle s'est prise d'une antipathie spéciale pour moi... a dit que je devais être instantanément débarqué à coups de pied. Et c'était bien son intention.

— Vous ! s'écria Nicholls en écarquillant ses yeux bruns cernés, aux paupières rougies d'insomnie. Vous plaisantez, naturellement.

— Pas du tout. Mais tout : est arrangé... je ne m'en vais pas. Le vieux Giles, le pacha et Turner, ces idiots fous, ont virtuellement dit à Starr que si je partais, on ferait mieux de se mettre à la recherche d'un autre amiral, d'un autre commandant et d'un autre second. Ils n'auraient évidemment pas dû le faire, mais le vieux Vincent en a été secoué jusqu'aux moelles. Il est parti fort en colère, en marmottant des menaces voilées... pas très voilées, d'ailleurs, à tout prendre.

— Maudit vieil imbécile ! dit Nicholls avec chaleur.

— Il ne l'est pas vraiment, Johnny. En fait, c'est un individu brillant. On ne devient pas directeur des opérations navales pour rien. Giles affirme qu'il est un stratège et un tacticien de premier ordre, et il n'est pas, au fond, aussi méchant que nous sommes enclins à le croire. Il est chargé de résoudre un problème insoluble : les ressources dont il dispose sont limitées, et une demi-douzaine d'autres théâtres ont un terrible besoin de navires et d'hommes. Il lui est impossible de satisfaire à la moitié de ce qu'on lui demande ; il opère, la plupart du temps, avec des moyens à peine suffisants. N'empêche que c'est un bougre inhumain, impersonnel, qui ne comprend pas les hommes.

— Et la conclusion de toute la parlotte ?

— De nouveau Mourmansk. On appareille à six heures demain.

— Quoi ? De nouveau ? Cette troupe de morts ambulants ? fit Nicholls, incrédule. Mais ce n'est pas possible, docteur ! Ils n'en sont absolument pas capables !

— Ils le feront quand même, mon garçon. L'*Ulysses* doit... euh... se racheter. » Brooks rouvrit les yeux. « Dieu, cette seule pensée me glace d'horreur. S'il vous reste un peu de ce poison, mon petit. »

Nicholls remit la bouteille vide dans le placard et, désignant d'un pouce irrité le massif cuirassé nettement visible à travers le hublot, mouillé à trois ou quatre encablures :

« Pourquoi toujours nous ? C'est toujours nous, pourquoi n'y envoient-ils pas de temps en temps cette inutile caserne flottante ? Elle tourne au bout de sa chaîne des mois de suite.

— C'est précisément la question, fit Brooks solennellement. D'après le Gosse Kapok, le poids formidable de boîtes vides de lait condensé et de harengs à la sauce tomate accumulées sur le fond de l'océan l'empêche complètement d'appareiller. »

Nicholls sembla ne pas l'avoir entendu.

« Des semaines, des mois de suite, ils envoient *l'Ulysses* en Russie. Ils remplacent les porte-avions, ils donnent du repos aux destroyers... mais jamais à *l'Ulysses*. Pas de relâchement pour lui. Jamais, pas une seule fois. Mais le *Duke of Cumberland*, tout ce qu'il sait faire est d'envoyer ses grandes brutes de « Marines » à notre bord pour massacrer des malades, des infirmes, des hommes qui en ont plus fait en une semaine que...

— Du calme, du calme, mon garçon, gronda le médecin-chef. Vous ne pouvez appeler un massacre, trois morts et les quelques héros blessés couchés à côté. Les « Marines » n'ont fait que leur métier. Quant au *Cumberland*... eh bien, il faut s'y résigner. Nous sommes le seul navire de la flotte métropolitaine équipé pour la conduite des porte-avions. »

Nicholls vida son verre et regarda son supérieur d'un air chagrin.

« Il y a des moments, dit-il, où j'aime positivement les Allemands. »

— Vous devriez un jour vous concerter avec Johnson, conseilla Brooks. Le vieux Starr vous ferait tous deux mettre aux fers pour avoir répandu l'alarme... Tiens ! tiens ! » Il se redressa dans son fauteuil et se pencha en avant. « Regardez le vieux *Cumberland*, Johnny ! Des mètres et des mètres de lessive qui sèchent sur le pont et des matelots qui courent – qui courent vraiment – vers le gaillard d'avant. Des signes d'activité, à ne pas s'y tromper. Par Dieu ! c'est inusité et fort surprenant ! Qu'en concluez-vous ?

— Ils ont probablement appris qu'ils vont en permission, grommela Nicholls. Rien d'autre ne pourrait faire se remuer aussi vite ces gars-là. Et qui sommes-nous pour leur refuser la juste récompense de leurs peines ? Après une période de service dans les eaux nordiques si longue, si ardue, si dangereuse... »

Le premier coup d'un bugle strident noya le reste de la phrase. Instinctivement, leurs yeux se tournèrent vers le haut-parleur crépitant et bourdonnant, puis ils s'entre-regardèrent avec incrédulité. Et aussitôt ils furent debout, tendus, attentifs : l'urgence de l'appel aux postes de combat qui arrête les battements du cœur ne s'atténue jamais.

« Oh ! mon Dieu, non ! gémit Brooks. Oh ! non, non. Pas de nouveau ! Pas à Scapa Flow !

— Oh ! Dieu, non ! Pas de nouveau... *pas à Scapa Flow !* »

Ces mêmes mots étaient dans les esprits, les cœurs, sur les lèvres des 727 hommes épuisés, amers, mourant de sommeil, par cette froide soirée d'hiver, à Scapa Flow. Ils ne pouvaient avoir d'autre pensée quand le cri du bugle arrêta net tout travail sur les ponts et en dessous, dans les compartiments des machines et les chaufferies, parmi les bugalets et les citernes de combustibles, dans les cuisines et les bureaux. Et, les hommes

libres de quart ne pouvaient avoir d'autre pensée, avec un désespoir encore plus poignant, tandis que ce bruit strident déchirait les délices de l'oubli et les ramenait, la mort dans l'âme, l'esprit confus, trébuchants, à la dureté de fer de la réalité.

Ce fut, d'une façon étrangement vague, un moment décisif. C'était le moment qui aurait pu supprimer pour toujours l'*Ulysses* en tant que navire de combat. C'était le moment que des hommes aigris, épuisés, détendus dans la sécurité relative d'un mouillage entouré de terre, auraient pu choisir pour opposer l'inévitable résistance à l'autorité, à cette muette, indifférente et impitoyable contrainte qui, sûrement, les tuait. Si jamais il y eut un tel moment, c'était celui-ci.

Ce moment vint... et il passa. Ce ne fut guère qu'une ombre qui traversa fugitivement les esprits des hommes, puis disparut, perdue dans le martèlement des pieds gagnant les postes de combat. Peut-être la raison en était-elle l'instinct de conservation. Mais c'était peu probable ; il y avait longtemps que l'*Ulysses* ne s'en souciait plus. Peut-être n'était-ce que la discipline, ou la loyauté envers le commandant, ou ce que les psychologues nomment des réflexes conditionnés : on entend un grincement de freins, et immédiatement, on fait un saut pour sauver sa vie. Ou bien, cela pouvait être encore autre chose.

Quelle qu'en fût la raison, tout l'équipage – sauf la bordée de veille – fut rassemblé en deux minutes. Unanimes à ne pas croire que cela pût leur arriver à Scapa Flow, les hommes allèrent à leurs postes en silence ou en vociférant, suivant leur caractère. Ils y allèrent à contrecœur, maussades et irrités. Mais ils y allèrent.

Le contre-amiral Tyndall y alla aussi. Il ne fut pas l'un de ceux qui y allèrent en silence. Il monta à la passerelle en jurant, se fraya passage à travers la porte de bâbord et grimpa dans son fauteuil haut perché, dans le coin avant de la passerelle de navigation. Il jeta un regard sur Vallery.

« Qu'est-ce qui se passe, au nom du Ciel, commandant ? demanda-t-il sèchement. Tout me semble singulièrement paisible. »

— Je ne le sais pas encore, amiral, dit Vallery en parcourant le mouillage d'un regard inquiet. Le commandement en chef nous a envoyé le signal d'alerte avec l'ordre d'appareiller immédiatement.

Vallery secoua la tête.

« Appareiller ! Mais pourquoi ? »

Tyndall gémit et déclara :

« Ce n'est qu'une conspiration pour priver de vieux hommes comme moi de leur sommeil de l'après-midi. »

— Probablement une petite trouvaille de Starr pour nous secouer un peu,

grommela Turner.

— Non, répliqua Tyndall avec certitude. Il ne le tenterait pas, il ne l'oserait pas. D'ailleurs, à l'en croire, il n'est pas vindicatif. »

Le silence tomba, un silence rompu seulement par le crépitement de la grêle et le léger cognement inquiétant de l'Asdic. Vallery souleva brusquement ses jumelles.

« Bon Dieu, amiral, regardez-moi ça ! Le *Cumberland* a filé sa chaîne. »

On n'en pouvait douter. Une manille avait été enlevée, et l'étrave du grand navire tournait lentement tandis qu'il mettait en route.

« Qu'est-ce que diable... »

Tyndall s'interrompt et examina le ciel. Pas un avion, pas un parachutiste en vue, pas un contact au radar ni à l'Asdic, pas le moindre signe de la grande flotte allemande forçant les barrages.

« Il nous fait un signal, commandant ! » fit la voix de Bentley, le chef de timonerie. Il s'arrêta, puis continua lentement : « Gagnez immédiatement notre mouillage. Amarrez-vous au coffre nord.

— Demandez-leur de confirmer », ordonna brièvement Vallery.

Il prit le téléphone de la plage avant des mains d'un matelot.

« Ici le commandant, Dodson. Comment est la chaîne ? À pic ? Bon. »

Il se retourna vers l'officier de quart :

« Les deux bords en avant lente : à droite 10. »

Il regarda interrogativement Tyndall.

« Ne me demandez rien, grommela celui-ci. C'est peut-être le plus récent des jeux de salon... un genre de quatre-coins, vous savez... Mais, attendez une minute ! Regardez ! Le *Cumberland* ! Ses pièces de 130 sont à l'inclinaison minimum. »

Les yeux des deux hommes se croisèrent.

« Non, ce n'est pas possible ! Bon Dieu, croyez-vous que ?... »

Le haut-parleur de l'Asdic, de la cabine située immédiatement à l'arrière de la passerelle, lui fournit sa réponse. La voix du chef opérateur, Chrysler, était nette et sans hâte :

« Asdic-passerelle. Asdic-passerelle. Écho, Rouge 30. Je répète, Rouge 30. Bruit s'accroît. Terminé ! »

L'incrédulité du commandant bondit et mourut à la même seconde.

« Alerte poste central artillerie ! Rouge 30. Tous les canons aériens à l'angle négatif maximum. But sous-marin, torpilleur, qu'on soit paré à lancer les grenades.

— Ce n'est pas possible, amiral... ce n'est simplement pas possible ! dit-il en se tournant vers Tyndall. Un sous-marin... à Scapa Flow. Impossible !

— Prien ne l'a pas pensé, grommela Tyndall.

— Prien ?

— Le kapitän-lieutenant Prien, le type qui a coulé le *Royal Oak*.

— Cela ne pourrait pas se reproduire. Les nouvelles obstructions...

— Pourraient faire obstacle à un sous-marin normal », acheva Tyndall, puis il ajouta en un murmure : « Vous-vous rappelez ce qu'on nom a dit le mois dernier au sujet de nos sous-marins nains armés par deux hommes : les « chariots » ? Ceux qu'on doit envoyer en Norvège par des bateaux de pêche norvégiens opérant des Shetlands ? Il se pourrait que les Allemands aient eu la même idée.

— Possible », convint Vallery, et avec un mouvement de la tête sardonique : « Regardez-moi le *Cumberland* filer droit sur le barrage. » Il s'arrêta un instant, les yeux songeurs, puis les reportant sur Tyndall : « Est-ce que vous, aimez ça ?

— Aimer quoi, commandant ?

— Jouer au jeu de massacre comme à la foire. On ne peut se permettre de perdre un bâtiment de ligne de je ne sais combien de millions de livres. Alors le vieux *Cumberland* file en pleine mer, vers la sécurité, tandis que nous le remplaçons à son mouillage. Vous pouvez parier que le Service des renseignements allemand en connaît l'emplacement à deux centimètres près. Ces sous-marins nains portent des cônes de choc détachables, et s'ils doivent en/accrocher un quelque part, ce sera sur notre coque. »

Tyndall le regarda. Son visage était dépourvu d'expression. Les annonces de l'Asdic étaient continues, indiquant des gisements par bâbord et des distances décroissantes.

« Bien sûr, bien sûr, murmura l'amiral. Nous sommes la tête de Turc, j'en ai mal au cœur ! » Sa bouche se tordit en un rire sans gaieté. « Moi ? Cela comble la mesure pour l'équipage. Ce dernier voyage infernal, la mutinerie, les « Marines » du *Cumberland* à notre bord, rappeler aux postes de combat au port... et maintenant ceci ! Risquer nos vies pour ce... ce... »

Il s'arrêta en bredouillant, jura de colère, puis reprit tranquillement :

« Qu'allez-vous dire aux hommes, Commandant ? Bon Dieu ! Je me sens enclin à me mutiner moi-même... »

Il s'arrêta brusquement en regardant au-delà de l'épaule de Vallery. Le commandant se retourna :

« Eh bien, Marshall ?

— Excusez-moi, commandant. Cet... euh... écho. » Il désigna, du pouce, la

cabine de l'Asdic. « Un sous-marin... peut-être un très petit ? fit-il avec un accent d'outre Atlantique très prononcé.

— Assez probable, Marshall. Pourquoi ?

— C'est justement ce que nous avons pensé, Ralston et moi. » Il eut un large sourire. « Nous avons une idée pour lui faire son affaire. »

Vallery jeta un coup d'œil sur la grêle battante, donna des ordres à la barre et aux machines, puis se retourna vers l'officier torpilleur. Il toussa fortement, douloureusement, tout en désignant la carte du mouillage.

« Si vous songez à faire sauter notre arrière en lançant des grenades dans ces eaux peu profondes...

— Non, commandant. Je doute d'ailleurs que nous puissions les régler pour une immersion aussi faible. Mon idée – celle de Ralston, plus exactement – est de sortir la pétrolette avec quelques charges explosives de 25 livres, des fusées à dix-huit secondes et des détonateurs chimiques. Ces engins-là ne produisent pas de grands dégâts, je le sais, mais un sous-marin nain n'a probablement pas une coque très épaisse. Et si son équipage est à califourchon sur l'engin... eh bien, il n'ira pas loin... »

Vallery sourit.

« Pas mal du tout, Marshall. Je crois que vous avez trouvé la solution. Qu'en pensez-vous, amiral ? »

— Cela vaut la peine d'essayer, en tout cas, dit Tyndall. Ça vaut mieux que de rester là comme une poule qui couve.

— Allez-y, alors. Torpilleur », dit Vallery, et avec un regard taquin : « Qui sont vos spécialistes en explosifs ?

— Je pensais emmener Ralston...

— Je m'en doutais. Vous n'emmènerez personne, mon petit gars, dit Vallery fermement. Je ne peux me permettre de perdre mon officier torpilleur. »

Marshall eut l'air peiné, et haussa les épaules avec résignation.

« Le second maître armurier et Ralston : il est le plus ancien des gradés torpilleurs. Des hommes capables, tous les deux.

— Bien. Bentley, désignez un homme pour les accompagner dans le canot. Nous leur signalerons d'ici les relèvements de l'Asdic. Qu'il emporte une lampe à signaux... » Il baissa la voix : « Marshall ?

— Commandant ?,

— Le jeune frère de Ralston est mort à l'hôpital tantôt. »

Il regarda le premier maître torpilleur, grand homme blond, grave, vêtu d'une combinaison bleue fanée sous son duffel-coat.

« Le sait-il déjà ? »

L'officier torpilleur regarda fixement Vallery, puis, porta lentement les yeux sur l'officier marinier et jura abondamment et violemment.

« Marshall ! » fit Vallery d'un ton impératif.

Mais Marshall l'ignora, son visage semblable à un masque, également insensible à la réprimande du ton du commandant et à la morsure de la grêle.

« Non, commandant, finit-il par dire, il ne le sait pas. Mais il a reçu des nouvelles ce matin. Croydon a été bombardé la semaine dernière. Sa mère et ses trois sœurs y habitent... y habitaient. C'était une mine terrestre... il ne reste rien. »

Il fit brusquement demi-tour et quitta la passerelle.

Quinze minutes plus tard, tout était fini. La baleinière de tribord et la vedette de bâbord furent mises à l'eau tandis que l'*Ulysses* gagnait le point de mouillage. La baleinière, avec une bouée d'orin à bord, se dirigea vers le coffre pendant que la vedette prenait la tangente.

À 300 mètres du navire, conformément aux instructions envoyées de la passerelle, Ralston tira une pince de sa salopette et sertit la fusée chimique. Le second maître armurier regardait fixement son chronographe. À la douzième seconde, la charge passa par-dessus bord. Trois autres la suivirent, dans des positions différentes, tandis que la vedette décrivait un cercle étroit. Les trois premières explosions soulevèrent l'arrière et secouèrent violemment l'embarcation sur toute sa longueur, et ce fut tout. Mais, à la quatrième, une grosse bulle d'air monta à la surface, suivie d'un long flot de bulles visqueuses. Quand le bouillonnement se calma, une mince couche de mazout se répandit sur 100 mètres carrés de mer...

Des hommes, ayant quitté leurs postes de combat, regardaient avec des visages impassibles, la vedette revenir vers l'*Ulysses* et l'accrochèrent juste à temps ; il y avait une importante rentrée d'eau à l'étambot ; le servomoteur était fortement avarié.

Le *Cumberland* n'était qu'une tache de fumée au-delà d'un cap lointain.

Sa casquette à la main, Ralston s'assit en face du commandant. Vallery le regarda longtemps en silence. Il se demandait que dire, quelle serait la meilleure façon de le faire. Cette tâche lui était odieuse.

La guerre aussi était odieuse à Richard Vallery. Il l'avait toujours détestée, et il avait maudit le jour où elle l'avait arraché à sa confortable retraite. Du moins « arraché » était le terme dont il se servait, et seul Tyndall savait qu'il avait volontairement offert ses services à l'Amirauté le 1^{er} septembre 1939 et qu'ils avaient été acceptés avec joie.

Mais il haïssait la guerre. Non parce qu'elle contrecarrait sa passion pour la musique et la littérature, sur lesquelles il était une autorité considérable, pas

même parce qu'elle offensait perpétuellement son esthétisme, son sentiment du bien et des convenances. Il la haïssait parce qu'il était profondément religieux, parce qu'il s'affligeait de voir les hommes semblables aux bêtes sauvages de la jungle primitive, parce qu'il considérait la croix de la vie déjà suffisamment pesante sans l'affliction gratuite du supplice mental et physique de la guerre, et surtout parce qu'il tenait la guerre pour la folie sauvage et insensée qu'elle est, pour une démente qui ne règle rien, ne prouve rien... sauf la vieille vérité selon laquelle Dieu est du côté des plus nombreux.

Mais certains devoirs lui incombaient, et Vallery avait jugé que cette guerre devait être la sienne à lui aussi. Alors, il avait repris du service et il avait vieilli au fur ; et à mesure que passaient les affreuses années ; il était devenu plus vieux et plus frêle, et plus bienveillant, tolérant et compréhensif. Parmi les capitaines de vaisseau, voire parmi les marins, il était unique. Unique dans sa charité, unique dans son humilité, et que la pensée ne lui en vînt jamais à l'esprit était la mesure de sa grandeur.

Il soupira. Tout ce qui le tourmentait à cet instant était ce qu'il devrait dire à Ralston. Mais ce fut Ralston qui parla le premier.

« Ne vous en faites pas, commandant, dit-il d'une voix égale, monotone, le visage très tranquille. Je le sais. L'officier torpilleur me l'a dit. »

Vallery s'éclaircit la voix.

« Les paroles sont inutiles, Ralston. Tout à fait inutiles. Votre jeune frère... et votre famille, chez vous. Tous disparus. J'en suis désolé, terriblement désolé. » Il leva les yeux sur l'impassible visage et sourit tristement. « Ou peut-être croyez-vous que je ne fais que prononcer des mots, une formule dénuée de sens, quelque chose de conventionnel. »

Soudain, Ralston eut un bref et surprenant sourire.

« Non, commandant, je ne crois pas cela. Je suis capable d'apprécier votre sentiment. Vous comprenez, mon père... eh bien, il est commandant lui aussi. Il me dit éprouver la même chose que vous.

— Votre père, Ralston ? fit Vallery avec étonnement.

— Oui, commandant. » Vallery aurait juré voir dans les yeux bleus si calmes, si flegmatiques, qui lui faisaient face, passer une lueur d'amusement. « Dans la marine marchande ; il commande un pétrolier de 16 000 tonnes. »

Vallery ne dit rien. Ralston continua doucement :

« Et quant à Billy, commandant... mon jeune, frère. C'est... c'est simplement l'une de ces choses qui arrivent. Ce n'est la faute de personne en dehors de moi... J'ai demandé à l'avoir à bord, ici. C'est sur moi que doit retomber le blâme, commandant... rien que sur moi. »

Ses maigres mains brunes tortillaient, écrasaient le bord de sa casquette. « Combien souffrira-t-il davantage quand le choc de ce double coup

s'atténuera, se demanda Vallery, quand ce pauvre gosse recommencera à penser normalement ? ». « Ecoutez, mon garçon, je crois que vous avez besoin, de quelques jours de repos, le temps de réfléchir à la situation. » « Dieu, se dit Vallery, quelle chose inappropriée et inutile à dire ! » « Le bureau est en train de préparer votre feuille de route. Vous aurez quinze jours de permission à partir de ce soir. »

— Pour où me fait-on ma feuille de route, commandant ? Croydon ? — Naturellement. Pour quel autre... »

Vallery s'arrêta net, l'énormité de sa gaffe venait de le frapper.

« Pardonnez-moi, mon petit. Quelle maudite bêtise j'ai dite là !

— Ne me renvoyez pas, commandant, supplia Ralston avec calme. Je sais que je peux avoir l'air de vouloir me faire plaindre, mais la vérité est que je n'ai aucun endroit où aller. Ma place est ici, sur *l'Ulysses*. J'y suis occupé tout le temps, soit à travailler, soit à dormir... je ne suis pas obligé de parler des choses... je peux remplir des tâches... »

On sentait que sa maîtrise de soi n'était qu'une mince couche de vernis, tendue, friable, avec son silencieux désespoir juste en dessous.

« Je peux avoir l'occasion d'aider à leur rendre la pareille, poursuivit Ralston avec hâte. Comme d'amorcer ces fusées aujourd'hui... cela... éh bien... cela m'a paru être un privilège. C'était plus que ça... c'était... oh ! je ne sais pas... je ne peux pas trouver les mots, commandant. »

Vallery comprenait. Il se sentait triste, fatigué, sans défense. Que pouvait-il offrir à ce garçon à la place de cette haine, de cette très humaine flamme de vengeance qui le consumait ? Rien, il le savait, rien que Ralston ne mépriserait pas avec dérision. Ce n'était pas le moment des pieuses banalités. Il soupira de nouveau, plus lourdement, cette fois.

« Bien sûr, vous resterez ici, Ralston. Descendez au bureau militaire et dites-leur de déchirer votre permission. Si je peux vous être d'une aide quelconque, n'importe quand...

— Je comprends, commandant. Merci beaucoup. Bonne nuit, commandant.

— Bonne nuit, mon petit. »

La porte se referma doucement sur lui.

LUNDI MATIN

« Fermez toutes les portes étanches et tous les panneaux. Aux postes d'appareillage. » Impersonnelle, inexorable, la voix métallique du haut-parleur atteignit tous les coins les plus éloignés du navire.

Et de chaque coin du navire, des hommes vinrent en réponse à cet appel. Ils avaient froid, frissonnaient involontairement sous le glacial vent du nord, juraient fortement tandis que la neige qui tombait en gros flocons pénétrait sous les cols et les manchettes et que leurs mains engourdis restaient collées à des cordes et à du métal gelés. Ils étaient fatigués, car le réapprovisionnement en mazout, en vivres et en munitions s'était prolongé fort avant dans le quart de minuit à quatre heures, et rares étaient ceux qui avaient dormi plus de trois heures.

Et ils étaient en outre irrités et hostiles. Ils obéissaient aux ordres, évidemment, avec l'efficacité machinale d'un équipage très bien entraîné, mais leur obéissance était maussade, leur consentement plein de rancune, et l'insolence n'était jamais loin. Pourtant les officiers et les gradés les maniaient avec des gants de velours : Vallery le leur avait recommandé avec insistance.

Assez illogiquement, le pire de leur mécontentement n'était pas dû à la prudente retraite du *Cumberland*. La raison en avait été l'avis radiodiffusé comme de coutume la veille au soir : « Le bureau du vaguemestre sera fermé à vingt heures ce soir. » Le courrier ! Ceux qui ne travaillaient pas sans arrêt vingt-quatre heures de suite dormaient comme des morts sans avoir ni le courage ni même la volonté de penser à écrire. Le quartier-maître Doyle, le doyen du poste d'équipage « B », vénérable porteur de trois chevrons de bonne conduite qu'il définissait modestement par « treize années de crimes non découverts », avait résumé la situation en disant : « Si ma vieille bourgeoise était Hélène de Troie et Jane Russell combinées – et tous ceux d'entre vous, les potes, qui ont vu la photo de la vieille chérie savent que cette idée seule est diffamatoire à l'égard de ces deux dames – je ne lui enverrais pas même une carte postale. Faut une limite quelque part. Moi je vais roupiller. »

Sur quoi, il avait tiré son hamac du bastingage, l'avait suspendu, avec une précision militaire sous un refoulement d'air chaud – la doynenneté comporte ses privilèges – et, deux minutes plus tard, il dormait. Tout le reste de la bordée de bâbord fit de même : le sac du vaguemestre était allé à terre presque vide...

À six heures, exactement à la minute, *l'Ulysses* fila le corps mort et avança

lentement vers le barrage. Dans le demi-jour gris, sous les nuages bas couleur de plomb, il glissa à travers la rade comme un fantôme sans substance, souvent plus qu'à demi caché sous de brusques et lourdes rafales de neige.

Même durant les intervalles de clarté relative, il était difficile de le situer. Il manquait de solidité, de corps, de contours définis. Il avait un curieux air d'impermanence, de volatilité. Une illusion, naturellement, mais une illusion qui s'accordait bien avec l'objet légendaire que *l'Ulysses* était déjà devenu au cours de sa brève existence.

Il était connu et chéri des matelots de la marine marchande, des hommes qui naviguaient sur les eaux glaciales et terribles du Nord, de Saint John à Arkhangelsk, des Shetlands à Jan Mayen, du Groenland jusqu'aux lointains rivages du Spitzberg isolés à l'extrémité du monde. Là où il y avait du danger, là où il y avait la mort, on pouvait chercher et trouver *l'Ulysses* surgissant comme un spectre du brouillard, ou apparaissant miraculeusement, quand la lugubre lueur d'une aube arctique n'apportait que la menace et parfois presque la certitude de ne jamais revoir la prochaine aurore.

Un vaisseau-fantôme, une quasi-légende, *l'Ulysses* était aussi un navire jeune, mais il avait vieilli en convoyant les cargos vers la Russie et en patrouillant l'Arctique. Il avait été là depuis le début et n'avait pas connu d'autre vie. Au commencement, il avait opéré seul, escortant des navires isolés ou par groupes de deux ou trois. Plus tard, on lui avait adjoint des corvettes et des frégates, et maintenant, il ne se déplaçait jamais sans son escadre, le 14^e groupe de porte-avions d'escorte.

Mais *l'Ulysses* n'avait jamais réellement navigué seul. La mort avait été et était toujours sa constante compagne. Il posait le doigt sur un pétrolier et aussitôt se déchaînait l'enfer d'une détonation d'essence à haut degré d'octane ; s'il s'agissait d'un cargo de charge, il sombrait avec sa cargaison de matériel de guerre, brisé par une torpille allemande ; si c'était un destroyer, il fendait les profondeurs d'un gris noir de la mer de Barentz, ayant pour bourreaux ses machines emballées ; si c'était un sous-marin et qu'il émergeât brusquement à la surface, c'était pour être détruit à coups de canon ou être envoyé doucement par le fond tandis que l'équipage espérait que l'écrasement de la coque lui épargnerait le lent supplice de la mort par suffocation dans sa tombe de fer sur le lit de l'océan et qu'une fin instantanée lui serait miséricordieusement accordée. Là où allait *l'Ulysses* allait aussi la mort. Mais la mort l'épargnait ; il avait de la chance. Un vaisseau-fantôme favorisé par le sort et ayant l'Arctique pour séjour.

Illusion, naturellement, cet aspect spectral, mais illusion calculée. *L'Ulysses* était destiné spécifiquement à une seule tâche, à un seul océan, et les camoufleurs avaient effectué un travail merveilleux. Le camouflage spécial à l'Arctique, ses rayures diagonales grises, blanches et de divers bleus délavés, se fondaient imperceptiblement dans les teintes grises et blanches, dans la

froide et sinistre désolation des mers nordiques. Et ce camouflage n'était que l'aspect extérieur, superficiel de son adaptation au nord.

Techniquement, *l'Ulysses* était un croiseur léger. Il était le seul de son espèce : un spécimen de 5 500 tonnes du fameux type *Dido*, précurseur de la classe *Black Prince*. Long de 153 mètres, large seulement de 15 m 25, avec une étrave en dévers, un arrière carré et une longue plage avant s'étendant bien sur l'arrière de la passerelle, sur une distance de plus de 60 mètres, il paraissait et était un navire de guerre élancé, rapide, solide, dangereux et endurant.

« Repérer, attaquer, détruire. » Telles sont les fonctions classiques d'un navire de la Flotte en temps de guerre, et *l'Ulysses* était superbement équipé pour les remplir avec le maximum de rapidité et d'efficacité.

Le repérage, par exemple. L'élément humain était naturellement indispensable, et Vallery avait beaucoup trop d'expérience et de science du combat pour sous-estimer la valeur de l'incessante attention des veilleurs et des timoniers. L'œil humain n'est pas sujet aux pannes et aux anicroches des appareils mécaniques. Les renseignements radiodiffusés avaient également leur place, et l'Asdic était évidemment la seule défense contre les sous-marins. Mais la plus grande faculté de repérage de *l'Ulysses* résidait ailleurs. Il était le premier navire du monde possédant un équipement de radar complet. Nuit et jour, les antennes au sommet des deux mâts balayaient incessamment sur 360° le lointain horizon, le scrutant, le scrutant inlassablement. En dessous, dans les huit postes de radar et dans les salles de direction de la chasse, des yeux exercés, sensibles à la plus légère anomalie, ne quittaient jamais les écrans lumineux. L'efficacité et la portée du radar étaient toutes deux fantastiques. Les fabricants avaient cru être optimistes en attribuant à leur équipement une portée effective de 60 à 75 kilomètres. Lors des premiers essais de *l'Ulysses*, après l'installation du radar, il avait repéré un Condor, ultérieurement détruit par un Bleinheim, à une distance de 129 kilomètres.

Attaquer venait ensuite. Quelquefois l'ennemi s'approchait de vous, le plus souvent, il fallait courir après. Et alors, une seule chose importait : la vitesse.

L'Ulysses était formidablement rapide. De quadruples hélices, actionnées par quatre grandes turbines munies de réducteurs de vitesse, deux à l'avant, deux dans le compartiment des machines arrière produisaient un nombre de chevaux-vapeur incroyable que bien des cuirassés, nullement déclassés, ne pouvaient égaler. Officiellement il filait 33 nœuds et demi. Au large d'Arran, lors de ses essais à toute puissance, l'avant soulevé hors de l'eau, l'arrière enfoncé comme celui d'un hydroplane, chacun de ses rivets vibrant, et avec une eau torturée dont le bouillonnement blanc s'élevait de trois mètres au-dessus du tableau arrière, il avait couvert le mille mesuré à la vitesse incroyable de 39 nœuds 20, – l'équivalent nautique de 72 km/h.

Et le « Poseur », le mécanicien en chef Dobson, avait souri d'une manière entendue et dit qu'on n'avait pas tout vu et qu'il fallait attendre que *l'Abdiel* ou le *Manxman* s'amènent et qu'il leur montrerait quelque chose. Mais comme ces fameux mouilleurs de mines étaient généralement réputés capables de 44 nœuds, le carré s'était contenté de murmurer : « Jalousie professionnelle », et l'avait ignoré. Secrètement, les officiers étaient aussi fiers des puissantes machines que Dobson lui-même.

Repérer, attaquer... et détruire. La destruction était le but, la fin. Avoir l'ennemi en vue et le détruire. Pour cela aussi, *l'Ulysses* était bien équipé. Il avait quatre tourelles doubles, deux à l'avant, deux à l'arrière, des 131 mm à tir rapide et mixtes, également efficaces contre les buts marins et contre les avions. Ils étaient dirigés par le télépointeur le plus important à l'avant, juste au-dessus et en arrière de la passerelle, l'auxiliaire à l'arrière. De ces postes de direction de tir, tous les renseignements essentiels : gisement, vitesse du vent, dérive, distance, vitesse de *l'Ulysses*, vitesse de l'ennemi, routes respectives, étaient transmis aux gigantesques calculateurs électroniques du poste central de conduite de tir, cœur guerrier du navire, situé, chose assez curieuse, dans les entrailles mêmes de *l'Ulysses*, bien en dessous de la ligne de flottaison, et, de là, automatiquement, aux tourelles, sous la forme de deux simples éléments : angles de pointage en direction et en hauteur. Les tourelles pouvaient naturellement aussi tirer en autonomie.

Elles constituaient l'artillerie principale. Les autres canons étaient simplement des armes contre les avions, les batteries de multiples pom-poms ou canons-mitrailleurs tirant des obus de deux livres en une succession rapide, pas particulièrement justes, mais produisant un écran suffisant pour décourager un pilote ennemi ; et des groupes isolés d'Ærlikons jumelés, armes d'une haute précision, à forte vitesse initiale, redoutables et mortelles entre des mains exercées.

Enfin, *l'Ulysses* portait des grenades sous-marines et des torpilles – 36 grenades seulement, chiffre négligeable comparé à ce que portaient beaucoup de corvettes et de destroyers, et le nombre maximum qu'on pouvait en lancer d'un seul coup était six. Mais chacune contenait 225 kilos mortels d'amatol, et *l'Ulysses* avait détruit deux sous-marins allemands l'hiver précédent. Les torpilles de 533 mm, chacune avec son cône de choc de 375 kilos de trinitrotoluène, reposaient, lisses et menaçantes, dans leurs tubes triples, sur le pont principal, un bloc de chaque côté de la cheminée arrière. Celles-ci n'avaient pas encore vu le feu.

Tel était donc *l'Ulysses*. La machine de combat parfaite, complète, l'ultime réussite de l'homme, jusque-là, pour unir la science et la barbarie en un instrument de destruction. La machine de combat parfaite, mais seulement tant qu'elle était servie par un équipage parfaitement intégré et fonctionnant à la perfection. Un navire – n'importe lequel – ne peut jamais être meilleur que son équipage. Et l'équipage de *l'Ulysses* était en train de se détériorer, de se

disloquer : le couvercle du volcan était fermé, mais ses grondements ne cessaient jamais. Les premiers signes de nouveaux troubles se manifestèrent moins de trois heures après qu'on eût quitté le port. Comme toujours, les dragueurs de mines balayaient le chenal devant eux, mais, comme toujours, Vallery ne laissait rien au hasard. C'était l'une des raisons pour lesquelles lui et *l'Ulysses* avaient survécu jusqu'alors. À 6 h 20, il fila ses paravanes – ces engins en forme de torpilles, qui étaient remorqués des deux côtés de l'étrave par des câbles spéciaux. En théorie, les orins reliant les mines à leurs crapauds, au fond de la mer, étaient écartés du navire, poussés vers les paravanes et tranchés par des cisailles : les mines remontaient alors en surface où, au moyen d'armes légères, on les faisait exploser ou couler.

À 9 heures, Vallery donna l'ordre de rentrer les paravanes. *L'Ulysses* ralentit. Le capitaine de corvette Carrington, officier adjoint, gagna la plage avant pour surveiller les opérations ; les matelots, les mécaniciens de treuils et les « midships » responsables de chaque bord se rendirent à leurs postes respectifs.

Rapidement, les tangons furent libérés de leurs supports, juste en arrière des feux de navigation brassés au-dehors et grésés de leurs câbles. Immédiatement, les treuils de trois tonnes du pont « B » exercèrent une traction douce, puissante, et les paravanes sortirent de l'eau.

Ce fut alors que cela se passa. Ce fut de la faute du matelot Ferry. Et, par simple malchance, le treuil de tribord était suspect, fonctionnant sur un circuit au disjoncteur défectueux ; également, pure malchance si Ralston manœuvrait le treuil, un Ralston taciturne, aigri, auquel, en ce moment, rien n'importait, et, moins que tout, ce qu'il disait et faisait. Carslake fut responsable de ce qui s'ensuivit.

La présence de l'enseigne de vaisseau de deuxième classe Carslake, monté sur les radeaux Carley, dirigeant la manœuvre du câble de bâbord, représentait le point culminant d'une série d'erreurs. Une erreur de la part de son père, le contre-amiral en retraite, qui avait pris son fils pour un homme de son propre calibre, l'avait arraché à Cambridge en 1939 et pratiquement forcé d'entrer dans la Marine ; une faiblesse de la part de son premier commandant, un capitaine de corvette qui avait connu son père et l'avait recommandé pour passer officier ; une rare erreur de jugement de la part de la commission d'examen du *King Alfred* qui lui avait accordé le brevet d'officier ; et une défaillance de mémoire temporaire de la part du commandant en second qui lui avait assigné cette tâche en dépit de l'incompétence et de l'incapacité bien connue de Carslake à manier les hommes.

Il avait le visage d'un cheval de course trop racé, long, maigre, étroit, avec des yeux saillants d'un bleu pâle et des dents supérieures protubérantes. Sous ses cheveux blonds clairsemés, ses sourcils formaient comme un perpétuel, point d'interrogation ; sous le long nez pointu, le pli hautain de la lèvre

supérieure semblait le complément parfait des sourcils. Son langage était une choquante caricature de l'anglais du Roi : ses voyelles brèves étaient longues, ses voyelles longues interminables ; sa grammaire était fréquemment exécration. Il en voulait à la Marine, il s'irritait du long retard de sa promotion au grade de lieutenant de vaisseau ; il s'irritait de la manière dont les hommes lui en voulaient. Bref, l'enseigne Carslake était la quintessence du pire sous-produit du système des vieilles écoles anglaises, dites publiques. Vaniteux, hautain, grossier, ignorant, il était un parfait imbécile.

Maintenant, il se rendait ridicule. S'efforçant de conserver son équilibre sur les radeaux, les pieds dramatiquement écartés, il criait des ordres incessants et inutiles à ses hommes. Le premier maître Hartley gémissait tout haut mais, autrement, gardait le silence dans l'intérêt de la discipline. Mais le matelot Ferry ne se sentait pas obligé à une telle retenue.

« Ecoute Sa Seigneurie, murmura-t-il à Ralston. Tout pour que le vieux l'entende. » Il désigna d'un mouvement de la tête Vallery penché par-dessus la passerelle, six mètres au-dessus de la tête de Carslake. « Croit qu'il l'impressionne, ce crétin !

— Pense pas à Carslake et garde les yeux sur ce câble, conseilla Ralston. Et enlève ces satanés grands gants. Un de ces jours.

— Oui, oui, je sais, railla Ferry. Le câble va les attraper et m'enrouler autour du tambour. » Il amena adroitement l'aussière. « T'en fais pas, mon pote, ça ne m'arrivera jamais. »

Mais cela arriva, juste à cet instant. Ralston, observant attentivement le paravane oscillant, jeta un coup d'œil rapide vers l'intérieur. Il vit le câble éraillé arriver à quelques centimètres de Ferry, s'accrocher rageusement à la main gantée et avant que Ferry eût eu le temps de pousser un cri, l'entraîner vers le tambour qui tournait.

La réaction de Ralston fut immédiate. Le frein à pied n'était qu'à quinze centimètres de distance... mais c'était trop loin. Furieusement il tourna en sens inverse le volant de commande, à fond, en une seconde. Au moment même où s'éleva le cri de douleur de Ferry dont l'avant-bras s'écrasait contre le bord du tambour, une explosion sourde se produisit, et des nuages d'une âcre fumée s'échappèrent du treuil tandis qu'un moteur électrique d'une valeur de 500 livres sterling se consumait en un éclair fulgurant.

Immédiatement, le câble recommença à se dérouler, avec une accélération momentanée due au poids du paravane. Ferry fut emporté. À six mètres du treuil, le câble passait par une galoche, accrochée sur le pont ; si Ferry avait de la chance, il pourrait ne perdre que la main.

Il en était à moins d'un mètre quand le pied de Ralston appuya sur le frein de toute sa force. Le tambour sembla pousser un cri, s'arrêta en tremblant, le paravane tomba à la mer, et le câble, allégé maintenant, se balança

nonchalamment au rythme du roulis du navire.

Carlslake dégringola du Carley, son visage pâle contracté de colère et, se précipitant sur Ralston :

« Satané imbécile ! fit-il, furieux. Vous nous avez perdu ce paravane ! Par Dieu, vous feriez mieux de vous expliquer ! Qui diable vous a donné l'ordre de faire quoi que ce soit ? »

La bouche de Ralston se serra, mais il parvint à dire assez poliment :

« Je le regrette, lieutenant. Je n'ai pas pu l'éviter ; il fallait que ce soit fait. Le bras de Ferry...

— Au diable le bras de Ferry ! répliqua Carlslake en criant presque de rage. C'est moi qui commande ici... et qui donne les ordres. Regardez ! Regardez ! » Et il désigna le câble qui se balançait. « Votre œuvre, Ralston, maudit idiot ! Il est perdu, le comprenez-vous, perdu ? »

Ralston tourna les yeux vers la mer en affectant une grande surprise.

« Eh bien, ma foi, c'est vrai, dit-il d'un ton provocant, les yeux inexpressifs, et tapotant le treuil : n'oubliez pas que ça aussi, c'est fichu, et que ça coûte rudement plus qu'un paravane.

— Je ne tolérerai pas votre impertinence, hurla Carlslake, la voix tremblante de fureur. Ce dont vous avez besoin est qu'on vous enseigne la discipline, et, par Dieu, je veillerai à ce qu'on vous donne une leçon, insolent jeune salaud ! »

Ralston rougit violemment, fit un pas rapide en avant, le poing fermé, puis se détendit en sentant les fortes mains du premier maître Hartley lui saisir le bras. Mais le mal était fait, à présent, et il fallait porter l'affaire devant le commandant.

Vallery écouta calmement, patiemment, le récit de Carlslake outragé. Il se sentait pourtant loin d'être patient. « Dieu sait, se dit-il, que j'ai déjà plus que ma part de soucis. » Mais son masque professionnellement impassible ne révélait rien de ses sentiments.

« Est-ce vrai, Ralston ? demanda-t-il doucement quand Carlslake eut fini sa tirade. Vous avez désobéi aux ordres et insulté le lieutenant ?

— Non, commandant, répondit Ralston avec une lassitude égale à celle de Vallery. Je n'ai pas désobéi aux ordres... je n'en avais pas reçu ; le premier maître Hartley le sait. » Il indiqua d'un geste la silhouette trapue, immobile, qui les avait accompagnés sur la passerelle. « Je ne l'ai pas insulté. Je ne veux pas avoir l'air d'un avocat, mais je ne manque pas de témoins capables de certifier que l'enseigne de vaisseau Carlslake m'a insulté en jurant plusieurs fois. Et que si je l'ai insulté – il sourit légèrement – c'était en état de légitime défense.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Ralston », dit Vallery d'un ton froid. L'attitude du jeune garçon le déconcertait. Il comprenait son amertume, la fragilité de sa maîtrise de lui-même, mais non son ironie moqueuse. « Il se trouve, continua-t-il, que j'ai vu tout l'incident. Votre promptitude, votre présence d'esprit ont sauvé le bras de ce matelot, peut-être même sa vie... et, par comparaison, la perte d'un paravane et l'avarie d'un treuil ne sont rien. » Carslake blêmit devant le reproche que ces mots impliquaient. « Je vous en suis reconnaissant et je vous en remercie. Quant au reste, vous comparâtes demain matin devant le second pour faute contre la discipline. Vous pouvez disposer, Ralston. »

Ralston serra les lèvres, regarda Vallery un long moment puis salua brusquement et quitta la passerelle.

Carslake se retourna avec un regard suppliant :

« Commandant... »

Il s'arrêta à la vue de la main levée de Vallery.

« Pas maintenant, Carslake. Nous en discuterons plus tard. »

Il ne tenta pas de dissimuler l'antipathie de son accent.

« Vous pouvez disposer. Hartley, j'ai un mot à vous dire. »

Hartley s'avança. Agé de quarante-quatre ans, le premier maître Hartley représentait ce que la Marine royale peut offrir de meilleur. Très résistant, très bon et très compétent, il jouissait de l'admiration de tous, depuis la déférence craintive du plus jeune matelot de troisième classe jusqu'au valeureux respect du commandant lui-même. Ils avaient navigué ensemble depuis le début.

« Eh bien, racontez-moi ça. Entre nous. »

— Rien de grave, en réalité, commandant, dit Hartley avec un haussement d'épaules. Ralston a très bien agi. Le sous-lieutenant Carslake a perdu la tête. Peut-être Ralston a-t-il été un peu impertinent, mais il a été provoqué. Il n'est qu'un gosse, mais c'est un professionnel... et il ne lui plaît pas d'être bousculé par des amateurs. » Hartley s'arrêta et regarda le ciel. « Surtout des amateurs maladroits. »

Vallery escamota un sourire.

« Ceci doit-il être interprété comme... euh... une critique ? »

— Je suppose que oui, commandant. Cette affaire cause pas mal de mécontentement parmi les hommes. Faut-il que je ?...

— Merci, maître. Calmez-les le plus possible. »

Quand Hartley fut parti, Vallery se tourna vers Tyndall :

« Eh bien, vous avez entendu, amiral ? Encore un indice de l'état d'esprit général. »

— Un indice ? fit Tyndall avec aigreur. Il y en a des centaines... Avez-vous découvert qui était derrière ma porte la nuit dernière ? »

Pendant le quart de minuit à quatre heures, Tyndall avait entendu un bruit inusité, comme un grattement contre la porte séparant le carré de sa chambre de veille ; dans sa hâte d'aller voir ce que c'était, il avait renversé une chaise, et quelques secondes plus tard il avait entendu des pas courant dans la coursive ; mais lorsqu'il avait ouvert la porte, la coursive était vide. Il n'y avait rien vu d'autre à part une lime, sur le pont, sous le râtelier des revolvers d'ordonnance 445 s. ; la chaîne bloquant les armes était presque sciée.

« Pas la moindre idée, fit Vallery, le visage lourd d'inquiétude. C'est ennuyeux, vraiment très ennuyeux. »

Un coup de vent glacial fit frémir Tyndall. Il eut un sourire de travers.

« De véritables histoires de brigands, n'est-ce pas ? la passerelle envahie par des hommes aux masques noirs, armés de pistolets et de sabres d'abordage...

— Non, non, pas cela, dit Vallery en secouant la tête avec impatience. Vous le savez bien, amiral. Du défi peut-être... mais pas plus. Le fait est qu'un « Marine » est de faction nuit et jour devant le tableau des clefs, juste au tournant de cette coursive. Il l'a forcément vu. Il nie...

— La crise en est arrivée à ce point ? » Tyndall siffla doucement. « Une journée à marquer d'un trait noir, commandant. Qu'en dit notre batailleur, le jeune capitaine des Marines ?

— Foster ? Il en ridiculise l'idée... et s'arrache de tourment les bouts de sa moustache. Et Evans, son sergent-chef, est aussi inquiet que lui.

— Moi également ! » dit Tyndall en foudroyant l'espace du regard. L'officier de quart qui se trouvait par hasard directement dans sa ligne de vision remua avec malaise « Je me demande ce qu'en pense maintenant le vieux Socrate ? Il a beau n'être qu'un toubib, c'est la tête la plus sage de notre bord... Eh bien, quand on parle du loup !... »

La porte venait de s'ouvrir et une épaisse silhouette à l'air malheureux, vêtue d'un duffel-coat et coiffée d'un masque russe en peau de castor qui lui prêtaient l'aspect d'un vieil ours gris surpris par une tempête, s'avança en traînant les pieds sur le caillebotis de la passerelle.

Le médecin s'arrêta devant l'écran Kent – un panneau circulaire en verre inséré dans la paroi, qui tournait à grande vitesse et permettait de voir clairement au-dehors malgré la pluie, la grêle ou la neige. Pendant une demi-minute, il regarda au travers, et ce qu'il vit ne lui plut évidemment pas. Il renifla bruyamment et s'en détourna en se battant les flancs des bras pour lutter contre le froid.

« Ah ! un officier de quart sur la passerelle des croiseurs de Sa Majesté ! Quel honneur ! » Il remonta ses épaules et eut l'air plus malheureux que

jamais. « Ce n'est pas la place d'un homme civilisé comme moi. Mais vous savez ce que c'est, messieurs... L'appel de clairon du devoir... »

Tyndall rit.

« Accordez-lui beaucoup de temps, commandant. Ces médecins sont lents à démarrer, vous savez... »

Soudain sérieux, Brooks l'interrompt :

« De nouveaux ennuis, commandant. Je ne pouvais vous en parler par téléphone. Je ne sais pas quelle en est l'importance.

— Des ennuis ? » Vallery toussa violemment et cracha dans son mouchoir. « Je vous demande pardon, s'excusa-t-il. Des ennuis ? Il n'y a rien d'autre, mon vieux. Nous venons d'en avoir nous aussi.

— Ce présomptueux, jeune, imbécile de Carlslake ? Oh ! je suis au courant. J'ai des informateurs partout. Ce gars-là est une sacrée menace... Mais voici mon histoire : le jeune Nicholls a travaillé tard hier soir à une analyse, dans l'officine. Il y est resté deux à trois heures. Les lumières étaient éteintes dans l'infirmierie et les malades ignoraient sa présence ou l'avaient oubliée. Il a entendu le chauffeur Riley – un vrai fauteur de troubles, ce Riley – et les autres élaborer le plan d'une grève sur le tas, porte fermée dans la chaufferie, quand ils reprendraient leur service. Une grève sur le tas dans une chaufferie ! c'est fantastique ! En tout cas, Nicholls a fait semblant de n'avoir rien entendu,

— Comment ? s'écria Vallery avec colère. Nicholls s'est tu et ne me l'a pas rapporté ? Vous dites que c'est arrivé hier soir ? Pourquoi n'en ai-je pas été informé immédiatement ? Envoyez-moi Nicholls... Non, je vais l'appeler moi-même », ajouta-t-il en étendant le bras vers le téléphone :

Brooks l'arrêta d'un geste de sa main gantée.

« Je ne ferais pas cela, à votre place, commandant. Nicholls est un garçon intelligent, très intelligent. Il savait que si les hommes apprenaient qu'il les avait surpris, ils comprendraient qu'il avait pour devoir de vous avertir. Et alors, vous auriez été forcé d'agir... et une provocation ouverte aux troubles est la dernière chose dont vous ayez envie. Vous l'avez dit vous-même, hier soir, au carré. »

Vallery hésita.

« Oui, oui, évidemment, je l'ai dit... mais, eh bien, docteur, ceci est différent. Ce pourrait être le foyer d'où se répandrait l'idée de...

— Je vous ai dit, interrompt Brooks doucement, que Johnny Nicholls est un garçon très intelligent. Il a placé à l'extérieur de la porte de l'infirmierie une affiche sur laquelle est écrit en énormes lettres rouges : « Eloignez-vous. Contagion de fièvre scarlatine soupçonnée. » C'est tordant de les voir. Tout le monde évite l'infirmierie comme la peste. Aucun moyen de communiquer avec

leurs copains du poste des chauffeurs. »

Tyndall eut un gros rire, et même Vallery sourit légèrement.

« Cela paraît une excellente idée ; quand même j'aurais dû être prévenu hier soir.

— Pourquoi vous réveiller au milieu de la nuit pour qu'on vous parle du moindre petit incident ? répliqua Brooks d'une voix brusque. C'est peut-être pur égoïsme de ma part, mais quand les choses vont mal, vous portez tout ce navire sur votre dos... et comme nous dépendons tous de vous, nous ne pouvons nous permettre de ne pas vous conserver aussi bien portant que possible. Vous êtes d'accord, amiral ?

— D'accord, ô Socrate ! dit Tyndall en hochant la tête avec solennité. C'est une manière très compliquée de dire que vous souhaitez que le commandant ait une bonne nuit de sommeil. Mais nous sommes d'accord.

— Eh bien, c'est tout, messieurs, dit Brooks en souriant aimablement. Nous nous reverrons tous au conseil, de guerre... j'espère. »

Il désigna d'un geste la neige dont les flocons s'épaississaient.

« La Méditerranée ne sera-t-elle pas merveilleuse ? » Il soupira et continua avec son accent irlandais : « Malte au printemps. La plage de Sliema – avec les maisons blanches par-derrrière – où nous avons pique-niqué il y a cent ans. Les douces brises, mes garçons chéris, les brises chaudes, le ciel bleu et du chianti sous un parasol rayé...

— Assez ! rugit Tyndall. Allez-vous-en de cette passerelle, Brooks, sans quoi je...

— Je suis déjà parti, dit Brooks. Une grève sur le tas dans la chaufferie ! Ah ! La première chose qui vous arrivera sera de voir une bande de suffragettes mâles s'accrocher au garde-fou. »

La porte se referma derrière lui. Vallery tourna vers l'amiral un visage grave :

« Il semblerait que vous ayez eu raison de voir des signes de mauvais augure par centaines.

— Peut-être, grommela Tyndall. L'ennui est qu'en ce moment, les hommes n'ont rien d'autre à faire que ruminer leurs rancœurs, s'aigrir et tout maudire. Plus tard, cela s'arrangera... peut-être.

— Vous voulez dire quand nous serons... euh... plus occupés ?

— Quand on lutte pour sa vie, pour conserver le navire à flot... eh bien, on n'a pas beaucoup de temps pour comploter et méditer sur les injustices du sort. L'instinct de conservation est toujours la première loi de la nature... Vous parlerez aux hommes ce soir, commandant ?

— L'allocation radiodiffusée habituelle, oui. Quand nous serons tous aux

postes de combat, à la nuit tombante. Faites en sorte qu'ils soient tous réveillés, dit Vallery avec un léger sourire.

— Bon. N'y allez pas de main morte. Donnez-leur beaucoup de sujets de réflexion... si j'en juge par les sous-entendus de Vincent Starr, nous n'en manquerons pas, au cours de ce voyage. Cela les occupera. »

Vallery rit. Le rire transforma son maigre et sensible visage. Il paraissait sincèrement amusé.

Tyndall leva interrogativement un sourcil. Vallery lui sourit :

« Simplement une pensée qui me traversait l'esprit, amiral. Comme l'aurait dit Spencer Faggot, les choses sont dans un bel état... Il est bien mauvais, cet état, quand seul l'ennemi peut nous tirer d'affaire. »

LUNDI APRÈS-MIDI

Toute la journée, le vent souffla sans arrêt du nord-nord-ouest. Un vent fort et qui forçait. Un vent froid, plein de petits couteaux, qui apportait la neige, la glace et l'étrange odeur morte engendrée par les calottes glaciaires oubliées situées au-delà de la banquise. Ce vent ne soufflait pas par rafales, par bouffées ; c'était un vent régulier, établi, et il sévit par tribord avant, de l'aube au crépuscule. Lentement, sournoisement, il creusait la mer. Des hommes comme Carrington, qui connaissaient, de même que Vallery et Hartley, toutes les mers et tous les ports du monde, la regardaient et ne disaient rien.

Le mercure descendait lentement, et la neige demeurait là où elle tombait. Les tripodes et les vergues ressemblaient à de grands arbres de Noël étincelants, festonnés de haubans et de drisses laineux. Sur le mât principal, une tache brune apparaissait de temps en temps, laissée par une spirale de fumée de la cheminée arrière, sentie plutôt que vue : elle disparaissait au bout d'un instant. La neige s'amoncelait sur le pont. Elle adoucissait les chaînes de mouillage sur la plage avant, les transformait en de duveteuses cordes d'ouate et s'entassait, haute, contre le brise-lame, devant la tourelle « A ». Elle s'empilait contre les tourelles et les superstructures, se glissait silencieusement à l'intérieur de la passerelle et en détrempeait le plancher. Elle obstruait les grands yeux du télémètre, du télépointeur, se faufilait, invisible, dans les coursives, elle s'infiltrait sans bruit dans les panneaux. Elle découvrait la plus petite fente du métal et du bois et faisait des postes d'équipage des endroits humides, gluants et inconfortables. Elle défiait la gravité, grimpait sans effort dans les jambes de pantalons, sous les jupes des manteaux et des cirés, remontait dans les capuchons des « duffel-coats » et rendait les hommes profondément malheureux. Un monde malheureux, un monde mouillé, mais toujours et surtout un monde blanc de douceur, de beauté et de sons étrangement amortis. Toute la journée, elle tomba, cette neige, régulièrement, avec persistance, et *l'Ulysses* glissa silencieusement à travers la houle, vaisseau fantôme dans un monde spectral.

Mais pas seul dans son monde. Car il ne l'était jamais, à cette époque. Il avait la compagnie rassurante, bienvenue, de la 14^e escadre de porte-avions d'escorte, unité résistante, expérimentée et aguerrie, presque aussi légendaire maintenant que la fabuleuse Force 8 qui avait récemment été transférée dans le Sud pour protéger les convois de Malte, autre trajet équivalant à un suicide.

Comme *l'Ulysses*, l'escadre navigua toute la journée en direction du nord-nord-ouest. Il n'y eut pas évolutions, pas de modifications systématiques du cap. Tyndall abhorrait les zigzags et les employait rarement, sauf en convois,

et alors seulement dans des eaux où des sous-marins avaient été signalés. Il croyait – de même que nombre de commandants – que le zigzag était une plus grande source virtuelle de dangers que l'ennemi. Il avait vu le *Curaçao*, croiseur de 4 300 tonnes, qui naviguait en zigzag, sombrer dans les profondeurs grises de l'Atlantique pour avoir coupé la route de la puissante *Queen Mary*. Il n'en parlait jamais, mais il en conservait le souvenir.

L'Ulysses occupait son poste habituel, celui que dictait son rôle de vaisseau-amiral de l'escadre, aussi près que possible du centre des treize navires.

Le croiseur *Stirling* le précédait directement. Vieux croiseur du type *Cardiff*, c'était un navire solide, sur lequel on pouvait compter, plus âgé de beaucoup d'années et plus lent de beaucoup de nœuds que *l'Ulysses*, armé en conséquence de cinq canons de 153 mm, mais guère construit pour affronter les tempêtes de l'Antarctique : par grosse mer, son humidité était proverbiale. Son rôle principal était la défense de l'escadre ; son rôle secondaire de prendre la direction de l'escadre au cas où le vaisseau-amiral serait endommagé ou envoyé par le fond.

Les porte-avions – *Defender*, *Invader*, *Wrestler* et *Blue Ranger* – étaient déployés à tribord et à bâbord, le *Defender* légèrement sur l'arrière et le *Wrestler* légèrement sur l'avant de *l'Ulysses*, les autres légèrement sur l'arrière. Il semblait de rigueur pour ces porte-avions d'escorte d'avoir des noms se terminant par « er », et le fait que la Marine comportait déjà un *Wrestler* (Lutteur), destroyer de la Force 8, et un *Defender* (Défenseur), qui avait sombré quelque temps auparavant au large de Tobrouk, était allègrement ignoré.

Ces navires-là n'étaient pas les géant ? de 35 000 tonnes de la flotte véritable – tels que *l'Indefatigable* et *l'Illustrious* – mais des porte-avions auxiliaires de 15 à 20 000 tonnes irrespectueusement surnommés « bananiers ». C'étaient des navires marchands de construction américaine transformés ; ils avaient été armés à Pascagoula, Mississipi, et avaient traversé l'Atlantique avec des équipages mixtes américano-britanniques.

Ils étaient capables de filer dix-huit nœuds, vitesse relativement grande pour un navire à hélice unique – le *Wrestler* en avait deux – mais certains d'entre eux étaient munis de non moins de quatre Diesel Busch-Sulzer pour leur unique arbre moteur. Leurs ponts d'envol péniblement rectangulaires, longs de 135 mètres, étaient construits au-dessus de la plage avant – la vue portait librement à l'avant de la passerelle sous le pont d'envol – et servaient à environ 30 avions de chasse – Grumans, Seafires ou, le plus souvent, Corsairs – ou à 20 bombardiers légers. C'étaient d'étranges bâtiments, maladroits, disgracieux et singulièrement peu militaires ; mais au cours des mois, ils avaient accompli un travail magnifique, fournissant une protection contre les attaques aériennes ou repérant et détruisant des navires et des sous-marins ennemis ; le nombre de leurs destructions au-dessus et au-dessous de

l'eau était impressionnant et fréquemment mis en doute par l'Amirauté.

L'écran de destroyers n'était pas calculé non plus pour inspirer confiance aux stratégies de Whitehall. C'était un bizarre méli-mélo, et le terme « destroyer » n'était que de pure courtoisie.

L'un, le *Nairn*, était une frégate de la classe *River* de 1 500 tonnes ; un autre, l'*Eager*, un dragueur de mines de la Flotte, et un troisième, le *Gannet*, connu sous le sobriquet de *Huntley et Palmer*, était une corvette Kingfisher, assez âgée et très fatiguée, censément bornée aux missions côtières. L'origine de son surnom n'avait rien de mystérieux ; un coup d'œil sur sa silhouette se détachant sur le soleil couchant suffisait à l'expliquer. Sans doute son dessinateur avait-il travaillé sur les indications de l'Amirauté ; même ainsi, il avait dû être dans ses mauvais jours.

Le *Vectra* et le *Viking* étaient des destroyers « V » et « W » à deux hélices, modifiés, d'une classe maintenant surannée, manquant de vitesse et de puissance de feu, mais solides et endurants. Le *Baliol* était un petit destroyer ancien de la classe *Hunt* qui n'était pas à sa place dans les vastes eaux du Nord. Le *Portpatrick*, squelettique navire à quatre cheminées, était l'un des cinquante destroyers de la première guerre mondiale acquis aux États-Unis au moyen du prêt-bail. Personne n'osait même deviner son âge. Excitant la curiosité n'importe quand, il devenait le point de mire de toute la Flotte et l'objet d'un intense intérêt dès que le temps devenait mauvais. Le bruit courait que deux de ses frères avaient chaviré dans l'Atlantique pendant une tempête ; la nature humaine étant ce qu'elle est, tout le monde voulait être à la meilleure place pour voir se confirmer ce bruit, chaque fois que le temps s'aggravait suffisamment. Ce qu'en pensait l'équipage du *Portpatrick* est difficile à dire.

Ces sept navires d'escorte, estompés et adoucis par la neige, gardèrent toute cette journée leurs postes de protection – la frégate et les dragueurs de mines à l'avant, les destroyers sur les flancs, et la corvette à l'arrière. Le huitième escorteur, un destroyer moderne, rapide, de la classe « S », sous le commandement du capitaine de frégate Orr, chef de l'escorte, rôdait incessamment autour de l'escadre. Tous les commandants enviaient à Orr la tâche que Tyndall lui avait assignée pour se défendre contre ses quémanderies continues. Mais personne ne lui en voulait de son privilège : le *Sirrus* avait un flair surnaturel, une attirance presque magnétique pour les sous-marins en embuscade.

Dans la chaleur du carré de l'*Ulysse* – longue pièce incongrûment confortable qui longeait sur 16 mètres le côté bâbord sous la plage avant – Johnny Nicholls regardait l'agitation du ciel gris et blanc. « Même la douce neige, songea-t-il, qui cache un millier de péchés, ne peut faire grand-chose pour ces étranges bâtiments, si anguleux, si disgracieux, si évidemment surannés. »

Il se disait qu'il aurait dû s'irriter contre les lords de l'Amirauté, avec leurs

limousines, leurs fauteuils, leurs collations de onze heures, leurs grandes cartes murales piquées de jolis petits drapeaux, qui envoyaient cette canaille d'escadre affronter les meutes de sous-marins les plus redoutables, pendant qu'ils restaient voluptueusement chez eux. Mais il écarta cette pensée à peine née : il la savait grotesquement injuste. L'Amirauté leur aurait donné une douzaine de destroyers flambant neufs si elle les avait possédés. La situation, il le savait, était tragique, et les exigences de l'Atlantique et de la Méditerranée avaient la priorité.

Il supposait aussi qu'il aurait dû considérer avec ironie et cynisme ces vieux navires usés. Chose étrange, il en était incapable. Il savait ce qu'ils pouvaient faire, ce qu'ils avaient fait. S'ils lui inspiraient quelque chose, c'était un sentiment très proche de l'admiration, voire de la fierté. Nicholls remua avec malaise et se détourna du hublot. Son regard tomba sur la forme somnolente du Gosse Kapok, à plat dos dans un fauteuil, une énorme paire de bottes d'aviateur fourrées perchées au-dessus du radiateur électrique.

« Le Gosse Kapok, l'enseigne, l'Honorable Andrew Carpenter, officier de navigation de l'*Ulysses* et son meilleur ami, était celui qui pouvait se sentir fier », se dit Nicholls. Le plus superbe extraverti, que Nicholls eût jamais connu, le Gosse Kapok était également à l'aise n'importe où – sur une piste de danse, dans le cockpit d'un yacht de course à Cowes, à une garden-party, sur un court de tennis ou au volant de sa grande Bugatti rouge, le pare-brise baissé et les bouts d'une écharpe de six mètres flottant derrière lui. Mais les apparences n'auraient pu être plus trompeuses. Car pour le Gosse Kapok, la Marine royale était toute sa vie, et il ne vivait que pour elle. Derrière cette façade légèrement niaise, il y avait outre une intelligence hors ligne, quelque chose de profondément romantique, un amour presque élisabéthain pour la mer et les navires qu'il cherchait, avec succès croyait-il, à dissimuler à ' tous ses collègues officiers. Il était cependant si évident que personne ne trouvait nécessaire d'y faire allusion.

« C'était une curieuse amitié que la leur », songea Nicholls. L'attraction des contraires si jamais elle s'était manifestée. Sa réserve et sa réticence étaient un repoussoir parfait pour l'exubérance de Carpenter, et il détestait cordialement toutes les choses navales que son ami admirait et idolâtrait presque. Peut-être à cause du sentiment trop développé de l'individualité et de l'indépendance, tourment de tant d'Écossais, des Hautes-Terres, Nicholls souffrait fortement, comme d'une insulte constante à son intelligence, des mille et une piqûres d'épingle de la discipline, de l'autorité et de la stupidité bureaucratique de la Marine. Même trois ans plus tôt, lorsque la guerre l'avait arraché aux salles d'un grand hôpital de Glasgow, sa première année d'internat à peine achevée, il avait soupçonné qu'il n'y aurait guère de compatibilité entre lui-même et la Marine. Et il ne s'était pas trompé. Mais en dépit de cette antipathie – ou peut-être à cause d'elle et de la malédiction d'une conscience calviniste – Nicholls était devenu un officier de premier ordre. Il ressentait néanmoins toujours un

vague trouble à découvrir en lui-même une sorte de fierté à l'égard des navires de son escadre.

Il soupira. Le haut-parleur, dans le coin du carré, venait d'émettre un crépitement. Une amère expérience lui avait enseigné qu'un communiqué radiodiffusé présageait rarement quelque chose de bon.

« Entendez-vous, là ? Entendez-vous, là ? » fit la voix métallique, impersonnelle. — Le Gosse Kapok continuait à dormir dans un splendide oubli. « Le commandant parlera à l'équipage à 17 h 30 ce soir. Je répète. Le commandant parlera à l'équipage à 17 h 30 ce soir. C'est tout. » Nicholls heurta le Gosse Kapok du bout de son pied. « Levez-vous, Vasco. C'est le moment si vous avez envie d'une tasse de thé avant de monter là-haut pour naviguer. »

Carpenter bougea ; ouvrit un œil aux paupières rouges ; Nicholls lui adressa un sourire d'encouragement et reprit : « D'ailleurs, le temps est délicieux maintenant : la mer devient grosse, la température s'abaisse et il souffle un jeune blizzard. Exactement ce pourquoi vous êtes né, Andy, mon gars ! »

Le Gosse Kapok se réveilla en gémissant, se remit sur son séant et resta courbé en avant, ses cheveux raides d'un blond de lin lui retombant sur les mains ?

« Qu'est-ce qui se passe maintenant ? » fit-il d'une voix geignarde encore ensommeillée. Puis, il sourit. « Savez-vous où j'étais, Johnny ? demanda-t-il. Sur la Tamise, à l'Oie Grise, juste en amont de Henley. C'était à la fin de l'été, il faisait chaud et tout était très silencieux. Elle était habillée tout en vert... »

— Indigestion, coupa Nicholls. Trop de bonne chère... Il est quatre heures trente et le pacha parlera dans une heure. On peut nous faire prendre nos postes de combat du crépuscule à tout moment... nous ferions mieux de manger. »

Carpenter secoua tristement la tête.

« Cet homme n'a pas d'âme, pas de nobles sentiments. » Il se leva et s'étira. Comme toujours, il était vêtu d'une combinaison en une seule pièce d'un lourd kapok matelassé, les fibres de soie renfermant les graines de l'arbre à coton soyeux japonais et malais ; il y avait un grand « J » doré brodé sur la poché de poitrine de droite ; personne ne savait ce qu'il représentait. Il regarda par le hublot et frissonna.

« Je me demande quel sujet il traitera ce soir, dit-il.

— Pas la moindre idée. Je suis curieux de voir quels seront son attitude, son ton, comment il traitera la situation dont le moins qu'on puisse en dire est qu'elle est... euh... plutôt délicate. »

Nicholls sourit sans que son sourire atteignît ses yeux.

« Sans mentionner le fait que l'équipage ignore qu'il repart pour Mourmansk... quoique les hommes doivent bien s'en douter. »

Le Gosse Kapok hocha la tête d'un air absent.

« Je ne pense pas que le pacha essaiera d'équivoquer... je veux dire sur les hasards du voyage – ni de s'excuser... vous savez : faire retomber le blâme sur ceux qui le méritent.

— Jamais, dit Nicholls avec décision. Ce n'est tout bonnement pas dans sa nature. Il ne s'excuse... ni ne s'épargne jamais. »

Il regarda longtemps le radiateur, puis leva calmement les yeux sur le Gosse Kapok en disant :

« Le pacha est un homme très malade, Andy, vraiment très malade.

— Quoi ? s'écria le Gosse Kapok sincèrement surpris. Bon Dieu, vous plaisantez ! Ce n'est pas possible.

— Je ne plaisante pas », dit Nicholls d'une voix très basse.

Winthrop, l'aumônier, un très jeune homme intense et enthousiaste, avec un goût démesuré pour la vie et des convictions inébranlables sur tous les sujets sous le soleil, était dans le coin le plus éloigné du carré. Son entrain était momentanément en suspens : il était plongé dans le sommeil de l'épuisement. Nicholls l'aimait bien, mais préférait n'en pas être entendu, car il bavarderait. Nicholls avait souvent pensé que Winthrop n'aurait pas réussi à être un bon prêtre catholique : il n'aurait pas été capable de garder le secret de la confession.

« Le vieux Socrate dit qu'il est très gravement atteint... et qu'il le sait. Le pacha lui a téléphoné de venir dans sa chambre hier soir. Tout était couvert de sang et il toussait et crachait ses poumons. Crise aiguë d'hémoptysie. Brooks le soupçonnait depuis longtemps, mais le commandant ne lui permettait jamais de l'examiner. Brooks dit que quelques jours de plus d'une crise pareille le tueront. »

Nicholls s'arrêta, jeta un rapide coup d'œil sur Winthrop.

« Je parle trop, dit-il brusquement. Je deviens pareil à ce vieux pasteur. Je n'aurais pas dû vous le dire, je suppose... violation du secret professionnel et ainsi de suite. Tout ceci est strictement entre nous, Andy.

— Bien sûr, bien sûr... » Il y eut une longue pause. « Ce que vous voulez dire, Johnny, est... qu'il est mourant ?

— Exactement. Venez, Andy... allons bouffer. »

Vingt minutes plus tard, Nicholls descendit à l'infirmerie. Le jour commençait à tomber et *l'Ulysses* tanguait fortement. Brooks était dans le cabinet de consultation.

« Bonsoir, docteur. On va rappeler aux postes de combat du soir d'une

minute à l'autre, maintenant. Vous voulez bien que je reste à l'infirmierie cette nuit ? »

Brooks le regarda d'un air songeur.

« Le règlement, chantonna-t-il, dit que le poste de combat du médecin adjoint est à l'arrière, dans le poste des mécaniciens. Loin de moi l'idée...

— Je vous en prie.

— Pourquoi ? Vous avez le cafard, vous êtes paresseux ou simplement fatigué ? »

L'expression de Brooks privait sa question de tout caractère offensant.

« Non. Curieux. Je voudrais observer les réactions du chauffeur Riley et de ses... euh... complices au discours du pacha. Cela pourrait être très instructif.

— Sherlock Nicholls, hein ? Entendu, Johnny. Téléphonez à l'officier de sécurité, à l'arrière. Dites-lui que vous êtes retenu ici... une opération importante... tout ce que vous voudrez. Notre crédule public est si facile à duper. Une honte. »

Nicholls rit et tendit la main vers le téléphone.

Quand le bugle retentit pour les postes de combat du soir, Nicholls était assis dans le cabinet, les lumières éteintes, les rideaux presque fermés. Il pouvait voir tous les coins de l'infirmierie brillamment éclairée. Cinq des hommes dormaient. Deux autres, Petersen, le gigantesque chauffeur au lent parler, mi-Norvégien, mi-Ecossais, et Burgess, le petit Londonien brun, étaient assis dans leurs lits, parlant à voix basse, les yeux tournés vers le malade couché entre eux, un homme d'une lourde structure, au teint basané : le chauffeur Riley tenait sa cour.

Alfred O'Hara Riley avait, à un âge très tendre, choisi la carrière du crime, et, malgré les innombrables vicissitudes qui l'accablèrent dans la suite, il était resté fidèle à sa décision avec une volonté inébranlable ; appliquée à n'importe quelle autre activité, sa force de volonté aurait été digne de louange et peut-être profitable. Mais Riley n'avait connu ni la louange ni le profit.

Tout homme est ce qu'en font son milieu et son hérité. Riley n'infirmait pas cette règle, et Nicholls, qui avait quelques renseignements sur son éducation, pensait que la vie n'avait jamais offert au grand chauffeur le moindre avantage. Né d'une mère buveuse et illettrée dans un taudis de Liverpool surpeuplé, répugnant, et où sévissait la fièvre, il avait, dès le début, été un paria, en outre, son corps velu, simiesque, le prognathisme de sa lourde mâchoire, sa bouche de travers, son nez aux larges narines, les yeux noirs, rusés, qui louchaient sous l'espace insignifiant qui séparait ses cheveux de ses sourcils et reflétait si exactement la capacité mentale qu'il contenait, constituaient un ensemble admirablement adapté à ce que serait sa vocation. Nicholls le regarda avec désapprobation mais sans le condamner ; un instant,

il entrevit la tragédie de l'inévitable.

Riley n'était jamais un criminel très heureux dans ses entreprises ; son intelligence dépassait à peine celle de l'idiot. Il s'en rendait vaguement compte et s'était rigoureusement abstenu des formes les plus subtiles du crime. Le vol – de préférence le vol accompagné de violence – était son métier. Il avait été en prison à six reprises, la dernière fois pendant deux ans.

Son admission dans la Marine était un mystère qui déconcertait aussi bien Riley lui-même que les autorités responsables de sa présence à bord de l'*Ulysses*. Il avait accepté ce dernier malheur avec sérénité et avait traversé les bâtiments « G » et « H » de la caserne de la Marine royale, à Portsmouth, comme un vent violent traverse un champ de blé, laissant derrière lui une traînée de valises éventrées et de portefeuilles vides. Il avait été appréhendé sans difficulté, avait fait soixante jours de cellule, puis avait été affecté à l'*Ulysses* en qualité de chauffeur.

Sa carrière criminelle à bord de l'*Ulysses* avait été brève et pénible. Sa première tentative de vol avait été la dernière : le maladroit et incroyablement stupide pillage d'un coffre dans le poste des sergents des « Marines ». Il avait été pris en flagrant délit par le sergent-chef Evans et le sergent Mac Intosh. Ils avaient préféré ne pas le dénoncer et il avait passé les trois jours suivants à l'infirmerie. Il prétendit avoir fait un faux pas sur une échelle et être tombé sur le plancher de la chaufferie d'une hauteur de six mètres. Mais tout le monde connaissait les faits véritables, et Turner avait conseillé son renvoi du bord. À l'étonnement général, notamment à celui de Riley lui-même, le chef mécanicien, avait insisté pour qu'on lui donne une dernière chance, et Riley avait bénéficié d'un sursis.

Depuis lors, soit depuis quatre mois, il s'était borné à susciter des troubles. Illogiquement, mais cela se comprenait, sa brève rencontre avec les « Marines » avait balayé son apathique tolérance envers la Marine en général ; une haine sourde la remplaçait. Comme agitateur, il avait mieux réussi que comme criminel. Il disposait, il est vrai d'un champ d'opération fertile ; mais il fallait aussi rendre honneur – si c'est le mot convenable – à son adresse, à son habileté et à sa ruse de bête, à son emprise sur ses camarades. Sa voix rauque, intense, son sérieux, ses yeux profondément enchâssés prêtaient à Riley un étrange pouvoir transcendant – un pouvoir qu'il avait utilisé au maximum quelques jours auparavant lorsqu'il, avait déclenché la mutinerie qui avait provoqué la mort du chauffeur Ralston, et celle du « Marine », mystérieusement tué par une fracture du cou. Sans aucun doute possible, Riley était l'auteur de leurs morts ; également sans aucun doute, on ne pourrait jamais le prouver. Nicholls se demanda quelle nouvelle diablerie couvait derrière ces sourcils bas et froncés ; il se demandait aussi comment il était possible que ce même Riley eût continuellement des ennuis du fait qu'il apportait à bord de l'*Ulysses* et soignait avec amour tous les chatons égarés et tous les oiseaux aux ailes brisées qu'il trouvait.

Le haut-parleur crépita, l'arracha à ses pensées et fit taire les murmures de l'infirmier. Et non seulement là, mais dans tout le navire, dans les tourelles et les soutes, les compartiments des machines et les chaufferies, sur le pont, en dessous et partout, toutes les conversations cessèrent. Puis, on n'entendit que le vent, le bruit régulier de l'étrave s'écrasant entre les vagues grossissantes, le rugissement assourdi des grands ventilateurs de la chaufferie et le bourdonnement de 100 moteurs électriques. Une lourde tension pesait sur le navire, sur 730 officiers et hommes, une tension presque tangible dans son oppression.

« C'est le commandant qui parle. Bonsoir. » La voix était calme, bien timbrée, sans le moindre signe d'effort ou de fatigue. « Comme vous le savez tous, j'ai coutume, au début de chaque voyage, de vous informer aussi tôt que possible, de ce qui vous attend. Je pense que vous avez le droit de le savoir et que c'est mon devoir. Ce n'est pas toujours un devoir agréable – ce ne l'a jamais été, ces derniers mois. Mais cette fois, je suis presque content. » Il s'arrêta et reprit lentement, d'un ton mesuré : « C'est notre dernière opération en tant qu'unité de la Home Fleet. D'ici un mois, si Dieu le veut, nous serons dans la Méditerranée. »

« Bravo, songea Nicholls. Adoucissez la pilule, ne ménagez pas le sucre. »

Mais le commandant avait d'autres idées :

« Parlons d'abord de notre tâche immédiate. Comme avant, c'est un mélange : de nouveau Mourmansk. Nous avons rendez-vous à dix heures trente, mercredi, au nord de l'Islande, avec un convoi de Halifax. Il comporte 18 navires, grands et rapides, filant tous 15 nœuds et davantage. Notre troisième convoi rapide vers la Russie – RF 77, pour le cas où vous voudriez en parler à vos petits-enfants, ajouta-t-il sèchement. Ces navires portent des tanks, des avions, de l'essence d'aviation et du mazout... rien d'autre. Je ne tenterai pas de minimiser les dangers. Vous savez combien la situation de la Russie est désespérée aujourd'hui, combien elle a besoin de ces armes et de ce combustible. Vous pouvez être certains que les Allemands le savent aussi et que leurs agents de renseignements ont déjà connaissance de la nature de ce convoi et de la date de son départ. »

Il s'arrêta net et on entendit à travers tout le navire le bruit de sa toux violente, étouffée dans un mouchoir. Il continua lentement :

« Il y a suffisamment de chasseurs et d'essence dans ce convoi pour modifier complètement le caractère de la guerre russe. Les Nazis ne reculeront devant rien – je répète rien – pour empêcher ce convoi d'atteindre la Russie. Je n'ai jamais essayé de vous tromper. Je ne le ferai pas maintenant. Les présages ne sont pas bons. En notre faveur, nous avons d'abord notre vitesse, et deuxièmement – je l'espère – l'élément de surprise. Nous essaierons de gagner directement le cap Nord.

« Contre nous, il y a quatre facteurs importants. Vous avez dû tous

remarquer l'aggravation du temps. Nous allons, je le crains, rencontrer des conditions de temps anormales – anormales même pour l'Arctique. Il est possible – je répète « possible » – qu'elles empêchent les attaques des sous-marins ; d'autre part, elles peuvent occasionner la perte de quelques-unes des plus petites unités de notre escorte – nous n'avons pas le temps de nous détourner de notre route pour éviter le mauvais temps. Le FR 77 marchera en ligne droite... Et cela signifie presque sûrement que les porte-avions ne pourront permettre l'envol des chasseurs de protection. »

« Bon Dieu, se demanda Nicholls, le pacha a-t-il perdu la raison ? Il va démolir ce qui reste de moral. Si toutefois il en reste... »

« Deuxièmement, poursuivit la voix calme, inexorable, nous n'emmenons pas de navires de sauvetage^[1] dans ce convoi. Nous n'aurons pas le temps de nous arrêter. D'ailleurs, vous savez tous ce qui est arrivé au *Stockport* et au *Zafaran*. Vous êtes plus en sécurité sur votre propre bateau.

« Troisièmement, deux, peut-être trois, meutes de sous-marins sont, à notre connaissance, postées le long du 70^e parallèle, et nos agents de la Norvège septentrionale signalent un fort rassemblement de bombardiers allemands de tous les types dans leur zone.

« Enfin, nous avons des raisons de croire que le *Tirpitz* se prépare à prendre la mer. »

Il s'arrêta de nouveau, interminablement, sembla-t-il. On eût dit qu'il savait quel choc terrible occasionneraient ces mots et qu'il voulait leur laisser le temps d'être enregistrés...

« Les Allemands peuvent risquer d'exposer le *Tirpitz* pour arrêter le convoi. L'Amirauté l'espère. Pendant la dernière partie du voyage, des unités capitales de la Home Fleet, y compris peut-être les porte-avions *Victorious* et *Furious* et trois croiseurs, suivront une route parallèle à douze heures d'intervalle. Ils attendent l'occasion depuis longtemps, nous sommes l'appât qui amorce le piège...

« Il est possible que les choses marchent mal. Les plans les mieux ourdis... ou le piège peut se refermer trop tard. Il faut quand même que ce convoi passe. Si les porte-avions ne peuvent lancer leurs appareils, ce sera à l'*Ulysses* de couvrir la retraite du FR 77. Vous comprendrez ce que cela signifie. J'espère que tout ceci est parfaitement clair. » On entendit une nouvelle longue crise de toux que suivit une nouvelle longue pause, et lorsqu'il recommença de parler, ce fut d'un tout autre ton. Très bas, il dit : « Je sais ce que je vous demande. Je sais combien vous êtes fatigués, combien désespérés, combien vous avez tous la mort dans l'âme. Je sais – personne ne le sait mieux – ce que vous avez subi, à quel point vous avez besoin d'un repos, et à quel point vous le méritez. Vous l'aurez. Tout l'équipage partira en permission de Portsmouth pendant dix jours, le 18, puis le bateau ira se remettre en état à Alexandrie. » Il prononça ces mots d'un ton banal comme

s'ils n'avaient pour lui aucune importance. « Mais, avant cela, eh bien, je sais qu'il semble cruel, inhumain – cela doit vous le paraître – de vous demander de recommencer à subir, peut-être pires encore, les souffrances que vous avez supportées. Mais je n'y peux rien... personne n'y peut rien. »

Chacune de ces phrases était maintenant ponctuée de longs silences ; ses paroles étaient difficiles à saisir, si basses et si lointaines.

« Personne n'a le droit de vous demander de le faire, moi moins que tout autre... moins que tout autre. Je sais que vous le ferez. Je sais que vous ne me décevrez pas. Je sais que vous mènerez *l'Ulysses* à bon port. Bonne chance. Bonne chance, et que Dieu vous garde. Bonne nuit. »

Les haut-parleurs se turent, mais le silence se prolongea. Personne ne parla ni ne bougea. Les yeux eux-mêmes demeurèrent immobiles. Ceux qui avaient été fixés sur les haut-parleurs continuèrent à les regarder sans les voir ; d'autres fixaient leurs mains ou les bouts rougeoyants de cigarettes interdites, indifférents à l'âcre fumée qui piquait leurs yeux épuisés. On eût dit que chacun souhaitait, contrairement à son ordinaire, être seul, afin de se sonder lui-même, de suivre sa propre pensée, sachant qu'il ne serait plus seul si son regard rencontrait celui d'un autre. Il en résultait un étrange, un surnaturel silence, une compréhension muette, si rare parmi les hommes ; en un tel instant, le voile se soulève, puis retombe si vite que l'homme ne se rappelle plus jamais ce qu'il a vu ; il se souvient d'avoir aperçu quelque chose et senti que rien ne sera désormais tout à fait pareil. Très rares, trop rares sont de semblables moments : un coucher de soleil d'une beauté surpassée, un fragment d'une grande symphonie, le terrible silence qui tombe sur les énormes arènes de Madrid et de Barcelone quand l'épée du plus illustre des matadors atteint inévitablement son but. Et les Espagnols ont trouvé un nom pour ce silence-là : « Le moment de vérité. »

La pendule de l'infirmerie faisait entendre son tic-tac, anormalement fort ; une minute passa, peut-être deux. Comme s'il n'avait pas respiré depuis un siècle, Nicholls soupira, ferma doucement la porte à glissière derrière les rideaux et alluma la lumière. Il porta son regard sur Brooks, puis le détourna.

« Eh bien, Johnny ? »

Le ton était doux, presque railleur.

« Je ne sais pas, capitaine, je ne sais pas du tout. Au début, j'ai pensé qu'il allait... eh bien, bousiller son affaire. Vous comprenez, leur coller une frousse bleue. Et, bon Dieu... c'est exactement ce qu'il a fait. Il ne les a guère ménagés en leur parlant des tempêtes, du *Tirpitz*, des meutes de sous-marins... et pourtant...

— Et pourtant ? fit Brooks, moqueur. C'est précisément cela. Trop d'intelligence... voilà le défaut des jeunes médecins d'aujourd'hui. Je vous ai observé, assis là comme une espèce de psychiatre, vous appliquant à analyser

l'effet probable du discours sur les combattants blessés sans lui donner la chance d'en produire un sur vous-même... »

Il s'arrêta une seconde et continua calmement :

« C'est un discours admirablement composé... Non, ce mot ne lui convient pas : il n'avait rien de prémédité. Mais ne comprenez-vous pas ? Le tableau le plus sombre qu'on puisse peindre : il n'a pas caché que c'était une manière compliquée de se suicider ; il n'a pas doré la pilule, pas fait de promesses ; la mention d'Alexandrie n'a été ajoutée qu'après coup, comme par hasard. Il les a d'abord exaltés, puis déçus. Pas d'encouragements, pas d'espoir, pas d'émotion... et cependant, l'émotion a été formidable... D'où provenait-elle, Johnny ?

— Je ne sais pas », répondit Nicholls, troublé. Il leva brusquement la tête, puis sourit légèrement. « Peut-être l'émotion n'a-t-elle pas été produite... écoutez. »

Sans bruit, il rouvrit la porte coulissante et éteignit la lumière. La voix rauque, basse et intense de Riley prononça :

« ... rien qu'un satané boniment. Alexandrie ? la Méditerranée ? Jamais de la vie, camarades. Vous ne la verrez jamais. Vous ne reverrez même plus jamais Scapa ! Le commandant Richard Vallery, décoré de l'Ordre des Services distingués, savez-vous ce qu'il veut, ce vieux salaud ? Une barre de plus sur son ruban. Peut-être même la Croix de Victoria. Eh bien, au nom du Christ, il ne l'aura pas ! Pas-à mes dépens ! Pas si je peux... eh bien, l'empêcher. Je sais que vous ne me décevrez pas », imita-t-il en prenant une voix de tête. « Vieux pleurnichard ! »

Il se tut un instant, puis reprit rapidement :

« Le *Tirpitz* ! Dieu Tout-Puissant ! Le *Tirpitz* ! C'est nous qui allons l'arrêter, ce sacré bateau-joujou ! Un appât, qu'il dit, un appât ! » Il éleva la voix : « Je vous l'assure, les copains, on se fout de nous ! Directement au cap Nord ! On nous livre aux fauves, et ce vieux salaud par-dessus... »

— Tais-toi ! » fit la voix de Petersen, basse et furieuse. Il étendit la main, et, dans le cabinet de consultation, Brooks et Nicholls frémirent en entendant craquer les os du poignet de Riley sous la pression de la main du géant. « Je me suis souvent demandé ce que tu vaux, Riley, continua lentement Petersen. Maintenant, je le sais. Tu me rends malade. »

Il rejeta la main de Riley et se détourna. Riley frotta son poignet endolori et, s'adressant à Burgess :

« Au nom de Dieu, qu'est-ce qu'il a ? Que Diable... »

Il s'interrompit brusquement sous le regard de Burgess qui le dévisagea, longtemps, puis, lentement, délibérément, s'allongea dans son lit, tira les couvertures jusqu'à son cou, et tourna le dos à Riley.

Brooks se leva, ferma la porte et ralluma la lumière.

« Acte I^{er}, scène I. Rideau. Lumières ! murmura-t-il. Vous comprenez ce que je veux dire, Johnny ?

— Oui, docteur, répondit Nicholls. Du moins, je le crois.

— Notez que cela ne durera pas. En tout cas, pas avec cette intensité. Mais peut-être cela nous permettra-t-il d'atteindre Mourmansk. On ne sait jamais.

— Je l'espère. Merci pour le spectacle, dit Nicholls en décrochant son duffel-coat. Eh bien, je pense que je ferais mieux de gagner mon poste, -à l'arrière.

— Allez-y, alors. Et puis, Johnny...

— Docteur ?

— Cette affiche mettant en garde contre la scarlatine. En passant, vous pourriez la flanquer à la mer. Je crois que nous n'en aurons plus besoin. »

Nicholls grimaça un sourire et referma doucement la porte derrière lui.

LUNDI SOIR

Les postes de combat nocturnes furent conservés pendant leur heure interminable. Ce soir, comme cent autres soirs, ce n'était qu'une exaspérante vexation de plus, une précaution sans objet, qui ne se justifiait pas en elle-même et moins encore dans sa méticuleuse perfection. Du moins, il le semblait. Car bien que les attaques ennemies à l'aube fussent habituelles, au crépuscule, elles étaient presque inconnues. Il n'en était que rarement ainsi pour les autres navires ; mais *l'Ulysses* avait de la chance. Tout le monde le savait. Même Vallery le savait, mais il savait aussi pourquoi. La vigilance était le premier article de sa profession de foi de marin.

Peu après l'allocution du commandant, le radar avait annoncé un contact proche. Que ce fût un avion ennemi était certain : le commandant Westcliffe, le plus ancien des officiers aviateurs, avait devant lui, dans la salle de la direction de la chasse, une carte murale montrant les routes opérationnelles de tous les avions du *Coastal Command* et des transporteurs, et l'on était dans une zone sûre. Personne n'accorda d'attention à cette annonce, sauf Tyndall qui donna l'ordre de modifier le cap de 45°. C'était là une mesure aussi routinière que la prise des postes de combat elle-même. C'était leur vieil ami Charlie qui venait de nouveau leur présenter ses hommages.

— « Charlie » – généralement un Condor Focke-Wulf à quatre moteurs – était une institution pour les convois de Russie. Il était devenu, pour les marins se rendant à Mourmansk, ce que l'albatros avait été au siècle précédent, pour les marins naviguant à la voile vers 1840 : un oiseau de mauvais augure, à demi craint mais accepté presque amicalement et qu'on ne détruisait pas – quoique pour une raison différente en ce qui concernait Charlie. Au début, avant l'apparition des navires munis d'un chasseur et des porte-avions d'escorte, Charlie passait fréquemment toute la journée, du lever du jour à la nuit, à tourner en rond au-dessus d'un convoi et à envoyer par radio à sa base sa position à une pointe d'épingle près.

Les signaux entre navires britanniques et avions de reconnaissance allemands n'étaient pas inusités, et des histoires apocryphes circulaient en grand nombre à ce sujet. Un échange de plaisanteries sur le temps était presque de rigueur. À plusieurs reprises. Charlie avait supplié qu'on lui indiquât sa position et on lui avait fourni des relèvements de longitude et de latitude extrêmement détaillés qui le plaçaient généralement quelque part dans le Pacifique sud ; et naturellement, une douzaine de navires se prétendaient les auteurs de l'histoire selon laquelle le commodore du convoi avait envoyé le signal : « Je vous en prie, tournez dans l'autre sens ; vous me donnez mal au

cœur » ; Charlie y avait poliment répondu et évolué en sens inverse.

Depuis quelque temps, cependant, l'amabilité avait fait défaut et Charlie, devenu circonspect, avec le passage des mois et l'apparition des chasseurs amenés par porte-avions, se montrait rarement, sauf au crépuscule. Il faisait d'habitude une seule fois le tour du convoi, à une distance prudente, puis disparaissait dans l'obscurité.

Ce soir-là, il ne dérogea pas à cette règle. Les hommes n'aperçurent le Condor que par brefs instants, à travers la neige qui tombait à gros flocons, et ils le perdirent ensuite de vue dans la nuit. Charlie rapporterait à sa base la force, la nature et le cap de l'escadre, mais Tyndall n'avait que peu d'espoir de tromper le Service des renseignements allemand quant à leur route. Une escadre, près du 62^e parallèle, juste à l'est des Féroë, et se dirigeant au nord-nord-est, n'offrirait pour les Allemands aucun sens étant donné surtout qu'ils étaient presque certainement informés du départ du convoi de Halifax. Deux et deux font par trop évidemment quatre.

On ne tenta pas de faire voler les Seafires, seuls avions ayant des chances de rattraper le Condor avant sa disparition dans les ténèbres. Retrouver le porte-avions dans une obscurité presque totale était difficile même au moyen de la radio ; atterrir la nuit était extrêmement dangereux, et chercher à se poser, dans la neige et le noir, sur un pont tanguant et roulant était une impossibilité et un suicide. La moindre erreur de calcul et de jugement causait non seulement la perte d'un avion mais celle d'un pilote. Un Seafire tombant à la mer, avec son fuselage élancé, en forme de torpille, et le poids formidable du grand Merlin Rolls-Royce à l'avant, constituait littéralement un piège mortel. Quand il y tombait, il s'enfonçait jusqu'au fond.

Ayant repris sa route, *l'Ulysse* s'avançait aveuglément dans la tempête qui se préparait. Les hommes quittèrent leurs postes de combat et reprirent leurs postes de veille normaux, par quarts de quatre heures, à tour de rôle. On pourrait croire qu'un homme est capable de supporter ce service de douze heures sur vingt-quatre. Et en effet, il le pourrait, si c'était tout. Mais l'équipage passait en outre trois heures par jour, tous les deux matins, aux postes de combat – le quart de la matinée – et, quand ils n'étaient, pas de quart, Dieu seul savait combien d'heures aux postes de combat. De plus, tous les repas – lorsqu'il y en avait – étaient pris en dehors des heures de service. Si l'on dormait au total trois à quatre heures par jour, c'était exceptionnel : quarante-huit heures sans sommeil était une chose considérée comme allant de soi.

Degré par degré, par fractions menaçantes, le mercure et le baromètre enregistreur descendaient mortellement. Les vagues devenaient plus hautes, leurs creux plus profonds, leurs pentes plus escarpées, et le vent qui vous glaçait jusqu'aux os, fouettait la neige en un rideau aveuglant. Une mauvaise nuit, une nuit sans sommeil, aussi bien sur le pont qu'en dessous, qu'on soit

de quart ou non.

Sur la passerelle, le commandant adjoint, le Gosse Kapok, l'officier marinier chargé des projecteurs, les veilleurs et les timoniers scrutaient misérablement la nuit blanche et se demandaient ce que ce serait que d'avoir de nouveau chaud. Complètement emmitouflés dans leurs chandails, leurs vestes, leurs manteaux, leurs duffel-coats, leurs cirés, leurs écharpes, leurs passe-montagne, leurs casques, une étroite fente seulement ménagée pour leurs yeux dans leurs cocons laineux, ils n'en frissonnaient pas moins. Ils avaient beau envelopper de leurs bras les tuyaux de vapeur qui entouraient la passerelle et y poser leurs pieds, ils gelaient. Les servants des pom-poms se pelotonnaient à l'abri de leurs pièces, tapaient des pieds, balançaient les bras et juraient incessamment. Et les canonniers solitaires des Œrlikons, chacun dans son poste isolé, s'appuyaient contre les radiateurs encastrés « obscurs » et luttaient contre leur plus insidieux ennemi : le sommeil.

Ceux de la bordée de tribord, dans les postes d'en dessous n'étaient guère plus heureux. Il n'y avait pas de couchette pour les hommes de l'*Ulysses*, seulement des hamacs, et on ne les accrochait jamais sauf au port. De bonnes et suffisantes raisons justifiaient cette habitude. Le niveau de l'hygiène est élevé sur les navires de guerre comparé à celui du foyer civil moyen : un matelot n'oserait jamais grimper dans son hamac tout habillé, et aucun homme ayant son bon sens n'aurait songé à se déshabiller dans les convois vers la Russie. Et puis, pour un homme épuisé, la perspective du travail exigé pour dérouler et suspendre son hamac était épouvantable. Et les quelques secondes de plus nécessaires pour descendre d'un hamac en cas d'urgence pouvaient représenter la marge entre la vie et la mort, tandis que la seule présence d'un hamac tendu était un danger pour tous du fait qu'il empêchait les mouvements rapides. Enfin, par une nuit comme celle-ci, une nuit de forte houle, rien n'est plus inconfortable qu'un hamac accroché parallèlement à l'axe du navire.

Alors, les hommes dormaient où ils le pouvaient, tout habillés, gardant même leur duffel-coat et leurs gants. Sur des tables ou en dessous, sur des bancs larges de 22 centimètres, sur le parquet, dans les bastingages, n'importe où. L'endroit le plus populaire était les chaudes plaques d'acier de la coursive longeant la cuisine, étrange et spectral tunnel que n'éclairait la nuit qu'une lumière rouge. Ce dortoir était d'autant plus apprécié que seule une cloison de toile le séparait du pont supérieur, distant d'à peine trois mètres. La peur d'être pris au piège sous les ponts dans un navire en train de sombrer ne quittait jamais la pensée des hommes.

Même dans les entreponts, il faisait un froid glacial. Le chauffage à air chaud ne fonctionnait efficacement que dans les postes d'équipage « B » et « C », et même là, la température dépassait à peine zéro. Les plafonds laissaient constamment filtrer des gouttes d'eau, et la condensation, sur les cloisons, envoyait des milliers de petits ruisselets sur le parquet de corticine.

L'atmosphère était humide, renfermée et terriblement froide, terrain idéal pour engendrer la tuberculose que craignait tellement le médecin-major Brooks. De telles conditions alliées à la constante agitation du navire et aux brusques et énervantes vibrations qui se produisaient chaque fois que l'étrave s'écrasait dans les creux, rendaient le sommeil presque impossible, ou, au mieux, coupé de sursauts et de malaise.

La plupart des hommes dormaient – ou essayaient de dormir – la tête appuyée sur une ceinture de sauvetage gonflée ; une fois pliée en deux et attachée avec de la ficelle, c'était un oreiller très tolérable. Ces ceintures de sauvetage servaient uniquement à cet usage malgré les ordres stipulant explicitement qu'on devait toujours les porter aux postes de combat et lorsqu'on naviguait dans des eaux où la présence de l'ennemi était connue. Ces ordres étaient complètement ignorés, notamment par les officiers de compagnie ayant pour devoir de les faire observer. Les volumineux vêtements portés sous ces latitudes renfermaient suffisamment d'air pour maintenir un homme à flot pendant au moins trois minutes. S'il n'était pas repêché au bout de ce temps, il était mort de toute façon. C'était l'état de choc qui tuait, choc effroyable pour un corps à 37° soudain plongé dans un liquide plus froid de quelque 40° – car, dans l'Arctique, la température de la mer descend souvent plus bas que le point de congélation. Ce qui est pire encore est le vent au-dessous de zéro qui transperce comme un millier de stylets les vêtements saturés d'eau d'un homme plongé dans la mer avec un brusque changement de température qui arrête les battements du cœur. Mais c'était une mort rapide, une mort miséricordieuse, disaient les hommes.

À minuit moins dix, accompagné de Marshall, Turner, plein d'entrain même à cette heure tardive et par cet affreux temps, gagna la passerelle, il prit un moment pour s'habituer à l'obscurité, puis, ayant distingué le commandant adjoint, il lui tapa fortement sur l'épaule.

« Eh bien, factionnaire, comment est la nuit ? demanda-t-il gaiement. Vivifiante, oui, très nettement. Situation complètement en dehors de notre autorité, je suppose ? Où sont tous nos poulets, par cette délicieuse soirée ? »

Il scruta la neige des yeux, regarda l'horizon un bref instant, puis y renonça.

« Tous allés en enfer, sans doute.

— Ça ne va pas trop mal », dit, avec un large sourire, Carrington, officier de réserve, ex-capitaine de la Marine marchande en qui Vallery avait une entière confiance.

Le commandant adjoint Carrington était normalement taciturne, grave et ne souriait guère. Mais un lien spécial existait entre lui et Turner, le lien professionnel du respect que deux marins exceptionnels ont l'un pour l'autre.

« Nous voyons de temps en temps les porte-avions. En tout cas, Bowden et ses gars en connaissent l'emplacement à un centimètre près. Du moins, c'est

ce qu'ils disent.

— Vous feriez mieux de ne pas laisser le vieux Bowden vous entendre dire ça, conseilla Marshall. Il croit que le radar est le seul progrès que l'humanité ait fait depuis que le premier homme a cessé de grimper aux arbres. »

Il ne put réprimer un frisson et tourna le dos au vent.

« Je voudrais bien être à sa place, ajouta-t-il. C'est pire ici que l'hiver dans l'Alberta !

— Quelle sottise ! rugit le second. Vous êtes décadents, vous autres jeunes gens. Cette vie-ci est la seule pour un être humain qui se respecte. » Il renifla l'air glacé comme s'il l'appréciait et, se tournant vers Carrington : « Qui est de quart avec vous cette nuit ? »

Une silhouette sombre se détacha dans l'abri et s'approcha.

« Ah ! vous voilà. Eh bien, ma parole, si ce n'est pas notre navigateur, l'Honorable Carpenter, perdu comme d'habitude et habillé à ravir dans son élégante combinaison. Savez-vous, pilote, que vous avez l'air, ainsi affublé, d'un mélange de scaphandrier et de la réclame des pneus Michelin ?

— Ah ! moquez-vous-en pendant que vous le pouvez, commandant, dit le Gosse Kapok en tapotant affectueusement sa poitrine matelassée. Attendez que nous soyons tous ensemble dans l'eau, tous les autres entraînés vers le fond ou mourant de congélation, tandis que moi, flottant bien au sec, je fumerai peut-être la cigarette...

— Assez. Filez. Le cap, Carrington ?

— 320, commandant ; 15 nœuds.

— Et le commandant ?

— Dans l'abri », répondit Carrington en désignant d'un mouvement de la tête le tambour en grosses plaques d'acier à l'extrémité arrière de la passerelle. Il supportait la hune de télépointage, les câbles électriques qui montaient dans un puits central. Il y avait là une couchette – une banquette Spartiate nue – pour le commandant. « J'espère qu'il dort, ajouta-t-il, mais j'en doute fort. Il a donné l'ordre qu'on l'éveille à minuit.

— Pourquoi ? demanda Turner.

— Oh ! je n'en sais rien. Par routine, je suppose. Il veut voir comment vont les choses.

— Annulez cet ordre, dit Turner brièvement. Le commandant doit apprendre à obéir aux ordres comme tout le monde, spécialement aux ordres du docteur. J'en prends la responsabilité. Bonne nuit. »

La porte se ferma et Marshall se tourna avec incertitude vers le second.

« Le commandant... Oh ! je sais que ce n'est pas mon affaire... mais... » Il

hésita. « Eh bien, comment va-t-il ? »

Turner jeta un rapide coup d'œil alentour et dit d'une voix exceptionnellement basse :

« Si Brooks pouvait en faire à sa tête, le pacha serait à l'hôpital. » Il s'arrêta un instant, puis ajouta : « Et même en ce cas, il pourrait être trop tard. »

Marshall ne dit rien. Il fit quelques pas avec nervosité, puis, alla à l'arrière au poste de commande du projecteur de bâbord.

Pendant cinq minutes, un bruit de voix intermittent parvint au second. Au retour de Marshall, il le regarda interrogativement.

« C'est Ralston, capitaine, expliqua l'officier torpilleur. S'il devait parler à quelqu'un, je savais que ce serait à moi.

— Et le fait-il ?

— Oui... mais seulement de ce dont il a envie de parler. Quant au reste, rien à en espérer. On croirait presque voir accrochée à son cou une pancarte portant : « Privé. N'entrez pas. » Très poli, très aimable et absolument irréprochable. Je ne sais que faire à son sujet.

— Laissez-le tranquille, dit Turner. Il n'y a rien que personne puisse faire pour lui. Mon Dieu, que la vie a donc été ignoblement cruelle pour ce garçon ! »

Le silence retomba. La neige s'allégeait maintenant, mais le vent continuait à hurler de plus en plus fort à travers les mâts et le gréement, se fondant en une sauvage et horrible harmonie avec le battement harcelant de l'Asdic. Deux bruits étranges, mystérieux, élémentaires et de mauvais augure qui exaspéraient les nerfs et éveillaient des craintes ataviques, vieilles de milliers de siècles, enfouies depuis longtemps sous la marche en avant de la civilisation. Orchestre abominable qu'au cours des années les hommes finissaient par détester d'une haine mortelle.

Minuit et demi arriva, puis une heure, puis une heure et demie. La pensée de Turner lui représenta tendrement le café et le cacao. « Café ou cacao ? Du cacao, décida-t-il, un breuvage fumant, fortifiant, épais de chocolat et de sucre. » Il se tourna vers Chrysler, le planton de la passerelle, jeune frère de l'opérateur de l'Asdic.

« Poste radio-passerelle. Poste radio-passerelle », fit le haut-parleur au-dessus de la cabine de l'Asdic d'une voix hâtive, insistante. Turner bondit sur la manette du récepteur et aboya qu'il avait entendu,

« Signal du *Sirrus*. Échos par bâbord avant, 300, forts, se rapprochant. Je répète : échos par bâbord avant, forts, se rapprochant.

— Échos ? Avez-vous dit « échos » ?

— Échos, capitaine. Je répète : échos. »

Pendant qu'il parlait, la main de Turner s'abattit sur la phosphorescence du commutateur de l'urgence des postes de combat.

De tous les bruits de la terre, aucun ne reste probablement dans la mémoire d'un homme jusqu'à la fin de ses jours comme celui qui appelle d'urgence aux postes de combat. Aucun autre ne lui ressemble, même de loin. Il n'a rien de noble, de martial ou d'excitant. C'est simplement un sifflement proche de la limite supérieure de l'audiofréquence, alternatif, perçant, atonique, imprégné d'une urgence désespérée et du sentiment du danger : comme un couteau, il pénètre dans le cerveau le plus engourdi par le sommeil, et, quels que soient le degré d'épuisement d'un homme, sa faiblesse ou la profondeur de l'oubli dans lequel il était plongé, ce sifflement le met debout en quelques secondes, son pouls déjà accéléré, pour affronter le plus récent inconnu, l'adrénaline déjà lâchée dans le cours de son sang.

En moins de deux minutes, *l'Ulysses* était aux postes de combat. Le capitaine de frégate avait gagné la hune de télépointage à l'arrière, Vallery et Tyndall étaient sur la passerelle.

Le *Sirrus*, à deux milles de distance par bâbord, garda le contact pendant une demi-heure. Le *Viking* fut détaché pour l'aider, et, sous le pont de *l'Ulysses*, on entendit nettement, à des intervalles irréguliers, le son métallique des grenades sous-marines. Finalement, le *Sirrus* annonça : « Pas de succès : contact perdu ; espère que vous n'avez pas été dérangés. » Tyndall ordonna le rappel des deux destroyers et le bugle annonça la fin de l'alerte.

De retour sur la passerelle, le commandant en second envoya chercher son cacao. Chrysler partit pour la cuisine d'équipage de l'avant – le commandant ne voulait pas du liquide aqueux destiné au mess des officiers – et revint avec un broc fumant et une série de lourdes tasses, leurs anses enfilées sur un fil de fer recourbé. Turner observa avec approbation la répugnance avec laquelle l'épais et visqueux liquide coulait du bec du broc, et il hocha la tête de satisfaction après y avoir goûté. Il se lécha les lèvres et soupira avec bien-être.

« Excellent, jeune Chrysler, excellent ! Vous en avez le don. Torpilleur, ayez l'œil sur le navire. Il faut que j'aille voir où nous sommes. »

Il se retira dans la chambre des cartes, à bâbord, juste à l'arrière de la passerelle de navigation, et ferma la porte obscurcissante. Détendu dans son fauteuil, il posa sa tasse sur la table des cartes, ses pieds à côté d'elle, et aspira profondément la première bouffée de fumée de cigarette. Puis, il se releva en jurant : le haut-parleur de la T.S.F. crépitait de nouveau.

Cette fois, c'était le *Portpatrick*. Pour plus d'une raison, ses communications étaient toujours traitées avec pas mal de réserve, mais maintenant, il se montrait spécialement positif. Le commandant Turner n'avait pas le choix : il déclencha de nouveau le signal de prise d'urgence des postes de combat.

Vingt minutes plus tard, la fin de l'alerte résonna, mais le capitaine de frégate ne devait pas boire de cacao cette nuit-là. Trois fois encore pendant les heures d'obscurité, tout l'équipage dut gagner les postes de combat, et, après la dernière fin d'alerte, quelques minutes s'écoulèrent avant que le bugle ordonnât les postes de l'aube.

Ce ne fut pas une aube à proprement parler. Il y eut un vague, imperceptible éclaircissement du ciel, une sombre et froide grisaille, tandis que les hommes retournaient en se traînant avec lassitude à leurs postes de combat. Telle était donc la guerre dans les mers nordiques. Pas de mort et de glorieux héroïsme, pas de rugissants canons et d'Ærlikons crachant, pas d'exaltation de l'esprit, pas de superbe défi de l'ennemi : simplement des hommes épuisés, manquant de sommeil, transis de froid dans leurs manteaux détrempés, gris et tirés de fatigue, trébuchant de faiblesse, de faim, de privation de repos, et chargés des souvenirs, des tensions, de l'épuisement accumulés de cent autres interminables nuits pareilles.

Vallery, comme toujours, était sur la passerelle. Courtois, bienveillant et attentif à son ordinaire, il avait l'air cadavérique. Son visage était hagard, couleur de papier mâché, ses yeux injectés profondément enfoncés dans leurs orbites creuses, ses lèvres exsangues. La grave hémorragie de la nuit précédente et la huit sans sommeil qu'il venait de passer avaient terriblement atteint son peu de force.

Dans le demi-jour, l'escadre devint graduellement visible. Miraculeusement, la plupart de ses unités avaient conservé leur poste. La frégate et les dragueurs étaient ensemble et très en avant de l'escadre – pendant la nuit, ils avaient répugné, chose très compréhensible, à se laisser marcher sur la queue par un lourd croiseur ou porte-avions. Tyndall s'en rendit compte et ne dit rien, *l'Invader* avait perdu son poste durant la nuit et se trouvait loin en dehors du rideau d'escorte, par bâbord. Il reçut un signal très irrité et reprit sa place, tirebouchonnant violemment sur la mer hachée.

La fin de l'alerte sonna à huit heures. À 8 h 10, la bordée de bâbord était en bas, en train de préparer du thé, de se laver, de faire la queue devant la cuisine pour recevoir les plateaux du petit déjeuner, quand une explosion assourdie secoua *l'Ulysses*. Serviettes, savon, tasses, assiettes et plateaux s'envolèrent en tous sens ou furent laissés en plan ; pleins d'aigreur et blasphémant, les hommes prirent le chemin de leurs postes de combat avant même que la main de Vallery eût déclenché le sifflet d'appel.

À moins de 700 mètres de distance, *l'Invader* décrivait avec violence un demi-cercle, son pont d'envol incliné tout de travers. Il neigeait fort, de nouveau, maintenant, mais pas assez fort pour cacher les grosses bouffées de fumée noire huileuse qui s'échappaient à l'avant de la passerelle de *l'Invader*. Sous les yeux de l'équipage de *l'Ulysses*, il s'immobilisa, s'enfonçant dangereusement dans les creux des énormes lames.

« Les imbéciles ! les fous ! » fit Tyndall avec une irritation déraisonnable. Même à Vallery, il ne voulait avouer combien lui pesait le poids du commandement, l'effort qui faisait jaillir une irascibilité devenue presque chronique. « Voilà ce qui arrive, Vallery, lorsqu'un navire ne sait pas tenir son poste ! Et c'est autant ma faute que la leur... j'aurais dû envoyer un destroyer pour l'escorter pendant qu'il ralliait. » Il regarda à travers ses jumelles et se tourna vers Vallery : « Faites, je vous prie, le signal « Prière signaler ampleur des dommages »... Ce satané sous-marin doit le traquer depuis la première lueur du jour, attendant la première occasion favorable. »

Vallery ne dit rien. Il savait ce que devait éprouver Tyndall en voyant l'un de ses navires gravement endommagé et peut-être sur le point de couler, *l'Invader* était toujours anormalement incliné, et la fumée montait maintenant en une colonne régulière. On ne voyait aucune flamme.

« Vous allez vous rendre compte par vous-même, amiral ? demanda Vallery.

— Oui, je crois que cela vaudra mieux. Donnez l'ordre à l'escadre de continuer sa route, même vitesse, même route. Signalez au *Baliol* et au *Nairn* de se tenir près de *l'Invader*. »

Vallery, les yeux fixés sur les pavillons qui voletaient à la vergue eut conscience d'une présence derrière lui. Il se retourna à demi.

« Ce n'est pas un sous-marin, prononça le Gosse Kapok, très sûr de lui. Il ne peut pas avoir été torpillé. »

Tyndall l'entendit, se retourna dans son fauteuil et foudroya du regard le malheureux officier de navigation.

« Que diable en savez-vous, monsieur ? »

Quand l'amiral s'adressait à ses subordonnés en leur disant « Monsieur », il était temps de se débiter. Le Gosse Kapok rougit jusqu'à la racine de ses cheveux blonds, mais ne lâcha pas pied.

« Eh bien, amiral, premièrement, le *Sirrus* couvre le flanc bâbord de *l'Invader* quoique bien sur l'avant, depuis votre signal de rappel. Il surveille cette zone depuis quelque temps. Je suis sûr que le commandant Orr aurait repéré le sous-marin. Et puis, la mer est beaucoup trop mauvaise pour qu'un sous-marin puisse tenir l'immersion périscopique, moins encore pour exécuter un lancement. Et s'il l'avait fait, il n'aurait pas lancé une seule torpille mais... plus probablement six, et, dans cet azimut, le reste de l'escadre devait former derrière *l'Invader* presque un mur compact. Mais aucun autre bâtiment n'a été touché... J'ai fait trois ans dans le métier, amiral.

— Moi, j'en ai fait dix, grommela Tyndall. C'est pure conjecture, pilote, simple supposition.

— Non, amiral, persista Carpenter. Nullement. Je ne pourrais le jurer. » Il

avait ses jumelles devant ses yeux. « Mais je suis presque sûr que *l'Invader* est en marche arrière. Ce ne peut être que parce que son étrave a été endommagée ou arrachée, sous la ligne de flottaison. Ce doit avoir été une mine, probablement acoustique.

— Ah ! naturellement, naturellement, fit Tyndall, très aigre, mouillée par 1 800 mètres de fond, sans doute ?

— Une mine *flottante*, amiral, dit le Gosse Kapok patiemment. Ou une vieille torpille acoustique, les torpilles allemandes lâchées ne coulent pas toujours. Mais c'est probablement une mine.

— Je suppose que vous allez ensuite me dire quelle est sa marque et quand elle a été mouillée », dit Tyndall.

Mais il était impressionné malgré lui. Et *l'Invader* coulait effectivement, quoique lentement et pas assez vite pour pouvoir gouverner. Il continuait à être soulevé et englouti, impuissant, entre les hautes vagues.

Une lampe Aldis répondit au feu qui clignotait sur *l'Invader*. Bentley arracha une feuille d'un bloc de signaux et la tendit à Vallery.

« — *Invader* à amiral, lut le commandant. Coque gravement avariée, à bâbord avant, très profondément.

« Soupçonne mine flottante. Examine étendue du dommage. Enverrai rapport bientôt. »

Tyndall prit le signal et le lut lentement, puis il regarda derrière lui et sourit légèrement.

« Vous aviez tout à fait raison, mon garçon, semble-t-il. Acceptez les excuses d'un vieux bourru. »

Carpenter lit entendre un murmure indistinct et se détourna, rouge brique de confusion. Tyndall adressa un petit sourire au commandant, puis devint pensif.

« Je crois que nous ferions mieux de lui parler personnellement, Vallery. Il s'appelle Barlow, n'est-ce pas ? Faites un signal. »

Ils descendirent deux ponts plus bas à la salle de direction de la chasse. Westcliffe laissa son fauteuil à l'amiral,

« Commandant Barlow ? dit Tyndall dans le radiotéléphone.

— C'est moi, répondit une voix provenant du haut-parleur placé au-dessus de la tête de l'amiral.

— Ici l'amiral. Comment cela va-t-il ?

— Nous nous arrangerons, amiral. Je crains que nous n'ayons perdu la plus grande partie de notre étrave. Plusieurs blessés. Des incendies de mazout, mais ils sont maîtrisés. Les portes étanches tiennent toutes. Les mécaniciens et

les équipes de sécurité accorent les cloisons.

— Pouvez-vous faire route, commandant ?

— Ce serait possible mais risqué.

— Croyez-vous pouvoir regagner la base ?

— Avec ce vent et cette houle par l'arrière, oui. Cela prendra quand même trois à quatre jours.

— Allez-y, alors, dit Tyndall d'une voix dure. Vous ne nous êtes bon à rien sans étrave ! Sacrée déveine, commandant Barlow. Mes condoléances. Ah ! et puis, je vous donne le *Baliot* et le *Nairn* comme escorteurs et je commande par radio un remorqueur de haute mer... à toutes fins utiles.

— Merci, amiral. Nous vous sommes reconnaissants. Une dernière chose : la permission de vider les soutes à mazout pour l'escadre à bâbord. Nous avons embarqué beaucoup d'eau et ne pouvons la vider toute... la seule façon de nous redresser.

— Oui, je m'y attendais, dit Tyndall avec un soupir.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement et, par ce temps, nous ne pouvons vous prendre ce mazout. Bonne chance, commandant. Au revoir.

— Merci beaucoup, amiral. Au revoir. »

Vingt minutes plus tard, l'*Ulysses* avait repris son poste dans l'escadre. Peu après, on vit l'*Invader* qui donnait moins de bande à présent, évoluer lentement vers le Sud-Est, le petit destroyer de la classe *Hunt* et la frégate, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, roulant terriblement tandis qu'ils faisaient demi-tour avec lui. Dix minutes plus tard, les observateurs de l'*Ulysses* les avaient perdus de vue, dans une rafale de neige. Trois de partis et onze restés ; mais c'étaient les onze qui se sentaient maintenant étrangement seuls.

MARDI

L'Invader et ses ennuis furent bientôt oubliés. Bien trop tôt, la 14^e escadre de porte-avions eut de quoi, plus que de quoi, se tourmenter à son propre sujet. Elle avait ses propres ennuis à surmonter, son propre ennemi à affronter un ennemi beaucoup plus élémentaire et beaucoup plus mortel que n'importe quelle mine ou sous-marin.

Tyndall s'arc-bouta plus fermement contre le roulis et le tangage et regarda Vallery en songeant, pour la dixième fois ce matin, que le commandant avait l'air désespérément malade.

« Qu'en pensez-vous, commandant ? La perspective n'est pas tout à fait rassurante, n'est-ce pas ?

— Nous n'échapperons pas à la tempête, amiral. Elle s'amasse contre nous. Carrington a passé six ans aux Indes occidentales ; il a subi une douzaine d'ouragans et reconnaît qu'il a vu le baromètre plus bas, mais qu'il n'en a jamais vu qui continuait à tomber aussi rapidement après être parvenu si bas, tout au moins sous ces latitudes. Et ce n'est qu'un lever de rideau. »

C'était une sous-estimation, car, pour un lever de rideau, le spectacle était magnifique. Le vent soufflait assez régulièrement, avec la force 9 de l'échelle Beaufort et la neige ne tombait plus. Un arrêt temporaire seulement, tous le savaient : loin, au nord-ouest, le ciel était d'une couleur singulièrement livide. C'était un violet terne dont la clarté ne s'accroissait et ne diminuait pas, légèrement lumineux et vaguement menaçant dans son uniformité et sa permanence. Même pour des hommes qui avaient vu tout ce que peuvent offrir les cieux arctiques, depuis une obscurité de four, l'été, à midi, jusqu'aux splendeurs des aurores boréales et du merveilleux ciel bleu pâle souriant si souvent sur la calme et laiteuse blancheur des eaux qui lèchent le bord de la banquise, ceci était une chose tout à fait inconnue.

Mais l'amiral avait fait allusion à la mer. Elle était devenue durant toute la matinée, inexorablement de plus en plus creuse. À présent, à midi, elle réassemblait à une gravure du XVIII^e siècle représentant une barque dans une tempête : des vagues serrées d'un gris verdâtre, droites, régulières et s'avancant uniformément, chacune décorativement coiffée d'un blanc bonnet d'écume. Seulement, ça et là, il y avait 150 mètres de crête à crête, et l'escadre, qui fonçait au travers presque directement, était terriblement malmenée.

Pour les petits navires qui enfouissaient déjà leur étrave toutes les quinze secondes dans un tourbillon crémeux d'eau écumante, c'était suffisamment

pénible, mais un autre ennemi insidieux, plus dangereux, était à l'œuvre : le froid. La température était depuis longtemps descendue au-dessous du point de congélation et elle continuait à descendre, approchant de -18°.

Le froid, était intense : il se formait de la glace dans les chambres et dans les postes ; les circuits de circulation d'eau douce étaient gelés ; le métal se contractait ; les panneaux d'écouille se faussaient, les gonds des portes s'immobilisaient congelés ; l'huile des appareils de commande des projecteurs se figeait et les rendait inutilisables. Assurer le quart, surtout sur la passerelle, était une torture : le premier choc de ce vent glacial déchirait les poumons et laissait l'homme haletant ; s'il avait oublié de mettre ses gants – d'abord les gants de soie, puis les mitaines de laine, ensuite les gantelets de peau de mouton – et qu'il touchât une barre d'appui, ses mains pelaient, la peau brûlée comme par un métal chauffé à blanc ; sur la passerelle, s'il ne pensait pas à se baisser quand l'étrave s'écrasait dans le creux d'une lame, les embruns, instantanément solidifiés en de coupants éclats de glace, lui transperçaient les joues et le front jusqu'à l'os ; les mains gelaient, la moelle même des os s'engourdissait, un frisson mortel montait des pieds aux mollets, aux cuisses, tandis que le nez et le menton devenaient blancs de gelure et exigeaient des soins immédiats ; et alors le pire de tout, la fin du quart, le retour sous le pont, le supplice atroce, déchirant, du rétablissement de la circulation. Mais les paroles sont, pour décrire tout cela, totalement impuissantes, pâles ombres de la réalité. Certaines choses dépassent la connaissance et l'expérience de la majeure partie de l'humanité et appartiennent à un monde que l'imagination ignore.

Et pourtant, toutes ces souffrances étaient relativement insignifiantes : incommodités personnelles à traiter par un haussement d'épaules. Le véritable danger était celui que constituait la glace.

Il y en avait déjà plus de 300 tonnes sur les ponts de *l'Ulysses* et il s'en formait davantage à chaque minute. Elle recouvrait d'une épaisse couche lisse le pont principal, la plage d'avant, les plates-formes d'artillerie et les passerelles ; elle pendait en longs glaçons dentelés des hiloires, des tourelles et des rambardes ; elle triplait le diamètre de chaque fil métallique, drisse ou étai ; elle transformait les sveltes mâts en arbres monstrueux, disgracieux, invraisemblables. Elle était partout, menace mortelle, dangereuse en grande partie à cause de sa surface glissante, problème beaucoup plus facilement résolu sur un navire marchand qui dispose de mâchefer et de cendres provenant de ses chaudières, que sur un Cuirassé moderne qui brûle du mazout. Sur *l'Ulysses*, on répandait du sel et du sable et on ne désespérait pas.

Mais ce que la glace présentait de plus redoutable était son poids. Un navire, peut, en termes techniques, être soit très stable soit très volage. S'il est stable, il a un centre de gravité situé bas, il roule facilement mais se remet rapidement d'aplomb, il est extrêmement bien équilibré et sûr. S'il est volage, avec un centre de gravité haut, il roule difficilement mais se remet d'aplomb

plus difficilement encore, il manque de stabilité et de sûreté. Et si un navire volage a des tonnes de glace empilées sur ses ponts, son centre de gravité s'élève et peut atteindre une hauteur fatale.

Les porte-avions et les destroyers de l'escorte, surtout le *Portpatrick* étaient vulnérables, terriblement vulnérables. Les porte-avions déjà rendus instables par la hauteur et le poids de leurs ponts d'envol renforcés, offraient une énorme surface lisse à la neige qui tombait, condition idéale pour la formation de la glace. Au début, il avait été possible de maintenir les ponts d'envol relativement libres de neige : des équipes les avaient incessamment balayés avec des jets de vapeur et y avaient semé du sel. Mais le temps était devenu si mauvais qu'envoyer un homme sur ce pont tanguant et oscillant, à la surface vitreuse et infiniment traîtresse, aurait été l'envoyer à la mort. Le *Wrestler* et le *Blue Ranger* avaient des systèmes de chauffage modifiés sous les ponts d'envol – modifiés, parce que, contrairement aux navires britanniques, ces porte-avions américains avaient des ponts d'envol planchéiés ; dans des conditions météorologiques semblables, ils étaient d'une insuffisance désespérante.

Sur les destroyers, c'était encore pire. Ils devaient lutter non seulement contre la glace de la neige entassée mais contre celle de la mer elle-même. Avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie, de gigantesques nuages d'embruns se répandaient sur les plages avant des destroyers tandis que l'étrave s'écrasait violemment dans le creux et sur la pente de la prochaine vague : l'embrun se congelait même avant de toucher le pont, s'amoncelant en glace solide, par endroits épaisse de plus de 30 centimètres, depuis l'étrave jusqu'au-delà du brise-lame. Le formidable poids de la glace poussait les petits navires vers le fond par leur tête, plus profondément à chaque plongeon, et chaque fois, ils remontaient plus lentement, plus difficilement, plus laborieusement des profondeurs. Comme les commandants des porte-avions, ceux des destroyers ne pouvaient que regarder la mer, de leur passerelle, impuissants, espérant quand même.

Deux heures passèrent, deux heures pendant lesquelles la température descendit jusqu'à -20° hésita, puis s'abaissa encore tandis que le baromètre la suivait avec des sursauts désordonnés. Chose curieuse, étrange, il ne neigeait toujours plus ; le ciel livide était, vers le Nord-Ouest, aussi loin que jamais, et, vers le Sud et l'Est, il était complètement dégagé. L'escadre présentait maintenant un tableau fantastique : de petits bateaux-jouets en sucre glacé, d'un blanc éblouissant, luisant et étincelant sous le pâle soleil d'hiver, ballottés follement à travers les vallées de plus en plus longues et profondes, grises et vertes, de la froide mer de Norvège, en direction de ce lointain horizon, irréel, violacé, l'horizon d'un autre monde. C'était un spectacle d'une incroyable beauté.

Le contre-amiral Tyndall ne le trouvait nullement beau.

Lui qui affirmait volontiers ne jamais se tourmenter, était à présent sérieusement inquiet. Il se montrait bourru envers ceux de la passerelle, bourru jusqu'à l'impolitesse, et l'ancienne amabilité du Fermier Giles d'il y a deux mois avait presque disparu. Incessamment, son regard parcourait la flotte ; constamment, inconfortablement, il se retournait dans son fauteuil. Finalement, il en descendit, franchit la porte et entra dans l'abri du commandant.

Vallery n'y avait pas allumé de lumière, et une demi-obscurité y régnait. Il était étendu sur son banc, deux couvertures jetées sur lui. Dans le demi-jour, son visage paraissait semblable à celui d'un cadavre. Sa main droite serrait un mouchoir roulé en boule taché de sang qu'il ne tenta pas de cacher. Avec un pénible effort et avant que Turner pût l'en empêcher, il avait soulevé ses jambes du banc et poussé une chaise vers Tyndall. Celui-ci retint sa protestation et s'assit avec gratitude.

« Je crois que votre rideau est sur le point de se lever, Dick... Qui diable m'a inspiré de devenir chef d'escadre ? »

Vallery lui sourit avec sympathie.

« Je ne vous envie pas spécialement, amiral. Qu'allez-vous faire maintenant ? »

— Que feriez-vous à ma place ? » dit Tyndall tristement.

Vallery eut un rire qui, pendant un instant, métamorphosa son visage, le rendant presque enfantin, puis le rire fit place à une quinte d'une toux dure et sèche. La tache rouge s'étendit sur son mouchoir. Il leva les yeux et sourit.

« La punition d'avoir ri en me moquant d'un officier général. Ce que je ferais ? Je mettrais à la cape, amiral. Mieux encore, je prendrais la queue entre mes jambes pour me sauver.

— Vous n'avez jamais été un menteur bien convaincant, Dick », dit Tyndall en secouant la tête.

Les deux hommes gardèrent un moment le silence, puis Vallery demanda :

« Quelle distance à couvrir exactement, amiral ? »

— Le jeune Carpenter l'estime à environ 170 milles.

— Cent soixante-dix, dit Vallery, sa montre à la main. Vingt heures à marcher... par ce temps. Il faut que nous y réussissions. »

Tyndall inclina lourdement la tête.

« Il y a 18 navires ici – 19 en comptant le dragueur de Hvalfiord – sans parler de la tension artérielle du vieux Starr... »

Il s'arrêta tandis qu'on frappait à la porte et qu'une tête s'y montrait.

« Deux signaux, commandant.

— Lisez-les-moi, voulez-vous, Bentley ?

— Le premier est du *Portpatrick* : « Tôles défoncées à l'étrave ; faisons beaucoup d'eau ; les pompes la franchissent ; crains d'autres avaries ; que dois-je faire ? »

Tyndall proféra un juron. Vallery demanda calmement :

« Et l'autre ? »

— Du *Gannet*, commandant : « Sommés en perdition. »

— Oui, oui. Et le reste du message ?

— Simplement ça, commandant : « Sommes en perdition. »

— Ah ! l'un de ces personnages taciturnes ! grommela Tyndall. Attendez une minute, voulez-vous, chef ? »

Il se rassit, sa main passa sur son menton râpeux, il regarda ses pieds et força son esprit fatigué à réfléchir.

Vallery murmura quelque chose à voix basse et Tyndall leva sur lui des yeux aux sourcils arqués.

« Une mer démontée, amiral. Peut-être les porte-avions... »

Tyndall se tapa sur le genou.

— « Deux têtes avec la même pensée, dit-il. Bentley, faites deux signaux. L'un à tous les escorteurs : dites-leur de prendre position sur l'arrière – tout près – des porte-avions. Un autre aux porte-avions. Qu'ils passent des manches à mazout par le sabord de charge, une à bâbord, et une à tribord. Débit... euh... combien diriez-vous, commandant ? »

— Cent litres à la minute, amiral ?

— C'est cela, 100 litres. Compris, Chef ? Envoyez-les immédiatement. Et puis, dites au navigateur d'apporter sa carte ici. »

Bentley se retira et Tyndall se tourna vers Vallery :

« Il faudra nous ravitailler en mazout plus tard, et nous ne pouvons pas le faire ici. Il semble que ce soit la seule possibilité de nous abriter de ce côté-ci de Mourmansk... Et si les prochaines vingt-quatre heures doivent être aussi mauvaises que le prévoit Carrington, je doute que certains des petits navires puissent y survivre de toute façon... Ah ! vous voilà, pilote. Voyons où nous sommes. Comment est le vent, à propos ? »

— Force 10, amiral. »

S'arc-boutant pour ne pas être renversé par les folles embardées de l'*Ulysses*, le Gosse Kapok étala la carte sur la couchette du commandant.

« Il tourne légèrement.

— Nord-ouest, diriez-vous, pilote ? Excellent, dit Tyndall en se frottant les

maines. Et notre position, mon garçon ?

— 12° 40' ouest ; 66° 15' nord », dit le Gosse Kapok avec précision.

Il ne prit même pas la peine de consulter la carte. Turner leva les sourcils mais ne fit aucun commentaire.

« Route ?

— 310, amiral.

— S'il était nécessaire de chercher un abri pour mazouter...

— Route au 290, amiral. Je l'ai marqué au crayon... là. Approximativement quatre heures et demie de marche.

— Comment diable !... éclata Tyndall. Qui vous a dit de... de..., bégaya-t-il avant de se taire de colère.

— J'ai fait le calcul il y a cinq minutes, amiral. Cela m'a semblé inévitable. Le 290 nous conduirait à quelques milles à l'abri de la péninsule des Langanes. Il y aurait beaucoup d'endroits abrités, par là, dit Carpenter avec gravité, sans sourire.

— Ça lui a semblé inévitable ! rugit Tyndall. Vous l'entendez, commandant Vallery ? Inévitable ! Et je viens seulement d'en avoir l'idée ! De tous les... Sortez d'ici ! Allez-vous en avec votre satané déguisement d'opéra-comique ! »

Le Gosse Kapok ne dit rien. Avec un air d'innocence offensée, il ramassa ses cartes et partit. À la porte, la voix de Tyndall l'arrêta.

« Pilote !

— Amiral ? »

Les yeux du Gosse Kapok fixaient un point au-dessus de la tête de Tyndall.

« Dès que les escorteurs auront pris leur poste, dites à Bentley de leur signaler le nouveau cap.

— Oui, amiral. Certainement. »

Il hésita et Tyndall eut un gloussement de rire.

« Très bien, très bien, dit-il avec résignation. Je le répéterai : je ne suis qu'un vieux bourru encroûté... et fermez cette maudite porte ! Nous gelons ici. »

Le vent se levait plus rapidement maintenant, et de longs rubans blancs commençaient à rayer l'eau. Les creux des lames s'approfondissaient, leurs pentes s'escarpaient davantage, leurs crêtes étaient arrachées ou aplaties par le vent. Graduellement mais perceptiblement, maintenant, le gémissement du gréement devenait plus aigu. De temps en temps, de gros blocs de glace, détachés par la vibration croissante, tombaient des mâts et des étais et se

brisaient sur le pont.

L'effet des longues traînées de mazout répandues derrière les porte-avions fut presque miraculeux. Les destroyers, curieusement tachetés d'huile, à présent, plongeaient toujours de l'arrière, mais la viscosité du combustible empêchait les paquets de mer et les embruns de déferler à bord. Tyndall, à juste titre, était plus que content de lui-même.

Vers quatre heures et demie de l'après-midi, l'abri encore à 15 bons milles de distance, la satisfaction avait complètement disparu. Un véritable coup de vent soufflait, et Tyndall avait été obligé d'ordonner de réduire la vitesse.

Du niveau du pont, les vagues étaient maintenant plus qu'impressionnantes. Elles étaient gigantesques, effrayantes. Avec le Gosse Kapok, qui n'était plus de quart, Nicholls se tenait sur le pont principal, sous la baleinière de tribord, abrités contre le vent par la tengué avant. Nicholls se cramponnait à un bossoir pour se maintenir d'aplomb et bondissait de temps en temps en arrière pour éviter un déluge d'embruns ; il regardait le *Defender*, avec le *Vectra* et le *Viking* sur l'arrière, faisant des embardées grotesques sous ce serein ciel bleu. Il avait quelque chose de presque méchant, quelque chose qui vous donnait littéralement froid dans le dos, ce contraste macabre entre le ciel bleu et le déchaînement furieux des énormes lames.

« On ne m'a jamais parlé de rien de pareil à l'Ecole de médecine, dit finalement Nicholls. Mon Dieu, Andy, avez-vous jamais vu chose semblable ?

— Oui, juste une fois. Nous avons été pris dans un typhon au large des Nicobar. Je ne crois pas que c'était aussi terrible que ceci. Et le corvettard dit que ce n'est que petite bière en comparaison de ce qu'il y aura ce soir... et il s'y connaît. Dieu ! ce que j'aimerais être de retour à Henley ! »

Nicholls le regarda avec curiosité.

« Je ne peux dire que je connaisse bien le commandant adjoint. Ce n'est pas un particulier très facile à approcher, n'est-ce pas ? Mais tout le monde – le vieux Giles, le commandant, le second, vous-même – tous en parlent en retenant leur souffle. Qu'est-ce qu'il a de tellement spécial ? Notez que je le respecte – comme tout le monde, d'ailleurs – mais, quand même, il n'est pas un surhomme.

— La mer commence à se casser, murmura le Gosse Kapok. Remarquez comment il y a par moments une vague moitié aussi grosse que les autres ? Toutes les sept vagues, disent les vieux matelots. Non, Johnny, il n'est pas un surhomme ; il est simplement le plus grand marin que vous verrez jamais. Il a deux brevets de capitaine : voile et vapeur. Il doublait le cap Horn sur des trois-mâts finlandais quand nous étions encore des bébés. Le frégaton pourrait vous en raconter sur lui de quoi remplir un livre. »

Il s'arrêta, puis reprit doucement :

« Il est en réalité l'un des rares grands marins d'aujourd'hui. Le vieux Turner Barbenoire n'est pas empoté lui non plus, mais il dira sans se faire prier qu'il ne va pas à la cheville de Jimmy... Je n'ai pas le culte des héros, Johnny ; vous le savez. Mais on peut dire de Carrington ce qu'on disait de Shackleton : quand il ne reste rien et que tout espoir est perdu, agenouillez-vous et priez-le. Croyez-moi, Johnny, je suis rudement content qu'il soit ici. »

Nicholls ne dit rien. La surprise le rendait muet. Pour le Gosse Kapok, l'irrévérence était une religion, y déroger, une seconde nature : le sérieux était un crime, et tout ce qui ressemblait à de l'adulation était proche du blasphème. Nicholls se demanda quel genre d'homme était Carrington.

Le froid était cruel. Le vent arrachait aux crêtes des vagues de grosses gouttes d'eau et poussait à la vitesse d'une balle de fusil l'écume atomisée contre l'épave et les flancs. Il était impossible de respirer sans lui tourner le dos et s'envelopper le nez et la bouche de plusieurs couches de laine. Leurs visages bleus et blancs, tremblant violemment de froid, ni l'un ni l'autre ne suggéra, n'eut même la pensée de descendre sous le pont. Ils étaient hypnotisés, fascinés par les formidables lames, les hautes vagues, longues de 300, de 600 mètres, en pente douce dans le sens du vent, à pic et terrifiantes de l'autre, soulevées par une brise de 60 nœuds et par quelque puissante force située loin au nord-ouest. Dans leurs creux gigantesques, un clocher d'église aurait été perdu pour toujours.

Les deux hommes se retournèrent en entendant derrière eux le bruit de la contre-porte. Une silhouette en duffel-coat, jurant abondamment, lutta pour refermer le lourd battant en dépit des soubresauts de l'*Ulysses* et réussit enfin à remettre les taquets en place. C'était le quartier-maître Doyle, et quoique sa barbe cachât les trois-quarts de ce qu'on pouvait voir de son visage, il avait cependant l'air profondément dégoûté de la vie.

Carpenter lui adressa un large sourire. Lui et Doyle avaient servi ensemble à la station de Chine. Doyle était quelqu'un de très privilégié.

« Eh bien, eh bien, le Vieux Marin en personne ! Comment cela va-t-il en bas, Doyle ?

— Fichtrement mal, capitaine ! dit-il d'une voix aussi lugubre que son visage. Froid comme la charité et tout en pagaie : les tasses, les assiettes, tout en morceaux. La moitié de l'équipage... »

Il s'arrêta brusquement, ses yeux s'agrandissant lentement de stupéfaction, fixés sur la mer, entre Nicholls et Carpenter.

« Eh bien, qu'a-t-elle, la moitié de l'équipage ?... Qu'est-ce qu'il y a, Doyle ?

— Dieu Tout-puissant ! s'écria Doyle, lentement, avec stupéfaction, presque comme s'il priait, oh ! Dieu Tout-Puissant ! ».

Les deux officiers se retournèrent vivement. *Le Defender* grimpait – les 150 mètres de sa coque grimpaient littéralement – la pente sous le vent d’une vague dont l’immensité sidérait, défiait complètement la compréhension immédiate. Avant que les trois hommes eussent pu s’en rendre compte, le *Defender* atteignit la crête, hésita, souleva son arrière jusqu’à ce que l’hélice et le gouvernail fussent entièrement hors de l’eau, puis s’écrasa et s’enfonça, s’enfonça, s’enfonça...

Même à la distance de deux encablures, dans ce vent violent, le fracas de l’étrave s’abattant dans le creux fut semblable à un coup de tonnerre. Une éternité s’écoula, et le *Defender* paraissait continuer à s’enfoncer, complètement englouti, à présent, jusqu’à l’îlot de la passerelle, dans une blancheur écumeuse. Plus tard, personne ne put dire combien de temps il resta ainsi dans les profondeurs de l’Arctique ; puis, lentement, douloureusement, incroyablement, de grandes rivières coulant en cascades de ses bossoirs, il émergea de nouveau pour présenter à des yeux franchement incrédules un spectacle absolument sans précédent nulle part, à n’importe quel moment. La poussée vers le haut, formidable, instantanée, de milliers de tonnes d’eau avait arraché le pont d’envol de ses membrures et l’avait recourbé en forme d’un grand « U », presque jusqu’à la passerelle. Il y avait de quoi laisser les hommes muets de stupéfaction, doutant de leur raison.

Seul le Gosse Kapok se montra magnifiquement à la hauteur de la circonstance :

« Ma parole ! murmura-t-il songeur, voilà qui sort vraiment de l’ordinaire ! »

Une autre vague pareille, un autre choc aussi écrasant et c’eût été la fin du *Defender*. Les plus beaux, les plus solides et puissants navires ne sont faits que de feuilles de métal incroyablement minces, et le métal, tordu et torturé comme était celui du *Defender* n’aurait jamais pu résister à une seconde épreuve pareille.

Mais il n’y eut plus de vagues de cette dimension. Celle-ci avait été un caprice de la mer, l’une de ses inexplicables et monstrueuses contorsions qui se sont produites, grâce à Dieu, peu fréquemment, depuis des temps immémoriaux, sur tous les océans de la terre, chaque fois que la Nature a voulu montrer à une humanité irrespectueuse, trop intrépide, combien elle est en réalité, chétive et pitoyablement impuissante... Il n’y eut plus de vagues semblables, et, vers cinq heures, quoiqu’elle fût encore à 8 ou 10 milles de la terre, l’escadre avait gagné un abri relatif, derrière l’extrémité de la péninsule de Langanes.

De temps en temps, le commandant du *Defender* qui paraissait s’amuser énormément, envoyait des messages rassurants à l’amiral. Il embarquait pas mal d’eau, mais il se débrouillait bien ; merci. Il trouvait cette nouvelle forme de pont d’envol très élégante et fort en progrès sur l’ancienne ; les ponts

d'envol plats témoignent d'un manque d'imagination ; l'amiral ne partageait-il pas cet avis ? Ce type vertical fournit une excellente protection contre le vent et ferait une splendide voile si le vent soufflait dans le bon sens. Son dernier message disant qu'il serait assez difficile de faire s'envoler des avions de son bord finit par mettre Tyndall en colère et il lui répondit par un signal si furieux que les communications cessèrent brusquement.

Peu avant six heures, l'escadre mit à la cape sous l'abri de Langanes à moins de deux milles de la côte. Langanes est une terre basse et le vent qui continuait à se renforcer, soufflait par-dessus et jusqu'à la baie d'au-delà, sans un obstacle ; mais la mer, comparée à son état d'une heure auparavant, était miséricordieusement calme bien que les navires roulissent encore fortement. Immédiatement, les croiseurs et les escorteurs – sauf le *Portpatrick* et le *Gannet* – accostèrent les porte-avions et prirent les manches de mazout à bord. À contrecœur et après beaucoup d'hésitation, Tyndall avait décidé que le *Portpatrick* et le *Gannet* étaient suspects et représentaient un danger possible : ils allaient raccompagner à Scapa le porte-avions endommagé.

Un épuisement presque physique, presque tangible pesait sur les postes d'équipage et sur le carré de l'*Ulysses*. On prévoyait une autre nuit sans sommeil, vingt-quatre heures de plus sans paix ni repos. L'esprit las et confus, les hommes entendirent la radio leur annoncer que le *Defender*, le *Portpatrick* et le *Gannet* retourneraient à Scapa quand la tempête s'apaiserait. Six de moins, à présent ; il n'en restait que huit ; la moitié des porte-avions disparus. Rien d'étonnant si les hommes avaient la mort dans l'âme, s'ils se sentaient comme abandonnés et, selon l'expression de Riley, livrés aux fauves.

Mais ils manifestaient remarquablement peu d'amertume, un déroutant manque de rancune, peut-être simplement du fait d'une, acceptation passive. Brooks se rendait compte de cette absence de sentiment, de réaction, et il ne se l'expliquait pas. « Peut-être, se dit-il, était-ce le nadir, cette dernière extrémité où l'esprit des hommes malades cesse de fonctionner, le dernier ralentissement de tous les phénomènes vitaux, mentaux et physiques. Peut-être était-ce simplement l'apathie finale. » Son intelligence lui disait que c'était raisonnable voire inévitable... Et cependant, une intuition fugitive, une pénétration éphémère, lui imposaient vaguement la conscience de quelque chose de tout différent ; mais son esprit était trop fatigué pour le saisir.

Quelle que fût cette chose, ce n'était pas l'apathie. Durant un bref moment, ce soir-là, une furieuse colère parcourut le navire comme une flamme, suivie d'une rancune contre l'injustice qui l'avait provoquée. Vallery lui-même reconnaissait, que cette colère était justifiée ; mais il avait eu la main forcée.

Cela s'était passé assez simplement. Pendant les vérifications habituelles du soir, on s'était aperçu que les feux de combat de la vergue inférieure ne fonctionnaient pas. On soupçonna aussitôt la glace d'en être la cause.

La vergue inférieure, ce soir-là d'une blancheur éblouissante, lourdement

enveloppée de neige et de glace, parallèle au pont, longue de 18 mètres vertigineux, était à 24 mètres au-dessus de la flottaison. Les feux de combat étaient suspendus sous les fusées : pour y travailler, un homme devait soit s'asseoir sur la vergue – position des plus inconfortables vu que la lourde antenne d'acier de la T.S.F. était boulonnée à sa partie supérieure – soit sur une chaise de calfat suspendue à la vergue. C'était en tout temps une tâche difficile ; ce soir, il fallait l'accomplir à une vitesse maxima parce que la réparation interromprait la transmission par radio – il fallait, en effet, condamner et confier à l'officier de quart le disjoncteur d'acier de 3 000 volts qui coupait les circuits électriques ; ce travail très précis, très minutieux, devait être effectué dans cette température de -20°, sur cette vergue glissante, lisse comme du verre, tandis que *l'Ulysses* roulait régulièrement de 15° de chaque bord : cette besogne était plus que difficile ; elle était extrêmement dangereuse.

Marshall ne se sentit pas le droit d'en charger le seul électricien de service, cet officier marinier étant un réserviste d'âge moyen, beaucoup trop lourd et, depuis longtemps trop vieux pour grimper. Il demanda des volontaires. Il était inévitable qu'il choisît Ralston, car Ralston était le genre d'homme à se proposer.

La tâche exigea une demi-heure : vingt minutes pour grimper sur le mât, atteindre le bout de la vergue, ajuster la chaise de calfat et la sauvegarde, et dix minutes pour la réparation elle-même. Longtemps avant qu'il eût fini, 100, 200 hommes épuisés, se privant de sommeil et de souper, étaient montés sur le pont, s'y étaient blottis les uns contre les autres dans le vent glacial et regardaient, fascinés.

Oscillant sur un grand arc, Ralston se détachait sur le ciel en train de s'assombrir, le vent tirant méchamment sur son duffel-coat et son capuchon. Deux fois, le vent et les vagues se combinant le placèrent, toujours sur sa chaise, parallèlement à la vergue, le forçant à entourer celle-ci de ses deux bras et à s'y accrocher pour sauver sa vie. La seconde fois, il sembla s'être heurté le visage contre l'antenne, car, après, il tint sa tête pendant quelques secondes, comme s'il avait été étourdi. Ce fut alors qu'il perdit ses gantelets – il devait les avoir posés sur ses genoux pendant qu'il procédait à quelque opération délicate – ils tombèrent à la mer.

Quelques minutes plus tard, pendant que Vallery et Turner examinaient, au milieu du navire, les avaries que la vedette avait subies à Scapa Flow, une silhouette trapue sortit par la contre-porte de l'arrière et courut en trébuchant vers la tengué avant. En voyant le commandant et l'amiral, l'homme s'arrêta ; c'était Hastings, le capitaine d'armes.

« Qu'est-ce qu'il y a, Hastings ? demanda sèchement Vallery qui dissimulait difficilement son antipathie pour le capitaine, d'armes, à cause de sa dureté et de sa sévérité injustifiée.

— Des ennuis sur la passerelle, commandant », répondit Hastings, hors d'haleine.

Vallery aurait juré voir un éclair de satisfaction dans ses yeux,

« Je ne sais pas exactement ce que c'est... je n'ai guère entendu, que le vent dans le téléphone... Je crois que vous feriez mieux de venir, commandant. »

Ils ne trouvèrent sur la passerelle qu'Etherton, l'officier canonnier, tenant encore d'une main le téléphone, l'air inquiet, malheureux ; Ralston, ses mains pendant mollement à ses côtés, les paumes écorchées et déchirées, le visage effrayant à voir, le menton de la pâleur mortelle de la gelure, le front masqué par du sang gelé ; et étendu dans un coin, l'enseigne Carslake, gémissant de souffrance, le blanc de ses yeux seul visible, tâtonnant stupidement sa bouche écrasée et les vides sanguinolents de sa gencive supérieure.

« Bon Dieu ! s'exclama Vallery. Bon Dieu du ciel ! »

La main sur la porte, il essaya de saisir la signification de ce qu'il voyait. Puis, il ferma la bouche et se tourna vers l'officier canonnier :

« Que diable s'est-il passé ici, Etherton ? demanda-t-il. Qu'est-ce que c'est que tout cela ? Carslake a-t-il... »

— Ralston l'a frappé, interrompit Etherton.

— Ne soyez pas aussi stupide, Canonnier ! grommela Turner.

— Exactement, dit Vallery avec impatience. Nous sommes capables de le voir. Pourquoi ?

— Un planton de la T.S.F. est monté pour demander qu'on ferme le disjoncteur. Carslake l'a laissé faire, il y a dix minutes, je crois.

— Vous croyez ! Où étiez-vous, Etherton, et pourquoi l'avez-vous permis ? Vous savez très bien... »

Vallery s'arrêta net, se rappelant la présence de Ralston et du capitaine d'armes.

Etherton murmura quelques mots imperceptibles dans la tempête.

« Qu'avez-vous dit, Etherton ? demanda Vallery en se penchant vers lui.

— J'étais en bas, commandant, dit Etherton, les yeux sur le pont. Rien... rien que pour un moment.

— Je vois. Vous étiez en bas », dit Vallery d'une voix égale et basse, mais ses yeux avaient une expression qui ne promettait rien de bon pour Etherton. Il se tourna vers Turner : « Est-il grièvement blessé, capitaine ?

— Il survivra », dit Turner d'un ton bref.

Il avait fait se relever Carslake qui continuait à gémir et à couvrir sa bouche de sa main.

Pour la première fois, le commandant sembla remarquer Ralston. Il le regarda quelques secondes une éternité sur cette passerelle que fouettait le vent – puis, menaçant, trente ans de commandement derrière ces mots, il fit.

« Eh bien ? »

Le visage de Ralston était glacé, dénué d'expression. Ses yeux ne quittaient pas Carslake.

« Oui, commandant, dit-il. Je l'ai fait. Je l'ai frappé, ce traître, ce meurtrier salaud !

— Ralston ! » fit le capitaine d'armes d'une voix cinglante.

Soudain, les épaulés de Ralston s'affaissèrent. Avec effort, il détourna son regard de Carslake et porta sur Vallery ses yeux las.

« Je suis désolé. J'ai oublié. Il a un galon sur son bras... seuls les matelots sont des salauds... » Vallery tressaillit devant cette amertume. « Mais il...

— Frottez votre menton, voyons ! interrompit vivement Turner. Vous avez de la gelure. »

Lentement, machinalement, Ralston obéit. Il se servit du dos de sa main. Vallery frémit de nouveau en voyant la paume à vif, mutilée, la peau et la chair pendant en lambeaux... Le supplice de la descente de la vergue, les mains nues...

« Il a essayé de m'assassiner, commandant. C'était délibéré, dit Ralston avec lassitude.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? » demanda Vallery d'une voix aussi glaciale que le vent qui balayait Langanes.

Mais il ressentait le premier léger frisson de la peur.

« Il a essayé de m'assassiner, commandant, répéta Ralston. Il a fermé le disjoncteur cinq minutes avant que je quitte la vergue. La radio a dû commencer à transmettre dès que j'ai atteint le mât en descendant.

— Sottise, Ralston, comment osez-vous...

— Il a raison, commandant, intervint Etherton d'une voix désolée, tout en raccrochant soigneusement le récepteur. Je viens de le vérifier. »

La peur s'empara profondément de l'esprit de Vallery. Presque désespérément, il dit :

« N'importe qui peut commettre une erreur. L'ignorance peut être coupable, mais...

— L'ignorance ! »

La fatigue sembla disparue, comme si Ralston ne l'avait jamais éprouvée. Il avança rapidement de deux pas.

« L'ignorance ! Je lui ai remis ce disjoncteur, commandant, quand je suis venu sur la passerelle. J'ai demandé l'officier de quart et il a dit que c'était lui. Je ne savais pas que l'officier canonnier était de service, commandant. Lorsque je lui ai dit que le disjoncteur ne devait être rendu qu'à moi, il a dit : « Je n'admets pas votre satanée insolence, Ralston. Je connais mon, métier ; occupez-vous seulement du vôtre. Contentez-vous de monter là-haut et d'accomplir votre besogne héroïque. » Il *savait*, commandant. »

Carlake s'arracha du bras de Turner qui le soutenait, se retourna vers le commandant, avec des yeux suppliants et fixes, grimaçant de tout son visage.

« C'est un mensonge, commandant ! un ignoble mensonge ! Je n'ai jamais dit... »

Ses paroles devinrent brusquement un cri étouffé tandis que le poing de Ralston s'abattait cruellement, terriblement, sur la bouche déjà déchirée. Carlake trébucha comme un homme ivre à travers la porte de bâbord, pénétra dans la chambre des cartes et s'effondra sur le plancher, pelotonné sur lui-même, blanc et immobile. Turner et le capitaine d'armes bondirent en avant pour retenir Ralston, mais il ne tenta aucun mouvement.

En dehors du hurlement du vent, la passerelle sembla étrangement silencieuse. Lorsque Vallery parla, ce fut d'une voix totalement dénuée d'expression.

« Turner, vous pourriez téléphoner pour demander deux « Marines ». Faites descendre Carlake à sa chambre et priez Brooks de s'occuper de lui. Capitaine d'armes ?

— Commandant ?

— Emmenez ce matelot à l'infirmerie ; laissez-le recevoir les soins nécessaires. Ensuite, mettez-le en cellule. Avec un factionnaire. Compris ?

— Je comprends », dit Hastings avec une évidente satisfaction.

Vallery, Turner et l'officier canonnier demeurèrent silencieux tandis que s'éloignaient Ralston et le capitaine d'armes et qu'en silence deux robustes « Marines » emportaient Carlake toujours évanoui. Vallery allait les suivre mais s'arrêta en entendant derrière lui la voix d'Etherton,

« Commandant ?

— Je vous verrai plus tard, Etherton, dit Vallery sans même se retourner.

— Non, commandant, je vous en prie. C'est important. »

Quelque chose dans le ton d'Etherton retint le commandant. Il se retourna impatiemment.

« Je ne cherche pas à m'excuser, commandant. Il n'y a pas lieu de le faire, dit Etherton, les yeux fixés sur Vallery. Je me trouvais à la porte de l'Asdic quand Ralston a remis le disjoncteur à Carlake ; j'ai entendu chacun des mots

qu'ils ont échangés. »

Le visage de Vallery se figea ; il jeta un regard sur Turner et vit que lui aussi attendait avec émotion.

« Et la version de Ralston de cette conversation ? demanda Valéry avec une dureté involontaire.

— Parfaitement exacte, dit Etherton très bas. Dans tous ses détails. Ralston a dit l'exacte vérité. »

Vallery ferma les yeux un instant et quitta lentement, lourdement la passerelle. Il ne protesta pas en sentant sous son bras la main de Turner l'aider à descendre l'échelle. Le vieux Socrate lui avait dit cent fois qu'il portait le navire, sur les épaules. Il en sentait le poids, en ce moment, l'écrasant fardeau de chacun de ses grammes.

Vallery dînait avec Tyndall dans la chambre de veille de l'amiral quand le message arriva. Plongé dans ses pensées, il regardait l'assiette pleine à laquelle il n'avait pas touché tandis que Tyndall défroissait le signal.

L'amiral s'éclaircit la voix :

« Suivons notre route. À l'heure. Mer modérée, vent fraîchissant. Vous attendez rendez-vous comme prévu. Commodore 77. ».

« Bon Dieu ! Des vagues modérées, un vent frais ! Pensez-vous qu'il soit sur le même maudit océan que nous ? »

Vallery sourit légèrement.

« C'est ainsi, amiral.

— C'est ainsi », répéta Tyndall.

Puis, se tournant vers le planton :

« Faites un signal : « Vous allez rencontrer une sévère « tempête. Rendez-vous inchangé. Vous pourrez être retardé. Resterai au rendez-vous jusqu'à votre arrivée. » C'est suffisamment clair, commandant ?

— Ça devrait l'être, amiral. Et le silence à la radio ?

— Oh ! oui. Ajoutez : « Silence à la radio. Amiral 14^e escadre porte-avions d'escorte. » Faites-le partir tout de suite, n'est-ce pas ? Puis, dites à la T.S.F. de se taire elle-même. »

La porte se referma doucement. Tyndall se versa du café et regarda Vallery.

« Ce garçon vous préoccupe toujours, Dick ? »

Vallery eut un sourire réservé et alluma une cigarette. Aussitôt, une toux rauque le secoua.

« Pardon, amiral », fit-il en s'excusant.

Il y eut un silence, puis il leva des yeux railleurs et demanda tristement :

« Quelle est la folle ambition qui m'a poussé à devenir commandant de croiseur ? »

Tyndall sourit.

« Je ne vous envie pas... Il me semble avoir déjà entendu cette conversation... Qu'allez-vous faire au sujet de Ralston, Dick ?

— Que feriez-vous à ma place ?

— Je le maintiendrais en cellule jusqu'à notre retour de Russie. Au pain et à l'eau, aux fers, si vous voulez.

— Vous n'avez jamais été un très bon menteur, John, dit Vallery en souriant.

— Touché ! » fit Tyndall avec un rire chaleureux. Il était secrètement content, car les infractions de Richard Vallery à l'étiquette qu'il s'imposait étaient rares. « C'est un crime horrible, nous le savons tous, que de flanquer une pile à l'un des officiers de Sa Majesté, mais si la déclaration d'Etherton est véridique, mon seul regret est que Ralston n'ait pas fourni à Brooks un travail vraiment important à effectuer pour la réfection du visage de ce jeune salaud.

— Elle est bien véridique, je le crains, dit Vallery. Il n'en demeure pas moins que la discipline – oh ! comme le vieux Starr en serait ravi ! – m'oblige à punir la victime d'une tentative de meurtre... »

Une nouvelle crise de toux l'interrompit et Tyndall détourna les yeux, espérant que son visage ne trahissait pas sa peine : peine, colère et pitié de voir Vallery – si parfait et si doux, le plus chevaleresque gentilhomme et le meilleur ami qu'il eût jamais connu – tousser à fendre lame, mourant visiblement debout à cause de l'inhumanité d'un supérieur bien au chaud à Londres, à 3 200 kilomètres de là...

« Une victime, reprit enfin Vallery, qui a déjà perdu sa mère, son frère et trois sœurs... Je crois qu'il a un père, en mer, quelque part.

— Et Carlslake ?

— Je le verrai demain. Je voudrais que vous y soyez, amiral. Je lui dirai qu'il restera officier sur ce navire jusqu'à notre retour à Scapa et, qu'alors, il devra démissionner... Je ne crois pas qu'il tienne à comparaître devant un conseil de guerre, même en qualité de témoin.

— Pas s'il a toute sa raison, ce dont je doute », dit Tyndall. Puis, frappé d'une pensée subite : « Le croyez-vous sain d'esprit ?

— Carlslake... » Vallery hésita. « Oui, je pense qu'il l'est... du moins qu'il l'était. Brooks n'en est pas aussi sûr... Il lui trouve quelque chose de bizarre, et dans ces conditions anormales, de petites provocations sont grossières hors de toute proportion... Non que Carlslake soit enclin à considérer la double

atteinte portée à son orgueil et à sa personne comme une petite provocation », ajouta-t-il avec un bref sourire.

Tyndall approuva de la tête.

« Il a besoin d'être surveillé... Oh ! le diable m'emporte ! Si seulement ce bateau voulait rester tranquille ! La moitié de mon café est renversée sur la nappe... Le jeune Spicer – il regarda vers l'office – sera furieux. Il a beau n'avoir que dix-neuf ans, c'est un véritable tyran... Je croyais que nous serions ici dans des eaux abritées, Dick ?

— Elles le sont comparées à ce qui nous attend. Ecoutez ! »

Il pencha la tête vers le vent qui hurlait au-dehors.

« Voyons ce que l'homme de la météorologie peut nous en dire. »

Il prit le récepteur du téléphone et demanda le poste des émetteurs. Après une brève conversation, il raccrocha.

« Il dit que l'anémomètre devient fou. Le vent atteint 80 nœuds, toujours du nord-ouest. La température se maintient à -23° ! Le baromètre est presque stable à 695.

— Quoi ? s'écria Tyndall.

— 695. C'est ce qu'ils disent. C'est impossible, mais ils le disent. » Il consulta son bracelet-montre. « Quarante-cinq minutes, amiral... C'est une façon très compliquée de se suicider. »

Ils gardèrent le silence durant une minute, puis Tyndall répondit à la question qu'ils se posaient tous deux :

« Il faut nous mettre en route, Dick. Nous le devons. Et, à propos, notre exalté jeune chef des escorteurs, le vaillant Orr, désire nous accompagner avec le *Sirrus*... Nous le lui permettrons pendant un moment. Il a des choses à apprendre, ce jeune homme. ».

À 20 h 20, tous les navires avaient fait leur plein de mazout. À la cape, ils avaient eu beaucoup de difficulté à conserver leur position sous ce grand vent ; mais ils étaient infiniment moins en danger qu'en pleine mer. Ils reçurent l'ordre de se mettre en route quand le temps s'améliorerait, le *Defender* et ses escorteurs pour Scapa, et l'escadre pour une position à 100 milles à l'est-nord-est du rendez-vous. La radio devait observer un silence absolu.

À 20 h 30, l'*Ulysses* et le *Sirrus* se mirent en route vers l'Est. Derrière eux, des lumières clignotantes leur souhaitèrent bonne chance. Tyndall maudit éloquemment l'escadre de violer ainsi le règlement qui ordonnait l'obscurité, puis, se rendant compte que personne au monde en dehors d'eux ne pouvait voir les signaux, il y fit répondre poliment.

À 20 h 45, deux milles encore avant la pointe de Langanes, le *Sirrus*

s'enfonçait désespérément dans de gigantesques vagues, embarquant des masses d'eau sur toute la plage avant et le pont principal, ayant l'air, dans les ténèbres, bien moins d'un destroyer que d'un sous-marin faisant la tortue.

À 20 h 50, à une vitesse réduite, on le vit s'avancer près du peu d'abri que la terre procurait à cet endroit. En même temps, son Aldis de 15 centimètres fit le signal : « Portes blindées enfoncées : tourelle « A » coincée ; ventilateurs de la chaufferie de bâbord noyés. » Et, sur la passerelle du *Sirrus*, le commandant Orr jura de chagrin en recevant le dernier message de l'*Ulysses* : « Leçon sans paroles n° 1. Rejoignez escadre immédiatement. Vous ne pouvez aller jouer avec les grands garçons. » Mais il refoula son désappointement : « Aperçu. Attendez seulement que je sois grand. » Il fit faire demi-tour au *Sirrus* avec une folle rapidité et regagna son abri avec gratitude. À bord du vaisseau-amiral, il fut perdu de vue presque aussitôt.

À 21 heures, l'*Ulysses* s'engagea dans le détroit de Danemark.

NUIT DE MARDI

Ce fut là pire tempête de la guerre. Sans aucun doute, si les journaux de bord avaient été conservés, l'Amirauté aurait pu constater que cette tempête avait été la plus formidable des convulsions de la nature depuis qu'on avait commencé à les enregistrer. Ceux qui, à bord de l'*Ulysses*, cette nuit-là, se souvenaient de leurs innombrables aventures dans tous les coins du globe, ne pouvaient se rappeler rien de semblable, rien qui pût lui être comparé, même de loin.

À dix heures, toutes les portes et panneaux d'écouilles fermés, avec toute circulation sur le pont supérieur interdite, avec toutes les équipes retirées des tourelles et des soutes et tous les veilleurs normaux supprimés pour la première fois depuis l'entrée en armement de l'*Ulysses*, le taciturne Carrington lui-même avouait que les ouragans de la mer des Caraïbes des automnes de 1934 et 1937 – quand il avait manqué d'espace et s'était trouvé forcé de mettre à la cape dans le dangereux demi-cercle de droite de ces deux cyclones meurtriers – n'avaient pas été pires que cette tempête. Mais les deux navires qui les avaient subis – un cargo de 3 000 tonnes et un pétrolier démodé qui amenait de l'asphalte de New York – n'étaient pas de la même classe que l'*Ulysses*. Il ne doutait pas de sa capacité de survivre. Mais ce que le commandant adjoint ignorait, ce que personne ne pouvait deviner, était que cette tempête hurlante n'était qu'un début. Tel une inepte et effroyable bête d'un autre et ancien monde, le monstre polaire, accroupi sur son seuil, attendait. À vingt-deux heures trente, l'*Ulysses* franchit le cercle Arctique et le monstre frappa.

Il frappa avec une férocité sauvage, avec une violence épouvantable qui écrasa les esprits et les corps, les réduisant à une inconscience stupéfiée. Ses griffes étaient de bruyantes rapières de glace qui balafraient le visage d'un homme et le laissaient rouge de sang jaillissant ; ses dents étaient ce vent de 20° ou plus au-dessous de zéro, filant plus de 130 nœuds, qui déchirait et traversait le papier de soie des vêtements arctiques et atteignait jusqu'à l'os ; sa voix était l'orchestre du démon, le rugissement d'un grand vent mêlé aux cris aigus du gréement torturé, un requiem pour Satan ; son poids était la puissance terrible du vent d'ouragan qui clouait un homme contre une cloison, impuissant, luttant pour respirer, ou qui le renversait et l'envoyait s'effondrer dans quelque coin éloigné, les membres brisés, évanoui. Privé de proie au cours de son trajet de 500 milles à travers les solitudes glacées de la calotte glaciaire du Groenland, il incitait la mer cruelle à former avec lui une alliance homicide et se précipitait, avec une énergie de Titan, hurlant de voracité, sur

la coquille de noix qu'était l'*Ulysses*.

L'*Ulysses* aurait dû mourir alors. Aucune chose construite par l'homme n'aurait pu espérer survivre. Il aurait dû périr sous la pression, ou se transformer en tortue, ou avoir le dos brisé, ou être désintégré sous les coups de marteau-pilon que lui assenaient le vent et la mer. Mais il ne fit rien de tout cela.

Dieu seul sait comment l'*Ulysses* survécut à la fureur insensée de cette première attaque. Le grand vent l'atteignit par l'avant, le fit violemment abattre de 46°, le coucha sur le flanc tandis qu'il s'écroulait – littéralement – dans le creux profond de douze mètres d'une lame gigantesque. Il s'y écrasa avec un choc formidable qui disjoignit chaque tôle, chaque rivet de la coque, œuvre de la Clyde. La vibration dura une éternité pendant que le métal luttait pour se réajuster, que l'acier se comprimait et se détendait bien au-delà des charges de rupture. Miraculeusement, il tint bon, mais ses forces s'épuisaient. Alors qu'il gisait fortement incliné sur tribord, la lisse dans l'eau, une grande muraille d'eau accourant de 800 mètres, plus haute que le sommet du mât, se précipitait en rugissant sur le navire impuissant.

Le « Gommeux » sauva la situation. Egalement surnommé « Persil », le capitaine de frégate mécanicien Dodson, comme toujours vêtu d'une combinaison d'une blancheur immaculée, était à son poste de commande dans le compartiment des machines lors de ce formidable choc. Il ne possédait pas le moyen d'apprendre ce qui était arrivé ; il ne pouvait savoir que le navire n'était plus maître de sa manœuvre, que personne, sur le pont, ne s'était encore remis de cette effroyable commotion ; il ne savait pas que le maître de timonerie avait été projeté, inconscient, dans un coin de l'abri de navigation, que son second maître, presque un enfant, était trop frappé de panique pour se jeter sur la roue du gouvernail qui tournoyait follement. Mais il savait que l'*Ulysses* donnait fortement de la bande, était presque complètement couché sur le flanc, et il en soupçonnait la cause.

Ses appels à la passerelle par le porte-voix demeurèrent sans réponse. Il regarda le registre de bâbord, hurla : « Ralentissez ! » à l'oreille de l'officier américain de quart et bondit vers le volant de tribord.

Quinze secondes après, c'eût été trop tard. En fait, l'hélice de tribord, en s'accélégrant, fit pivoter le navire juste assez pour prendre cette rugissante montagne d'eau par l'étrave, pour enfoncer son arrière au niveau des chantiers des grenades, jusqu'à ce que 12 mètres de quille fussent à l'air, au-dessus de l'abîme. Quand il s'y replongea, la même vibration fit frissonner toute la coque. La plage avant disparut profondément en dessous de la surface, la mer recouvrant et dépassant le can supérieur de la tourelle « A ». Mais il releva de nouveau le nez. Immédiatement, le « Gommeux » signala à son subordonné d'augmenter le nombre de tours à bâbord et diminua celui de la machine tribord.

Sous les ponts, tout était dans un indicible désordre. Dans les postes d'équipage, des coffres d'acier, par vingtaines, s'étaient détachés et avaient été projetés dans une douzaine de directions différentes ; leurs serrures avaient sauté et leur contenu s'était répandu partout. Des hamacs avaient été précipités de leurs casiers, de la vaisselle brisée parsemait les ponts ; les tables étaient démolies, les escabeaux cassés ; des livres, des papiers, des théières, des bouilloires et de la vaisselle s'éparpillaient en une profusion démente. Et au milieu de ces épaves, de ce fouillis mouvant, glissant, des centaines d'hommes effrayés et épuisés criaient, blasphémaient, s'efforçaient de se remettre debout, ou s'agenouillaient, s'asseyaient ou restaient étendus immobiles.

Les docteurs Brooks et Nicholls, avec un aumônier inspiré, infatigable, valant un troisième médecin, travaillèrent jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. Le vétérinaire des quartiers-maîtres, Johnson, était, chose bizarre, presque inutile ; il souffrait d'un violent mal de mer et semblait avoir perdu tout courage ; personne ne savait pourquoi ; il en avait sans doute supporté plus qu'il ne le pouvait.

On amenait des hommes à l'infirmerie par dizaines, par vingtaines ; leur défilé s'y poursuivait toute la nuit pendant que l'*Ulysses* luttait pour sa vie. Le peu de place dont on disposait fut bientôt encombré à tel point qu'on dut transformer le carré en hôpital. Contusions, coupures, luxations, commotion cérébrale, fractures... les médecins épuisés eurent de tout à soigner cette nuit-là. Les blessures graves étaient heureusement rares, et au bout de trois heures, il n'y avait que trois hommes au lit à l'infirmerie, comprenant le quartier-maître Ferry, son bras déjà mutilé écrasé en deux endroits ; malgré ses véhémentes protestations, Riley et ses complices en mutinerie avaient été flanqués dehors sans cérémonie pour faire place aux hommes les plus grièvement blessés.

Vers 23 h 30, Nicholls fut appelé auprès du Gosse Kapok. Trébuchant, tombant et titubant dans le navire tournoyant, il finit par trouver l'officier de navigation dans sa chambre. Il avait l'air très malheureux. Nicholls le regarda attentivement, vit la profonde, vilaine entaille de son front et la cheville enflée qui sortait de son costume de Martien. Assez amoché, mais guère en danger de mort comme son expression misérable, tourmentée, aurait pu donner à le croire. Nicholls sourit intérieurement et dit, sans bonté :

« Eh bien, Horatio, de quoi êtes-vous censé souffrir ? Vous avez bu de nouveau ? »

L'Honorable Carpenter gémit pitoyablement :

« C'est mon dos, Johnny. » Il se mit à plat ventre et marmotta : « Jetez-y un coup d'œil, voulez-vous ? » L'expression de Nicholls changea. Il s'approcha, puis s'arrêta net.

« Comment diable le puis-je ? dit-il avec irritation, quand vous portez ce

sacré vêtement de sauvetage ?

— C'est de lui que je parle, dit le Gosse Kapok avec anxiété. J'ai été projeté contre le poste de commande des projecteurs, tout en poignées et en protubérances coupantes. Est-il déchiré ? lacéré, coupé d'une manière quelconque ? Est-ce que les coutures...

— Eh bien, au nom de Dieu ! Entendez-vous me dire que... »

Nicholls se laissa choir, incrédule, sur un coffre.

Le Gosse Kapok le regarda avec espoir.

« Cela signifie-t-il qu'il est indemne ?

— Bien sûr ! Si c'est d'un tailleur que vous avez besoin, pourquoi diantre...

— Assez ! fit le Gosse Kapok en s'asseyant vivement au bord de sa couchette et levant une main réprobatrice. Il y a du travail pour vous, toubib... » Il toucha son front sanguinolent. « Recousez-moi ça sans perdre de temps. Un homme de mon calibre est d'une urgente nécessité sur la passerelle... Je suis le seul, sur ce navire, qui ait la moindre idée de l'endroit où nous sommes. »

Nicholls, tout en dépliant un torchon, sourit et demanda :

« Et où sommes-nous ?

— Je ne le sais pas, répondit l'autre franchement. Et c'est pourquoi il est urgent de me recoudre... Mais je sais où j'étais ! De retour à Henley. Vous ai-je jamais raconté ?... »

L'Ulysses ne mourut pas. À mainte et mainte reprise, Cette nuit-là, à la cape, avec le vent par tribord avant, tandis que son étrave s'écrasait dans et sous l'escarpement d'un creux, il paraissait ne plus jamais pouvoir se dégager de l'énorme pression de l'eau. Mais chaque fois, il y réussit, frissonnant, tremblant de son fantastique effort. Un millier de fois, avant l'aube, des officiers et des hommes-bénirent le génie du chantier naval de la Clyde qui l'avait construit ; un millier de fois, ils maudirent l'aveugle méchanceté de l'effroyable tempête qui mettait *l'Ulysses* à la torture.

Peut-être « aveugle » n'était-il pas le mot qui convenait. La tempête exerçait sa haine sauvage avec une ruse presque humaine. Peu après le premier assaut, le vent avait rapidement tourné, avec une vitesse incroyable, et défiant toutes les lois, il soufflait de nouveau presque du nord. *L'Ulysses* se trouvait au vent d'une côte, forcé de continuer à heurter des lames gigantesques.

Gigantesques... et aussi rusées... Frôlant *l'Ulysses* en rugissant, une lame énorme se retournait soudain et s'écrasait sur le pont, réduisant une embarcation en miettes. En moins d'une heure, la vedette de l'amiral, la vedette du bord et deux baleinières avaient disparu, leurs débris emportés dans le chaudron bouillonnant. Les radeaux furent arrachés par les brusques coups

de marteau de ces mêmes vagues sournaises, balayés et anéantis à tout jamais ; quatre des flotteurs en balsa subirent le même sort.

Mais l'attaque la plus artificieuse fut celle que subit la plage arrière. Au point culminant de la tempête, une série de fortes explosions, à la cadence d'une par seconde, manqua soulever l'arrière hors de l'eau. La panique se répandit comme une traînée de poudre dans les postes de cette région ; presque toutes les ampoules électriques sur l'arrière du compartiment des machines éclatèrent ou s'éteignirent. Dans l'obscurité des postes s'élevèrent les cris : « Torpillés ! » « Minés ! » « Nous sombrons ! » Galvanisés, les hommes épuisés, blessés, même ceux – plus de la moitié – que prostrait le mal de mer, coururent frénétiquement vers les portes et les écoutilles, mais ils les trouvèrent solidement coincées par la glace. Çà et là, les lampes des piles automatiques s'étaient allumées lorsque le courant avait manqué ; leurs petites pointes d'épingles lumineuses éclairèrent des groupes isolés de visages blêmes, grimaçants, aux yeux cernés. La situation était mure pour le désastre quand une voix dure, moqueuse domina le tumulte. C'était celle de Ralston qui, sur l'ordre du commandant, avait été libéré avant neuf heures : les cellules étaient situées près de l'étrave et les conditions y étaient impossibles par grosse mer ; malgré cela, Hastings ne lui avait rendu la liberté que de la plus mauvaise grâce.

« Ce sont nos propres grenades sous-marines ! M'entendez-vous, bandes d'idiots... ce sont nos propres grenades sous-marines qui sautent ! »

Moins les paroles elles-mêmes que la mordante ironie du ton mirent brusquement fin à la paniqué.

« Je vous dis que ce sont nos propres grenades qui ont dû être balayées par-dessus bord ! »

Il avait raison. Une vague capricieuse en avait arraché tout un chantier laissé, par inadvertance à la place où on l'avait mis pour les lancer contre le sous-marin nain de Scapa, et elles avaient éclaté presque directement sous le navire. Le dommage semblait ne pas être important.

Au poste « A », tout à l'avant, les conditions étaient encore pires. Il y avait davantage de débris sur les ponts et beaucoup plus d'hommes atteints du mal de mer – non de ce malaise un peu ridicule qui verdit les visages des passagers sur les vapeurs faisant le service de la Manche – mais de convulsions déchirantes, de vomissements sombres et lourds de sang, car il y avait des heures interminables que l'étrave se dressait, s'enfonçait, se redressait, plongeait de nouveau, de 9, de 12, de 15 mètres à chaque fois. Mais un facteur encore plus sinistre était à l'œuvre qui rendait rapidement le poste intenable.

À l'extrémité avant de la plate-forme du cabestan qui jouxtait le poste d'équipage, se trouvait le compartiment des accumulateurs. On y emmagasinait ou l'on y chargeait des centaines d'accus différents, depuis les

lourdes boîtes de plomb et d'acide pesant plus de 50 kilos jusqu'aux minuscules cellules de nickel et de cadmium destinées à l'éclairage de secours. On y conservait aussi des jarres en terre cuite contenant de l'acide dilué et de grandes bonbonnes en verre d'acide sulfurique non dilué. Ces dernières étaient toujours solidement fixées aux cloisons : par gros temps, les grands accumulateurs étaient sanglés.

Personne ne sut ce qui s'était passé. Il semblait probable, voire certain, que l'acide renversé d'accumulateurs par les formidables coups de tangage, avait rongé les saisines. Les accumulateurs s'étaient fracassés les uns les autres ; ils avaient brisé les jarres et les bonbonnes jusqu'à ce que tout le plancher – heureusement fait d'un matériau résistant aux acides – fût inondé de 13 à 15 centimètres d'acide sulfurique.

Un jeune torpilleur, effectuant une ronde réglementaire, avait ouvert la porte et aperçu cette mer d'acide. Effrayé et se rappelant vaguement que la soude caustique, dont une quantité était emmagasinée juste devant la porte, neutralisait l'acide sulfurique, il en avait vidé un carton de 30 kilos dans le compartiment : il était maintenant à l'infirmerie, devenu aveugle. Les vapeurs d'acide saturaient la plate-forme du cabestan, rendant son accès impossible sans un appareil respiratoire spécial, et elles s'infiltraient lentement, insidieusement, dans le poste d'équipage ; plus mortels encore, des centaines de litres d'eau salée provenant des tôles de pont disjointes et des porte-voix brisés, refluait autour de la plate-forme ; déjà l'air s'infectait des premières traces de gaz chlorhydrique. Sur le pont situé immédiatement au-dessus, Hartley et deux matelots, attachés par des filins, avaient fait une tentative brève, courageuse et désespérée, pour boucher les trous ; tous les trois, presque évanouis sous les coups des grandes vagues qui frappaient la plage avant, en furent arrachés au bout d'une minute.

Pour les hommes, c'était, sous les ponts, l'inconfort, le danger et d'affreux malaises physiques ; pour la poignée d'officiers et de matelots, sur la passerelle, c'était un pur enfer. Mais non l'enfer tel que nous l'imaginons actuellement, selon une conception strictement orientale et biblique ; c'était l'enfer de nos ancêtres nordiques, les Vikings, les Danois, les Jutes de Beowulf et des eaux hantées par des monstres, l'enfer du froid éternel.

Il est vrai que la température n'était que de 23° au-dessous de zéro et que des hommes ont pu vivre et même travailler en plein air à des températures beaucoup plus basses. Ce qui n'est pas aussi connu et ce dont on se rend à peine compte est que lorsque le point de congélation a été atteint, chaque mille par heure de vent équivaut en froid, pour le corps humain, à une chute d'un degré de la température. Pas une seule, mais plusieurs fois, cette nuit-là, avant de s'être démolie à force de tourner, l'anémomètre avait enregistré des rafales de plus de 200 kilomètres à l'heure, des rafales qui aplatissaient les vagues, brisaient les étais et arrachaient presque les cheminées. Pendant des minutes d'affilée, le vent criant et hurlant s'était maintenu à 150 kilomètres

par heure et davantage, ce qui équivalait pour les êtres paralysés sur la passerelle, à une température plus basse que 50° en dessous de zéro.

Cinq minutes de suite sur la passerelle était tout ce qu'un homme pouvait supporter ; il devait ensuite se retirer dans l'abri du commandant. D'ailleurs, équiper d'hommes la passerelle n'était qu'un geste : il était impossible de regarder dans ce terrible vent : le froid aurait brûlé les globes oculaires et aurait aveuglé ; la glace les aurait énucléés. Il était même impossible d'y voir à travers le pare-brise Kent, il continuait à tourner à grande vitesse, mais inutilement : le vent chargé de glace avait étoilé et égrisé la plaque de verre au point de la rendre complètement opaque.

La nuit n'était pas sombre ; on pouvait voir au-dessus, à l'avant et à l'arrière du navire. Au-dessus, on apercevait par instants des bouts de ciel bleu foncé et des poignées d'étoiles, obscurcis à peine entrevus, par les nuages déchiquetés que chassait le vent. À l'avant et à l'arrière, la mer était d'un noir d'encre brodé de blanc bouillonnant. Disparus les rangs serrés des vagues d'hier, disparus aussi leurs décoratifs bonnets blancs : il n'y avait maintenant que de massives montagnes d'eau, brisées et confuses, s'abattant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, mais toujours penchées vers le sud. Certaines de ces chaînes d'eau mouvantes – qu'on ne pouvait qualifier de vagues que par euphémisme – étaient petites, insignifiantes – de la taille d'une maison de banlieue ; d'autres contenaient un million de tonnes d'eau, étaient hautes de 20 à 25 mètres, se détachant sur l'horizon d'une façon terrifiante, assez grosses pour engloutir une cathédrale... Comme le fit observer le Gosse Kapok, la meilleure chose à faire au sujet de ces vagues, était de regarder de l'autre côté. Le plus souvent, elles passaient sans autre mal que de plonger l'*Ulysses* dans les profondeurs ; rarement, elle se recourbaient à leur sommet, se brisaient sur la passerelle et trempaient le malheureux officier de quart. Il fallait alors qu'il s'en aille immédiatement sous peine d'être littéralement congelé en un bloc de glace solide en moins d'une minute.

Jusque-là, ils avaient survécu, bien au-delà de ce que quiconque espérait. Mais comme on ne pouvait y voir devant soi, on se tourmentait sans cesse de ce qui viendrait ensuite. La prochaine vague serait-elle normale – c'est-à-dire normale pour cette tempête – ou serait-ce une masse d'eau si meurtrière qu'elle les enverrait par le fond pour toujours ? L'inquiétude ne s'allégeait jamais, une inquiétude aggravée par le fait que lorsque l'*Ulysses* se cabrait puis s'écrasait dans un creux, il le faisait sans bruit, invisiblement. On ne jugeait de l'intensité que par le mouvement et la vibration : la cacophonie satanique de ce vent hurlant dans les superstructures et le grément noyait le bruit de la mer et les autres.

Vers deux heures du matin – juste après l'explosion des grenades sous-marines – quelques-uns des officiers supérieurs avaient organisé leur mutinerie particulière. Le commandant, qui s'était laissé persuader de descendre moins d'une heure auparavant, épuisé et tremblant de froid, avait

été réveillé par l'explosion et était remonté sur la passerelle. Il trouva son chemin barré par le commandant en second et par le capitaine de frégate Westcliffe qui le portèrent silencieusement mais fermement dans l'abri. Turner ferma la porte et alluma la lumière. Vallery fut plus interloqué que fâché.

« Qu'est-ce... qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

— Mutinerie ! répondit gaiement Turner dont le visage lacéré par les éclats de glace était couvert de sang, mutinerie en haute mer, est le terme technique, je crois. Est-ce exact, amiral ?

— Parfaitement », répondit l'amiral.

Vallery se retourna, surpris : Tyndall était étendu de tout son long sur la couchette.

« Notez que je n'ai pas d'autorité sur un commandant à son propre bord ; mais je ne vois absolument rien. »

Il se renversa en arrière, les yeux soigneusement fermés, simulant l'épuisement. Seul Tyndall savait qu'il ne le feignait pas.

Vallery ne dit rien. Debout, se cramponnant à une barre d'appui, le visage gris et hagard, il avait les yeux rouges et lourds de sommeil. En le regardant, Turner sentit comme un coup de couteau au cœur. Lorsqu'il parla, ce fut d'une voix basse, grave, tellement inusitée qu'elle attira et retint l'attention de Vallery.

« Commandant, ce n'est pas une nuit pour un commandant de bateau. Sauf celui qui provient de la mer elle-même, le danger doit simplement être considéré comme inexistant. Vous êtes d'accord ? »

Vallery inclina la tête en silence.

« C'est une nuit pour un marin, commandant. Avec tout le respect que je vous dois, je pense qu'aucun de nous n'est de la classe de Carrington... il appartient à une autre race d'hommes.

— Vous êtes gentil de vous inclure, Turner, murmura Vallery ; mais ce n'est pas du tout nécessaire.

— Le commandant adjoint restera sur la passerelle toute la nuit, de même que Westcliffe et que moi.

— Moi aussi, grommela Tyndall. Mais je vais dormir. »

Il avait l'air presque aussi défait et fatigué que Vallery.

Turner sourit.

« Merci, amiral. Eh bien, commandant, je crains que nous ne soyons un peu trop nombreux ici, cette nuit... Nous nous verrons après le petit déjeuner.

— Mais...

— Nous ne voulons pas de mais..., murmura Westcliffe.

— Je vous en prie, insista Turner. Vous nous rendrez service. »

Vallery le regarda.

« En tant que commandant de *l'Ulysses*. » Sa voix s'éteignit. « Je ne sais que dire.

— Moi je le sais, dit Turner brusquement, la main sur le coude de Vallery. Allons en bas.

— Vous croyez que je ne saurais descendre tout seul ? dit Vallery avec un léger sourire.

— Je vous en crois capable, mais je ne veux pas courir de risques. Venez, commandant.

— C'est bon, c'est bon. » Il soupira avec lassitude. « N'importe quoi pour avoir la paix... et une nuit de sommeil ! »

* * *

À contrecœur, avec un grand effort, le médecin Nicholls s'arracha aux profondeurs embrumées du sommeil de l'épuisement. Lentement, avec répugnance, il ouvrit les yeux. *L'Ulysses*, constata-t-il, roulait et plongeait toujours autant. Le Gosse Kapok, le front entouré de bandes, le reste de sa figure taché de sang, se penchait sur lui. Il paraissait d'une gaieté dégoûtante.

« Ecoutez, écoutez l'alouette, et cætera, fit-il en souriant d'une oreille à l'autre. Et comment allons-nous ce matin ? » demanda-t-il en imitant le médecin classique dont il tenait la profession en médiocre estime.

Nicholls fixa sur lui des yeux ensommeillés.

« Qu'est-ce qu'il y a, Andy ? Quelque chose qui cloche ?

— Avec MM. Carrington et Carpenter pour diriger le navire, rien ne pourrait clocher, dit le Gosse Kapok d'un ton hautain. Vous voulez monter voir Carrington à l'œuvre ? Il va faire demi-tour avec le bateau. Par ce petit temps, cela doit valoir d'être vu !

— Quoi ? Le diable vous emporte ! M'avez-vous réveillé rien que pour...

— Frère, quand ce navire tournera, vous vous réveillerez de toute façon... probablement sur le pont avec des vertèbres cassées. Mais il se trouve que Jimmy a besoin de votre assistance. Du moins il a besoin d'une de ces lourdes plaques de verre cylindré dont je sais que vous en avez un grand nombre dans l'officine. Seulement, elle est fermée à clef... j'ai essayé de l'ouvrir.

— Mais que voulez-vous faire avec du verre cylindré...

— Venez voir par vous-même... »

C'était l'aube, maintenant, une aube terrible et furieuse, l'épilogue

approprié d'un cauchemar. D'étranges bandes d'une brumeuse vapeur blanche passaient en flottant, à peine au niveau du sommet des mâts, mais au-dessus, le ciel était clair. Les vagues, toujours gigantesques, étaient plus courtes, à présent, beaucoup plus courtes, et encore plus escarpées ; l'*Ulysses* avait tellement réduit sa vitesse qu'il avait à peine assez d'erre pour tenir son cap, et même ainsi, il était sévèrement malmené. Le vent ne soufflait plus qu'à 50 nœuds à l'heure ; néanmoins, il brûla comme du feu les poumons de Nicholls lorsqu'il sortit du pont-abri, aveuglé par la glace et le froid. Hâtivement, il s'enveloppa tout le visage dans ses écharpes et grimpa sur la passerelle à tâtons. Le Gosse Kapok, le suivit avec la plaque de verre. Tandis qu'ils gravissaient l'échelle, ils entendirent les haut-parleurs bégayer un message inintelligible.

Turner et Carrington étaient seuls sur la passerelle crépusculaire, emmitouflés comme des momies. Même leurs yeux n'étaient pas visibles : ils portaient des lunettes d'alpinistes.

« Bonjour, Nicholls, dit le commandant adjoint d'une voix forte. C'est bien Nicholls, n'est-ce pas ? » Il enleva ses lunettes le dos tourné au vent et les jeta avec dégoût. « Je ne vois rien à travers ces satanés machins... Ah ! Turner, il a le verre. »

Nicholls s'accroupit sous le vent à l'avant de l'abri de navigation. Dans un coin, le plancher était jonché de lunettes de protège-vue, de masques à gaz. Il les désigna d'un mouvement de la tête.

« Qu'est-ce que c'est que ça... une vente de soldes ?

— Nous faisons demi-tour, docteur, répondit Carrington avec son calme et sa précision ordinaires sans le moindre signe de fatigue. Mais il nous faut voir où nous allons, et, comme le dit le commandant, tous ces satanés machins ne servent à rien ; ils se couvrent de buée dès qu'on les met... il fait trop froid. Si vous voulez bien le tenir comme ça... et si vous vouliez l'essuyer, Andy ? »

Nicholls regarda les énormes vagues et frissonna..

« Excusez mon ignorance, mais pourquoi devons-nous virer de bord ?

— Parce que bientôt ce ne sera plus possible », répondit brièvement Carrington. Puis il rit. « Cela va faire de moi l'homme le plus impopulaire du navire. Nous venons de lancer un avertissement dans le bord. Vous êtes prêt, commandant ?

— Paré, attention, machines ; paré à la barre. Prêt, commandant. »

Pendant trente, quarante-cinq secondes, toute une minute, Carrington regarda sans ciller à travers la plaque de verre. Les mains de Nicholls se gelaient. Le Gosse Kapok essayait industrieusement la plaque. Puis :

« Bâbord en avant toute !

— Bâbord en avant toute !

— À droite 30 !

— À droite 30 ! »

La vague suivante, passant en dessous, redressa simplement l'*Ulysses*. Et alors. Nicholls comprit enfin. Incroyablement, parce qu'il était impossible d'y voir si loin devant soi, Carrington avait su que deux systèmes de vagues opposés devaient forcément s'entrecroiser pour constituer une zone relativement calme ; personne ne savait ni ne saurait jamais, pas même Carrington lui-même, comment il l'avait pressenti. Pendant quinze, vingt secondes, la mer fut une masse blanche bouillonnante de vagues hachées violemment agitées – du type qu'on trouve généralement, à une échelle réduite, dans les courants de marée et sur les haut-fonds – et l'*Ulysses* les traversa avec gratitude en tournant. Puis, une autre grande vague, atteignant presque la hauteur de la passerelle, le frappa dans le dernier quart de cercle. Elle frappa l'*Ulysses* sur toute sa longueur – pour la première fois de cette nuit – avec une force formidable, le renversant sur le flanc, les rambardes du côté sous le vent disparurent. Nicholls fut projeté contre la cloison vitrée de la passerelle qui se brisa. Il aurait juré avoir entendu rire Carrington.

À quatre pattes, il regagna le milieu de l'abri.

Et l'énorme vague n'était pas encore passée. Elle dominait de haut le creux dans lequel l'*Ulysses*, maintenant incliné de plus de 40°, avait été si dédaigneusement lancé, et elle cherchait, dans un silence mortel et avec une férocité presque animale, à l'enfoncer dans les profondeurs. L'inclinomètre marqua successivement 45°, 50°, 53° et y resta une éternité tandis que les hommes, s'arc-boutant des mains sur le pont, l'esprit engourdi, se rendaient à peine compte de l'inévitable. C'était la fin. L'*Ulysses* ne pourrait jamais se redresser.

Les minutes de toute une vie s'écoulèrent, lent supplice. Nicholls et Carpenter échangèrent des regards sans expression. À cet angle invraisemblable, la passerelle était à l'abri du vent. La voix calme de Carrington s'entendait avec une netteté stupéfiante. Sur le ton de la conversation, il dit :

« Il irait jusqu'à 65° qu'il se redresserait quand même. Soyez attentifs, messieurs. Cela va être intéressant. »

Comme il se taisait, l'*Ulysses* frémit, puis imperceptiblement, puis lentement, puis avec une effrayante rapidité, se releva, décrivit un arc de 90° degrés et revint à sa première position. Une fois de plus, Nicholls se trouva dans le coin de la passerelle. Mais le virement de bord était presque achevé.

Le Gosse Kapok, souriant de soulagement, se releva et tapa sur l'épaule de Carrington.

« Ne regardez pas maintenant, commandant, mais nous avons perdu notre

mât arrière. »

C'était une légère exagération, mais les quatre mètres du sommet qui avaient supporté l'antenne du radar arrière avaient certainement disparu. Ce cruel double coup de fouet, avec le poids de la glace, avait été trop fort.

« Les deux bords en avant lente ! Zéro la barre !

— Les deux bords en avant lente ! Zéro la barre !

— Gouvernez comme ça ! »

L'Ulysses avait tourné.

Le Gosse Kapok regarda Nicholls, désigna le commandant adjoint et dit :

« Vous voyez ce que je veux dire, Johnny ?

— Oui, répondit Nicholls très sérieux, je vois ce que vous voulez dire. »

Puis, souriant tout à coup : « La prochaine fois que vous m'affirmerez quelque chose, je vous croirai sur parole, si cela vous est égal. Ces démonstrations sont fichtrement trop éprouvantes. »

Avec la mer de l'arrière, *l'Ulysses* était étonnamment stable. Il avait aussi le vent en poupe maintenant, et la passerelle se trouvait abritée comme par magie. La brume s'était dissipée. Au loin, au sud-est, un éblouissant soleil blanc montait, à l'horizon, dans un ciel sans nuages. La longue nuit était terminée.

Une heure plus tard, le vent tombé à 30 nœuds, le radar annonça des contacts à l'ouest. Au bout d'une autre heure, le vent presque calmé et une forte houle subsistant seule, des panaches de fumée s'élevèrent à l'horizon. À 10 h 30, en position, à l'heure, *l'Ulysses* fit sa jonction avec le convoi de Halifax.

NUIT DU MERCREDI

Le convoi s'approchait, venant de l'Ouest, à une vitesse régulière, roulant fortement à travers la houle battue, flotte magnifique, riche proie pour l'ennemi : 18 navires dans cette armada, 15 grands cargos modernes, 3 pétroliers de 16 000 tonnes, portant une cargaison plus précieuse, infiniment plus qu'aucune de celles des galions de jadis chargés de l'or et de l'argent du Pérou. Des chars, des avions et du mazout – qu'étaient, en comparaison, l'or, les bijoux, les soieries et les épices les plus rares ? 10 millions, 20 millions de livres... la valeur totale de ce convoi était difficile à estimer : en tout cas, sa valeur réelle ne pouvait être mesurée en termes de monnaie.

À bord des navires marchands, les équipages garnissaient les lisses tandis que l'*Ulysses* s'avavançait, et ces hommes remerciaient leur Créateur de ne pas avoir essuyé cette grande tempête. Car, vu de l'extérieur, l'*Ulysses* offrait une étrange spectacle : un mât brisé, dépouillé de ses radeaux, les palans de ses embarcations raidis au-dessus de chantiers vides, il étincelait comme du cristal dans la lumière du matin. Le grand vent avait emporté toute la neige ; il avait frotté et poli la glace qui, transparente, était devenue lisse comme du satin ; mais de chaque côté de l'étrave et devant la passerelle, il y avait d'énormes taches cramoisies, là où l'ouragan de cette nuit avait décapé la coque, enlevé le camouflage et les couches de peinture inférieures et laissé le minium à découvert.

L'escorte américaine était peu nombreuse : un croiseur lourd avec un hydravion pour le réglage du tir, deux destroyers et deux simili-frégates du type côtier. Peu nombreuse mais suffisante : on n'avait pas besoin de porte-avions d'escorte – (bien que les convois de l'Atlantique en comportassent souvent) parce que la Luftwaffe ne pouvait opérer aussi loin à l'ouest et que les meutes de sous-marins s'étaient transportées, ces derniers mois, au nord et à l'est de l'Islande : ils étaient là, non seulement plus près de leur base mais pouvaient plus facilement barrer les routes convergentes vers Mourmansk.

Ils naviguèrent de compagnie, cap à l'est-nord-est, les navires de guerre américains, les cargos et l'*Ulysses*, jusqu'à ce que, tard dans l'après-midi, la silhouette carrée d'un porte-avions d'escorte parût à l'horizon. Une demi-heure plus tard, les escorteurs américains ralentirent, culèrent et firent demi-tour en clignotant des messages d'adieu et de bons vœux. À bord de l'*Ulysses*, les hommes les virent partir avec des sentiments mêlés. Ils savaient que ces navires étaient obligés de regagner l'Amérique où déjà un autre convoi se rassemblait à l'embouchure du Saint-Laurent. Ils n'éprouvaient pas l'envie, l'amertume auxquelles on aurait pu s'attendre – et qui avaient, en effet, été

générales quelques semaines auparavant parmi ces hommes épuisés, condamnés à subir le pire de la guerre. Ils faisaient preuve, au contraire, d'une acceptation indifférente de leur sort, d'une bravade presque cynique, fréquemment d'un étrange, indéfinissable orgueil qui se cachait sous des plaisanteries et une grognonnerie continue.

La 14^e escadre de porte-avions – ou ce qui en restait – n'était maintenant plus qu'à deux milles de distance. Tyndall, en atteignant la passerelle, jura abondamment en constatant qu'un porte-avions et un dragueur de mines manquaient. Un signal irrité fut envoyé au commandant Jeffries, du *Stirling*, demandant pourquoi les ordres n'avaient pas été exécutés et où se trouvaient les navires manquants.

Une lampe Aldis répondit. Tyndall demeura sévère et silencieux pendant que Bentley le lui lisait. Le servomoteur du *Wrestler* était tombé en panne pendant la nuit. Même derrière Langanes, le temps avait été très mauvais et il avait empiré vers minuit quand le vent avait tourné au nord. Le *Wrestler*, même avec deux hélices, avait perdu presque toute possibilité de gouverner, et, avec une visibilité nulle, dans son effort pour maintenir sa position, il était allé trop loin et s'était échoué sur le banc de Vejle. Il s'était échoué à marée haute et était toujours là, avec le dragueur de mines *Eager* auprès de lui, lorsque l'escadre avait appareillé peu après l'aube.

Tyndall garda le silence durant quelques minutes. Il dicta un message sans fil pour le *Wrestler*, hésita à rompre le silence à la radio, contremanda le signal et décida d'aller voir la situation par lui-même. Après tout, il ne fallait que trois heures de navigation. Il signala au *Sterling* : « Prenez le commandement de l'escadre ; vous rejoindrai dans la matinée », et il ordonna à Vallery de ramener l'*Ulysses* à Langanes.

Vallery inclina la tête avec tristesse et donna les ordres nécessaires. Il était inquiet, fort inquiet, et s'efforçait de ne pas le montrer. Le moindre de ses soucis était lui-même, bien qu'il sût, sans jamais l'avouer à personne, qu'il était un homme très malade. Il se disait que d'ailleurs, il n'avait pas besoin de l'avouer : il était amusé et touché par l'air soigneusement indifférent que prenaient ses officiers pour alléger son fardeau et lui témoigner leur sollicitude.

Il était inquiet, aussi, au sujet de son équipage : les hommes n'étaient pas en état d'accomplir le moindre travail, de survivre à ce froid mortel, moins encore de conduire le navire jusqu'en Russie. En outre, il était déprimé par la série de malheurs que l'escadre avait subis depuis son départ de Scapa ; c'était de mauvais augure pour l'avenir et il ne se faisait pas d'illusions sur ce qui attendait l'escadre mutilée. Et toujours son esprit était rongé de tourment à propos de Ralston.

Ralston, ce grand garçon qui tenait de ses ancêtres scandinaves ses cheveux de lin et ses calmes yeux bleus. Ralston que personne ne comprenait, qui

n'avait, sur le navire, aucun ami intime, qui gardait son quant-à-soi flegmatique, sans sourire. Ralston auquel rien ne restait d'autre que des souvenirs, l'un des hommes les plus dignes de confiance de *l'Ulysses*, extraordinairement décidé, compétent et ingénieux dans n'importe quel cas critique... et qui était de nouveau en cellule. Et cela pour un motif qu'aucun homme raisonnable et juste ne pouvait lui imputer.

Il était enfermé à clef... c'était cela qui était douloureux. La nuit dernière, Vallery avait saisi avec joie le prétexte du mauvais temps pour le libérer ; il avait eu l'intention d'oublier l'affaire, de ne pas réveiller le chat qui dort. Mais Hastings, le capitaine d'armes, exagérant son devoir, l'avait remis en cellule pendant le quart de la matinée. Les capitaines d'armes – officiers marinières chargés de faire respecter la discipline – n'avaient jamais été spécialement humains, tolérants et bienveillants à l'égard de la vie en général ou des équipages en particulier – ils ne pouvaient se permettre de l'être. Mais même parmi de tels hommes, Hastings était une exception : semblable à une machine, apparemment incapable d'émotion, dénué d'expression, inflexible, strict, juste selon ses idées, il était absolument dépourvu de cœur et de compassion. « Si Hastings ne prenait pas garde, songea Vallery, il pourrait lui arriver la même chose qu'à Lister, jusqu'à une époque toute récente le très impopulaire capitaine d'armes du *Blue Ranger*. Non qu'à y réfléchir, personne sût au juste ce qui lui était arrivé, sauf qu'il avait commis l'erreur de se promener sur le pont d'envol par une sombre nuit sans étoiles... »

Vallery soupira. Comme il l'avait expliqué à Foster, il avait les mains liées. Foster, le commandant des « Marines », avec debout derrière lui le sergent-chef Evans chagriné et offensé, s'était plaint amèrement de ce que ses hommes lui eussent été pris pour servir de factionnaires alors qu'ils avaient besoin de chaque minute de sommeil possible. En son for intérieur, Vallery avait sympathisé avec Foster, mais il ne pouvait contremander son ordre originel, du moins pas tant qu'il n'aurait pas tenu un conseil de discipline et ouvertement fait arrêter Ralston... Il soupira de nouveau, envoya chercher Turner et lui demanda de faire lover à l'arrière des aussières en chanvre, une en manille et une aussière métallique de 12 centimètres. Il pensait qu'on en aurait bientôt besoin, et ses préparatifs s'avérèrent par la suite justifiés.

La nuit était tombée quand ils se dirigèrent vers le banc de Vejle, mais il était facile de situer le *Wrestler* : dix minutes auparavant, sa position approximative avait été donnée par le signal de reconnaissance, et maintenant, on voyait sa masse trapue se détacher sur les pâles derniers reflets du soleil couchant. Son pont d'envol penchait perceptiblement vers l'arrière où *l'Eager* était apparemment mouillé. La mer était presque calme ici : il n'y avait qu'une houle légère.

À bord de *l'Ulysses*, une Aldis encapuchonnée, à très petite ouverture, se mit à bavarder.

« Félicitations ! Comment êtes-vous échoués ? »

Du *Wrestler*, une lumière minuscule répondit. Bentley lut le message à haute voix au fur et à mesure.

« — Sur 30 mètres à partir de l'étrave. »

— Merveilleux ! fit Tyndall. Simplement merveilleux ! Demandez-lui comment est l'appareil à gouverner. »

La réponse fut :

« — Scaphandrier descendu : rupture transversale de la mèche du gouvernail, travail de chantier naval. »

— Mon Dieu ! gémit Tyndall. Un travail de chantier naval ! C'est commode. Demandez-lui : « Quelles mesures avez-vous prises ? »

— « Envoyé tout le combustible et l'eau à l'arrière. « Mouillé une ancre de toue. L'Eager tirant. En arrière toute de 12 heures à 12 h 30. »

L'étalement de la marée haute, savait Tyndall.

« Très réussi... vraiment très réussi ! grommela-t-il. Non, espèce d'idiot, ne lui envoyez pas ça. Dites-lui de se préparer à recevoir une remorque et amenez la nôtre à l'arrière.

— « Message compris », lut Bentley.

— Demandez-lui : « Combien avez-vous de mazout pour l'escadre. »

— « Huit cents tonnes. »

— Débarrassez-vous-en.

— « Prière de confirmer », lut Bentley.

— Dites-lui de flanquer son satané mazout par-dessus bord ! » rugit Tyndall.

La lumière du *Wrestler* clignota, puis s'éteignit en un silence offensé.

À minuit, l'*Eager* se plaça lentement en avant de l'*Ulysses* et prit l'aussière venant du cabestan du croiseur ; deux minutes plus tard, l'*Ulysses* commença à vibrer tandis que ses quatre puissantes machines faisaient bouillir l'eau peu profonde et boueuse. La chaîne reliant sa poupe à l'arrière du *Wrestler* était longue de 38 mètres à peine et montait sous un angle de 30°. L'arrière du porte-avions serait forcé de s'enfoncer – de très peu seulement, mais dans cette situation, si peu que ce fût comptait – et donnerait plus de flottabilité à l'étrave échouée. Et, chose beaucoup plus importante – car les hélices tournaient maintenant dans l'eau émulsionnée en ne développant qu'une fraction de leur potentiel – la proximité des deux navires aidait les hélices de l'*Ulysses* à renforcer l'action de celles du *Wrestler* en fouillant un chenal dans le sable et la boue sous la quille du porte-avions.

Vingt minutes avant la marée haute, facilement, bien d'aplomb, le *Wrestler* se dégagea. Immédiatement, le forgeron, à l'avant de l'*Ulysses* fit sauter la manille tenant la remorque de l'*Eager*, et l'*Ulysses* tira le porte-avions, dont les machines étaient stoppées, en un large demi-cercle, vers l'Est.

À une heure, le *Wrestler* était parti, l'*Eager* l'accompagnant et prêt à lui envoyer une aussière pour l'aider à gouverner par mauvais temps. De la passerelle de l'*Ulysses*, Tyndall regarda le porte-avions disparaître dans la nuit, en zigzaguant, le commandant essayant de le maintenir en route en manœuvrant ses hélices.

« Sans doute auront-ils trouvé la bonne allure avant d'atteindre Scapa », grogna-t-il.

Il avait froid et se sentait épuisé comme seul peut l'être un amiral quand il a perdu les trois quarts de ses porte-avions. Il soupira avec lassitude et se tourna vers Vallery.

« Quand comptez-vous rattraper le convoi ? »

Vallery hésita, mais pas le Gosse Kapok.

« À 8 h 5, répondit-il aussitôt avec précision. À la vitesse de 27 nœuds, au point d'intersection, je viens de le calculer,

— Oh ! mon Dieu ! gémit Tyndall. De nouveau ce gamin ! Qu'ai-je fait pour le mériter ? Comme ça se trouve, jeune homme, il est impératif que nous les rejoignons avant l'aube.

— Oui, amiral, dit imperturbablement le Gosse Kapok. Je l'ai pensé moi aussi. En suivant mon autre route, à 33 nœuds, nous le rejoindrons trente minutes avant l'aube.

— J'y ai pensé moi aussi ! Emmenez-le ! s'écria Tyndall.

— Emmenez-le, sans quoi je lui flanquerais ses maudits compas... »

Il laissa sa phrase en suspens, descendit avec raideur de son fauteuil et, prenant Vallery par le bras :

« Venez, commandant. Descendons. À quoi diable sert-il qu'un couple de vieux ramollos comme nous encombrant ! la jeunesse ? »

Il franchit la porte derrière le commandant, souriant tout seul de son sourire las.

On était, sur l'*Ulysses*, aux postes de combat de l'aube quand les silhouettes imprécises du convoi, à peine à un mille de distance, émergèrent dans l'obscurité pâissante.

La grande masse du *Blue Ranger* à tribord arrière du convoi, se reconnaissait sans erreur possible. Il y avait une houle modérée, insuffisante pour être gênante ; une brise légère soufflait de l'ouest ; la température était de -17°, le ciel froid et sans nuages. Il était exactement sept heures. À 7 h 2, le

Blue Ranger fut torpillé. *L'Ulysses* en était éloigné de 400 mètres, par tribord ; sur la passerelle on sentit le choc physique des explosions jumelles, on les entendit fracasser le silence de l'aube et on vit deux colonnes de flammes monter vers le ciel, haut au-dessus de la passerelle du *Blue Ranger* et bien sur l'arrière de celle-ci. Une seconde plus tard, on entendit un timonier crier quelque chose d'inintelligible et on le vit désigner d'un geste l'avant, vers le bas. C'était une autre torpille, passant sur l'arrière du porte-avions, poussant son sinistre sillage phosphorescent à travers le convoi avant de se perdre dans les ténèbres de l'Arctique.

Vallery criait dans le porte-voix, faisant évoluer *l'Ulysses*, encore lancé à plus de 20 nœuds, tournant follement pour éviter la collision avec le porte-avions désarmé. Trois jeux de lampes Aldis et les feux de combat-envoyaient déjà aux navires du convoi l'ordre : « Conservez la formation. » Au téléphone, Marshall donnait l'alerte aux lance-grenades ; les canons s'abaissaient déjà, scrutant avidement la mer traîtresse. Le signal adressé au *Sirrus* s'arrêta brusquement, inutile : le destroyer, tache à demi visible dans l'obscurité, se frayait déjà passage à travers le convoi, une haute moustache blanche à son étrave, fonçant vers la position supposée du sous-marin.

L'Ulysses longea le porte-avions en feu, à moins de 45 mètres, avançant si vite, si fortement et si près que ses hommes ne purent recueillir qu'une impression confuse : une épaisse fumée noire mêlée de flammes rugissantes, effrayantes dans cette demi-obscurité ; un pont d'envol donnant une bande folle ; des Grumans et des Corsairs dégringolant grotesquement pour éclabousser d'une écume glaciale des visages effarés tandis que passait le croiseur. Puis, *l'Ulysses*, dégagé, revint vers le sud pour agir contre les sous-marins.

Au bout d'une minute, la lampe du *Vectra*, en tête du convoi, se mit clignoter : « Contact, vert 70, se rapprochant ; contact, vert 70, se rapprochant. »

« Accusez réception », ordonna brièvement Tyndall.

L'Aldis avait à peine commencé à claquer quand le *Vectra* l'interrompt : « Contacts, je répète contacts. Vert 90, vert 90. Se rapprochant. Très proche. Je répète contacts, contacts. »

Tyndall jura doucement.

« Accusez réception. Renseignez-vous », dit-il. Puis, se tournant vers Vallery : « Rejoignons-le, commandant. Nous y sommes. Meute n° 1... et, en force. Elle n'a pas le droit d'être ici... à en croire le Service des renseignements de l'Amirauté ! »

L'Ulysses fit un nouveau demi-tour pour se diriger vers le *Vectra*. Il aurait dû faire clair, à présent, mais les soutes à mazout du *Blue Ranger* ayant pris feu, la torche gigantesque qui se détachait sur l'horizon oriental avait le

curieux effet de plonger la mer environnante dans une opaque obscurité. Il se trouvait presque en travers de la route du navire-amiral qui courait vers le *Vectra*, et il grossissait à chaque minute. Ses jumelles de nuit devant les yeux, Tyndall ne cessait de murmurer : « Les pauvres diables, les pauvres diables ! »

Le Blue Ranger était presque perdu. Inerte dans l'eau, très fortement incliné sur tribord, ses soutes à munitions et à mazout faisaient entendre une série continue de détonations. Soudain, une suite de sourdes explosions grondèrent au-dessus de la mer : tout l'îlot de la passerelle bascula sur le côté, s'immobilisa un moment, puis, lentement, laborieusement, délibérément, la totalité de son corps massif, bascula majestueusement dans les ténèbres glaciales de l'océan. Dieu seul savait combien d'hommes périrent ainsi au fond de l'Arctique, pris au piège entre ses parois de fer. Ce furent ceux qui eurent de la chance.

Le *Vectra*, à peine à deux milles sur l'avant maintenant, virait vers le sud en décrivant un cercle étroit. Vallery modifia son cap pour l'intercepter. Il entendit Bentley crier quelque chose d'inintelligible du coin le plus éloigné de la passerelle de navigation. Vallery hocha la tête et perçut de nouveau sa voix désespérée par quelque danger inconnu, le bras désignant l'espace, d'un geste frénétique, au-dessus du pare-brise, et il bondit auprès de lui.

La mer était en feu. Plate, calme, couverte de centaines de tonnes de mazout, elle était un vaste tapis de flammes. Pendant une seconde, ce fut tout ce que vit Vallery ; puis, avec un choc qui arrêta les battements de son cœur, il aperçut autre chose : cette mer brûlante grouillait d'hommes nageant et se débattant. Non une poignée, pas même des dizaines, mais littéralement des centaines de malheureux aux cris silencieux étaient en train de mourir torturés, à la fois noyés et incinérés.

« Signal du *Vectra*, commandant, fit la voix de Bentley, anormalement impassible. « Je lance grenades sous-marines ; 3, je répète, 3 contacts. Demande assistance immédiate. »

Tyndall était au côté de Vallery maintenant. Il entendit Bentley, regarda Vallery une longue seconde et suivit son regard épouvanté, fasciné, fixé sur la mer à l'avant.

Pour un homme à la mer, le mazout est une chose détestable. Il entrave ses mouvements, lui brûle les yeux, corrode ses poumons et lui arrache l'estomac en d'irrépressibles paroxysmes de vomissements ; mais le mazout en feu est une infernale mort par la torture, une lente, affreuse mort par la noyade, par la brûlure, par l'asphyxie, car les flammes dévorent tout l'oxygène à la surface de la mer. Et dans l'Arctique, il n'y a même pas la miséricordieuse extinction par le froid, vu que l'isolement d'un corps saturé de mazout prolonge indéfiniment le martyre du mourant, le conserve soigneusement pour le dernier raffinement de l'atroce supplice. Tout cela Vallery le savait.

Il savait aussi que, pour *l'Ulysses*, s'arrêter, nettement détaché sur la clarté de l'incendie, équivaldrait à un suicide. Et évoluer rondement sur le tribord, même si on avait eu le temps et la place d'éviter les hommes qui luttaien et mouraient dans la mer devant lui, aurait gaspillé des minutes précieuses, celles qui permettraient aux sous-marins de lancer de nouvelles torpilles sur le convoi ; or, la première responsabilité de *l'Ulysses* était envers le convoi. Tout cela, Vallery le savait également. Mais, à cet instant, ce qui pesait le plus, pour lui, était la simple humanité. Immédiatement par bâbord avant, près du *Blue Ranger*, la couche de mazout était la plus épaisse, les flammes les plus furieuses, les nageurs le plus nombreux. Vallery jeta par-dessus son épaule un regard sur l'officier de quart.

« À gauche 10 !

— À gauche 10, commandant.

— Zéro !

— Zéro, commandant.

— Comme ça ! »

Pendant dix, quinze secondes, *l'Ulysses* maintint son cap, fonçant à travers la mer en flammes sur l'endroit où quelque instinct de conservation atavique grégaire rassemblait étroitement 200 hommes en une masse bouillonnante, tordue de souffrance, en proie à une hideuse agonie. Pendant une seconde, une grande langue de flamme s'éleva au centre du groupe, comme un gigantesque éclair de magnésium qui fixa ce tableau dans les cœurs et dans les esprits des hommes de la passerelle avec une netteté et une permanence dont aucune plaque photographique n'aurait été capable : torches humaines se débattant follement contre les flammes qui léchaient, embrasaient, puis carbonisaient les vêtements, les cheveux, la peau ; des hommes qui sautaient presque hors de l'eau, le dos courbé comme un arc tendu, grotesques en leur crucifixion convulsive ; des hommes étendus morts dans l'eau, petits monticules informes tachés de mazout dans une plaine saturée de mazout ; et une poignée d'hommes rendus fous par la peur, aux visages inhumainement contorsionnés, qui voyaient *l'Ulysses* et nageaient frénétiquement vers le sauveur susceptible seulement de ne leur offrir que quelques secondes de plus d'un indicible supplice avant qu'ils mourussent avec joie.

« À droite 30 ! fit la voix de Vallery, à peine un murmure mais qui s'entendit clairement dans le silence de la passerelle.

— Nous sommes à droite 30, commandant ! »

Pour la troisième fois en dix minutes, *l'Ulysses* abattit rapidement. En pivotant ainsi, un navire ne suit pas la ligne de l'étrave qui fend l'eau ; il se produit un mouvement latéral prononcé, et plus il tourne vite et fortement, plus est violent le glissement par le travers, semblable au dérapage d'une voiture sur la glace. Le flanc de *l'Ulysses*, toujours incliné à un angle aigu,

atteignit le bord du groupe à bâbord avant ; presque au même instant, toute la longueur de la coque oscillante s'écrasa au cœur des flammes, dans la foule la plus dense des mourants.

Pour la plupart d'entre eux, ce fut simplement une prompte fin, une délivrance miséricordieuse. Le formidable choc et la pression des vagues les précipitèrent au fond, dans le bienheureux néant de la mort par submersion ; ils furent envoyés par le fond et ramenés à la surface, attirés dans le tourbillon des quatre grandes hélices...

À bord de l'*Ulysses*, des hommes pour qui la mort et la destruction étaient devenues la substance de leur vie devant être acceptées avec la dureté et la railleuse indifférence qui seules les conservaient sains d'esprit, ces hommes serraient des poings impuissants, émettaient des jurons inutiles et pleuraient sans vergogne comme de petits enfants. Ils pleuraient tandis que de pitoyables visages carbonisés se tournaient vers l'*Ulysses* en s'éclairant de joie et d'espoir, puis se pétrifiaient en une horreur incrédule tandis qu'ils comprenaient et que l'eau se refermait sur eux ; ils pleuraient tandis que des hommes pleins de haine hurlaient des invectives insensées, les deux bras soulevés en l'air, brandissant des poings aux articulations blanches à travers le mazout dégouttant, au moment où l'*Ulysses* les écrasait ; ils pleuraient en voyant deux jeunes garçons être happés par le tourbillon des propulseurs en faisant encore un signe de leurs pouces levés ; ils pleuraient à la vue d'un infortuné qui avait l'air d'avoir été rôti à la broche, levant une main scarifiée vers le trou noir qui avait été sa bouche et envoyant à la passerelle un baiser en signe d'éternelle gratitude ; et ils pleurèrent surtout, chose bizarre, quand l'inévitable humoriste souleva au-dessus de sa tête son bonnet de fourrure et s'inclina gravement et profondément avant de plonger son visage dans l'eau pour mourir.

Soudain, miséricordieusement, la mer fut vide. L'air était étrangement calme et silencieux, lourd de l'écœurante puanteur de la chair calcinée et du Diesel-oil qui brûlait ; l'arrière de l'*Ulysses* se balançait presque sous le drap funéraire noir qui pendait au milieu du *Blue Ranger* lorsque les obus le frappèrent.

Ces obus – trois 88 mm – provenaient du *Blue Ranger*. Certainement aucun canonier vivant ne les avait tirés ; la chaleur devait avoir allumé les amorces des douilles. Le premier éclata sans faire de mal contre le blindage de la coque ; le second démolit le magasin du maître de manœuvre, heureusement vide ; le troisième pénétra, par le pont, dans le poste n° 3 des auxiliaires où il y avait neuf hommes : un officier, sept matelots et le maître torpilleur Noyes. Dans cet espace confiné, la mort fut instantanée.

Peu de secondes plus tard seulement, une forte explosion provoqua un grand trou à la ligne de flottaison du *Blue Ranger* et il se coucha lentement, avec lassitude, complètement sur son côté tribord, le pont d'envol vertical par

rapport à l'eau, comme s'il était content de mourir, maintenant qu'en mourant il avait tiré sur le navire qui avait détruit son équipage.

Sur la passerelle, Vallery se tenait toujours sur la plateforme de timonerie, penché sur le pare-brise éraillé, opaque. La tête basse, les yeux fermés, il vomissait désespérément du sang artériel, du sang rouge écarlate dans la clarté érubescence du porte-avions qui sombrait. À son côté, Tyndall, impuissant, ne savait que faire, l'esprit engourdi et malade. Soudain, il fut écarté sans cérémonie par le médecin-chef qui mit une serviette blanche sous la bouche de Vallery et le conduisit doucement en bas. Le vieux Brooks, chacun le savait, aurait dû être à son poste de combat, dans l'infirmerie : personne n'osa rien dire.

Carrington redressa le cap de *l'Ulysses* en attendant que Turner quitte la hune de télépointage et prenne la direction sur la passerelle. En trois minutes, le croiseur était à la hauteur du *Vectra*, cherchant méthodiquement un contact perdu. Deux fois, les navires le retrouvèrent, deux fois ils lancèrent de lourdes charges de grenades. Une épaisse couche de mazout monta à la surface : un sous-marin avait peut-être été touché ; probablement ce n'était qu'une ruse, mais en tout cas, aucun des navires ne pouvait rester sur place pour le vérifier. Le convoi était à présent à deux milles sur l'avant d'eux, et seuls le *Stirling* et le *Viking* les protégeaient, ce qui était tout à fait insuffisant pour parer une attaque résolue.

Ce fut le *Blue Ranger* qui sauva le FR 77. Sous ces hautes latitudes, le jour se lève lentement, interminablement : malgré cela, il faisait maintenant assez clair pour que les navires marchands, en ligne de file, en travers à la très faible houle, se profilassent nettement sur un horizon sans nuages : le rêve d'un commandant de sous-marin s'il avait pu les voir. Mais cette fois, le convoi était complètement caché à la meute qui se tenait au sud : le léger vent d'ouest poussait la grasse fumée noire du porte-avions en feu le long du flanc sud du convoi, au niveau de la mer, formant un écran parfait, dense, impénétrable. On ne pouvait savoir pourquoi les sous-marins avaient dérogé à leur habitude presque invariable de lancer du nord leurs attaques de l'aube, afin d'avoir leurs cibles entre eux et le soleil levant. Surprise tactique, sans doute, mais quelle qu'en fût la raison, ce fait sauva le convoi. En moins d'une heure, le FR 77 avait échappé à la meute, et il était beaucoup trop rapide pour qu'elle pût le rattraper.

À bord du vaisseau-amiral, la T.S.F. envoyait un message en code à Londres. Tyndall avait décidé que conserver le silence ne se justifiait plus, l'ennemi connaissant maintenant leur position à un mille près. Tyndall sourit avec amertume à la pensée de la joie du haut commandement naval allemand en apprenant que le FR 77 n'avait plus le moindre couvert aérien. Pour commencer, ils pouvaient s'attendre à l'arrivée de Charlie d'ici une heure.

Le message par radio était libellé comme suit : « Amiral, 14 ACS : à

Direction des opérations navales, Londres. Rejoint FR 77 à 10 h 30 hier. Conditions météorologiques les pires. Porte-avions sérieusement endommagés : *Defender* et *Wrestler* inutilisables ; regagnent base sous escorte ; *Blue Ranger* torpillé à 7 h a, coulé à 7 h 30 aujourd'hui ; escorteurs sont maintenant *Ulysses*, *Sterling*, *Sirrus*, *Vectra*, *Viking* ; pas de dragueurs ; *Eager* vers la base ; dragueur de Hvalfiord pas au rendez-vous. Besoin urgent de soutien aérien. Pouvez-vous détacher escadre de porte-avions de combat : sinon, permission de regagner base. Prière m'aviser immédiatement. »

« Ce texte, songea Tyndall, aurait pu être amélioré. Surtout la fin qui ressemble suffisamment à une menace pour rendre furieux le vieux Starr ; il n'y verrait qu'une pusillanime confirmation de sa conviction de l'incapacité de l'*Ulysses* – et de Tyndall – à remplir cette tâche... » En outre, depuis près de deux ans – longtemps avant que le *Hood* ait été coulé par le *Bismarck*, l'Amirauté avait eu pour politique de ne pas affaiblir le Home Fleet en en détachant des bâtiments de ligne ou des porte-avions. De vieux cuirassés, trop lents pour les combats navals modernes – tels que le *Ramillies* et le *Malaya*, étaient utilisés pour des convois spéciaux à travers l'Atlantique ; avec cette unique exception, la stratégie officielle avait comme principe de conserver la Home Fleet intacte, occupée à contenir la grande flotte allemande... et d'exposer les convois à tous les risques... Tyndall jeta un dernier coup d'œil sur le convoi et se dit :

« Par le diable, qu'il parte, ce message. Si je perds mon temps en l'envoyant, le vieux Starr perdra le sien en le lisant. »

Il descendit lourdement les échelles de la passerelle et entra dans la chambre de Vallery, proche de la salle de direction de la chasse.

Vallery, partiellement déshabillé, était couché dans son lit entre des draps très propres, très blancs, contrastant étrangement avec la tache rouge qui s'y étendait. Vallery lui-même, les joues hâves, cadavériques sous le chaume sombre de sa barbe, les yeux rouges profondément enfouis dans de grandes orbites creuses, avait l'air déjà mort. D'un coin de sa bouche, du sang coulait sur sa joue parcheminée. Comme Tyndall refermait la porte, Vallery souleva en un faible salut une main décharnée, toute en articulations ivoirines et veines bleues.

Tyndall ferma la porte soigneusement, prenant son temps, le temps de permettre au choc de ne plus être vu sur son visage. Lorsqu'il se retourna, son expression était calme, mais il ne tenta pas de dissimuler son inquiétude.

« Dieu soit remercié de nous avoir donné le vieux Socrate ! dit-il avec ferveur. Le seul homme à bord capable de vous faire entendre un semblant de raison. » Il s'assit au bord du lit. « Comment vous, sentez-vous, Dick ? »

Vallery sourit sans gaieté.

« Tout dépend de ce que vous voulez dire, amiral. Physiquement ou

moralement ! Je me sens un peu fatigué... pas vraiment malade, vous savez. Le docteur dit qu'il peut me retaper... temporairement, du moins. Il va me faire une transfusion de plasma... il dit que j'ai perdu beaucoup de sang.

— Du plasma ?

— Oui. Du sang complet serait un meilleur coagulant. Mais il croit que cela peut empêcher – ou minimiser – de futures crises... »

Il s'arrêta, essuya ses lèvres que souillait un peu d'écume et sourit de nouveau aussi tristement qu'avant.

« Ce n'est pas réellement d'un médecin et de médicaments que j'ai besoin, John... c'est d'un pasteur... et de pardon. »

Il se tut. Un grand silence emplit la chambre.

Tyndall remua avec malaise et se racla bruyamment la gorge. Il avait rarement été aussi conscient d'être par-dessus et avant tout un homme d'action.

« De pardon ? Que diable entendez-vous par là, Dick ? »

Il n'avait pas eu l'intention de parler aussi fort, aussi durement.

« Vous le savez fichtrement bien, dit Vallery avec douceur ; vous étiez avec moi sur la passerelle, ce matin. » Pendant peut-être deux minutes, ni l'un ni l'autre ne prononça un mot. Puis, Vallery eut une nouvelle quinte de toux. La serviette qu'il tenait à la main s'obscurcit, se mouilla, et quand il se renversa sur son oreiller, Tyndall sentit la peur le poignarder. Il se pencha promptement sur le malade et soupira de soulagement en entendant son souffle rapide et creux.

Les yeux toujours fermés. Vallery reprit la parole :

« Ce n'est pas tant les hommes qui ont été tués dans le poste des auxiliaires, murmura-t-il comme se parlant à lui-même. Ma faute, je suppose... j'ai mené *l'Ulysses* trop près du *Ranger*. C'est idiot de s'approcher d'un navire qui sombre, surtout s'il est en feu... Mais c'est simplement l'une de ces choses, l'un de ces risques... qui arrivent... » Le reste fut balbutié si bas, si confusément que Tyndall ne le saisit pas. Il se leva brusquement, remit ses gants ;

« Je vous demande pardon, Dick, dit-il en s'excusant. Je n'aurais pas dû venir... je n'aurais pas dû rester aussi longtemps. Le vieux Socrate va m'engueuler.

— Ce sont les autres... ceux qui étaient dans l'eau, dit Vallery comme s'il ne l'avait pas entendu. Je n'avais pas le droit... Je veux dire que peut-être quelques-uns d'entre eux auraient pu... » De nouveau, sa voix se perdit un moment, puis il reprit, plus fort : « Le commandant Richard Vallery, décoré pour services distingués... juge, jury et bourreau. Dites-moi, John, que dirai-je

quand mon tour viendra ? »

Tyndall hésita, entendit frapper autoritairement à la porte et se retourna, laissant échapper son souffle en un long et silencieux soupir de gratitude.

La porte s'ouvrit et Brooks entra. Il s'arrêta à la vue de l'amiral, se tourna vers l'assistant vêtu de blanc qui se tenait derrière lui chargé de supports, de bouteilles, de tuyaux et de divers instruments.

« Restez dehors, Johnson, voulez-vous ? dit-il. Je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous. »

Il ferma la porte, traversa la chambre et approcha une chaise du lit du commandant. Le poignet de Vallery entre ses doigts, il jeta sur Tyndall un regard froid. Nicholls, se rappelait Brooks, affirmait que l'amiral était loin de se bien porter. Il avait l'air fatigué, certainement, mais plus malheureux que fatigué... Le pouls était rapide, irrégulier.

« Vous l'avez bouleversé, dit Brooks d'un ton accusateur.

— Moi ? Bon Dieu, non ! fit Tyndall, offensé. En mon âme et conscience, docteur, je n'ai rien dit...

— Il n'est pas coupable, docteur, dit Vallery, d'une voix plus forte, à présent. Il n'a pas dit un mot. C'est moi le coupable... aussi coupable que Satan. »

Brooks le regarda un long moment. Puis il sourit, d'un sourire compréhensif et compatissant.

« Le pardon. C'est cela, n'est-ce pas ? »

Tyndall sursauta de surprise et le regarda avec émerveillement.

« Socrate ! murmura Vallery en ouvrant les yeux. Je savais que vous comprendriez.

— Le pardon, répéta Brooks, songeur. Le pardon. De qui ? des vivants, des morts... ou du Juge ? »

De nouveau, Tyndall tressaillit.

« Avez-vous... avez-vous écouté derrière la porte ?... Comment pouvez-vous ?... »

— De tous les trois, docteur, dit Vallery. Pas commode, je le crains.

— Des morts vous n'avez rien à redouter. Ils ne songeront pas à vous pardonner, seulement à vous bénir, car ils n'ont rien à vous reprocher. Je suis médecin, ne l'oubliez pas... j'ai vu ces garçons dans l'eau... vous les avez fait mourir de la façon la moins pénible. Quant au Juge Suprême... vous savez : « Le Seigneur donne, le Seigneur reprend. Béni soit le nom du Seigneur... » la conception de l'Ancien Testament du Seigneur qui reprend à Sa façon et à Son moment, et au diable la miséricorde et la charité. » Il sourit à Tyndall.

« N'ayez pas l'air aussi offusqué, amiral. Je ne blasphème pas. Si j'étais le Juge, commandant, ni vous ni moi, ni l'amiral, nous n'aurions jamais besoin de lui. Mais vous savez qu'il n'en est pas ainsi. »

Vallery sourit légèrement et se souleva sur son oreiller.

« Vous confectionnez de bons remèdes ? docteur. Il est regrettable que vous ne puissiez parler aussi pour les vivants.

— Oh ! vous m'en croyez incapable ? s'exclama Brooks en riant à un soudain souvenir et en se tapant la cuisse. Oh ! ma parole, c'était magnifique ! »

Il rit de nouveau, avec une gaieté non feinte.

Tyndall regarda Vallery en simulant le désespoir.

« Excusez-moi, dit Brooks. Il y a juste quinze minutes, un groupe de chauffeurs sympathiques ont déposé sur le pont de l'infirmerie l'un de leurs camarades évanoui. Vous devinez qui c'était ? Nul autre que notre nihiliste à demeure, notre vieil ami Riley. Légère commotion et blessures faciales assorties, mais il devrait pouvoir regagner son poste à la tombée de la nuit. De toute façon, il déclare que ses chatons ont besoin de lui. »

Vallery parut amusé, curieux.

« De nouveau tombé dans la cale de la chaufferie, je suppose ?

— Exactement la question que j'ai posée, commandant... quoiqu'il me semblât plutôt être tombé dans un malaxeur de ciment. « Non, docteur », m'a dit l'un des porteurs de « civière. Il a trébuché sur le chat du bord. » « Le chat du bord ? » demandai-je, « qu'est-ce qu'un chat de bord ? » Se tournant vers l'autre brancardier, il dit : « Est-ce que nous n'avons pas un chat à bord, Nobby ? » Sur quoi le chauffeur Nobby le regarde avec pitié et s'adressant à moi : « Il n'y a rien compris, docteur. Le pauvre vieux Riley a simplement eu un malaise... il s'est trouvé mal, comme on dit. J'espère qu'il ne s'est pas blessé ? » Il paraissait tout à fait anxieux.

— Qu'est-ce qui s'était passé ? demanda Tyndall.

— Je n'ai pas insisté. Le jeune Nicholls en a pris deux à part, leur a promis qu'il n'y aurait pas de sanction et leur a extorqué la vérité en une minute. Il semble que Riley ait vu dans l'affaire de ce matin une excellente occasion de provoquer des troubles. Il vous a traité de meurtrier inhumain, d'assassin de sang-froid et, je regrette de le dire, a répandu de graves calomnies sur vos ancêtres immédiats... tout ceci, notez-le bien, là où il se croyait en sécurité, parmi ses amis. Eh bien, ses amis l'ont à moitié tué... Vous savez, je vous envie, commandant... »

Il s'arrêta, se leva brusquement, et, sur un tout autre ton :

« Maintenant, commandant, si vous voulez bien vous étendre et remonter

votre manche... Oh ! le diable emporte !

— Entrez ! » Ce fut Tyndall qui répondit au coup frappé à la porte. « Ah ! c'est pour moi. Merci, Chrysler. »

Il leva les yeux sur Vallery :

« C'est de Londres, en réponse à mon signal. » Il tourna le papier deux ou trois fois entre ses mains. « Je suppose qu'il me faudra bien finir par le lire... »

Le médecin-chef fit mine de se lever :

« Voulez-vous que je... ?

— Non, non, Brooks. Pourquoi le feriez-vous ? D'ailleurs, c'est de notre ami commun, l'amiral Starr. Je suis sûr que vous aimeriez savoir ce qu'il dit, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Brooks, très durement. Je ne peux imaginer que ce soit rien de bon. »

Tyndall ouvrit le signal :

« Directeur des opérations navales à amiral commandant le ACS 14, lut-il lentement. Apprenons que Tirpitz se prépare à prendre la mer. Impossible détacher porte-avions de la Flotte : FR 17 vital ; gagnez Mourmansk à toute vitesse ; bonne chance ; Starr. » « Bonne chance ! »

— Il aurait pu nous épargner cela ! »

Pendant un long moment, les trois hommes s'entre-regardèrent en silence, sans expression. Caractéristiquement, ce fut Brooks qui rompit le silence :

« À propos de pardon, murmura-t-il doucement, ce que je voudrais savoir est qui, sur la terre de Dieu, au-dessus ou en dessous, pardonnera jamais à ce vindicatif vieux salaud ? ».

NUIT DU JEUDI

Ce n'était qu'au début de l'après-midi mais le crépuscule gris de l'Arctique commençait déjà au-dessus de la mer tandis que l'*Ulysses* se laissait lentement dépasser par le convoi. Le vent était complètement tombé ; il neigeait de nouveau à gros flocons, et la visibilité était-réduite à la distance d'à peine 200 mètres. Il faisait un froid glacial.

Par petits groupes de trois ou quatre, les officiers et les hommes se dirigèrent vers le côté de tribord de la plage arrière. Epuisés, gelés jusqu'aux os, pour la plupart plongés dans leurs amères pensées, ils marchaient sans parler, traînant leurs pieds qui soulevaient de petites bouffées d'une neige poudreuse. Sur la plage, ils se placèrent silencieusement derrière le commandant ou en abord et à l'arrière, le long de la longue rangée symétrique de monticules couverts de neige dont la rondeur soulevait la blancheur uniforme du pont,

Le commandant était flanqué de trois de ses officiers : Carslake, Etherton et le médecin-chef. Carslake se tenait près de la rambarde, la partie inférieure de son visage enveloppée de bandes jusqu'aux yeux. Pour la seconde fois en vingt-quatre heures, il avait guetté Vallery au passage et l'avait supplié de reconsidérer sa décision de le priver de son brevet d'officier. À la première occasion, Vallery avait été intransigeant, presque méprisant ; dix minutes plus tôt, il s'était montré glacial et brusque, avait menacé Carslake de le faire arrêter s'il l'importunait de nouveau. Et maintenant, Carslake fixait sans les voir la neige et la mer assombrie, de ses yeux bleu pâle lourds de haine.

Etherton était juste derrière l'épaule gauche de Vallery, frissonnant sans pouvoir s'en empêcher. Au-dessus de la ligne blanche et tressillante de ses lèvres serrées, les muscles de ses joues et de sa mâchoire remuaient incessamment ; seuls ses yeux demeuraient immobiles, maladivement fascinés par le curieux monticule qui se trouvait à ses pieds. Brooks aussi serrait les lèvres, mais leur ressemblance n'allait pas plus loin : le visage rouge, ses yeux pleins de colère, il bouillait et rageait comme seul peut le faire un médecin dont les ordres ont été ouvertement désobéis par un malade très gravement atteint. Comme Brooks le lui avait dit avec force, sans respecter sa supériorité hiérarchique, le commandant n'avait pas le droit d'être là et était un satané imbécile d'avoir quitté son lit. Mais, Vallery lui avait répliqué avec douceur qu'il fallait que quelqu'un conduise le service funèbre et que ce devoir incombait au commandant si l'aumônier en était empêché. Et ce jour-là, l'aumônier en était empêché car c'était son cadavre qui gisait là, à ses pieds... et aux pieds d'Etherton... l'homme qui l'avait sûrement tué.

L'aumônier était mort quatre heures plus tôt, juste après le départ de Charlie. Tyndall s'était trompé dans ses calculs. Charlie n'était pas apparu au bout de moins d'une heure ; il n'était arrivé qu'au milieu de la matinée et alors, en compagnie de trois de ses congénères. Un long trajet, en effet, depuis la côte de Norvège jusqu'ici, au 10° degré de longitude ouest, mais rien pour ces Condors géants – Focke-Wulf 200 – qui parcouraient régulièrement de l'aube au crépuscule le vaste demi-cercle de Trondhjem à la France occupée, puis autour des côtes occidentales des îles Britanniques.

Des Condors en groupe signifiaient des ennuis, et ceux-ci ne firent pas exception. Ils volèrent directement au-dessus du convoi, l'approchant par l'arrière ; le tir de barrage des navires marchands et des escorteurs fut intense, et l'attaque des bombardiers fut livrée avec un manque d'enthousiasme marqué : les Condors lâchèrent leurs bombes d'une hauteur de 2 000 mètres. Dans l'air limpide et froid de cette matinée, les bombes étaient visibles presque dès l'instant où elles étaient lancées et on avait le temps d'agir pour les éviter. Presque immédiatement, les Condors avaient mis fin à leur attaque et avaient disparu vers l'Est, impressionnés, mais, semblait-il, non endommagés, par la chaleur de l'accueil reçu. Vu les circonstances, l'attaque était fort suspecte. Le prudent Charlie pouvait être normalement en reconnaissance, mais, dans les rares occasions où il attaquait, il le faisait généralement avec courage et résolution. La récente sortie était trop timorée, sa tactique trop évidemment insuffisante. Il était naturellement possible que de nouveaux venus à la Luftwaffe fussent d'une prudence qui manquait à leurs prédécesseurs, ou peut-être qu'ils eussent reçu l'ordre de ne pas faire courir des risques à leurs précieux engins. Mais probablement, presque certainement, on pensa, que cette attaque inutile n'était qu'une diversion et que le danger principal se trouvait ailleurs. Le guet au-dessus de la mer et en dessous fut intensifié. Cinq, dix, quinze minutes s'écoulèrent et rien ne se passa. Les écrans du Radar et de l'Asdic demeuraient obstinément vides. Tyndall décida finalement qu'il n'y avait pas de raison valable pour garder la totalité de l'équipage, qui avait si désespérément besoin de repos, aux postes de combat un moment de plus, et il ordonna qu'on sonnât la fin de l'alerte.

On reprit les postes de veille normaux. Toute la matinée, le travail avait été supprimé, et les officiers et matelots qui n'étaient pas de quart allèrent goûter un peu de sommeil qui leur était accordé. Mais pas tous : Brooks et Nicholls devaient s'occuper de leurs malades ; l'officier de navigation retourna à la chambre des cartes ; Marshall et son adjoint, Peters, reprirent leurs rondes de surveillance habituelles, et Etherton, nerveux, anxieux, exagérément sensible et extrêmement désireux de racheter le rôle qu'il avait joué dans l'incident Carslake-Ralston, resta pelotonné sur lui-même et attentif dans la froide et solitaire hune de télépointage.

L'appel urgent provenant du pont parvint à Marshall et Peters alors qu'ils parlaient au gradé qui dirigeait l'atelier d'électricité n° 2. Celui-ci était situé à

bâbord de la coursive qui traversait le bateau sur l'avant du carré en tournant autour du fût de la tourelle « B ». En quatre pas rapides, ils étaient sortis de l'atelier et ils regardèrent par-dessus bord à travers la neige qui recommençait à tomber, suivant le doigt gesticulant d'un « Marine » excité. Marshall jeta un coup d'œil sur l'homme et le reconnut immédiatement : c'était Charteris, le seul simple soldat connu personnellement de tous les officiers du navire : au port, il jouait le rôle de barman du carré.

« Qu'y a-t-il, Charteris ? demanda-t-il. Que voyez-vous ? Vite !

— Là ! Regardez ! Là-bas... non, un peu plus à droite. C'est... c'est un sous-marin, capitaine.

— Quoi ? Comment ? Un sous-marin ? » Marshall se retourna à moitié tandis que le révérend Winthrop, l'aumônier se serrait contre la rambarde entre Marshall et Charteris. « Où ? Où est-il ? Montrez-le-moi !

— Droit devant nous, révérend. Je le vois maintenant, mais il a une rudement drôle de forme pour un sous-marin », dit Marshall.

Il surprit dans l'œil du pasteur un éclair belliqueux, nullement chrétien, étouffa un rire et regarda l'étrange silhouette trapue qui arrivait à présent presque à leur hauteur.

Là-haut dans la hune, les yeux attentifs d'Etherton l'avaient déjà vue, même avant Charteris. Comme celui-ci, il crut aussitôt que c'était un sous-marin surpris à la surface dans une tempête de neige... l'acquittement de la dette de l'attaque des Condors – la pensée que l'Asdic ou le Radar l'auraient certainement signalé ne lui vint pas. L'essentiel était de se dépêcher d'agir avant qu'il disparût. Sans réfléchir, il saisit le téléphone communiquant avec les pom-poms de l'avant.

« Télépointeur pom-pom ! cria-t-il. Sous-marin, à 60 bâbord. Distance 100 mètres, se déplaçant vers l'arrière. Je répète à 60 bâbord. Le voyez-vous ?... Non, non, à 60 bâbord... 70, à présent ! cria-t-il désespérément. Oh ! bien, bien ! Commencez à le suivre.

— Pièce montée sur le but, capitaine !

— Ouvrez le feu... Feu continu !

— Capitaine... mais Kingston n'est pas ici. Il est allé...

— Peu importe Kingston ! » cria Etherton furieusement. Kingston, il le savait, était le chef de pièce. « Ouvrez le feu, imbéciles... maintenant ! J'en prends la pleine responsabilité. »

Il raccrocha, le récepteur et s'approcha du panneau d'observation... Alors, il comprit tandis qu'une peur affreuse, bouleversante s'emparait de son esprit, et il se précipita désespérément sur le téléphone.

« Annulez le dernier ordre ! hurla-t-il. Cessez le feu ! Cessez le feu ! Oh !

mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! »

Le récepteur lui transmettait l'aboiement saccadé des canons. Le récepteur tomba de sa main et frappa la cloison. Il était trop tard. Il était trop tard parce qu'il avait commis le péché capital : il avait oublié d'enlever les tapes de bouches, les plaques de métal qui fermaient les âmes des canons quand on ne s'en servait pas. Et les obus étaient amorcés pour éclater au contact...

Le premier obus éclata à l'intérieur du tube, tuant le pointeur et blessant sérieusement le servant des transmissions ; les trois autres traversèrent les tapes et firent explosion à moins d'une seconde les uns des autres, à quelques centimètres des visages des quatre veilleurs sur la plage avant.

Miraculeusement, aucun d'eux ne fut atteint par le métal qui volait en sifflant. Il vola vers l'extérieur et le bas, grêle de fer rouge qui tomba dans la mer avec un bruit de friture. Mais le souffle de l'explosion s'exerça vers l'arrière, et la force même de quelques livres d'un puissant explosif à longueur de bras est mortelle. L'aumônier mourut instantanément, Peters et Charteris en quelques secondes, et tous par fracture de l'occiput. Le souffle les projeta en arrière avec une force telle que le derrière de leurs têtes s'écrasa comme une coquille d'œuf contre la cloison. Le sang s'infiltra à travers la neige et disparut en un moment.

Marshall eut une chance fantastique. L'explosion – il dit ensuite qu'il lui avait semblé être sur le trajet du piston du moteur du Coronation Scot – le lança à travers la porte ouverte derrière lui, arracha les talons de ses deux souliers quand ils s'accrochèrent à l'hiloire du seuil ; il freina violemment en l'air, décrivit un saut périlleux complet, glissa le long de la courbure et s'écrasa carrément contre le fût de la tourelle « B », son dos encadré par les quatre grandes pointes qui maintenaient les écrous d'une plaque de visite. S'il s'était tenu 50 centimètres plus à droite ou à gauche, si ses talons avaient eu deux centimètres de plus, s'il avait heurté la tourelle à un cheveu de plus à gauche ou à droite, le lieutenant de vaisseau Marshall n'aurait pas eu le droit de vivre. Les lois du hasard l'affirmaient unanimement. En fait, Marshall était maintenant à l'infirmerie, bandé, des côtes brisées rendant sa respiration pénible, mais autrement, indemne.

Le canot de sauvetage, chaviré, symbole muet de quelque tragédie antérieure des convois russes, et cause de l'incident, avait depuis longtemps disparu dans le demi-jour blanc.

La voix du commandant Vallery, basse et rauque, s'éteignit doucement. Il recula d'un pas, ferma le Livre de Prières, et les notes mélancoliques du clairon résonnèrent brièvement au-delà de la poupe avant de mourir dans l'épaisse neige. Les hommes demeurèrent silencieux, immobiles, tandis qu'une par une, les treize dépouilles enveloppées de toile lestée, glissaient de dessous le pavillon britannique le long de la planche inclinée, tombaient lourdement dans l'Arctique et disparaissaient. Pendant de longues secondes,

personne ne bougea. L'effet irréel, hypnotique de ce rituel funèbre maintenait involontairement asservis ces esprits fatigués et paresseux, faisait oublier à ces hommes le froid et l'inconfort. Même lorsque Etherton s'avança, soupira et s'effondra dans la neige d'une façon nullement spectaculaire, l'espèce de transe se prolongea. Certains l'ignorèrent, d'autres le regardèrent avec curiosité. Cela semblait absurde, mais Nicholls, qui se tenait à l'arrière-plan, avait l'impression qu'ils auraient pu rester là indéfiniment, le fonctionnement de leur cerveau et la circulation de leur sang se ralentissant, se coagulant, gelant tandis qu'ils se transformaient en colonnes de glace. Puis, soudain, avec une brusquerie exacerbante, l'ensorcellement fut rompu : le cri strident du sifflet des postes de combat retentit dans la nuit tombante.

Il fallut environ trois minutes à Vallery pour atteindre la passerelle. Il s'arrêta toutes les deux ou trois marches des quatre échelles conduisant à la passerelle ; même ainsi, cette montée épuisa les dernières réserves de ses frères forces. Brooks dut presque le porter pour franchir la porte. Vallery se cramponna à l'habitable, luttant pour respirer, les lèvres souillées d'écume ; mais ses yeux étaient vivants, attentifs comme toujours, scrutant la mer à travers la neige tourbillonnante.

« Contact se rapprochant, se rapprochant ; route fixe, intercepte la nôtre ; vitesse inchangée. »

Le haut-parleur du radar était assourdi, mais on reconnaissait la voix calme et précise du lieutenant de vaisseau Bowden.

« Bon, bon ! Nous arriverons à le jouer », fit Tyndall dont le visage fatigué, fripé, s'éclaira, rayonnant presque d'expectative en se tournant vers le commandant.

La perspective de l'action enchantait toujours Tyndall.

« Il arrive quelque chose du Sud-Sud-Ouest, commandant... Bon Dieu du ciel ! que faites-vous ici ? ajouta-t-il, choqué par l'aspect de Vallery. Brooks, pourquoi, au nom de Dieu ?... »

— Eh bien, tâchez donc, vous, de lui faire entendre raison », grommela Brooks avec colère.

Il claqua la porte derrière lui et quitta la passerelle.

« Qu'est-ce qu'il a ? demanda Tyndall à la cantonade. Que diable suis-je censé avoir fait ? »

— Rien, amiral, dit Vallery, en l'apaisant. C'est de ma faute. J'ai désobéi aux ordres du docteur. Mais, que disiez-vous ?

— Ah ! oui, des ennuis, je le crains, commandant. »

Vallery sourit à part lui en voyant la satisfaction, la joyeuse attente réapparaître sur le visage de l'amiral.

« Le radar annonce l'approche d'un navire de surface, grand, rapide, suivant plus ou moins un gisement d'abordage.

— Et pas un des nôtres, naturellement ? » murmura Vallery. Puis, levant soudain la tête : « Par Dieu, amiral, ce ne pourrait-il pas être... ?

— Le Tirpitz ? dit Tyndall en finissant la phrase à sa place. Cela a été ma première pensée, à moi aussi, mais non. L'Amirauté et l'aviation le surveillent comme une poule couveuse ses œufs. S'il bougeait un pied, nous le saurions... C'est probablement quelque croiseur lourd.

— Se rapproche. Se rapproche. Même cap, fit la voix de Bowden, sèche, tranquille, rappelant vaguement celle d'un commentateur de cricket. Vitesse estimée 34, je répète 34 nœuds. »

Elle se tut tandis que s'élevait celle d'un homme parlant de la T.S.F.

« Radio-passerelle. Radio-passerelle. Signal du convoi : Stirling à amiral. Bien. Compris. J'exécute. Terminé.

— Excellent, excellent ! C'est de Jeffries, expliqua Tyndall. Je lui ai envoyé un signal ordonnant au convoi de venir au nord-nord-ouest. Cela devrait les mettre bien hors de portée de l'ami qui approche. »

Vallery inclina la tête.

« De quelle distance le convoi nous précède-t-il, amiral ?

— Pilote ! cria Tyndall en se renversant dans son fauteuil avec un air d'attente impatiente.

— Six... Six milles et demi, dit le Gosse Kapok, son visage impassible.

— Il se relâche, dit Tyndall tristement. La tension le fatigue. Il y a deux jours, il nous aurait indiqué la distance à un mètre près. Six milles... c'est assez, loin, commandant. Il ne les rattrapera jamais. Bowden dit qu'il ne nous a pas encore découverts nous-mêmes ; si sa route croise la nôtre, ce doit être par pure coïncidence... Il paraît que le capitaine Bowden a une médiocre opinion du radar allemand.

— Je le sais. J'espère qu'il a raison. Pour la première fois, cette question offre un intérêt non exclusivement académique. »

Vallery regarda vers le sud à travers ses jumelles : on ne voyait que la mer et la neige qui tombait moins épaisse.

« De toute façon, ce contact s'est produit au bon moment. »

Tyndall leva ses sourcils broussailleux, ne comprenant pas.

« L'atmosphère était étrange sur la plage arrière, dit Vallery avec hésitation. Il y avait quelque chose de bizarre, de surnaturel dans l'air. Cela ne m'a pas plu, amiral. C'était... eh bien, c'était presque effrayant. La neige, le silence, les morts treize morts – je ne peux que deviner les sentiments des hommes au

sujet d'Etherton... au sujet de n'importe quoi. Mais ce n'était pas bon. Je ne sais pas comment cela se serait terminé...

— Cinq milles, prononça le haut-parleur. Je répète cinq milles. Cap et vitesse inchangés.

— Cinq milles », dit Tyndall avec soulagement. L'immatériel l'ennuyait. « Il est temps de prendre nos dispositions, commandant. Nous serons bientôt à la distance qui, selon Bowden, constitue la portée de son radar. En gouvernant droit à l'est, je crois... nous aurons l'air de couvrir la queue du convoi et de nous diriger vers le cap Nord.

— À droite 10 », ordonna Vallery.

Le croiseur évolua graduellement, prit son nouveau cap ; le nombre de tours fut réduit jusqu'à ce que *l'Ulysses* filât 26 nœuds.

Une minute, cinq minutes passèrent, puis le haut-parleur dit :

« Radar-passerelle. Distance constante, il vient au cap d'interception.

— Excellent ! vraiment excellent ! » L'amiral ronronnait presque. « Nous le tenons, messieurs. Il a raté le convoi... Ouvrez le feu au radar ! »

Vallery tendit la main vers l'appareil qui le reliait à la hune de télépointage.

« Ah ! c'est vous, Courtney... bon, bon... allez-y ! »

Il remit l'appareil en place et regarda Tyndall :

« Malin comme un singe, ce garçon. Depuis dix minutes, il fait suivre l'ennemi par les tourelles « X » et « Y ». Il ne s'agit que d'appuyer sur un bouton, dit-il.

— De la même qualité que notre ami d'ici », dit Tyndall en faisant, de la tête, un mouvement en direction du Gosse Kapok. » Puis, levant les yeux avec étonnement ; « Courtney ? Avez-vous dit « Courtney » ? Où est le canonier ?

— Dans sa chambre, pour autant que je le sache. Il s'est effondré sur la plage arrière. En tout cas, il n'est pas en état d'accomplir son travail... Je remercie Dieu de ne pas être dans les souliers de ce garçon. Je peux m'imaginer... »

L'Ulysses frissonna et un bruit semblable à un coup de fouet noya la voix de Vallery tandis que les obus de 155 de la tourelle « X » fendaient en criant la nuit tombante. Quelques secondes plus tard, le navire fut de nouveau secoué quand les canons de la tourelle « Y » se mirent de la partie. Désormais, elles tirèrent à tour de rôle, un obus à la fois, toutes les demi-minutes ; il était inutile de gaspiller des munitions alors que le point de chute ne pouvait être observé ; mais c'était probablement le minimum nécessaire pour exaspérer l'ennemi et distraire son attention de tout ce qui n'était pas *l'Ulysses*.

La neige n'était plus à présent qu'un mince rideau de gaze qui estompait plutôt qu'il ne cachait l'horizon. Vers l'ouest, les nuages se dissipaient et le

ciel était éclairé par le soleil couchant. Vallery ordonna à la tourelle « X » de cesser le feu et de tirer des obus éclairants.

Brusquement, la neige disparut et l'on vit l'ennemi, gros et menaçant, informe silhouette noire dont l'étrave faisait rejaillir très haut une écume que dorait mal à propos le brusque éclat du soleil couchant.

« À droite 30 ! dit sèchement Vallery. En avant toute ! Ecran de fumée ! »

Tyndall inclina la tête avec approbation. Son plan ne comportait pas d'engager le combat avec un croiseur lourd ou un cuirassé de poche allemands... surtout à une portée de quatre milles, presque à bout portant.

Sur la passerelle, une demi-douzaine de jumelles scrutaient l'arrière, essayant d'identifier l'ennemi. Mais la silhouette longitudinale qui se détachait sur le ciel rougissant était difficile à analyser, exaspérément ambiguë et vague. Soudain, ils virent des langues de flammes blanches s'élancer du cœur de la silhouette ; simultanément, les obus éclairants éclatèrent haut dans l'air, juste au-dessus de l'ennemi, le baignant d'une intense, impitoyable lumière blanche de sorte qu'il apparut étrangement nu et sans défense.

Une apparence illusoire. Tous se baissèrent, en un réflexe instinctif, tandis que les obus sifflaient juste au-dessus de leurs têtes et tombaient dans la mer, à l'avant. Tous, excepté le Gosse Kapok. Il tourna un œil impassible sur l'amiral qui se redressait lentement.

« Type Hipper, amiral, annonça-t-il ; 10 000 tonnes, canons de 203 mm, muni d'avions. »

Tyndall regarda son visage sérieux avec suspicion. Il chercha dans son esprit une réponse qui lui rabattît son caquet mais, apercevant les tourelles du croiseur allemand qui vomissaient de la fumée, il s'écria :

« Ma parole ! Ils ne perdent guère de temps, n'est-ce pas ? Et ils tirent rudement bien, ajouta-t-il avec une admiration de professionnel tandis que les obus s'enfonçaient en sifflant dans le sillage bouillant de l'*Ulysses*, à environ 45 mètres sur son arrière. Les deux premières salves nous ont pris en fourchette. Ils nous encadreront la prochaine fois. »

L'*Ulysses* continuait à évoluer, une fumée noire commençant à sortir de la cheminée arrière, quand Vallery se redressa et porta ses jumelles à ses yeux. De lourds nuages de fumée s'élevaient à tribord de l'ennemi, juste sur l'avant de la passerelle.

« Oh ! bravo, jeune Courtney ! s'exclama-t-il, vraiment bien réussi !

— Bien réussi, en effet ! opina Tyndall. Une merveille ! Je ne crois quand même pas que nous nous attarderons à discuter le coup avec eux... Ah ! juste à temps, messieurs ! Dieu, il était près, celui-là ! »

L'arrière de l'*Ulysses*, maintenant presque cap au nord, disparut à la vue tandis qu'une salve s'écrasait tout près, l'un des obus explosant avec une

grande éruption d'eau.

. La salve suivante – évidemment, le coup qui avait atteint le croiseur ennemi n'avait pas affecté sa puissance de feu – tomba à une encablure sur l'arrière. L'allemand tirait maintenant à l'aveuglette. Le chef mécanicien Dodson faisait de la fumée tant qu'il pouvait, une fumée huileuse, noire, qui s'aplatissait sur la surface de la mer tourbillonnante, épaisse, impénétrable. Vallery fit demi-tour, puis se dirigea vers l'est à toute vitesse.

Pendant les deux heures suivantes, dans le crépuscule et l'obscurité, ils jouèrent au chat et à la souris avec le croiseur du type Hipper, tirant occasionnellement, apparaissant par instants, taquin, puis disparaissant derrière un rideau de fumée, à peine nécessaire maintenant que la nuit venait. Tout le temps, le radar leur servit d'yeux et d'oreilles, sans jamais leur manquer. Finalement, convaincu que le convoi ne courait plus de danger, Tyndall fit faire un double écran en forme d'un grand « U » et disparu au sud-ouest, tirant quelques derniers obus, moins en signe d'adieu que pour indiquer la direction de son départ.

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, au bout d'un gigantesque demi-cercle sur la gauche, l'*Ulysses* se trouvait loin au nord, pendant que Bowden et ses hommes suivaient toujours la marche de l'ennemi. Il se dirigeait droit vers l'est, puis, juste avant que le contact fût perdu, il modifia son cap vers le sud-est.

Tyndall descendit de son fauteuil, ankylosé et raide. Il s'étira voluptueusement.

« Pas une mauvaise soirée de travail, commandant, pas mauvaise du tout. Combien voulez-vous parier que notre ami passera la nuit à tourner vers le sud et l'est à toute vitesse dans l'espoir d'arriver sur l'avant du convoi au matin ? »

En dépit de son épuisement, Tyndall jubilait presque.

« Et alors, continua-t-il, FR 77 devrait être à 300 milles au nord de l'Allemand... Je suppose, pilote, que vous avez étudié les routes permettant de rejoindre le convoi à toutes les vitesses jusqu'à 100 nœuds ? »

— Je crois que nous devrions pouvoir reprendre le contact sans grande difficulté, dit le Gosse Kapok poliment.

— C'est lorsqu'il est le plus modeste qu'il me dégoûte le plus, annonça Tyndall... Dieu du ciel ! Je suis mort de froid !... Oh ! le diable m'emporte ! Pas de nouveaux ennuis, j'espère ? »

Le servent des transmissions, derrière la passerelle de navigation, prit le récepteur du téléphone qui sonnait et écouta un instant.

« Pour vous, commandant, dit-il à Vallery. Le médecin adjoint.

— Prenez le message, Chrysler.

— Je vous demande pardon, commandant. Il insiste pour vous parler lui-même. »

Chrysler passa le récepteur à Vallery qui étouffa une exclamation agacée et porta l'écouteur à son oreille.

« Ici le commandant. Oui, qu'est-ce qu'il y a ?... Quoi ?... Quoi ? Oh ! Dieu, non !... Pourquoi ne m'en a-t-on rien dit ?... Oh ! je vois... merci, merci. »

Vallery rendit le récepteur à Chrysler et se tourna lourdement vers Tyndall. Dans l'obscurité, l'amiral sentit plutôt qu'il ne vit la soudaine lassitude, la défaite voûtée des épaules.

« C'était Nicholls, dit Vallery d'une voix atone. Le capitaine Etherton s'est tué d'un coup de revolver dans sa chambre, il y a cinq minutes. »

À quatre heures du matin, la neige tombant à gros flocons mais la mer étant calme, l'*Ulysses* rejoignit le convoi.

À peine six heures plus tard, au milieu de la matinée, l'amiral Tyndall était devenu un vieillard fatigué, au visage décomposé, en proie au remords, se critiquant amèrement, et proche, très proche du désespoir. Miraculeusement, en quelques heures, ses joues rebondies et colorées étaient devenues flasques, parcheminées, grisâtres, et ses yeux s'étaient ternis et rougis d'épuisement. L'étendue et la rapidité du changement survenu chez ce vigoureux et jovial marin, apparemment insensible aux pires vicissitudes de la guerre, était incroyable ; incroyable et troublant en soi, mais infiniment plus dans son effet démoralisant sur les hommes. Chaque cintre n'a qu'une seule clef de voûte... ou du moins tout homme doit inévitablement le croire.

N'importe quel tribunal impartial aurait lavé Tyndall de toute culpabilité, l'aurait acquitté sans procès. Il avait fait ce qu'il pensait être bien, ce que tout commandant aurait fait à sa place. Mais Tyndall comparaissait devant l'impitoyable tribunal de sa propre conscience. Il ne pouvait oublier que c'était lui qui avait fait prendre au convoi une nouvelle route, bien plus au nord, que c'était lui qui avait ignoré les ordres officiels lui enjoignant de gagner directement le cap Nord ; que c'était exactement au 70° degré de latitude nord – là où Leurs Seigneuries lui avaient dit qu'ils seraient – que le FR 77 s'était, par cette aube froide, sans nuages et sans vent, fourvoyé au cœur de la plus forte concentration de sous-marins rencontrée dans l'Arctique pendant tout le cours de la guerre.

La meute avait frappé à son heure préférée – l'aube – et de sa position favorite : le nord-est, avec le soleil levant dans ses yeux. Elle frappa cruellement, habilement et avec une férocité calculée. On reconnaissait qu'était révolue l'époque du kapitan-leutnant Prien – dont le sous-marin avait été envoyé depuis longtemps par le fond avec tout son équipage par le destroyer Wolverine – et de ses illustres contemporains, ces beaux jours des

grands commandants de sous-marins, de la valeur individuelle et du grand courage personnel. Il lui avait succédé, de l'avis général, beaucoup plus dangereuses, plus mortelles, les attaques massives, concertées, de meutes parfaitement cohérentes, des attaques méthodiques, mécanisées, presque réduites à une formule, sous un commandement unique.

Le Cochella, troisième navire de la colonne de tribord, fut le premier atteint. Frère du Vytura et du Varella, eux aussi dans le convoi FR 77, le Cochella portait plus de 13 millions de litres d'essence à 100 d'octane. Il fut frappé par au moins trois torpilles ; les deux premières le coupèrent presque en deux, la troisième provoqua une stupéfiante détonation qui l'anéantit littéralement. Un moment, il était là, naviguant sereinement dans le limpide demi-jour de l'aurore ; le moment d'après, il n'existait plus. Disparu, complètement, absolument, et seul un océan bouillant, d'une blancheur convulsée, montrait où il avait été ; disparu pendant que des tympanes abasourdis et des esprits assommés luttèrent en vain pour comprendre la signification de ce qui s'était passé ; disparu pendant que d'aveugles réflexes instinctifs précipitaient les hommes dans tout abri qui s'offrait contre la tempête de métal mortel faisant rage sur la flotte.

Deux navires subirent toute la force de l'explosion.. Une énorme masse métallique – peut-être un treuil – traversa entièrement la superstructure du Sirrus, à 300 mètres sur la droite, démolissant complètement la cabine du radar. On ne sait pas au juste ce qui arriva au navire immédiatement à l'arrière portant le nom impossible de Tennessee Adventurer, mais presque certainement son abri de navigation et sa passerelle avaient été gravement endommagés : on ne pouvait plus le gouverner.

Tragiquement, on ne le comprit pas tout d'abord, simplement parce que ce n'était pas apparent. Tyndall, se remettant vite du pur choc physique de l'explosion, ordonna par signal d'abattre sur la gauche. La meute des sous-marins se trouvait évidemment de ce côté, et la seule action propre à minimiser d'autres pertes, de contrecarrer la stratégie de l'ennemi, était de se diriger droit sur lui. Tyndall était raisonnablement sûr que les sous-marins seraient étroitement rassemblés – ils ne s'égaillaient généralement que pour les convois lents. D'ailleurs, il avait adopté cette tactique plusieurs fois dans le passé avec un grand succès. Enfin, la cible s'offrant aux sous-marins était de la sorte réduite à un impossible dixième et ils étaient forcés soit de plonger soit de risquer d'être abordés.

Avec la précision impeccable et la coordination de cavaliers des Jeux olympiques, le convoi évolua majestueusement, laissant derrière lui des sillages blancs, phosphorescents dans la demi-obscurité qui subsistait à la surface de la mer. Trop tard, on s'aperçut que le Tennessee Adventurer ne gouvernait plus. Lentement, puis avec une consternante rapidité, il abattit vers l'est, fonçant directement sur un autre navire marchand, le Tobacco Planter. On eut à peine le temps de penser, de mesurer l'inévitable : frénétiquement, la

barre du Planter fut tournée jusqu'à la dernière limite afin de parer l'autre par l'arrière, mais l'Adventurer aux mouvements désordonnés, n'étant évidemment plus maître de sa manœuvre, suivit le cercle, que décrivait le Planter, inexorablement, mètre par mètre, comme animé d'une malice aveugle.

Il frappa le Planter avec une violence mortelle, juste à l'avant de la passerelle. L'étrave de l'Adventurer entama profondément le flanc du Planter, s'enfonçant de quatre, de six mètres, dans un chaos de métal déchiré : la force vive d'une masse de 10 000 tonnes, à 15 nœuds, est fantastique. La blessure fut mortelle, et le propre mouvement du Planter qui l'arracha à l'étrave meurtrière, ouvrit sa plaie à la mer affamée et hâta sa fin. Presque immédiatement, il se mit à se remplir d'eau et à donner fortement de la bande. À bord de l'Adventurer, quelqu'un avait dû reprendre le commandement : ses machines stoppèrent et il demeura presque immobile, l'avant un peu enfoncé, à côté du navire sombrant.

Le reste du convoi s'éloigna des navires désarmés et se stabilisa à l'ouest quart nord-ouest. Très loin, sur la droite, le commandant du Sirrus, Orr, fit faire un brusque demi-tour à son destroyer endommagé et se dirigea vers les cargos mutilés. Il s'en était approché de moins d'un demi-mille quand il fut rappelé par un signal impérieux du navire amiral. Tyndall était sans illusions. Il savait que l'Adventurer pouvait rester là toute la journée indemne – le Planter, lui, aurait évidemment sombré dans quelques minutes – mais cela ne garantirait ni le départ de sous-marins ni une soudaine crise d'esprit chevaleresque de la part de l'ennemi : il serait toujours sur place et attendrait jusqu'à la dernière seconde avant la nuit dans l'espoir qu'un destroyer sauveur vienne accoster l'Adventurer.

À cet égard, Tyndall avait raison. L'Adventurer fut torpillé juste avant le coucher du soleil. Les trois quarts de son équipage prirent place dans des embarcations avec vingt survivants du Planter. Un mois plus tard, la frégate l'Esher retrouva les trois canots en ligne de file, au large de la côte sans pitié de l'île aux Ours, cap au nord. Le commandant était encore assis bien droit à l'arrière, ses orbites vides scrutant un horizon perdu, une main flétrie cramponnée au gouvernail. Les autres étaient assis ou couchés, l'un d'eux debout, le bras entourant le mât, et tous retroussaient en un hideux sourire leurs lèvres carbonisées par le soleil. Le journal de bord gisait à côté du commandant, vide d'inscription : tous étaient morts, gelés dès la première nuit. Le jeune commandant de la frégate les laissa à la dérive et les vit disparaître à l'extrémité septentrionale du monde, en direction de la banquise. Et la banquise est la région du grand silence, d'une mer incroyablement calme, si paisible, si calme, si froide, qu'ils y sont peut-être encore, les morts incapables de repos. Une minable et misérable fin pour le temple de l'esprit... On ne sait pas si l'Amirauté a approuvé ce geste du commandant de la frégate.

Mais, dans sa prévision des intentions les plus importantes de l'ennemi,

l'amiral s'était absolument trompé. Le commandant de la meute avait deviné ce qu'il supposerait, et l'on pouvait soutenir que Tyndall aurait dû le prévoir. Sa tactique consistant à présenter un convoi entier face à une attaque de sous-marins était bien connue de l'ennemi ; celui-ci savait aussi que son navire était l'*Ulysses* qui, seul de son espèce, avait été rendu familier, par la vue ou l'image, à tous les commandants de sous-marins de la Marine allemande ; ils savaient naturellement que c'était l'*Ulysses* qui conduisait le convoi FR 77 à Mourmansk. Tyndall aurait dû le prévoir.

Car le sous-marin qui avait torpillé le Cochella était le dernier et non le premier de la meute : Les autres se trouvaient au sud de celui qui avait fait jouer le piège, et bien à l'ouest du FR 77 – nettement au-delà de la portée de l'Asdic. Lorsque le convoi abattit dans cette direction, les sous-marins rallièrent sans se presser, pour lancer au fur et à mesure que les navires passeraient devant eux, à angle droit. La mer était calme, calme comme un étang, extraordinairement profonde et d'un bleu méditerranéen. Les rafales de neige de la nuit étaient passées. Loin, au sud-est, un brillant soleil s'élevait au-dessus de l'horizon, ses rayons étendant une large bande d'argent en travers de l'Arctique, éclairant intensément les navires couverts de neige dont la blancheur se détachait sur la mer et le ciel plus sombres. Les conditions étaient idéales, si l'on peut se servir du mot « idéal » pour qualifier le prologue d'un massacre.

Ce massacre aurait été inévitablement une destruction presque totale sans l'avertissement qui arriva presque trop tard. Un avertissement qui ne fut donné ni par le radar ni par l'Asdic ni par aucun des instruments d'une efficacité magique inventés par la science moderne, mais simplement par les yeux perçants d'un matelot âgé de dix-huit ans... et par les rayons du soleil levant envoyés par Dieu.

« Commandant ! Commandant !... » C'était le jeune Chrysler qui criait. Sa voix se brisa d'excitation tandis qu'il gardait les yeux collés aux puissantes jumelles fixées au poste de commande bâbord des projecteurs. « Quelque chose fait un signal dans le sud, commandant ! Il y a eu deux éclats... en voilà encore un !

— Où cela, mon garçon ? » cria Tyndall.

Dans son agitation, Chrysler avait oublié la règle par excellence sous laquelle le gisement doit être indiqué avant tout.

« À 50° par bâbord, amiral... non, 60... Je l'ai perdu de vue maintenant. »

Toutes les jumelles de la passerelle se tournèrent dans la direction indiquée. On ne voyait rien, absolument rien. Tyndall ferma lentement sa longue-vue avec un haussement d'épaules d'une éloquente incrédulité.

« Il y a peut-être vraiment quelque chose, dit le Gosse Kapok en hésitant. La mer ne pourrait-elle pas réfléchir un périscope faisant un rapide tour

d'horizon ? »

Tyndall le regarda, silencieux, sans expression, détourna les yeux et les fixa droit devant lui. Il paraissait au Gosse Kapok être devenu différent, étrange. Son visage fixé, d'une impassibilité de pierre, était celui d'un homme auquel sont confiés vingt navires et 5 000 vies et qui a déjà pris une décision erronée de trop.

« Le voilà de nouveau ! s'écria Chrysler. Deux éclats... non, trois éclats ? » Il était presque fou d'excitation, dansant de contrariété car il n'avait pas été cru. « Je les ai vus, amiral, vraiment, vraiment ! Oh ! je vous en prie, amiral ! »

Tyndall s'était retourné. Pendant dix longues secondes, il regarda Chrysler qui avait abandonné ses jumelles et se cramponnait de ses mains gantées à la porte grillée qui le séparait de l'amiral, en la secouant avec angoisse. Brusquement, Tyndall se décida :

« À gauche toute, commandant. Bentley... le signal ! »

Lentement, se fiant à la parole sans preuve d'un gamin de dix-huit ans, le FR 77 abattit vers le sud, lentement, un peu trop lentement. Soudain la mer grouilla de torpilles... Vallery en compta trente en autant de secondes. Elles couraient à faible immersion, et leurs sillages de bulles de plus en plus longs montaient rapidement à la surface et formaient comme des traînées de lait sur l'eau vitreuse, hampes délicatement éphémères pour des pointes aussi mortelles. Parallèles au centre, elles s'écartaient en éventail vers l'est et l'ouest pour embrasser la totalité du convoi. C'était un spectacle fantastique ; aucun homme, dans ce convoi, n'avait jamais rien vu de pareil.

En un moment, la confusion fut complète. Il n'y avait pas le temps de faire des signaux. C'était à chacun des navires d'éviter la destruction ; et la confusion était empirée par les navires du centre et des colonnes extérieures qui n'avaient pas encore aperçu les sillages.

Que tous s'échappassent était impossible : les torpilles étaient beaucoup trop serrées. Le croiseur Stirling fut, la première victime. À l'instant même où il semblait être à l'abri de tout danger – il était très en avant, de l'endroit où les torpilles étaient les plus nombreuses – il trébucha sous quelque coup de marteau-pilon invisible, embarda follement et revint vers l'est, une épaisse fumée au-dessus de son arrière. L'*Ulysses*, manié de main de maître, se coucha sous l'effet de sa barre et, grâce à la différenciation de ses grandes hélices, se fraya passage dans l'espace impossiblement étroit entre quatre torpilles, deux d'entre elles courant de chacun de ses côtés à quelques mètres : il continuait à être un navire chanceux. Les destroyers rapides, extrêmement manœuvrants, impeccablement commandés, se faufileurent hors de la zone dangereuse avec une facilité presque dédaigneuse, se redressèrent et mirent le cap vers le sud à la vitesse maximum.

Les navires marchands, grands, maladroits, relativement lents, furent moins heureux. Deux de la colonne de gauche, un pétrolier et un cargo, furent touchés ; miraculeusement, ils ne firent que trébucher sous le choc, puis reprirent leur marche. Il n'en fut pas de même du grand cargo qui les suivait immédiatement, ses cales bourrées et ses ponts couverts de chars. Il fut torpillé trois fois en trois secondes : il n'y eut pas de fumée, pas de flammes, pas d'explosion spectaculaire : fendu de l'arrière à l'avant, il coula rapidement, silencieusement, toujours d'aplomb sur sa quille, entraîné vers le fond par le seul poids du métal. Personne, sous les ponts, n'avait la moindre chance de s'échapper.

Un navire marchand de la colonne centrale, le Belle-Isle, fut torpillé au milieu. Il y eut deux explosions séparées – probablement parce qu'il avait été frappé deux fois – et il prit feu instantanément. En quelques secondes, il donna une forte bande sur tribord qui augmentait à chaque moment ; graduellement, ses lisses plongèrent dans l'eau, les embarcations, mises en dehors, touchant presque la surface. On vit douze, quinze hommes glisser le long des ponts en pente et des panneaux déjà à demi submergés, vers la plus proche embarcation. Désespérément, ils coupèrent les sangles qui la renaient, s'empilèrent dedans avec une hâte grotesquement comique, débordèrent pour éviter les bossoirs déjà sous l'eau, armèrent les avirons et se mirent à nager avec frénésie. Une minute à peine s'était écoulée depuis le début.

Une demi-douzaine de puissants coups d'aviron les écartèrent de l'arrière de leur navire sombrant ; deux de plus les conduisirent sous l'étrave oscillante du Walter A. Baddeley, son compagnon de transport de chars, sur la colonne de gauche. L'habileté manœuvrière qui avait sauvé le Baddeley ne put rien pour le salut de l'embarcation ; le petit bateau se fendit comme un jouet en bois d'allumettes et culbuta les hommes hurlants dans la mer glacée.

Tandis que la grande coque grise du Baddeley glissait rapidement devant eux, ils nagèrent avec une force insensée en dépit de leurs lourds vêtements arctiques. En de semblables circonstances, la raison disparaît : la pensée que, si grâce à un miracle accordé par Dieu, ils devaient éviter la guillotine de l'unique, énorme hélice du Baddeley, ce ne serait que pour mourir dix minutes plus tard du froid glacial de l'Arctique, ne leur vint pas à l'esprit. Mais il se trouva que ni le métal ni le froid ne causèrent leur mort. Ils luttèrent encore, presque à la hauteur de l'arrière, s'efforçant vainement d'éviter d'être happés par le tourbillon de l'hélice, quand les torpilles frappèrent le Baddeley, simultanément, en deux points proches, juste sur l'avant du gouvernail.

Pour des hommes à l'eau, à proximité d'une forte explosion sous-marine, il ne peut y avoir l'ombre d'un espoir : l'effet est inhumain, révoltant, choquant au-delà de toute expression ; en de pareils cas, des médecins expérimentés même des pathologistes, se contraignent avec difficulté à regarder ceux qui furent des êtres humains... Mais, comme si souvent dans l'Arctique, la mort

fut clémente envers les hommes de Belle-Isle, car ils moururent sans le savoir.

L'arrière du Walter A. Baddeley fut presque entièrement arraché. Des centaines de tonnes d'eau s'engouffraient déjà dans le trou béant, traversant des cloisons transversales rompues par l'explosion, enfonçant les portes étanches du compartiment de la machine et tirant le navire vers les profondeurs, par l'arrière, d'une traction régulière, ininterrompue, jusqu'à ce que la lisse de la poupe plongeât comme en le saluant dans l'Arctique qui l'attendait. Pendant un moment, il demeura immobile. Puis, se suivant rapidement, retentirent de l'intérieur de la coque d'abord une explosion assourdie et ensuite le fracas de tonnerre des massives chaudières arrachées à leurs socles. Presque immédiatement, l'arrière fracassé sursauta violemment et s'enfonça de plus en plus jusqu'à ce que la dunette disparût complètement et que l'étrave ruisselante se soulevât haut au-dessus de la mer. Mètre par mètre, l'angle d'inclinaison s'accroissait, l'arrière plongé à trente, soixante mètres sous la surface de la mer, l'étrave dressée presque aussi haut contre le bleu du ciel, soutenue par 15 0000 mètres cubes d'air pris au piège.

Le navire était exactement à 4° de la verticale lorsque la fin arriva. Il fut possible d'établir cet angle avec précision, car ce fut juste à cette seconde, à un demi-mille de distance, qu'à bord de l'*Ulysses* cliqueta, entre les mains gantées du médecin Nicholls, l'obturateur de son appareil photographique.

Un appareil qui capta l'image inoubliable d'un navire sombrant debout, presque verticalement, se détachant sur un ciel bleu pâle. Une image étrangement dépourvue de détails, à la seule exception de deux formes trapues, invraisemblablement suspendues en l'air : c'étaient des chars de 30 tonnes, détachés de leurs amarres, saisis au milieu de leur chute tandis qu'ils s'écrasaient sur la passerelle qui flottait dans la mer. À l'arrière-plan, il y avait l'arrière du Belle-Isle, l'hélice hors de l'eau, le pavillon marchand traînant nonchalamment dans la paisible mer.

Quelques secondes après avoir cliqueté, l'appareil fut emporté par un vent de tornade, fracassé contre une cloison, mais la pellicule demeura intacte. La panique des matelots de l'embarcation-était justifiée : dans sa cale n° 2, juste sur l'avant de l'incendie, le Belle-Isle portait plus de 1 000 tonnes de munitions pour chars... Nettement coupé en deux, il coula en moins d'une minute ; l'étrave du Baddeley, criblée de coups par l'explosion, glissa doucement derrière lui.

Les échos de l'explosion retentissaient encore au-dessus de la mer en diminuant quand ils parurent renvoyés par une série de détonations assourdies provenant du sud. À moins de deux milles de distance, le SIRRUS, le Vectra et le Viking, éblouissants de blancheur au soleil matinal, traçaient sur la mer un dessin follement compliqué avec les grenades sous-marines lancées de chaque côté de leur poupe. De temps en temps, l'un ou l'autre disparaissait presque derrière d'immenses geysers d'eau et d'écume et réapparaissait magiquement

tandis que les blanches colonnes s'affaissaient dans la mer :

Se joindre à la chasse, satisfaire son brûlant, primitif désir de vengeance fut la première impulsion de Tyndall. Le Gosse Kapok le regarda furtivement et s'étonna de la rigidité voûtée, de la bouche serrée aux lèvres invisibles, du visage que déformait une amère colère... dirigée surtout contre lui-même. Soudain, l'amiral se retourna :

« Bentley ! Signalez au Stirling... Rendez compte des dommages. »

Le Stirling était maintenant à plus d'un mille sur l'arrière mais tournait rapidement, à la vitesse d'au moins 20 nœuds.

« — Voie d'eau dans la machine arrière », lut bientôt Bentley « Soutes noyées mais légers dommages seulement à la coque. Reste maître de ma manœuvre. Servo-moteur en avarie. Je gouverne à bras, ça va. »

— Remercions-en Dieu ! Signalez : « Remplacez-moi : route à l'est... » Allons, commandant, aidons Orr à se débattre contre ces assassins ! »

Le Gosse Kapok le regarda avec un désarroi soudain.

« Amiral !

— Oui, oui, pilote, qu'est-ce qu'il y a ? fit Tyndall sèchement, avec impatience.

— Eh bien, ce premier sous-marin, hasarda Carpenter. Il ne peut être à beaucoup plus d'un mille au nord. Ne devrions-nous pas ?...

— Dieu Tout-Puissant ! s'écria Tyndall furieux. Essayez-vous de me dire... » Il s'interrompit brusquement, dévisagea Carpenter un long moment. « Qu'avez-vous dit, pilote ?

— Le sous-marin qui a coulé le pétrolier, amiral, dit lentement Carpenter il peut maintenant avoir rechargé ses tubes et il se trouve dans une position excellente...

— Evidemment, évidemment », marmotta Tyndall.

Il passa sa main devant ses yeux et jeta un regard sur Vallery dont la tête était tournée de l'autre côté. La main repassa devant les yeux las.

« Vous avez tout à fait raison, pilote, tout à fait raison. » Il s'arrêta, puis sourit : « Comme toujours, le diable vous emporte ! »

L'*Ulysses* ne trouva rien au nord. Le sous-marin qui avait coulé le *Cochella* et fait jouer le piège avait sagement décampé. Pendant qu'ils inspectaient la zone, ils entendirent une canonnade et virent la fumée s'élever des pièces du *Sirrus*.

« Demandez-lui pourquoi il fait toutes ces histoires », ordonna Tyndall avec irritation.

Le Gosse Kapok sourit à part lui : le vieux avait encore de la vitalité de

reste.

« Vectra et Viking ont endommagé, et probablement détruit sous-marin, dit le message. Vectra et moi en avons coulé un autre, venu en surface. Et vous ? »

« — Et vous ! » éclata Tyndall. Quelle satanée insolence ! « Et vous ? » Il aura le plus vieux, le plus infect dragueur de Scapa pour son prochain commandement... Tout cela est de votre faute, pilote !

— Oui, amiral. Je vous demande pardon. Peut-être ne pose-t-il cette question que dans un esprit... euh... d'anxieuse sollicitude.

— Vous plairait-il d'être son navigateur dans son prochain commandement ? » demanda Tyndall, menaçant.

Le Gosse Kapok se retira dans la chambre des cartes.

« Carrington !

— Amiral ? »

Le commandant adjoint était comme il l'était invariablement, l'œil clair, bien rasé, compétent, éveillé. Sa peau jaunâtre comme l'est celle de tous ceux qui ont passé trop d'années sous le soleil tropical, n'était pas marquée par la fatigue. Il n'avait pas dormi depuis trois jours.

« Que pensez-vous de cela ? » demanda l'amiral en désignant au nord-ouest des nuages gris curieusement laineux qui masquaient l'horizon.

Devant eux, la mer s'assombrissait jusqu'à l'indigo sous de petites bouffées de vent soufflant du nord.

« Difficile à dire, répondit lentement Carrington. Pas de gros temps, c'est certain... J'ai déjà vu cela, amiral : des nuages bas, tortillés, arrivant par une belle matinée avec une élévation de la température. C'est très fréquent dans les Aléoutiennes et la mer de Bering... et là, cela signifie du brouillard, une brume épaisse.

— Et vous, commandant ?

— Aucune idée, amiral », dit Vallery en secouant la tête avec décision. La transfusion de plasma semblait lui avoir fait du bien. « C'est nouveau pour moi... je n'avais encore jamais vu cela.

— Je le pensais, grommela Tyndall. Moi non plus, c'est pourquoi j'ai interrogé Carrington en premier... Si vous croyez que c'est du brouillard qui va se lever, faites-le-moi savoir, n'est-ce pas ? Je ne peux me permettre de laisser éparpillés à travers la moitié de l'Arctique le convoi et les escorteurs si le temps se bouche. Quoique, ajouta-t-il avec amertume, je croie qu'ils seraient rudement moins en danger sans nous !

— Je peux vous le dire dès à présent, amiral. » Carrington possédait le don rare de pouvoir énoncer une affirmation calmement indiscutable sans offenser

le moins du monde. « C'est du brouillard.

— Assez vraisemblable, dit Tyndall qui ne mettait jamais en doute la parole de Carrington. Dépêchons-nous de filer. Bentley, signalez aux destroyers : « Rompez engagement, Ralliez convoi. » Ah ! et puis, Bentley, ajoutez le mot « Immédiatement ». Il se tourna vers Vallery : « À l'adresse du commandant Orr. »

Moins d'une heure après, les navires et les escorteurs avaient repris leurs postes, faisant d'abord route au nord-est afin d'éviter d'autres meutes sur le parallèle 70. Au sud-est, le soleil continuait à briller, mais les premières vrilles de brume, froide et humide tournoyaient déjà autour du convoi. La vitesse avait été réduite à 6 nœuds ; tous les navires avaient filé des bouées de brume.

Tyndall frissonna et descendit tout ankylosé de son fauteuil tandis que résonnait le sifflet de la fin d'alerte. Il franchit la porte et s'arrêta dans la courative. Posant une main gantée sur l'épaule de Chrysler, il l'y laissa, et le jeune garçon se retourna surpris.

« Je voulais simplement jeter un coup d'œil sur vos yeux, mon petit gars, dit-il en souriant. Nous leur devons une rude chandelle. Merci beaucoup... nous ne l'oublierons pas. »

Il regarda longuement le jeune visage, oublia sa propre fatigue et jura doucement, pris d'une soudaine compassion en voyant les yeux aux paupières rougies d'insomnie et les joues pâles et maigres qui s'empourpraient d'un plaisir embarrassé.

« Quel âge avez-vous, Chrysler ? demanda-t-il brusquement.

— Dix-huit ans, amiral... dans deux jours. »

La voix, au doux accent de l'Ouest, semblait presque empreinte de défi.,

« Il aura dix-huit ans... dans deux jours ! répéta lentement Tyndall, se parlant à lui-même. Bon Dieu ! Bon Dieu du ciel ! »

Sa main retomba et il gagna d'une marche lasse l'abri arrière, y entra en refermant la porte derrière lui.

« Il aura dix-huit ans dans deux jours », répéta-t-il comme un homme en transe.

Vallery se souleva sur sa couchette.

« Qui ? demanda-t-il. Le jeune Chrysler ? »

Tyndall inclina tristement la tête.

« Je le sais, dit Vallery. Je sais ce qu'il en est... Il a fait de bonne besogne aujourd'hui. »

Tyndall s'effondra dans un fauteuil. Sa bouche se tordit de rancœur.

« Lui seul... Grand Dieu, quel gâchis ! » Il tira fortement sur une cigarette, les yeux fixés par terre. « Dix bouteilles vertes accrochées à un mur, murmura-t-il d'un ton absent.

— Je vous demande pardon, amiral ?

— Quatorze navires sont partis de Scapa, dix-huit de Saint-John, ils composaient le FR 77, dit Tyndall à voix basse. Trente-deux navires en tout. Et maintenant... » Il s'arrêta. « Maintenant il y en a dix-sept... dont trois sont endommagés. Je compte le Tennessee Adventurer comme une épave... » Il émit un juron violent. « Comme je déteste laisser des navires ainsi, formant des cibles immobiles pour n'importe quel assassin... » Il tira de nouveau une bouffée de sa cigarette. « Je me conduis admirablement, n'est-ce pas ?

— Ah ! quelle sottise, amiral ! dit Vallery, impatient, presque en colère. Ce n'est pas de votre faute si les porte-avions ont été obligés de retourner à la base.

— Ce qui veut dire que le reste est de ma faute ? ' » Tyndall sourit légèrement et leva une main pour empêcher une protestation automatique. « Je vous demande pardon, Dick, je sais que telle n'était pas votre pensée... Mais c'est vrai, c'est vrai. Six navires marchands perdus en dix minutes... six ! Et nous n'aurions pas dû en perdre un seul. »

La tête baissée, les coudes sur les genoux, il appuya ses paumes contre ses yeux épuisés.

« Le contre-amiral Tyndall, maître en stratégie, conti-nua-t-il doucement... modifie la route du convoi pour aller cogner contre un croiseur lourd, la modifie de nouveau pour se trouver nez à nez avec la plus grande meute de sous-marins que j'aie jamais connue, et juste à l'endroit où l'Amirauté avait annoncé qu'elle serait... Peu importe ce que le vieux Starr me fera quand je reviendrai, je ne m'en plaindrai pas... Plus maintenant, pas après ça... »

Il se remit debout lourdement. La lumière de l'unique ampoule atteignit son visage. Vallery fut choqué de le voir aussi changé.

« Où allez-vous maintenant, amiral ? demanda-t-il.

— Sur la passerelle. Non, non, restez ici, Dick. » Il essaya de sourire, mais son sourire ne fut qu'une brève grimace. « Laissez-moi en paix pendant que je réfléchis à ma prochaine erreur de calcul. »

Il ouvrit la porte et s'arrêta net en entendant siffler des obus tout près au-dessus d'eux tandis que le rappel aux postes de combat résonnait à travers le brouillard.

Tyndall se retourna lentement vers l'intérieur de l'abri.

« On dirait que je l'ai déjà commise », dit-il d'un ton amer.

VENDREDI MATIN

Tyndall vit que le brouillard les entourait déjà complètement. Depuis la dernière forte chute de neige de la nuit, la température n'avait cessé de s'élever rapidement. Mais elle n'avait enjôlé que pour tromper : l'enveloppement gluant, glacial du brouillard paraissait maintenant doublement froid.

Il franchit la porte en hâte, Vallery sur ses talons. Turner, son casque d'acier à la main, était sur le point de se rendre à la hune de télépointage arrière. Tyndall étendit la main et l'arrêta :

« Qu'est-ce que c'est, Turner ? demanda-t-il. Qui a tiré ? Où ? D'où cela provient-il ? »

— Je ne sais pas, amiral. Les obus provenaient plus ou moins de l'arrière. Mais je me doute rudement bien de qui c'est. » Il regarda pensivement l'amiral pendant un long moment. « Notre ami d'hier soir est revenu. »

Il se retourna brusquement et quitta la passerelle. Tyndall le suivit du regard, perplexe, ne comprenant pas. Puis, un juron furieux lui échappa et il bondit vers le téléphone du radar.

« Passerelle. Ici l'amiral. Le capitaine Bowden tout de suite ! »

Le haut-parleur crépita aussitôt.

« Ici, Bowden, amiral.

— Que diable faites-vous là en bas ? fit Tyndall d'une voix basse et dure. Vous dormiez, ou quoi ? Nous sommes en train d'être attaqués, lieutenant Bowden, par un navire de surface. C'est peut-être une nouvelle pour vous. »

Il s'arrêta et se baissa tandis qu'une autre salve hurlait au-dessus de sa tête et s'écrasait dans l'eau à moins de 800 mètres sur l'avant ; l'écume rejaillit en cascade sur les ponts d'un navire marchand, momentanément aperçu dans une étroite éclaircie entre deux bandes de brouillard. Tyndall se redressa promptement et cria dans le microphone :

« Il a notre distance. Au nom de Dieu, Bowden, où est-il ? »

— Je le regrette, amiral, répondit Bowden très calme, nous ne semblons pas pouvoir le saisir. Nous avons toujours l'Adventurer sur nos écrans et son relèvement ne paraît que très légèrement modifié... approximativement 300... Je suppose que le navire ennemi est encore caché par l'Adventurer, ou, s'il est plus près, il se trouve sur le relèvement direct de l'Adventurer.

— À quelle distance ? aboya Tyndall.

— Pas près, amiral. Très proche de *l'Adventurer*. Nous ne pouvons distinguer ni par la taille ni par la distance. »

Tyndall laissa le porte-voix osciller et, se tournant vers Vallery :

« Est-ce que Bowden pense vraiment me faire croire cette histoire ? demanda-t-il avec irritation. Une coïncidence comme il ne doit pas y en avoir une sur un million : un navire ennemi choisissant et conservant la seule position possible qui le cache à notre radar. Fantastique ! »

Vallery le regarda, son visage complètement inexpressif.

« Eh bien ? fit Tyndall impatiemment. C'est invraisemblable, n'est-ce pas ?

— Non, amiral, répondit tranquillement Vallery. Pas vraiment. Et ce n'a pas été accidentel. La meute a dû faire connaître par radio à ce navire notre relèvement et notre route. Le reste était facile. »

Tyndall le regarda un long moment, ferma les yeux et agita la tête par petites saccades brusques et furieuses. C'était un geste composé d'autocritique, de la condamnation de son incrédulité et d'un effort pour rendre clair un esprit épuisé de fatigue. Par le diable, un enfant de six ans l'aurait compris... Un obus tomba en sifflant à peine à 50 mètres par tribord. Tyndall ne tressaillit pas ; il n'aurait pu ni l'entendre ni le voir.

« Bowden ? »

Il avait repris le téléphone.

« Amiral ?

— Pas de changement sur l'écran ?

— Non, amiral, aucun.

— Et vous êtes toujours du même avis ?

— Oui, amiral. Ce ne peut pas être autre chose.

— Et près de *l'Adventurer*, dites-vous ?

— Très près, selon moi.

— Mais, bon Dieu, *l'Adventurer* doit être à 10 milles sur notre arrière, maintenant !

— Oui, amiral, je le sais. L'ennemi est à la même distance.

— Quoi ! Dix milles ! Mais, mais...

— Il tire au radar, amiral », dit Bowden en l'interrompant. Et soudain la voix métallique eut un ton fatigué. « Il doit certainement le faire. Il nous repère aussi par radar, ce qui explique pourquoi il se maintient sur notre relèvement de *l'Adventurer*. Et il est extrêmement précis... Je crains, amiral, que son radar soit au moins aussi bon que le nôtre... »

Le haut-parleur se tut. Dans le soudain silence de la passerelle, un bruit

d'ébonite fracassée parut anormalement fort tandis que le récepteur tombait de la main de Tyndall et se brisait en cent morceaux. Sa main tâtonna et s'accrocha à un tuyau de vapeur comme pour y prendre un point d'appui. Vallery s'avança vers lui, les bras étendus, plein de sollicitude, mais Tyndall passa devant lui sans le voir. Tel un vieillard à bout de forces, tel un homme dont les vieux os et les vieux muscles avaient depuis longtemps perdu toute leur vigueur, il traversa lentement la passerelle en traînant les pieds, ignorant une douzaine d'yeux interloqués, et se hissa sur son haut fauteuil.

« Imbécile, se dit-il avec acrimonie, oh ! satané vieil imbécile ! » Il ne se pardonnerait jamais, non, jamais, jamais. Depuis le début, il avait été deviné par l'ennemi, surpassé, ses manœuvres toutes déjouées. L'ennemi l'avait emmené promener pour lui faire son affaire, pour le rendre encore plus ridiculement idiot que son Créateur n'en avait eu l'intention ! Le radar ! Naturellement, c'était cela ! Avoir stupidement supposé que le radar allemand était resté l'instrument limité, élémentaire que les rapports de l'Amirauté et du Service des renseignements de l'Aviation avaient décrit l'année précédente ! Ils avaient un radar aussi bon que le radar britannique. Aussi bon que celui de l'*Ulysses*... et tout le monde avait cru que l'*Ulysses* était incomparablement le meilleur – en fait, le seul bon – navire à radar du monde. Aussi bon que le nôtre... probablement bien meilleur. Mais cette pensée lui était-elle jamais venue ? Tyndall se tordait de chagrin, l'esprit au supplice, se détestant lui-même. Et alors, ce matin, la liquidation : 6 navires, 300 hommes envoyés par le fond. « Puisse Dieu te le pardonner, Tyndall, songeait-il, puisse Dieu te le pardonner. C'est toi qui les y as envoyés... le radar ! »

Hier soir, par exemple, quand l'*Ulysses* avait cru lancer l'ennemi sur une fausse piste vers l'est, le croiseur allemand était obligeamment resté derrière lui, parfait repoussoir au génie de Tyndall !... Il gémit de mortification. Cet Allemand derrière lui, avait tiré capricieusement, comme au hasard, chaque fois que l'*Ulysses* disparaissait derrière un écran de fumée. Il avait agi de la sorte pour dissimuler l'efficacité de son radar et le fait que, au moins durant la première demi-heure, il avait suivi la piste du convoi qui s'échappait au nord-nord-ouest... ce qui lui avait été d'autant plus facile que Tyndall avait expressément défendu de zigzaguer !

Et ensuite, quand l'*Ulysses* avait décrit des cercles si ingénieux, d'abord vers le sud, puis, de nouveau, vers le nord, l'ennemi devait l'avoir eu sur son écran constamment. Et plus tard, le trompeur trompé à outrance par la retraite feinte de l'ennemi vers le sud-est !... Presque certainement, il avait dû, lui aussi, revenir vers le nord et saisir au bord de son écran le croiseur britannique au moment où il disparaissait, calculer sa route d'interception avec celle du convoi et radiotélégraphier à la meute de sous-marins, la poster presque à un mètre près.

Et maintenant, enfin, la dernière insulte, le dernier coup à ce qui pouvait lui rester de fierté. L'ennemi avait ouvert le feu à l'extrême limite de sa portée,

mais avec une précision extrême – trahissant le fait que son tir était réglé par radar. Et la seule raison devait en être la conviction de l'ennemi que l'*Ulysses* arrivait à l'inévitable conclusion que son adversaire était muni d'un radar d'une grande sensibilité. L'inévitable conclusion ! Tyndall n'avait même pas commencé à le suspecter ! Lentement, indifférent à la douleur, il pilonna de son poing le bord du pare-brise. Dieu ! quel aveugle, follement stupide imbécile il avait été ! « Six navires, 300 hommes. Des centaines de chars et d'avions, des millions de litres d'essence perdus pour la Russie ; combien de milliers de soldats et de civils russes morts en plus cela représentait-il ? Et les familles brisées, affligées, songea-t-il avec incohérence, à travers toute la Grande-Bretagne, des familles en deuil ; les télégraphistes à bicyclette apportant les sinistres nouvelles aux petites maisons des vallées galloises, le long des chemins boisés du Surrey, aux foyers isolés des îles occidentales où brûlent des feux de tourbe, aux chaumières blanchies à la chaux des comtés de Donegal et d'Antrim ; et on pleurerait aussi des morts dans les vastes étendues du Nouveau Monde, depuis Terre-Neuve et le Maine jusqu'aux rives lointaines du Pacifique. Ces familles ne sauraient jamais que c'était lui, Tyndall, qui avait si criminellement gaspillé les vies des maris, des frères, des fils... et cela était pire que pas de consolation du tout. »

« Commandant Vallery ? »

La voix de Tyndall n'était qu'un rauque murmure. Vallery traversa la passerelle, se plaça auprès de lui, toussant péniblement quand le brouillard tourbillonnant atteignit son nez et sa gorge, lancinant ses poumons enflammés. La détresse de Tyndall pouvait être mesurée au fait qu'il n'enregistra pas l'évidente souffrance de Vallery.

« Ah ! vous voilà, commandant, il faut détruire ce croiseur ennemi.

— Oui, amiral. Comment ?

— Comment ? » Le visage de Tyndall encadré dans le capuchon emperlé d'humidité de son duffel-coat, était hâve et gris, mais il réussit à esquisser l'ombre d'un sourire. « Autant se faire pendre pour quelque chose... Je propose de détacher les escorteurs – y compris nous-mêmes – et de mettre la main sur lui. Un simple exercice tactique... peut-être même à la portée limitée de ma capacité. »

Il s'interrompit brusquement, regarda par-dessus bord, puis se baissa rapidement : un obus avait éclaté dans l'eau – chose rare – à quelques mètres seulement, faisant jaillir une douche d'embruns sur la passerelle.

« Nous – le Stirling et nous-mêmes, le prendrons par le sud ; nous accaparons son feu et son radar. Orr et ses vaillants gaillards l'aborderont par le nord. Par ce brouillard, ils s'en approcheront très près avant de lâcher leurs torpilles. Les conditions sont très défavorables à un navire isolé... il ne devrait pas avoir beaucoup de chances de s'en tirer.

— Tous les escorteurs, dit Vallery d'une voix blanche. Vous proposez de détacher tous les escorteurs ?

— C'est exactement cela que je propose de faire, commandant.

— Mais... mais peut-être est-ce exactement ce qu'il désire, protesta Vallery.

— Suicide ? Une mort glorieuse pour la Patrie ? Ne croyez pas cela, railla Tyndall. Ce genre de chose est passé de mode avec Langesdorff et Middlemann.

— Non, amiral ! dît Vallery avec impatience. Il veut nous attirer afin de laisser le convoi sans protection.

— Eh bien, quel en serait l'inconvénient ? Qui le découvrira dans ce brouillard ? Voyons, sans leurs bouées de brume, nos navires eux-mêmes ne pourraient se voir les uns les autres. Je suis donc bigrement sûr que personne d'autre ne les verrait.

— Non ? riposta aussitôt Vallery. Eh bien, si un autre croiseur allemand était muni d'un radar ? Ou même une autre meute de sous-marins ? L'un ou l'autre pourrait être en contact par radio avec celui qui tire sur nous... et qui connaît notre route à une minute près !

— En contact par radio ? Mais, notre T.S.F. intercepte sûrement tout ce qui passe.

— Oui, en effet. Mais il paraît que ce n'est pas facile sur les ondes très courtes. »

Tyndall grogna et ne dit rien. Il se sentait désespérément fatigué et l'esprit confus ; sans la volonté ni la fatuité de poursuivre la discussion. Mais Vallery rompit le silence, les rides verticales entre ses sourcils profondément creusées par l'inquiétude.

« Pour quelle raison notre ami resterait-il ainsi derrière nous à nous lancer des obus par-ci par-là sinon pour nous pousser à prendre une route déterminée ? Cette façon de tirer réduit de 90 % ses chances de nous atteindre et met la moitié de ses canons hors de jeu.

— Peut-être s'attend-il à ce que nous fassions ce raisonnement, dit Tyndall en s'efforçant de penser, de sortir de son brouillard mental aussi nébuleux que la brume humide qui tournoyait autour de lui. Peut-être espère-t-il nous effrayer au point de modifier notre route – vers le nord, naturellement – où une meute de sous-marins peut très bien se trouver.

— Possible, possible, concéda Vallery. D'autre part, il a pu aller plus loin : peut-être veut-il nous pousser à être trop malins pour notre bien. Il pourrait vouloir nous faire croire à une intention évidente que nous chercherions à déjouer en continuant notre route... ce qui serait exactement ce qu'il veut nous voir faire... Il n'est pas un imbécile... nous le savons à présent. »

Qu'était-ce donc que Brooks avait dit à Starr, il y a une éternité, à Scapa ? « Cette sensation subtile... ce supplice raffiné... chacune des cellules du cerveau tendue au point de se briser, vous poussant au bord de la démence. »

Tyndall se demanda confusément comment Brooks avait pu connaître cet état et le décrire avec une telle précision. En tout cas, il savait maintenant ce que c'est que d'avoir atteint la limite où la tête douloureuse refuse ses services, où penser ressemble aux efforts d'un aveugle se débattant dans une mer de mélasse. Vaguement, il se dit que ce devait être le premier – ou était-ce le dernier ? – symptôme d'une dépression nerveuse. Dieu seul savait à quel point elles avaient été nombreuses à bord de l'*Ulysses* ces derniers mois... Mais il était toujours l'amiral... il devait faire quelque chose, dire quelque chose.

« Les suppositions ne servent à rien, Dick », dit-il. Vallery lui jeta un vif coup d'œil : sur la passerelle le vieux Giles ne l'avait jamais encore appelé autrement que « commandant ». « Et il faut que nous fassions quelque chose. Nous laisserons le Vectra, comme un don propitiatoire à nos consciences. Pas plus. Il nous faut au moins deux destroyers pour faire les sales besognes. Bentley, prenez ce signal pour la T.S.F. « À tous les escorteurs et au commodore Fletcher sur le Cape Hatteras... »

Au bout de dix minutes, les quatre navires de guerre, fonçant vers le sud-est à travers l'impénétrable mur de brouillard, avaient diminué de moitié la distance qui les séparait de l'ennemi. Le Stirling, le Viking et le Sirrus demeuraient en constante communication par radio avec l'*Ulysses*, car ils avançaient comme des aveugles dans un invisible monde gris, et il leur servait d'yeux et d'oreilles.

« Radar-passerelle. Radar-passerelle. » Automatiquement, tous les regards se tournèrent vers le haut-parleur. « L'ennemi abat vers le sud ; il augmente de vitesse.

— Trop tard ! » cria Tyndall d'une voix enrouée. Il serrait les poings, les yeux éclairés de triomphe. « Manœuvré trop tard ! »

Vallery ne dit rien. Des secondes passèrent ; l'*Ulysses* poursuivit sa marche à travers le brouillard froid et la mer glaciale. Soudain, le haut-parleur reprit :

« L'ennemi a tourné de 180°. Il se dirige au sud-est. Vitesse 28 nœuds.

— 28 nœuds ? Il s'enfuit ! » Tyndall semblait avoir fait un nouveau bail avec la vie. « Commandant, je propose que le Sirrus et l'*Ulysses* avancent vers le sud-est à la vitesse maxima, engagent et ralentissent l'ennemi. Demandez à la radio de signaler à Orr. Demandez au radar la route de l'ennemi. »

Il s'arrêta et attendit impatiemment la réponse.

« Radar-passerelle. Route au 312. Cap stable. Je répète : cap stable.

— Cap stable, répéta Tyndall. Commandant, commencez à tirer au radar. Nous l'avons, nous l'avons ! s'écria-il avec joie. Il a attendu trop longtemps ! Nous le tenons, commandant ! »

De nouveau Vallery resta silencieux. Tyndall le regarda, mi-perplexe, mi-fâché.

« Eh bien, vous n'êtes pas d'accord ? »

— Je ne sais pas, dit Vallery en secouant la tête avec hésitation. Je ne sais pas du tout. Pourquoi a-t-il attendu aussi longtemps ? Pourquoi n'a-t-il pas fait demi-tour et filé dès la minute où nous avons quitté le convoi ?

— Trop sûr de lui-même ! grommela Tyndall.

— Ou trop sûr d'autre chose, dit lentement Vallery. Peut-être a-t-il voulu s'assurer que nous le suivrions. ». Tyndall grogna de nouveau d'exaspération, fit mine de parler, puis se tut tandis que le recul de la tourelle « A » faisait trembler l'*Ulysses*. Pendant un moment, sur le gaillard d'avant, le brouillard se dissipa sous l'effet de l'intense chaleur de l'explosion de cordite. Au bout de quelques secondes, le linceul gris s'était reconstitué.

Puis, magiquement, une éclaircie se fit entre l'épaisse bande de brouillard qui avait roulé sur eux et la suivante, et ils aperçurent le Sirrus, exactement par le travers, fonçant vers le sud-est à une vitesse un peu supérieure à 34 nœuds. Le Stirling et le Viking étaient déjà perdus dans le brouillard sur l'arrière.

« Il est trop près, dit sèchement Tyndall. Pourquoi Bowden ne nous l'a-t-il pas dit ? Nous ne pouvons prendre l'ennemi en tenaille de cette façon. Signalez au Sirrus : « Gouvernez au 317 pendant cinq minutes. » La même chose pour nous, commandant ; 5° plus au sud, puis reprenez la route. »

Il s'était à peine rassis dans son fauteuil, et l'*Ulysses*, de nouveau enveloppé de brouillard, commençait seulement à obéir à la barre quand le haut-parleur de la T.S.F. se fit entendre :

« T.S.F. passerelle. T.S.F. passerelle... »

Les pièces de 155 jumelles de la tourelle « B » rugirent en un unisson assourdissant, lançant des flammes et de la fumée dans le brouillard. Simultanément, une explosion formidable souleva le plancher de caillebotis sous les pieds des hommes de la passerelle, les précipitant de tous côtés, les uns contre les autres, contre du métal qui blessait les chairs et brisait les os, dans la confusion la plus affreuse, leurs esprits paralysés par le choc, tandis que, les tympanes déchirés par la déflagration, la gorge et les narines brûlées par d'âcres vapeurs, les yeux aveuglés par une dense fumée noire, leurs corps luttaient pour se réorienter.

Et, au milieu de ce tumulte, la voix calme, impersonnelle de l'émetteur de la T.S.F. répétait son inintelligible message.

Graduellement, la fumée se dissipa. Tyndall, que l'explosion avait arraché de son fauteuil et projeté jusqu'au centre de l'abri de navigation, se releva en titubant. Il secoua la tête, stupéfié, songeant qu'il devait être plus solide qu'il ne l'imaginait pour avoir franchi toute cette distance sans se rappeler comment. Ce poignet-là semblait être drôlement emmanché... avec surprise, il se rendit compte que c'était le sien. Pourtant, il ne lui faisait pas mal du tout. Et, devant lui, surgit le visage de Carpenter : son pansement était parti ; la blessure qu'il avait reçue la nuit de la grande tempête s'était rouverte et un masque de sang lui couvrait la figure... Cette femme de Henley dont il parlait toujours, que dirait-elle en le voyant ainsi ? Pourquoi la T.S.F. ne cesse-t-elle pas sa lamentation ?

Soudain, ses idées s'éclaircirent.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Il regarda avec incrédulité le plancher tordu et l'asphalte brisée sous ses pieds. Il lâcha l'habacle auquel il s'était accroché pour se redresser et avança vers l'avant ; son sens de l'équilibre avait confirmé ce que ses yeux refusaient de croire : toute la passerelle de navigation était inclinée sous un angle de 15°.

« Qu'est-ce que c'est, pilote ? demanda-t-il d'une voix rauque qu'il ne reconnut pas lui-même. Au nom de Dieu, que s'est-il passé ? Une explosion de culasse dans la tourelle « B » ?

— Non, amiral » Carpenter passa son avant-bras sur ses yeux : la manche de kapok s'en détacha rouge sang. « Un coup direct, en plein dans les superstructures.

— Il a raison, amiral », dit Carrington qui, penché loin en dehors de l'abri, regardait vers le bas avec attention. Même à ce moment, Tyndall s'émerveilla du calme de l'homme, de sa maîtrise de soi-même presque inhumaine. « Et un coup dur. Il a démolé les pom-poms avant, et, juste en dessous de nous, il y a un trou de la grandeur d'une portée... Il doit y avoir un rude gâchis à l'intérieur. »

Tyndall entendit à peine les derniers mots. Agenouillé auprès de Vallery, il lui soutenait la tête de son bras indemne. Ratatiné contre la grille, le commandant était à peine conscient, son souffle stercoreux, interrompu par des convulsions : il suffoquait, les poumons pleins de sang. Son visage était d'une pâleur mortelle.

« Faites Venir Brooks, Chrysler... je veux dire le médecin-chef ! cria Tyndall. Immédiatement !

— T.S.F.-passerelle. T.S.F.-passerelle. Accusez réception, s'il vous plaît. »

La voix était hâtive, moins impersonnelle, anxieuse malgré son caractère anonyme.

Chrysler raccrocha le récepteur et regarda l'amiral d'un air tourmenté.

« Eh bien ? fit Tyndall. Est-ce qu'il monte ?

On ne répond pas, amiral... Je crois que la ligne est détruite.

— Eh bien, nom de Dieu ! rugit Tyndall. Que faites-vous ici ? Allez le chercher. Prenez le commandement, Carrington, voulez-vous ? Bentley, faites venir le commandant en second sur la passerelle.

— T.S.F.-passerelle. T.S.F.-passerelle... » Tyndall foudroya le haut-parleur d'un regard exaspéré, puis, s'immobilisa tandis que la voix continuait : « Nous avons été touchés à l'arrière. Sécurité annonce que le poste du chiffre est détruit. Les bureaux du radar 5 et 7 sont détruits. La cantine démolie. Le télépointeur arrière sérieusement endommagé.

— Le télépointeur arrière ! » s'écria Tyndall. Il jura et enleva ses gants, tressaillant de la souffrance que lui infligeait sa main fracturée. Doucement, il posa la tête de Vallery sur ses gants en guise d'oreiller et se releva lentement.

« Le télépointeur arrière ! Et Turner y est ! Mon Dieu, j'espère... »

Il s'interrompit et se mit à courir en titubant vers l'arrière de la passerelle. Quand il l'eut atteint, il s'appuya d'une main à la rampe de l'échelle et scruta l'arrière avec appréhension.

Tout d'abord, il ne put rien voir, pas même la cheminée arrière, et le mât. Le brouillard gris était trop dense, trop opaque. Puis, soudain, pendant un bref instant, une petite bouffée d'un vent glacial dissipa le voile de fumée au-dessus des superstructures. La main de Tyndall serra convulsivement la rampe au point que ses articulations blanchirent.

Les superstructures arrière avaient disparu. À leur place, il voyait une masse confuse d'acier tordu, avec la tourelle « X », normalement invisible de la passerelle, se dressant au-delà, apparemment indemne. Mais tout le reste avait été supprimé : bureaux du radar, poste du chiffre, bureau de police, cantine, probablement la plus grande partie de la cuisine arrière. Rien, personne ne pouvait y avoir survécu. Miraculeusement, le mât tronqué, restait encore debout, mais, immédiatement derrière, perchée tout de travers sur ces monceaux de ferraille se dressait la tourelle de commandement, brisée et grotesquement penchée selon un angle de 60°, ayant perdu son télémètre. Et c'était là qu'avait été le capitaine de frégate Turner.

... Tyndall oscilla dangereusement au sommet de l'échelle, secoua la tête pour éclaircir ses idées embrumées et força ses yeux troublés à se fixer. Il reconnut immédiatement le sombre visage maigre : c'était le quartier-maître timonier Davies. Son visage était blanc, son souffle court et rapide. Il ouvrit la bouche pour parler, puis, s'arrêta, les yeux fixés sur la rampe.

« Votre main, amiral ! dit-il en levant la tête vers Tyndall. Votre main ! Vous n'avez pas de gants, amiral !

— Non ? fit Tyndall, comme légèrement étonné d'avoir une main. Non, je

n'en ai pas, merci, Davies. » Il retira sa main de l'acier gelé et regarda sans curiosité sa chair saignante. « Ça ne fait rien. Qu'y a-t-il, mon garçon ?

— La salle de direction de la chasse, amiral ! » Les yeux de Davies s'assombrirent d'horreur à ce souvenir. « C'est là que l'obus a éclaté. Elle... elle a simplement disparu et la salle des positions au-dessus... »

Sa voix hésitante s'arrêta, couverte par le bruit des canons de la tourelle « A ». Il semblait étrange que le principal armement demeurât efficace...

« J'arrive du télépointage arrière et de la salle de position, continua Davies plus calmement. Ils... eh bien, ils n'ont eu aucune chance...

— Y compris le commandant Westcliffe demanda Tyndall tout en se rendant vaguement compte qu'il était inutile de s'accrocher à des brins d'herbe.

— Je ne sais pas, amiral. Ce n'est que bribes et morceaux dans le télépointeur. Mais, s'il y était...

— Il y était sûrement, dit Tyndall, lourdement. Il ne la quittait jamais quand on était aux postes de combat... »

Il s'interrompt brusquement, ses mains à vif se serrant involontairement tandis que retentissaient le cri aigu et le choc de l'éclatement d'obus à haute capacité d'explosif, en une cacophonie d'une effrayante proximité.

« Mon Dieu ! murmura Tyndall. Il était près, celui-là. Davies ! Que diable ! »

Sa voix s'étrangla en un grognement de douleur, ses bras battirent l'air, puis son dos s'écrasa sur le pont de la passerelle, ce qui lui restait de souffle coupé. Silencieusement, convulsivement, propulsé par des pieds aux mouvements désespérés et par la puissante poussée de ses bras sur la rampe, Davies venait de gravir d'un bond les trois derniers échelons de l'échelle, sa tête et ses épaules heurtant le corps de l'amiral avec une force irrésistible. Et maintenant, Davies était tombé lui aussi, étendu de tout son long sur le pont en travers des jambes de Tyndall. Il demeura parfaitement immobile.

Lentement, son souffle lui torturant les poumons, Tyndall sortit des noires profondeurs de l'évanouissement. Aveuglément, instinctivement, il essaya de se remettre sur son séant, mais sa main fracturée s'effondra sous le poids de son corps. Ses jambes paraissaient être paralysées des pieds jusqu'à la taille. Le brouillard s'était dissipé, maintenant, et d'aveuglants éclairs de couleur, rouges, verts, blancs, scintillaient à travers le ciel. Des obus éclairants ? L'ennemi se servait-il d'un nouveau genre d'obus éclairants ? Obscurément, avec un très grand effort de volonté, il comprit qu'il devait y avoir un rapport entre ces éblouissants éclairs et l'atroce douleur de son front. Il leva sa main droite, les yeux toujours hermétiquement fermés... Et il ne raisonna plus.

« Etes-vous bien, amiral ? Ne bougez pas. Nous vous aurons bientôt tiré de

là. »

La voix grave, autoritaire, résonnait directement au-dessus de la tête de l'amiral. Il la secoua imperceptiblement, avec désespoir. C'était Turner qui avait parlé... et il savait que Turner avait été tué. « Etait-ce donc ainsi, quand on est mort ? se demanda-t-il vaguement. L'Au-delà est-il ce monde effrayant, confus, de ténèbres et d'aveuglante lumière à la fois, un monde de souffrance, d'impuissance et de voix d'autrefois ? »

Puis, soudain, presque d'eux-mêmes, ses yeux s'ouvrirent. À peine trente centimètres au-dessus de lui il vit le maigre visage de pirate du commandant en second, anxieusement agenouillé à son côté.

« Turner ! Turner ? » Une main interrogative, hésitante, saisit, indifférente à la douleur, la rassurante solidité du bras du second. « Turner ! c'est vraiment vous ! Je croyais...

— Le télépointeur arrière, hein ? dit Turner avec un bref sourire. Non, amiral... Je n'en étais pas à un kilomètre. Je venais ici, j'étais en train de grimper sur la tengue avant quand ce premier coup m'a rejeté sur le pont principal... Comment êtes-vous, amiral ?

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Je ne sais pas comment je suis. Mes jambes... Au nom du Ciel, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Ses yeux, qui avaient récupéré leur vision normale, s'écrouillèrent de stupeur. Juste au-dessus de la tête de Turner, un grand tronc d'arbre blanc, incliné vers l'avant et vers le haut, sur bâbord, s'étendait dans les deux directions aussi loin que portait sa vue. En levant le bras, il atteignit le fût de sa main.

« C'est le mât avant, amiral, expliqua Turner. Il a été coupé net par le dernier obus juste au-dessus de la vergue inférieure. Je crains qu'il n'ait emporté avec lui la plus grande partie du poste de direction de tir antiaérien auxiliaire d'arrière et défoncé le télépointeur principal. Je ne crois pas que le jeune Courtney puisse avoir eu la moindre chance... Davies l'a vu venir... j'étais juste en dessous de lui à ce moment. Il a été très prompt...

— Davies ! s'écria Tyndall dont l'esprit stupéfié l'avait oublié. Naturellement. Davies ! » Tendant le cou, il vit la silhouette pelotonnée à ses pieds, l'énorme poids du mât sur son dos. « Au nom de Dieu ! Capitaine, tirez-le de là !

— Restez tranquillement couché, amiral, jusqu'à ce que Brooks arrive. Davies est bien.

— Il est bien ? Il est bien ! fit Tyndall presque en criant, sans se soucier des hommes silencieux qui s'assemblaient autour de lui. Etes-vous fou, Turner ? Le pauvre diable doit souffrir le martyre ! »

Il lutta frénétiquement pour se lever, mais plusieurs paires de mains le

maintinrent fermement, avec précaution.

« Il ne souffre pas, amiral, dit Turner avec une surprenante douceur. Vraiment, il ne souffre pas. Davies ne sent plus rien. »

Tout à coup, l'amiral comprit et retomba en arrière sur le pont, les yeux fermés.

Il ne les avait pas encore rouverts lorsque Brooks parut, le bienvenu, accueilli avec la confiance qu'inspirait sa compétence. En quelques secondes, l'amiral fut debout, souffrant du choc, de fortes contusions et des blessures de ses mains, mais à part cela indemne. Obstinément, défiant ouvertement Brooks, il exigea qu'on l'aidât à regagner la passerelle. Ses yeux s'éclairèrent un instant quand il aperçut Vallery vacillant sur ses pieds, une serviette blanche devant sa bouche. Mais il ne dit rien. La tête baissée, il se hissa péniblement dans son fauteuil.

« T.S.F.-passerelle. T.S.F.-passerelle, Veuillez accuser réception du signal.

— Ce satané imbécile est-il toujours là ? demanda Tyndall avec irritation. Pourquoi quelqu'un ne... ?

— Vous n'avez été absent que deux minutes, amiral, s'aventura à dire le Gosse Kapok.

— Deux, minutes ! » Tyndall le regarda fixement sans rien dire. Puis, abaissant les yeux sur Brooks qui lui bandait la main droite : « N'avez-vous rien de mieux à faire, Brooks ? dit-il durement.

— Non, répondit Brooks. Quand des obus éclatent à l'intérieur de quatre murs, un médecin n'a guère d'autre besogne... que de signer des certificats de décès », ajouta-t-il brutalement.

Vallery et Turner échangèrent des coups d'œil. Vallery se demanda si Brooks se doutait de l'état de Tyndall.

« T.S.F.-passerelle. T.S.F.-passerelle. Le Vectra redemande des instructions. Urgent. Urgent.

— Le Vectra ! » Vallery regarda l'amiral, à présent silencieux et immobile, et il se tourna vers le timonier : « Chrysler ! Entrez en communication avec la T.S.F. d'une manière quelconque. Demandez-leur de répéter le premier message. »

Il regarda de nouveau Turner et suivit le regard épouvanté de l'amiral dirigé vers le bas. Il se pencha et recula d'horreur, luttant contre une nausée immédiate. Le canonier, dans l'encorbellement d'en dessous, un jeune garçon comme Chrysler, avait dû voir tomber le mât et tenter désespérément de se sauver. Il était à peine sorti de sa niche, quand l'antenne du radar, trente mètres carrés de mailles d'acier portant le poids écrasant du mât qui s'était cassé au bord de la passerelle, l'avait frappé de plein fouet. Il était étendu maintenant, mutilé, brisé, un peu moins qu'humain, comme un crucifié sur les

canons jumeaux de son Cërlikon.

Vallery se détourna, malade du corps et de l'âme. Dieu, la folie, l'inutile démente de la guerre ! Damné soit ce croiseur allemand ! Maudits ces canonniers allemands ! Qu'ils soient damnés, damnés !... Mais pourquoi les maudire ? Eux aussi ne faisaient qu'accomplir leur besogne et ils l'accomplissaient terriblement bien. Il regarda sans la voir la scène de carnage de sa passerelle. Quel tir démoniaquement précis ! Il se demanda vaguement si *l'Ulysses* avait riposté avec succès. Probablement pas, et maintenant, c'était évidemment impossible. C'était impossible à présent parce que *l'Ulysses*, filant toujours vers le sud-est à travers le brouillard, était complètement aveugle, les deux yeux de son radar détruits, victimes du temps et des canons allemands. Chose pire encore, tous les postes de télépointage étaient endommagés au point de ne pouvoir être réparés. « Si cela continue ainsi, songea-t-il, tout ce dont nous aurons besoin sera un jeu de grappins et une provision de sabres d'abordage. En termes d'artillerie navale moderne, quoique son principal armement fût intact, l'*Ulysses* était irrémédiablement infirme. Il n'avait simplement aucune chance de survivre. Qu'était-ce donc que le chauffeur Riley avait soi-disant dit ? « Etre livré aux fauves ? » Oui, c'était cela. « livré aux fauves. » Seulement, Néron, songea-t-il avec lassitude, aurait aveuglé le gladiateur avant de le lancer dans l'arène. »

Le tir avait cessé. La passerelle était mortellement silencieuse. Un silence absolu, sauf le bruit de l'eau, le rugissement assourdi des grandes turbines, dans les machines, le monotone, énervant battement de l'Asdic... et ces bruits-là ne servaient, chose bizarre, qu'à accentuer le grand silence.

Vallery remarqua que tous les yeux étaient fixés sur l'amiral. Le vieux Giles murmurait quelque chose, trop bas pour qu'on pût le saisir. Son visage, horriblement gris, hagard et tacheté de rougeurs, était toujours tourné vers le bas. Il semblait fasciné par le spectacle du jeune garçon mort. Ou était-ce par l'antenne du radar fracassée ? Avait-il pleinement compris à cette heure toute l'importance de la destruction de l'appareil explorateur et des postes de télépointage ? Vallery le regarda un long moment, puis se détourna : il savait que Tyndall avait compris.

« T.S.F.-passerelle. T.S.F.-passerelle. » Tout le monde, sur la passerelle, sursauta et se retourna, les nerfs ébranlés. Tout le monde, sauf Tyndall. Il s'était figé en une sévère immobilité. « Signal du Vectra. Premier signal. Reçu à 9 h 52. »

Vallery, jeta un coup d'œil sur sa montre. Seulement six minutes plus tôt ? Impossible !

« Texte du signal : « Contacts, contacts 3, je répète 3. »

« Rectifie à 5. Forte concentration de sous-marins sur l'avant et par le travers. J'engage le combat. »

Tous les regards se tournèrent de nouveau sur Tyndall. Lui seul, ils le savaient, avait pris, contrairement à l'avis du doyen de ses officiers, la décision de laisser le convoi presque sans protection. Impartialement, Vallery admira l'amorçage, le réglage, la manière de faire jouer le piège. Comment le vieux Giles réagirait-il à ce résultat d'une série de désastreuses erreurs de jugement, erreurs dont, en toute équité, il ne pouvait supporter le blâme... Mais il en serait tenu pour responsable... La voix métallique du haut-parleur interrompit ses pensées.

« Texte du second signal : « En contact proche. Lançons grenades. Lançons grenades. Un navire torpillé en train de sombrer. Un pétrolier torpillé, endommagé, encore à flot, maître de sa manœuvre. Prière conseiller. Prière assister. Urgent. Urgent ! »

Le haut-parleur se tut. De nouveau ce silence tendu, anormal. Il dura cinq, dix, vingt secondes... puis tout le monde se raidit et détourna soigneusement les yeux.

Tyndall descendait de son fauteuil. Ses mouvements étaient malaisés, lents ; ses pas traînants, trébuchants, prudents, étaient ceux d'un très vieil homme. Il boitait fortement. Sa main droite, enveloppée de bandes d'une blancheur de neige soutenait son poignet fracturé. Il émanait de lui une étrange espèce de dignité et, si son visage avait une expression quelconque, c'était le lointain reflet d'un sourire. Lorsqu'il parla, ce fut comme s'il se parlait à lui-même :

« Je ne suis pas bien, dit-il. Je descends. »

Chrysler, pas trop jeune pour se douter de la tragédie, ouvrit la porte et soutint Tyndall comme il trébuchait sur la marche. Il jeta par-dessus son épaule un regard rapide, suppliant, que Vallery saisit et comprit en inclinant la tête avec compassion. Côte à côte, le vieux et le jeune gagnèrent lentement l'arrière. Graduellement on n'entendit plus traîner leurs pieds et ils disparurent.

La passerelle délabrée était maintenant curieusement vide et les hommes se sentirent étrangement seuls. Giles, le joyeux, l'optimiste, l'indestructible Giles n'était plus. La rapidité, l'étendue de son effondrement ne pouvaient être immédiatement comprises ; la seule sensation, à ce moment, était celle d'être sans protection, sans défense et seuls.

« De la bouche des enfants sort... » Inévitablement, le premier à rompre le silence fut Brooks. « Nicholls a toujours affirmé que... » Il s'interrompit et agita lentement la tête en un geste d'incrédulité. « Il faut que je voie ce que je peux faire », ajouta-t-il brusquement, et il quitta la passerelle.

Vallery le regarda partir, puis se tourna vers Bentley.

Dans le demi-jour grisâtre du brouillard, le visage du commandant ombré d'une barbe grisonnante, était couleur de mort.

« Trois signaux, chef, dit-il. Le premier au Vectra : « Gouvernez au 360°. Ne vous dispersez pas. Je répète : « ne vous dispersez pas, je viens à votre aide. » Il s'arrêta, puis reprit : « Signez-le « Amiral 14 VAC ». Compris ?... Bon. Pas le temps de le transcrire en code. Envoyez-le en clair. Faites-le porter par l'un de vos hommes à la T.S.F. immédiatement.

— « Deuxième signal : Au Stirling, au Sirrus et au Viking : « Abandonnez poursuite immédiatement. Faites route au « nord-est. Vitesse maxima, » En clair également. » Il s'adressa au Gosse Kapok : « Comment va votre front, pilote ? Pouvez-vous continuer votre service ?

— Bien sûr, commandant.

— Merci, mon garçon. Vous m'avez entendu ? Le convoi reprend la route du nord – disons d'ici quelques minutes, à 10 h 15. Six nœuds. Donnez-moi une route d'interception le plus tôt possible.

« Troisième signal, Bentley. Au Stirling, au Sirrus et au Viking : « Radar ne fonctionne plus. Ne peux vous repérer sur l'écran. Filez bouée de brume. Coups de sirène toutes les deux minutes. » Faites chiffrer ce message. Tous les accusés de réception à la passerelle aussitôt. Turner ?

— Commandant ? »

Turner se tenait à côté de lui.

« Les hommes aux postes de veille. Je pense que la meute sera partie avant que nous y soyons. Qui ne sera pas de quart ?

— Dieu seul le sait, répondit franchement Turner. Disons les bâbordais. »

Vallery sourit très légèrement.

« Oui, les bâbordais, Organisez deux groupes. Le premier pour débayer les débris ; jetez tout à la mer ; ne gardez rien. Vous aurez besoin du forgeron et de son aide, et je suis sûr que Dodson vous fournira une équipe avec un chalumeau. Prenez-en personnellement la direction. Le second groupe devra s'occuper des morts. Que Nicholls en prenne la direction. Tous les corps retrouvés devront être placés dans la cantine lorsqu'elle sera débarrassée... Peut-être pourrez-vous me donner une liste complète des tués, blessés et dommages d'ici une heure ?

— Longtemps avant cela, commandant... Pourrais-je vous dire un mot en particulier ? »

Ils se dirigèrent vers l'arrière. Tandis que la porte de l'abri se refermait sur eux, Vallery regarda son second d'un air mi-curieux mi-moqueur.

« Une autre mutinerie, peut-être, Turner ?

— Non, commandant. » Turner déboutonna son manteau, fouilla dans les profondeurs d'une poche-revolver, en tira une gourde plate et l'éleva vers la lumière. « J'en rends grâce à Dieu ! dit-il pieusement. J'avais peur qu'elle ne

se soit brisée quand je suis tombé. Du rhum, commandant. Pur. Je sais que vous détestez ça, mais peu importe. Allons, nous en avez besoin. »

Les sourcils de Vallery se froncèrent en une ligne droite.

« Du rhum ? Dites donc, Turner, est-ce que vous... ?

— Au diable les règlements et les vœux de tempérance ! fit Turner en l'interrompant. Prenez-le ; vous en avez un rude besoin. Vous avez été blessé, vous avez perdu encore une quantité de sang et vous êtes presque mort de froid. ».

Il déboucha le flacon et le fourra entre les mains hésitantes de Vallery.

« Regardez les faits en face. Vous nous êtes nécessaire. Plus que jamais, maintenant... et vous êtes presque mort debout... Vous l'êtes textuellement, ajouta-t-il brutalement. Ce rhum pourrait vous maintenir actif quelques heures de plus.

— Vous dites si gentiment les choses, murmura Vallery. Très bien. J'y consens contrairement à ce que j'en pense... »

La bouteille aux lèvres, il s'arrêta :

« Et vous me donnez une idée, Turner. Faites distribuer une double ration de rhum à chaque homme par le maître de manœuvre. Eux aussi en auront besoin. »

Il avala et, avec une grimace qui n'était pas provoquée par le rhum :

« Surtout ceux qui s'occuperont des morts », ajouta-t-il.

VENDREDI APRÈS-MIDI

Le commutateur cliqueta et la dure lumière fluorescente inonda la salle d'opérations. Nicholls s'éveilla avec un sursaut, protégeant automatiquement d'une main ses yeux épuisés. Cette lumière faisait mal. Plissant les paupières, il regarda son bracelet-montre. Quatre heures ! Avait-il dormi aussi longtemps ? Dieu, quel froid glacial !

Il se redressa tout ankylosé dans le fauteuil de dentiste et tourna la tête. Brooks se tenait le dos à la porte, son capuchon couvert de neige encadrant sa chevelure argentée, ses doigts engourdis maniant un paquet de cigarettes. Il réussit enfin à en sortir une. Par-dessus la flamme de l'allumette, il jeta sur Nicholls un regard taquin :

« Eh bien, Johnny ! Désolé de vous réveiller, mais le pacha a besoin de vous. Mais vous avez bien le temps. » Il alluma sa cigarette à la flamme mourante et regarda de nouveau Nicholls, songeant avec une soudaine compassion qu'il paraissait malade, terriblement fatigué et surmené ; mais mieux valait ne pas le lui dire.

« Comment allez-vous ?... non, réflexion faite, ne me le dites pas ! Je me porte beaucoup plus mal moi-même. Vous reste-t-il de ce poison ?

— Du poison, docteur ? » La plaisanterie était presque automatique ; elle faisait partie de leurs relations. « Simplement parce que vous avez fait un diagnostic erroné ? L'amiral ira très bien...

— Dieu ! cette intolérance des gens très jeunes... surtout lors des occasions providentiellement rares où ils ont par hasard raison... je faisais allusion à cette bouteille d'alcool de contrebande provenant de l'île de Mull.

— De Coll, rectifia Nicholls. Non que cela importe... vous l'avez entièrement bue de toute façon, ajouta-t-il méchamment. » Il adressa un large sourire au visage déçu du médecin-chef, puis, s'adoucissant. « Mais il nous reste une bouteille de Talisker. »

Il se leva, ouvrit le placard aux poisons et déboucha une bouteille marquée « Lysol ». Il entendit plutôt qu'il ne vit le verre choquer le verre et se demanda vaguement, avec une sorte de détachement professionnel, pourquoi ses mains tremblaient tellement.

Brooks vida son verre et soupira de béatitude en sentant la bienfaisante chaleur se répandre en lui.

« Merci, mon garçon, merci. Vous avez l'étoffe d'un médecin de première classe.

— Vous le croyez, capitaine ? Moi pas. Je ne le crois plus. Pas après aujourd'hui. » Il frémit au souvenir du désastre. « Quarante-quatre tués en dix minutes, l'un après l'autre... par-dessus bord, comme autant de sacs de détritrus.

— Quarante-quatre ? autant que ça, Johnny ?

— Pas exactement, capitaine. C'était le nombre des manquants. Environ trente, plutôt, et Dieu seul sait en combien de pièces et de morceaux... On a travaillé avec la pelle et le balai au télépointage avant. » Il sourit sans gaieté. « Je n'ai pas déjeuné aujourd'hui. Je crois qu'aucun de ceux qui se sont occupés des morts n'a déjeuné plus que moi... Je ferai mieux de masquer ce hublot... »

Il traversa rapidement la salle. À travers la neige qui tombait en légers flocons, il aperçut par intermittence une étoile du soir à l'horizon. Cela signifiait que le brouillard avait disparu – le brouillard qui avait sauvé le convoi, qui l'avait caché aux sous-marins lorsqu'il était venu cap au nord. Il put voir le Vectra, ses lance-grenades vides sans qu'il en soit rien résulté. Il put voir le Vytura, le pétrolier endommagé, tout proche, le pont presque à fleur d'eau, se cramponnant sinistrement au convoi. Il put voir quatre cargos Victory, grands, puissants, rassurants, si pitoyablement trompeurs par leur apparence indestructible... Il ferma la tape, vissa le dernier écrou, puis, se retournant brusquement :

« Pourquoi diable ne retournons-nous pas à la base ? Qui est-ce que le vieux croit faire marcher... nous ou les Allemands ? Pas de protection aérienne, pas de radar, pas la moindre chance d'être aidés ! Les Allemands nous ont repérés à un centimètre près, maintenant... et cela leur sera encore plus facile au fur et à mesure que nous avancerons. Et il y a 1 000 milles à faire ! » Sa voix s'éleva : « Et chacun des satanés navires, sous-marins et avions ennemis de l'Arctique se lèche les babines en attendant de nous avoir à son heure... » Il secoua la tête avec désespoir : « Je risquerais ma vie comme tous les autres, vous le savez. Mais ce que nous entreprenons maintenant est simplement un assassinat ou un suicide. Choisissez, docteur. C'est pareil quand on est mort.

— Voyons, Johnny, vous-ne...

— Pourquoi ne fait-il pas demi-tour ? continua Nicholls qui n'avait même pas entendu l'interruption. Il n'a qu'à en donner l'ordre. Que désire-t-il ? La mort ou la gloire ? Que cherche-t-il ? L'immortalité à mes dépens, aux nôtres ! » Il jura avec amertume. « Peut-être Riley avait-il raison. Merveilleuse manchette : « Le Commandant Richard Vallery, décoré de l'Ordre des services distingués, « a reçu, à titre posthume... »

— Taisez-vous ! »

Les yeux de Brooks étaient aussi froids que l'Arctique lui-même ; sa voix aussi cinglante qu'un fouet.

« Vous osez parler du commandant Vallery de cette façon ! reprit-il doucement. Vous osez salir le nom du plus honorable... »

Il s'arrêta, secoua la tête, avec un étonnement mêlé de colère, puis, choisissant ses mots avec soin sans quitter du regard le visage blême et tiré de Nicholls :

« C'est un bon officier, docteur Nicholls, peut-être même un grand officier ; et cela n'a aucune importance. Ce qui importe est qu'il est le plus noble « gentleman » – je dis « gentleman » – que j'aie jamais connu, qui ait jamais foulé cette terre impie, abandonnée de Dieu. Il n'est pas, comme vous ou moi. Il n'est : pareil à personne. Il est seul, mais il n'est jamais solitaire, car il a toujours pour société des hommes tels que saint Pierre, tels que Bede, que saint François d'Assise... » Il eut un rire bref. « C'est drôle, n'est-ce pas, d'entendre parler ainsi un vieux mécréant comme moi ? Vous pourriez presque dire que c'est du blasphème... sauf que la vérité ne peut jamais être blasphematoire. Et je sais ce que je dis. »

Nicholls garda le silence ; son visage semblait de pierre. « La mort, la gloire, l'immortalité, poursuivit impitoyablement Brooks, ce sont les mots que vous avez employés, n'est-ce pas ? La mort ? » Il sourit et secoua de nouveau la tête. « Pour Richard Vallery, la mort n'existe pas. La gloire ? Bien sûr, il désire la gloire ; nous la désirons tous, mais toutes les London Gazettes et tous les palais de Buckingham du monde ne peuvent lui donner à lui le genre de gloire qu'il désire : le commandant Vallery n'est plus un enfant et seuls les enfants s'amuse avec des hochets... Quant à l'immortalité – il rit, sans aucune rancœur maintenant, et posa une main sur l'épaule de Nicholls – je vous le demande, Johnny, ne serait-il pas rudement bête de demander ce qu'il possède déjà ? » Nicholls ne dit rien. Le silence se prolongea, s'accrut ; le courant d'air de la bouche de ventilation devint odieusement bruyant. Finalement, Brooks toussa et jeta un regard significatif sur la bouteille de « Lysol ».

Nicholls remplit les verres, les rapporta. Les yeux de Brooks croisèrent ceux du jeune homme, les retinrent, et une soudaine pitié le submergea. Quel était l'euphémisme classique de Cunningham pendant l'invasion allemande de la Crète ? « Il n'est pas conseillé de pousser les hommes au-delà d'un certain point. » Banal mais vrai. Vrai même pour des hommes comme Nicholls. Brooks se demanda quel genre de supplice spécial ce garçon avait enduré ce matin-là à sortir des décombres les corps déchiquetés et mutilés de ceux qui avaient été des hommes. Et, en tant que médecin chargé de l'opération, il avait été obligé de les examiner tous... ou tous les morceaux qu'il pouvait trouver...

« Au prochain pas que je ferai, je serai dans le ruisseau, dit Nicholls d'une voix très basse. Je ne sais comment m'excuser, docteur. Je ne sais pas ce qui m'a inspiré de parler ainsi... Je le regrette.

— Moi aussi, dit Brooks avec sincérité, je me suis laissé emporter. Je le regrette vraiment. »

Il souleva son verre, en inspecta tendrement le contenu. « À nos ennemis, Johnny ; à leur effondrement, à leur confusion... et n'oubliez pas l'amiral Starr. »

Il vida son verre d'un seul trait, le posa sur la table et regarda Nicholls un long moment.

« Je crois que vous devriez entendre aussi le reste, Johnny. Vous savez, la raison pour laquelle Vallery ne revient pas à la base. Ce n'est pas parce qu'il y a autant de ces damnés sous-marins derrière nous que devant, ce qui est sans doute le cas. »

Il alluma une nouvelle cigarette et continua calmement :

« Le commandant a communiqué par radio ce matin avec Londres. Il a exprimé l'opinion que le FR 77 serait « annihilé » longtemps avant d'atteindre le cap Nord. Il a demandé d'être autorisé au moins à atterrir sur le cap par le nord et non par l'est... Dommage qu'il n'y ait pas eu de coucher de soleil ce soir, Johnny... j'aurais aimé le voir.

— Oui, oui, fit Nicholls impatientement. Et la réponse ?

— Oh ! la réponse ? Vallery l'espérait immédiatement. Elle a mis quatre heures à lui parvenir. » Il sourit sans gaieté. « Il se mijote quelque part un important projet, une entreprise énorme qui ne peut être qu'un débarquement de très grande envergure... ceci tout à fait entre nous, Johnny ?

— Naturellement, docteur !

— Je ne possède aucun indice à son sujet. Cela pourrait être le second front attendu depuis si longtemps. De toute façon, le soutien de la Home Fleet semble être considéré comme indispensable à la réussite du plan. Mais la Home Fleet est immobilisée par le Tirpitz. Alors, l'ordre a été donné de démolir le Tirpitz. À n'importe quel prix. » Brooks sourit de nouveau, mais d'un sourire très froid. « Nous sommes de grosses légumes, Johnny, nous sommes des gens importants. Nous sommes l'appât le plus tentant ayant jamais été offert à la proie qui serait aujourd'hui la plus précieuse du monde... seulement, je crains que les ressorts du piège ne soient un peu rouillés... Le signal a été envoyé par le Premier lord de la Mer... et Starr. La décision a été prise à l'échelon du Cabinet. Nous devons poursuivre notre route, en direction de l'est.

— Nous sommes le « n'importe quel prix », dit Nicholls. Nous sommes bons à sacrifier.

— Oui », convint Brooks...

Au-dessus de sa tête, le haut-parleur cliqueta.

« Voilà de nouveau la sonnerie du diable ! » gémit-il.

Il attendit que se tût le bugle appelant aux postes de combat, et, comme Nicholls se hâtait vers la porte, il étendit une main pour le retenir.

« Pas vous, Johnny. Pas encore : Je vous ai dit que le pacha a besoin de vous. Sur la passerelle, dix minutes après le début de l'alerte.

— Quoi ? Sur la passerelle ? Pourquoi diantre ?

— Votre langage ne convient pas à un officier subalterne, dit Brooks solennellement. Comment avez-vous trouvé les hommes, aujourd'hui ? demanda-t-il. Vous avez travaillé avec eux toute la matinée. Étaient-ils comme d'habitude ?

— Je le suppose », dit Nicholls. Puis il hésita. « C'est drôle, leur état me paraissait bien meilleur il y a deux jours ; maintenant ils sont de nouveau comme à Scapa. Des cadavres ambulants. Seulement, ils sont à peine capables de marcher à présent. Il en faut cinq ou six pour porter une civière. Et ils trébuchent et tombent devant le moindre obstacle. Ils dorment debout... leurs yeux n'évaluent plus les distances ; ils sont trop fatigués pour regarder où ils mettent les pieds.

— Je le sais, Johnny, je le sais, dit Brooks. Je l'ai constaté, moi aussi.

— Ils n'ont plus rien de maussade, de révolté, dit Nicholls en s'efforçant avec lassitude de rendre cohérentes, homogènes, ses impressions éparses et nébuleuses. Ils n'ont plus l'énergie, l'esprit d'initiative nécessaires pour se mutiner, je suppose, mais ce n'est pas ça. Ils ne cessaient de murmurer : « Rude veinard », « Il est mort sur le « coup »... des choses de ce genre. Ou bien « Le vieux « Giles, il a perdu la boule. » Et vous pouvez vous figurer leurs hochements de tête. Mais sans aucun humour, pas même de l'espèce macabre qui, d'ordinaire... » Il secoua lui-même la tête. « Je ne sais au juste comment les décrire. Apathiques, indifférents, désespérés, si vous voulez. Moi, je les qualifie de perdus. »

Brooks le regarda un long moment, puis ajouta doucement :

« Eh bien. Johnny, je crois que vous avez raison... De toute façon, montez là-haut. Le commandant va faire le tour du navire.

— Quoi ! fit Nicholls, stupéfait. Pendant qu'on est aux postes de combat ? Quitter la passerelle ?

— Précisément.

— Mais ce n'est pas possible, voyons ! C'est sans précédent !

— Le commandant Vallery l'est aussi. C'est ce que j'ai essayé de vous faire comprendre toute la soirée.

— Mais il va se tuer ! protesta Nicholls.

— C'est ce que je lui ai dit. Cliniquement, il est mourant. Il devrait être

mort. Dieu seul sait ce qui le maintient en vie... littéralement. Ce n'est certainement ni le plasma ni les drogues... De temps en temps, il nous est salutaire de mesurer les limites de la médecine. Je l'ai quand même persuadé de vous emmener. Ne le faites pas attendre. »

Pour le médecin de deuxième classe Nicholls, les deux heures suivantes firent partie du purgatoire. L'inspection du commandant prit deux heures. Deux heures de marche continuelle, pendant lesquelles il fallait grimper par-dessus des hiloires, des monceaux d'inextricables débris d'acier, se faufiler à travers des ouvertures impossiblement étroites, monter et descendre une centaine d'échelles, deux heures d'une épuisante torture dans le froid glacial, mortel pour le cœur, d'une température de 20° sous zéro. Mais ce fut un souvenir qu'il devait toujours conserver, qu'il ne devait plus jamais évoquer sans éprouver une chaleureuse, étrange et merveilleuse gratitude.

Ils commencèrent par l'arrière – Vallery, Nicholls et le premier maître Hartley. Vallery ne voulut pas de Hastings, le capitaine d'armes qui l'accompagnait de coutume dans ses inspections. Il émanait quelque chose d'étrangement rassurant du gros et compétent premier maître. Il travailla comme un Nègre cette nuit-là, ouvrant et fermant des douzaines de portes étanches, soulevant et abaissant d'innombrables et lourds panneaux, desserrant et resserrant les milliers de taquets qui maintenaient en place ces portes et ces panneaux, et en moins de dix minutes, prêtant à Vallery l'appui de son robuste bras.

Ils descendirent les longues échelles verticales menant à la Soute « Y », sombre et lugubre cul-de-basse-fosse éclairé par des pointes d'épingle d'une éblouissante lumière. C'était le séjour des bouchers, boulangers, etc., – les non spécialistes dans les services offensifs. « Engagés pour la durée des hostilités », presque tous sous les ordres d'un canonnier entraîné, ils avaient un travail froid, malpropre et sans gloire, étrangement négligé et oublié – étrangement parce que si terriblement dangereux. Le blindage de 10 centimètres qui les renfermait les protégeait à peu près autant qu'une feuille de papier-journal contre un obus où une torpille-susceptible de traverser une cuirasse de 20 centimètres d'épaisseur.

Les parois de la soute – garnies de casiers de projectiles et de douilles – dégouttaient constamment, visiblement, d'une condensation glaciale. La moitié des hommes de l'armement étaient adossés ou étendus contre ces casiers, bleus, pincés, frissonnants, leur souffle formait une lourde vapeur dans l'air froid ; les autres faisaient sans cesse le tour du monte-charge, pataugeant dans des flaques d'eau, titubant, trébuchant de fatigue, leurs mains gantées enfoncées dans leurs poches, leurs visages épuisés baissés sur leurs poitrines. « Des cadavres vivants, songea Nicholls. Pourquoi ne se couchent-ils pas ? »

Graduellement, tous eurent conscience de la présence de Vallery, s'arrêtèrent de marcher ou se mirent péniblement debout, les yeux trop

fatigués, les esprits trop las pour l'étonnement ou la surprise.

« Restez comme vous êtes, restez comme vous êtes, s'empressa de dire Vallery. Qui commande ici ?

— Moi, commandant. »

Une silhouette revêtue d'une combinaison s'avança lentement et s'arrêta devant Vallery.

« Ah ! oui, Gardiner, n'est-ce pas ? » Il désigna d'un geste les hommes entourant le monte-charge et demanda : « Pourquoi tout ceci, Gardiner ?

— La glace, répondit succinctement Gardiner. Il faut que nous maintenions l'eau en mouvement sans quoi elle gèle en deux minutes. Nous ne pouvons avoir de la glace sur le plancher de la soute, commandant.

Non, non, bien sûr ! Mais les pompes, les drains ?

— Gelés !

— Mais sûrement, cette marche ne continue pas tout le temps ?

— Par mer calme, tout le temps, commandant.

— Bon Dieu ! » fit Vallery en agitant la tête avec incrédulité.

Il pataugea jusqu'au centre du groupe où un jeune garçon à la frêle silhouette toussait cruellement dans un coin d'un énorme cache-nez vert et blanc. Vallery posa avec sollicitude un bras sur les épaules convulsivement secouées.

« Vous portez-vous bien, mon petit ?

— Oui, commandant. Bien sûr ! » Il leva un maigre visage blanc, ravagé de souffrance et dit avec indignation : « Je me porte à merveille !

— Comment vous appelez-vous ?

— McQuarter, commandant.

— Et quel est votre emploi, McQuarter ?

— Aide-cuisinier, commandant.

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans, commandant. »

« Juste Ciel ! se dit Vallery, ce n'est pas un croiseur que je dirige, c'est une pouponnière ! »

« Vous êtes de Glasgow, hein ? demanda-t-il en souriant.

— Oui, commandant », répondit McQuarter, sur la défensive.

Abaissant les yeux vers le sol et vers les chaussures à demi couvertes d'eau du jeune homme, Vallery demanda :

« Pourquoi ne portez-vous pas vos bottes de mer ?

— On ne nous en distribue pas, commandant.

— Mais vos pieds ! Ils doivent être trempés !

— Je ne sais pas. Je pense que oui. De toute façon, ça ne fait rien, dit McQuarter simplement. Je ne les sens pas. »

Vallery tressaillit. Nicholls se demanda s'il se rendait compte du tableau pathétique qu'il présentait lui-même, avec son visage émacié, exsangue, ses yeux enflammés, son nez et sa bouche tachés de rouge et l'inévitable serviette mouillée de sang serrée dans sa main gauche. Soudain, Nicholls eut honte de cette pensée, laquelle, il le savait, ne pourrait jamais effleurer cet homme.

Vallery regarda McQuarter en souriant :

« Dites-moi, mon petit, franchement... êtes-vous fatigué ?

— Ça, je le suis. Je veux dire, bien, commandant.

— Moi aussi, avoua Vallery. Mais... pouvez-vous continuer encore un peu ? »

Il sentit les maigres épaules se redresser sous son bras.

« Mais naturellement que je le peux, commandant ! dit-il d'un ton offensé, presque brutal. Naturellement que je le peux ! »

Le regard de Vallery parcourut lentement le groupe, ses yeux sombres étincelant tandis qu'il entendait les hommes murmurer en chœur leur assentiment.

Il ouvrit la bouche pour parler mais une toux violente l'en empêcha et il baissa la tête. Il releva les yeux, ils errèrent encore une fois sur le cercle de visages maintenant anxieux, puis, il se détourna brusquement.

« Nous ne vous oublierons pas, murmura-t-il indistinctement. Je vous promets que nous ne vous oublierons pas. »

Il s'éloigna rapidement de la flaque d'eau, de la flaque de lumière et gagna l'obscurité, au pied de l'échelle.

Dix minutes plus tard, ils émergèrent de la tourelle « Y ». Le ciel nocturne était sans nuages à présent, endiamanté d'étoiles semblables à de petites langues de feu, gelées dans le sombre velours de l'immense firmament.

Le froid était intense. Le commandant Vallery frissonna involontairement comme la porte de la tourelle claquait derrière lui.

« Hartley ?

— Commandant ?

— J'ai senti l'odeur du rhum là-dedans.

— Qui, commandant, moi aussi, dit le premier-maître gaiement. Ça le puait

véritablement. Mais ne vous en tourmentez pas, commandant. La moitié des hommes du bord mettent en bouteille leur ration de rhum et là gardent pour les postes de combat.

— Complètement interdit par les règlements, chef. Vous le savez aussi bien que moi.

— Je le sais. Mais il n'y a pas de mal, commandant. Ça les réchauffe, et si ça leur donne un courage arrosé, tant mieux. Vous vous rappelez la nuit où le pom-pom de l'avant a descendu deux Stukas ?

— Bien sûr.

— Soûls comme des Polonais. Ils n'auraient jamais pu le faire autrement... Et maintenant, commandant, ils en ont besoin.

— Je suppose que vous avez raison, chef. Ils en ont besoin et je ne le leur reproche pas. » Il eut un petit rire.

« Et ne soyez pas ennuyé que je le sache... je l'ai toujours su. Mais cela sentait comme dans un bar là-dedans. »

Ils grimpèrent à la tourelle « X », celle des « Marines », puis descendirent à la soute. Partout où il allait, comme dans la soute « Y », Vallery laissait les hommes réconfortés par sa visite. Par son contact personnel, grâce à un pouvoir étrange, indéfinissable, il élevait les hommes au-dessus d'eux-mêmes, faisait surgir en eux quelque chose dont ils avaient ignoré l'existence. Voix une maussade apathie et le désespoir lentement remplacés par la résolution, bien qu'elle fût d'un genre engourdi et outré, confondait l'imagination. Physiquement et mentalement, Nicholls le savait, ces hommes avaient depuis longtemps dépassé le point d'où l'on ne revient pas.

Vaguement, il essaya de s'expliquer, d'analyser la technique. Mais la méthode variait chaque fois ; sa manière d'aborder les hommes n'était qu'une réaction naturelle de Vallery aux différentes circonstances telles qu'elles se présentaient, une réaction totalement dépourvue de calcul ou de finesse. Il n'y avait pas de technique. La pitié constituait-elle donc la force agissante ? Pitié pour le courage magnifique et navrant de cet homme si évidemment sur le point de mourir ? Ou était-ce la honte : si lui en est capable, si lui peut encore forcer ce corps épuisé, venir, au risque de se tuer, voir si nous sommes en état de le supporter, s'il parvient à le faire et à sourire, alors, par Dieu, nous pouvons tenir le coup nous aussi ? « C'est cela, se dit Nicholls, c'est la pitié et la honte... » et il se détesta de le penser, non à cause de l'idée elle-même, mais parce qu'il savait qu'il se mentait... D'ailleurs, il était trop fatigué pour réfléchir. Son esprit était fumeux, fonctionnait de façon décousue, indépendamment de sa volonté. Comme celui de tous les autres. Même Andy Carpenter, le dernier dont on aurait pu le croire, avouait se sentir, lui aussi, réduit à cet état... Il se demanda ce que le Gosse Kapok dirait de cette inspection... Sans doute errait-il de son côté, mais à sa manière, comme

toujours, sur les rives de la Tamise. Et Nicholls chercha à s'imaginer comment était la femme de Henley. Son nom commençait par un « J » – Joan, Jean – il ne savait pas : le Gosse Kapok avait un grand « J » doré à droite, sur le devant de son costume de kapok ; c'était elle qui l'avait brodé. Mais à quoi ressemblait-elle ? Blonde et gaie comme le Gosse lui-même ? Ou brune, bonne et douce comme saint François d'Assise ? Saint François d'Assise ? Pourquoi diable est-ce qu'il... ah ! oui, le vieux Socrate lui en avait parlé. N'était-ce pas l'homme dont Axel Munthe...

« Nicholls ! Vous sentez-vous bien ? fit la voix de Vallery, chargée d'anxiété.

— Oui, bien sûr, commandant, répondit Nicholls en secouant la tête comme pour la remettre d'aplomb. Je rêvassais, simplement. Où allons-nous maintenant, commandant ?

— Poste des mécaniciens, équipes de sécurité, tableau de distribution, compartiment 3 des auxiliaires... non, il a disparu... Noyés y a été tué, n'est-ce pas ?... Hartley, j'aimerais bien que vous laissiez mes pieds toucher le pont de temps en temps. » Ils visitèrent tour à tour ces endroits et des douzaines d'autres en plus ; Vallery ne négligea pas le coin le plus éloigné, le plus impossible d'accès s'il savait qu'un homme y était à son poste de combat.

Ils arrivèrent enfin aux machines et aux chaufferies, subissant des changements de pression surprenant douloureusement les tympans non accoutumés, quand ils passaient des sas dans la suffocante chaleur. Dans la chaufferie « A », Nicholls insista pour que Vallery se reposât quelques minutes. Il était livide de souffrance et de faiblesse et respirait très difficilement. Nicholls remarqua Hartley parlant dans un coin et eut vaguement conscience que quelqu'un quittait le local.

Puis il aperçut un vigoureux chauffeur au teint basané, aux joues couvertes d'ecchymoses, avec les restes d'un œil au beurre noir, qui apportait un pliant. Il le posa brusquement derrière Vallery en grommelant :

« Un siège, commandant.

— Merci, merci. » Vallery s'assit avec gratitude, puis leva les yeux et s'étonna. « Riley ? » murmura-t-il et, tournant son regard vers Hendry, le maître-chauffeur ; « Faisant son devoir avec un minimum de bonne grâce, hein ? »

Hendry remua avec malaise.

« Il l'a fait de sa propre initiative, commandant.

— Je suis désolé, dit Vallery d'un ton sincère. Pardonnez-moi, Riley. Je vous remercie beaucoup. »

Il suivit l'homme des yeux d'un air intrigué et regarda de nouveau Hendry en levant interrogativement les sourcils.

« Ne me le demandez pas, commandant. Je n'en ai pas la moindre idée. C'est un drôle de pistolet. Il fait les choses comme ça. Il vous flanquera facilement sur le crâne un coup avec un tuyau de plomb... et il a la manie de soigner les petits chats et les chiens blessés. Si vous avez un oiseau avec une aile brisée, Riley est votre homme. Mais il a une très mauvaise opinion de ses semblables. »

Vallery hocha lentement la tête sans parler, s'appuya au dossier de toile et ferma les yeux d'épuisement. Nicholls se pencha sur lui.

« Voyons, commandant, dit-il doucement, pourquoi ne pas y renoncer ? Franchement, vous êtes en train de vous tuer. Ne pouvons-nous terminer l'inspection à un autre moment ?

— Je crains que non, mon garçon, répondit très patiemment Vallery. Vous ne comprenez pas. « Un autre « moment » sera trop tard » Il se tourna vers Hendry : « Vous pensez pouvoir vous organiser, chef ?

— Ne vous tourmentez pas à notre sujet, commandant. » La voix au mol accent du Devon était à la fois douce et dure. « Soignez-vous vous-même. Les chauffeurs ne vous désappointeront pas. »

Vallery se releva péniblement, et, lui touchant légèrement le bras :

« Vous savez, chef, je n'ai jamais cru que vous le feriez. Vous êtes prêt, Hartley ? » Il s'arrêta en voyant au pied de l'échelle un géant revêtu d'un duffel-coat et dont le visage, sous le capuchon, était sombre et sinistre. « Qui est-ce ? Oh ! je le sais ! Je n'aurais jamais cru que les chauffeurs avaient froid au point de se couvrir aussi chaudement, dit-il en souriant.

— Oui, commandant, c'est Petersen, dit Hartley à voix basse. Il vient avec nous.

— Qui l'a dit ? Et... et Petersen ? N'est-ce pas lui... ?

— Oui, commandant. Il a été... euh... le lieutenant de Riley dans l'affaire de Scapa. Ce sont les ordres du médecin-chef. Petersen va nous donner un coup de main.

— À nous ? À moi, vous voulez dire. »

Il n'y avait dans la voix de Vallery ni rancune ni aigreur.

« Hartley, suivez mon conseil, reprit-il, ne vous mettez jamais entre les mains des médecins... Vous croyez qu'on peut lui faire confiance ? ajouta-t-il en plaisantant à demi.

— Il tuerait probablement l'homme qui vous regarderait de travers, affirma Hartley. C'est un brave homme, commandant. Simple, allant comme on le mène, mais un bon type. »

Au pied de l'escalier, Petersen s'effaça pour les laisser passer. Vallery s'arrêta, leva la tête vers le géant qui le dominait de quinze centimètres et

regarda les yeux bleus, qui, sous les cheveux de lin, le fixaient gravement.

« Eh bien, Petersen, dit-il, Hartley m'apprend que vous venez avec nous. En avez-vous vraiment envie ? Vous n'y êtes pas obligé, vous savez.

— Je vous en prie, commandant. » Sa parole était lente et précise, son expression malheureuse empreinte d'une curieuse dignité. « Je regrette beaucoup ce qui est arrivé...

— Non, non ! fit Vallery, instantanément contrit. Vous ne m'avez pas compris. La nuit est affreusement froide, là-haut. Mais si vous veniez, j'en serais très content. Le voulez-vous ? »

Petersen le dévisagea, puis se mit lentement à sourire, s'empourprant de plaisir. Comme le commandant mettait le pied sur le premier échelon, le bras du géant l'entoura. La sensation, telle que Vallery la décrivit plus tard, ressembla à celle de monter dans un ascenseur.

De là, ils allèrent voir le chef mécanicien Dodson dans sa chambre des machines, un Dodson gai, encourageant, d'une immense compétence, mécanicien jusqu'au bout des doigts, exclusivement dévoué aux grandes machines confiées à ses soins. Ensuite, ils se rendirent au poste des mécaniciens, en montant l'escalier qui conduisait au pont supérieur entre la cantine détruite et le bureau de police. Après la chaleur de la chaufferie, la chute de température de 40° coupait le souffle, constrictait la gorge, rendait ridiculement insuffisants les « vêtements arctiques » et paralysait presque littéralement.

Les tubes lance-torpilles bâbord – les seuls en alerte – n'étaient qu'à quatre pas de distance. L'équipe, pelotonnée sous le vent du magasin démoli du maître de manœuvre, fut facile à repérer, car on entendait les hommes frapper le sol de leurs pieds gelés et claquer irrésistiblement des dents.

Vallery scruta les ténèbres et demanda :

« Le maître torpilleur est-il là ?

— Le commandant ? fit une voix surprise et incrédule.

— Oui. Comment cela marche-t-il ?

— Très bien, commandant, répondit l'homme encore incertain, hésitant. Je crois que le pied gauche du jeune Smith est perdu, commandant... gelure.

— Emmenez-le en bas, tout de suite. Et organisez votre équipe pour faire des quarts de dix minutes : un homme de garde au téléphone, ici, les quatre autres dans le poste des mécaniciens. À partir de maintenant. Vous comprenez ? »

Il s'éloigna en hâte comme pour éviter la gêne d'être remercié, d'entendre les murmures de satisfaction souriante.

Ils passèrent par l'atelier des torpilles où l'on emmagasinait les torpilles de

réserve et les bouteilles d'air comprimé, et gravirent l'échelle menant au pont des embarcations. Vallery s'arrêta un instant, une main sur le treuil, l'autre tenant l'écharpe ensanglantée déjà gelée presque en une glace solide contre sa bouche et son nez. Il distinguait tout juste, de part et d'autre du navire, les formes spectrales des bateaux marchands ; leurs mâts, pourtant, étaient étrangement visibles, oscillant paresseusement sur le ciel plein d'étoiles au rythme de la houle légère qui commençait à soulever la mer. Il frissonna, remonta son écharpe autour de son cou. Dieu, qu'il faisait froid ! Il s'avança vers l'avant, s'appuyant lourdement sur le bras de Petersen. La neige, épaisse de huit à dix centimètres, étouffa ses pas tandis qu'il s'approchait par derrière d'un canon Œrlikon. Doucement, il posa une main sur l'épaule du canonnier encapuchonné, courbé en avant dans sa niche.

« Tout va bien, canonnier ? »

Pas de réponse. L'homme parut remuer, puis s'immobilisa de nouveau.

« J'ai demandé si tout va bien ? »

La voix de Vallery s'était durcie. Il secoua l'homme par l'épaule, et, se tournant impatiemment vers Hartley :

« Il dort, chef ! Au poste de combat ! Nous sommes tous morts de sommeil, je le sais... mais ses camarades d'en dessous comptent sur lui. C'est sans excuse. Prenez son nom !

— Prenez son nom », répéta doucement Nicholls, penché sur l'homme. Il savait qu'il n'aurait pas dû parler ainsi, mais il n'avait pu s'en empêcher. « Prendre son nom ? Pour quoi faire ? Pour sa famille ? Cet homme est mort. »

La neige recommençait à tomber, froide, mouillée, légère, tandis que le vent se levait un peu. Vallery sentit les premiers flocons, glacials, invisibles dans l'obscurité, frôler ses joues, entendit le vent gémir au loin dans le grément et frissonna.

« Son radiateur ne fonctionne plus », dit Hartley, en se redressant après avoir exploré la paroi de sa main. Il semblait fatigué. « Ces Œrlikons ont des radiateurs fixés au côté de la niche. Les canonniers s'y appuient des heures d'affilée... Je crains que le plomb ait sauté. On les a mis en garde contre cela des milliers de fois.

— Bon Dieu ! Bon Dieu ! » Vallery secoua lentement la tête. Il se sentait terriblement vieux et las. « Quelle mort inutile, vaine... Faites-le porter à la cantine, Hartley.

— Impossible, commandant, dit Nicholls en se redressant lui aussi. Il faudra attendre. Avec le froid et la rapidité de la rigidité cadavérique... eh bien, il faudra attendre. »

Vallery opina d'un mouvement de tête et se détourna lourdement. Tout à

coup, le haut-parleur du pont sur l'arrière du treuil rompit de sa voix rauque le silence de la nuit.

« Entendez-vous ? Entendez-vous ? Commandant, ou dites au commandant de prendre immédiatement contact avec la passerelle. »

Le message fut répété trois fois, puis le haut-parleur se tut.

« Où est le plus proche téléphone ? demanda aussitôt Vallery à Hartley.

— Ici même, commandant. »

Hartley retourna à l'Ærlikon et enleva du mort les récepteurs et le microphone.

« C'est-à-dire s'il y a toujours quelqu'un au poste de direction du tir antiaérien.

— Dans ce qui en reste.

— La direction de tir ? Le commandant veut parler à la passerelle. Mettez-moi en communication. » Il tendit le récepteur à Vallery. « Voici, commandant.

— Merci. Passerelle ? Oui... oui, oui... Très bien. Détacher le Sirrus... Non, Turner... rien que je puisse faire d'aucune façon ; tenir le poste, c'est tout. »

Il rendit le récepteur à Hartley et dit d'un ton bref :

« Contact à l'Asdic du Viking. Rouge 90. »

Il se retourna, regarda la sombre mer et se rendit compte de l'inutilité de son action instinctive. Il haussa les épaules et ajouta :

« Nous avons envoyé le Sirrus dans cette direction. Venez. »

Leur inspection des pièces du pont des embarcations s'acheva par une visite à l'armement du pom-pom central que commandait le barbu Doyle. Transis jusqu'aux os, ses hommes tremblaient de froid ; il commenta respectueusement mais franchement le temps, puis Vallery et ses compagnons redescendirent sur le pont principal. Le commandant ne protestait plus du tout contre l'aide et le soutien de Petersen ; il en était trop heureux ; il bénissait Brooks de sa prévoyance et de sa sollicitude et il était touché de la rare délicatesse qui poussait le grand Norvégien à retirer son bras chaque fois qu'ils passaient devant un groupe d'hommes ou leur parlaient.

De derrière la porte blindée de bâbord, juste sur l'avant de la cuisine, Vallery et Nicholls, attendant pendant que les autres défaisaient les paquets du panneau menant au poste des chauffeurs, entendirent le rugissement assourdi de grenades sous-marines lancées au loin – quatre au total – et sentirent les vagues de pression frapper la coque de l'*Ulysses*. À la première détonation, Vallery s'était raidi, la tête penchée, attentive, les yeux fixés sur l'infini, dans l'attitude éternelle de l'homme dont les oreilles travaillent pour tous les autres

sens. Il hésita un moment, haussa les épaules, puis courba un bras pour soulever une jambe au-dessus de l'hiloire. Il n'y avait rien qu'il pût faire.

Au centre du poste des chauffeurs, il y avait un autre panneau, plus lourd. Lui aussi fut ouvert. L'échelle descendait au poste du servo-moteur qui, comme sur la plupart des navires de guerre modernes, était fort éloigné de la passerelle, tout au fond du cœur du navire, sous le pont cuirassé. Ici, Vallery parla pendant deux minutes à voix basse au maître de timonerie, tandis que Petersen, dans l'étroit espace, à l'intérieur du poste, ouvrait le panneau massif : 200 kilos d'acier actionnés par une poulie à contrepoids – qui donnait, accès à la cale, point le plus bas de l'*Ulysses*, où se trouvaient le Poste central d'artillerie et le poste des auxiliaires électriques n° 2.

Un endroit mystérieux, confus à l'œil et à l'oreille, que ce poste des auxiliaires. Devant chaque cloison, hérissée de vingtaines de commutateurs, d'interrupteurs et de rhéostats étaient étagées littéralement des centaines de fusibles, déconcertants pour le non-initié par leur nombre et leur complexité. Déconcertante aussi la fonction d'une vingtaine ou plus de générateurs auxiliaires dont le bourdonnement aigu, strident, dissonant, frénétique, exaspérait les nerfs. Nicholls se redressa au pied de l'échelle et frissonna involontairement. Un mauvais endroit que celui-ci. Avec quelle facilité l'esprit et les nerfs pouvaient-ils franchir la limite de la démence dans l'incessante clameur de cette cacophonie non synchronisée !

Il ne s'y trouvait à ce moment que deux hommes, un gradé electricien et son aide, penchés sur le grand compas gyroscopique Sperry, procédant à quelque réglage de latitude du mécanisme extrêmement compliqué. Ils levèrent aussitôt les yeux, leur lasse surprise se muant en un plaisir las. Vallery échangea quelques mots avec eux – la conversation était difficile dans cet enfer de bruit – puis, il se dirigea vers la porte du poste central d'artillerie.

Il avait sa main sur la poignée quand il se figea en une immobilité absolue. Un autre groupe de grenades avait éclaté, beaucoup plus près, cette fois, à 400 mètres tout au plus. Ils savaient que c'étaient des grenades sous-marines simplement parce que leur raison et leur expérience le leur disaient, car au cœur le plus profond d'un navire de guerre, la détonation d'une grenade ne produit nullement le bruit d'une explosion, d'un rugissement : on entend un formidable tintement métallique, comme si un géant avait frappé le flanc du navire avec un gigantesque marteau et que le blindage se fût descellé.

Presque immédiatement, deux autres explosions suivirent, et l'*Ulysses* tremblait encore du choc de la seconde quand Vallery tourna la poignée et entra. Ses compagnons entrèrent derrière lui, Petersen referma doucement la porte. Immédiatement l'assourdissant vacarme des moteurs électriques fit place au silence du poste central de tir.

Quoique ces cloisons fussent comme dans le local voisin, bordées de montagnes étagées de fusibles, ce qui dominait en ce lieu était les deux

énormes calculateurs électroniques occupant presque la moitié du local. Liens vitaux entre les postes de télépointage et les tourelles, ces appareils étaient en général le théâtre d'une intense activité ; mais la destruction presque totale des postes de direction de tir, ce matin-là, les avait rendus à peu près inutiles et, avec son personnel réduit, la pièce était étrangement silencieuse. Il n'y avait que huit hommes et un officier.

Malgré la pancarte « Défense de fumer », l'air était bleu de la fumée qui s'élevait en spirales des cigarettes et formait un nuage dérivant avec nonchalance vers l'issue. Pour Nicholls, il y avait quelque chose de rassurant dans ces cigarettes fumantes : elles étaient la seule garantie de vie au milieu de l'anormal silence et de l'immobilité inhumaine des hommes.

Il regarda avec une espèce de curiosité détachée le matelot le plus proche de lui. Maigre et brun, il était assis penché en avant, un coude sur la table, sa cigarette entre les doigts, à 25 millimètres à peine de sa bouche entrouverte. La fumée déroulait ses volutes devant des yeux vagues, indifférents à son picotement, la cendre au bout de la cigarette longue de près d'un demi-centimètre prête à tomber. Nicholls se demanda depuis combien de temps il était assis là, immobile, absolument immobile... et pourquoi ?

Il attendait, naturellement. C'était cela : l'attente. De toute évidence, il attendait, simplement. Mais qu'attendait-il ? Pour la première fois, Nicholls comprit, avec une aveuglante clarté, ce que c'était que d'attendre, les nerfs inhumainement tendus, tendus bien au-delà du tremblement, tendus jusqu'à l'immobilité proche de la rupture, dans l'attente de la torpille qui les fracasserait, les anéantirait. Pour la première fois, il perçut la raison pour laquelle ceux qui semblaient invariablement trouver de quoi plaisanter partout et de n'importe quoi ne plaisantaient jamais au sujet du poste central d'artillerie. Un piège mortel n'est pas drôle. Ce poste était situé six mètres en dessous de la flottaison ; devant, il y avait la soute « B », derrière, la chaufferie « A » ; à droite et à gauche se trouvaient des soutes à mazout, et, dessous, il y avait la carène sans protection, cible de choix pour les mines acoustiques et les torpilles. On y était entouré, encerclé par les éléments et la menace de la mort, et il suffisait d'un éclair, d'une étincelle errante pour déclencher l'annihilante réalité... Et au-dessus d'eux, où ces hommes avaient une chance sur mille de survie, une série de panneaux ne pouvaient que trop facilement se fausser, devenir impossibles à ouvrir, si le métal se tordait sous le choc de l'explosion. En outre, par principe, les panneaux, d'une structure délibérément lourde, devaient rester fermés en cas d'avarie, afin de séparer du reste du bâtiment les locaux noyés. Les hommes du poste central le savaient.

« Bonsoir. Tout va bien par ici ? »

La voix de Vallery, calme comme toujours, résonna avec une force inusitée. Des visages surpris, blêmes et tendus, se retournèrent, les yeux s'agrandissant d'étonnement. Nicholls se rendit compte que le bruit des grenades avait

masqué leur arrivée.

« Il ne faut pas trop s'inquiéter de ce raffut, continua Vallery d'un ton rassurant. Un sous-marin que le Sirrus est en train de poursuivre. Vous pouvez vous féliciter d'être ici et non à bord de ce sous-marin. »

Personne d'autre n'avait dit mot, Nicholls, qui les observait, vit leurs regards passer du visage de Vallery à leurs cigarettes interdites et comprit la gêne qu'ils éprouvaient à être pris par le commandant en flagrant délit d'infraction au règlement.

« Pas de nouvelles du télépointage principal, Brierley ? demanda-t-il à l'officier, chef du poste central, apparemment inconscient de la tension ambiante.

— Non. Rien du tout. Tout est tranquille là-haut.

— Bravo ! fit Vallery, positivement gai. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. »

Il sortit sa main de sa poche et offrit son étui à cigarettes à Brierley.

« Vous fumez ? Et vous, Nicholls ? »

Il en prit une lui-même, remit l'étui dans sa poche et ramassa distraitement une boîte d'allumettes placée devant le matelot le plus proche et, s'il remarqua son sursaut d'incrédulité, le lent début d'un sourire, le léger affaissement des épaules fatiguées en un long soupir silencieux de soulagement, il n'en fit rien voir.

Le fracas de tonnerre d'autres détonations de grenades couvrit le grincement du panneau, couvrit la toux convulsive de Vallery quand la fumée atteignit ses poumons. Seule la nouvelle tache rouge de sa serviette trempée le trahit. Tandis que la dernière vibration s'affaiblissait, il leva des yeux pleins de pitié.

« Bon Dieu ! Est-ce que ça fait toujours ce bruit-là ici ? »

Brierley sourit légèrement :

« Plus ou moins, commandant. Généralement, il est pire. »

Vallery regarda lentement tour à tour les hommes du poste central et, désignant l'avant d'un mouvement de la tête :

« C'est la soute à munitions « B » par là, n'est-ce pas ?

— Oui, commandant,

— Et de bonnes grandes soutes de mazout tout autour ? »

Brierley inclina la tête. Tous les regards étaient fixés sur le commandant.

« Je vois. Franchement, je préfère mon emploi... je ne voudrais pas du vôtre pour un empire... Nicholls, je crois que nous allons passer quelques minutes ici, fumer nos cigarettes en paix... D'ailleurs – il sourit –, songez à la ferveur

accrue avec laquelle nous bénirons notre sort quand nous sortirons d'ici ! »

Il resta cinq minutes, causant tranquillement avec Brierley et ses hommes. Finalement, il écrasa le bout de sa cigarette, prit congé et se dirigea vers la porte.

« Commandant ! »

La voix l'arrêta sur le seuil, la voix du matelot maigre et brun dont il avait emprunté les allumettes.

« Oui, qu'y a-t-il ? »

— J'ai pensé que vous aimeriez peut-être avoir ceci, dit le jeune homme en lui tendant une serviette blanche propre. Celle que vous avez... eh bien, commandant, elle est...

— Merci, dit Vallery en prenant la serviette sans hésitation. Merci beaucoup. »

En dépit de l'aide de Petersen, la montée jusqu'au pont supérieur laissa Vallery très faible. Il traînait lourdement les pieds.

« Ecoutez, commandant, c'est de la folie ! dit Nicholls qui était extrêmement inquiet. Je vous demande pardon, commandant, je ne voulais pas dire ça, mais... eh bien, venez voir le docteur Brooks, je vous en prie ! »

— Certainement, répondit Vallery en un rauque murmure. C'était d'ailleurs notre prochaine escale. »

Une demi-douzaine de pas les amenèrent à la porte de l'infirmerie. Vallery insista pour voir Brooks seul. Lorsqu'il émergea du cabinet de consultation au bout d'un certain temps, il semblait singulièrement revigoré ; son pas était plus léger ; il souriait et Brooks aussi. Nicholls s'attarda derrière le commandant.

« Lui avez-vous donné quelque chose, docteur ? » demanda-t-il. En toute sincérité, il se tue ! »

— Il a pris quelque chose, pas beaucoup, dit Brooks en souriant doucement. Je sais qu'il se tue et il le sait lui-même. Mais il sait pourquoi et moi aussi, et il sait que je le sais. En tout cas, il se sent mieux. Ne vous tourmentez pas, Johnny ! »

Nicholls attendit au sommet de l'échelle devant l'infirmerie que le commandant et d'autres revinssent du central téléphonique et du poste des auxiliaires électriques n° 1. Il s'effaça tandis qu'ils franchissaient le surbau, mais Vallery lui prit le bras et l'emmena lentement vers l'avant au-delà du bureau des torpilleurs, saluant sèchement au passage, Carslake, nominalement chargé de diriger une équipe de sécurité. Carslake, dont le visage était toujours enveloppé de pansements, lui répondit avec des yeux égarés presque comme s'il ne le reconnaissait pas. Vallery hésita, secoua la tête, puis se

tourna vers Nicholls en souriant :

« L'Association des médecins britanniques tient des séances secrètes, hein ? demanda-t-il. Peu importe, Nicholls, et ne vous tourmentez pas. C'est moi qui devrais me tourmenter.

— Vraiment, commandant ? Pourquoi ?

— Du rhum dans les tourelles, des cigarettes dans le posté central d'artillerie, et maintenant un admirable vieux whisky dans une bouteille de « Lysol ». J'ai cru que le docteur Brooks allait m'empoisonner... et quelle merveilleuse mort ! Excellent produit, et toutes les excuses du médecin-chef pour avoir entamé vos provisions personnelles. »

Nicholls rougit violemment et commença à bégayer une excuse.

« Oubliez-le, mon garçon, oubliez-le. Qu'est-ce que ça fait ? Mais j'en viens à me demander quelle sera notre prochaine découverte. Une fumerie d'opium sur la plateforme du cabestan peut-être, ou des danseuses dans la tourelle « B » ?

Mais ils ne trouvèrent ni dans ces endroits ni ailleurs autre chose que du froid, de la souffrance et un épuisement aggravé par la faim. Comme toujours, Nicholls constata que leur visite – ou plutôt celle de Vallery – laissait les hommes en meilleur état. Mais le leur était maintenant assez piteux : Nicholls avait les jambes en caoutchouc et un frisson continu l'épuisait ; il ne parvenait pas à imaginer où Vallery puisait la force de continuer sa tournée. Le si robuste Petersen lui-même commençait à flancher, moins du fait qu'il portait à demi Vallery qu'à cause de l'effort de débloquer à coups de marteau d'innombrables taquets de panneaux et de portes coincés par la gelée.

Appuyé à une cloison, respirant avec difficulté après la remontée de la soute « A », Nicholls regarda le commandant avec une expression que celui-ci interpréta correctement. Il secoua négativement la tête en souriant :

« Autant l'achever, mon petit. Il ne nous reste que la plate-forme du cabestan. Je pense que nous n'y trouverons personne, mais mieux vaut y jeter un coup d'œil. »

Ils firent lentement le tour de la lourde machine qui occupait le milieu de la plate-forme, longèrent le poste des accumulateurs, le magasin du voilier, l'atelier d'électricité, la prison, et atteignirent le magasin à peinture, le compartiment le plus en avant du navire.

Vallery tendit sa main, toucha symboliquement la porte avec un sourire las et fit demi-tour. En passant devant la porte de la prison, il ouvrit machinalement le volet du guichet, y jeta un regard par manière d'acquit et reprit sa marche. Puis, il s'arrêta, revint en arrière et ouvrit le volet.

« Au nom du... Ralston ! Que faites-vous là ? » s'écria-t-il.

Ralston sourit. Même à travers l'épaisse vitre de glace, son sourire n'avait

rien d'agréable et n'éclaira pas ses yeux bleus. Il gesticula en désignant la vitre fermée, faisant comprendre qu'il ne pouvait entendre.

Impatiemment, Vallery tourna la poignée.

« Que faites-vous là, Ralston ? demanda-t-il en le foudroyant du regard. En cellule... en ce moment ! Parlez, voyons ! Dites-le-moi. »

Nicholls, surpris de voir le vieil homme en colère, se dit qu'il préférerait ne pas être l'objet de sa fureur.

« J'ai été enfermé ici », répondit Ralston d'un ton qui impliquait : « Quelle stupide question ! »

Vallery rougit légèrement.

« Quand ? demanda-t-il.

— Ce matin à dix heures trente commandant.

— Et par qui ?

— Par le capitaine d'armes, commandant.

— Sur quelle autorité ? » demanda Vallery, furieux.

Ralston le regarda un long moment avant de répondre, le visage impassible.

« Sur la vôtre, commandant.

— La mienne ! s'exclama Vallery, je ne lui ai pas dit de vous enfermer.,

— Vous ne lui avez jamais dit de ne pas le faire », dit Ralston d'une voix égale.

Vallery tressaillit : c'était lui qui avait été coupable d'oubli, de manque d'égards, et cette pensée lui était douloureuse.

« Où est votre poste de combat la nuit ? demanda-t-il.

— Aux tubes lance-torpilles de bâbord, commandant. »

« Cela expliquait, songea Vallery, pourquoi seule l'équipe de tribord s'était mise en rang. »

« Et pourquoi... pourquoi avez-vous été laissé ici pendant les postes de combat ? Ne savez-vous pas que c'est défendu ? Contraire à tous les règlements ?

— Oui, commandant, répondit Ralston avec, de nouveau, son froid sourire. Je le sais. Mais le capitaine d'armes le sait-il ?..., » Il s'arrêta une seconde, sourit encore. « Ou peut-être l'a-t-il simplement oublié.

— Hartley ! » Vallery avait recouvré son sang-froid. Son ton était calme et sévère. « Le capitaine d'armes ici, immédiatement. Qu'il apporte ses clefs. »

Une forte quinte de toux le convulsa, il cracha du sang dans la serviette, puis releva les yeux sur Ralston.

« Je suis désolé de cet incident, mon garçon, dit-il lentement. Sincèrement désolé.

— Comment va le pétrolier ? demanda doucement Ralston.

— Quoi ? fit Vallery qui ne s'attendait pas à ce brusque changement de sujet. Quel pétrolier ?

— Celui qui a été endommagé ce matin, commandant.

— Il est toujours avec nous, répondit Vallery, intrigué. Avec nous, mais très enfoncé. Vous avez une raison spéciale pour vous y intéresser ?

— Non, je m'y intéresse, tout simplement, commandant, dit-il en souriant, mais cette fois d'un véritable sourire. Vous comprenez... »

Il fut interrompu par une explosion assourdie qui rompit le silence de la nuit tandis que l'*Ulysses* s'inclinait fortement à bâbord sous l'onde de pression. Vallery tituba et serait tombé sans le soutien du bras de Petersen. Il s'arc-bouta contre le coup de roulis sur lequel le navire se redressa et regarda Nicholls d'un air de soudaine épouvante. Ce bruit n'était que trop familier.

Nicholls lui rendit son regard, le cœur serré de pitié pour ce mourant chargé d'un nouveau fardeau, et inclina lentement la tête, approuvant avec répugnance ce qu'exprimaient sans paroles les yeux de Vallery.

« Je crains que vous n'ayez raison, commandant. Une torpille. Quelqu'un en a arrêté une avec sa coque.

— M'entendez-vous ? fit le haut-parleur d'une voix rapide, intense, anormalement forte dans le silence qui suivait l'explosion. M'entendez-vous ? Le commandant sur la passerelle : urgent. Le commandant sur la passerelle : urgent. »

VENDREDI SOIR

Courbé presque en deux, le commandant Vallery s'agrippa à la rampe de l'échelle menant à la plage avant. Il essaya de jeter un regard sur la mer obscurcie, mais il ne put rien voir. Une brume sombre, tournoyante et rugissante, une brume tachée de sang que traversaient des éclairs d'une éblouissante lumière, flottait devant ses yeux et l'aveuglait. Il respirait avec des suffocations qui lui torturaient les poumons ; des pinces gigantesques serraient ses côtes inférieures, des pinces qui sûrement les broyaient. Cette course trébuchante depuis le compartiment du pic l'avait presque tué. Il s'en rendait vaguement compte et se disait qu'il avait bravé la mort de trop près, de beaucoup trop près, et qu'il devait être plus prudent à l'avenir...

Lentement, sa vision s'éclaircit, mais la lueur étincelante subsistait. « Juste Ciel, songea Vallery, un aveugle aurait pu voir tout ce qu'il y a à voir ici. » Car on n'apercevait rien d'autre que la ténébreuse silhouette, si peu visible qu'on pouvait presque la croire imaginaire, d'un pétrolier profondément enfoncé dans l'eau et une grande colonne de flamme, haute de centaines de mètres, qui surgissait du cœur de l'épais champignon de fumée obscurcissant l'étrave du navire torpillé. Même à la distance d'un demi-mille, le rugissement des flammes était presque intolérable. Vallery les regarda, épouvanté. Derrière lui, il entendait Nicholls jurer doucement, amèrement, continuellement.

Vallery sentit sur son bras la main de Petersen.

« Le commandant désire-t-il monter à la passerelle ?

— Dans un moment, Petersen, dans un moment. Attendez. »

Son esprit fonctionnait de nouveau ; ses yeux conditionnés par quarante années d'entraînement, parcouraient automatiquement l'horizon. « C'est drôle, songea-t-il, on voit à peine le pétrolier – ce doit être le Vytura – il est sans doute masqué par cet épais rideau de fumée » ; mais les autres navires du convoi, blancs, semblables à des fantômes, se détachaient nettement sur le bleu indigo du ciel, baignés d'une lumière mortelle. Les étoiles elles-mêmes étaient éteintes.

Il s'aperçut que Nicholls avait cessé de jurer tout bas et qu'il lui parlait.

« Un pétrolier, n'est-ce pas, commandant ? Ne ferions-nous pas mieux de nous mettre à l'abri ? Rappelez-vous ce qui est arrivé à cet autre !

— Quel autre ? »

Vallery écoutait à peine.

« Le Cochella. C'était il y a quelques jours, je crois. Bon Dieu ! non ! C'était seulement ce matin !

— Quand les pétroliers prennent feu, ils brûlent, Nicholls, dit Vallery, étrangement lointain. S'ils brûlent simplement, ils peuvent durer suffisamment longtemps. Les pétroliers sont durs à mourir, terriblement durs, mon garçon ; ils vivent quand n'importe quel autre navire sombrerait.

— Mais il doit avoir un trou de la taille d'une maison dans son flanc ! protesta Nicholls.

— Ça ne fait rien », répliqua Vallery. Il semblait attendre, guetter quelque chose. « Il y a une réserve formidable d'énergie dans ces bateaux. Peut-être 27 cales-réservoirs bien étanches, sans parler des cofferdams, des compartiments des pompes, de la machine... N'avez-vous jamais entendu parler du procédé Nelson pour insuffler de l'air comprimé dans les cales d'un pétrolier afin de lui donner de la flottabilité, de l'empêcher de couler ? N'avez-vous jamais entendu parler du commandant Dudley Mason et de l'*Ohio* ? N'avez-vous jamais... ? »

Il s'arrêta soudain, et lorsqu'il se remit à parler, la rêveuse léthargie de sa voix avait disparu.

« Je le pensais ! s'écria-t-il d'une voix vibrante d'excitation. Je m'en doutais ! Le Vytura continue à naviguer, à gouverner ! Bon Dieu ! il doit continuer à faire presque 15 nœuds ! La passerelle, vite ! »

Les pieds de Vallery quittèrent le pont et le retouchèrent à peine jusqu'à ce que Petersen le déposât soigneusement sur le caillebotis devant le commandant en second surpris Vallery sourit légèrement à la vue de l'étonnement de Turner dont les broussailleux sourcils se levaient au-dessus de son maigre visage de corsaire, aux traits plus nettement découpés que jamais dans la vive lumière du pétrolier en flammes. « Si jamais un homme est né quatre cents ans trop tard, se dit Vallery illogiquement... mais quel homme à avoir auprès de soi ! »

« Je vais bien, Turner, dit-il avec un rire bref. Brooks a pensé qu'il me fallait un Vendredi. C'est le chauffeur Petersen. Il joue son rôle avec trop d'enthousiasme et est peut-être enclin à obéir aux ordres trop littéralement. Mais il a été pour moi un bienfait du Ciel, ce soir... Ne vous préoccupez pas de moi... que pensez-vous de lui ? demanda-t-il en désignant du pouce le pétrolier qui flambait d'une flamme encore plus blanche, presque aussi difficile à regarder que le soleil de midi.

— Il fait un rudement bon phare pour n'importe quel navire ou avion allemand à notre recherche, grommela Turner. Nous pourrions aussi bien envoyer un signal à Trondjhem donnant notre latitude et notre longitude,

— Exactement, dit Vallery. En outre, il fournit quelques cibles magnifiques au sous-marin qui vient d'atteindre le Vytura. Un dangereux individu celui-ci,

Turner. C'est une besogne remarquable qu'il a faite là... et dans une obscurité presque totale.

— Probablement un hublot que quelqu'un a oublié de fermer. Nous n'avons pas assez de navires pour les vérifier tout le temps. Ce n'a pas été tellement remarquable, du moins pour lui. Le Viking est en contact en ce moment, juste au-dessus de lui... Je l'y ai envoyé.

— Bravo ! » dit Vallery chaleureusement. Il se tourna vers le pétrolier en feu, puis de nouveau vers Turner, le visage contracté. « Il faudra le sacrifier. »

Turner inclina lentement la tête et répéta :

« Il faudra le sacrifier.

— C'est bien le Vytura, n'est-ce pas ?

— Oui. Le même qui a attrapé un coup ce matin.

— Qui le commande ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Turner. Pilote, savez-vous où est la liste des navires ?

— Non, commandant. » Le Gosse Kapok était hésitant, bizarrement peu sûr de lui-même. « L'amiral l'avait, je le sais. Elle est probablement détruite, maintenant.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ? demanda vivement Vallery :

— Spicer, son maître d'hôtel, a failli être suffoqué par la fumée, cet après-midi ; il l'a trouvé faisant un grand feu dans sa baignoire ; l'amiral lui a dit qu'il brûlait des documents d'importance vitale qui ne devaient pas tomber entre les mains de l'ennemi. Des vieux journaux, principalement, mais je crois que la liste doit s'être trouvée parmi eux. Elle n'est nulle part ailleurs.

— Pauvre vieux... » Turner se rappela juste à temps qu'il parlait de l'amiral, s'arrêta, secoua la tête avec compassion et demanda : « Dois-je envoyer un signal à Fletcher sur le Cape Hatteras ?

— Ce n'est pas la peine, dit Vallery impatientement. Il n'y a pas le temps.... Bentley... au capitaine du Vytura : « Prière évacuer navire immédiatement : nous allons vous « couler. »

Soudain, Vallery trébucha et s'accrocha au bras de Turner.

« Je vous demande pardon, je crains que mes jambes me refusent service. Elles me l'ont refusé, plutôt. » Il adressa un triste sourire aux visages anxieux. « Inutile de faire semblant plus longtemps, n'est-ce pas ? Lorsque vos jambes se mettent à se mutiner... Oh ! mon Dieu ! Je suis fichu !

— Rien d'étonnant ! dit Turner. Je ne traiterais pas un chien enragé comme vous vous traitez vous-même ! Venez, commandant, prenez le fauteuil de l'amiral... tout de suite. Si vous ne le faites pas, j'ordonnerai à Petersen de

vous y porter », menaçait-il comme Vallery allait protester...

Mais la protestation fut remplacée par un sourire, et Vallery se laissa docilement aider à gagner le fauteuil. Il soupira profondément et se détendit en bénissant l'appui du dossier et des bras. Il se sentait à bout, impuissant, son corps épuisé n'était plus qu'une masse de douleur et il avait mortellement froid, mais en même temps, il était fier et reconnaissant de ce que Turner ne lui eût même pas suggéré de descendre.

Derrière lui, il entendit se fermer la grille et murmurer des voix, puis Turner se montra en disant :

« Le capitaine d'armes, commandant. L'avez-vous fait appeler ?

— Certainement. »

Vallery se retourna, la mine sévère.

« Venez ici, Hastings. » ;

Le capitaine d'armes se mit au garde-à-vous devant lui. Comme toujours, son visage était un masque, indéchiffrable, sans expression, presque inhumain dans cette cruelle clarté.

« Ecoutez attentivement, dit Vallery, forcé d'élever la voix pour dominer le ronflement des flammes ; l'effort de parler l'épuisait. Je n'ai pas le temps de vous parler maintenant. Je vous verrai demain matin. En attendant, vous allez libérer le quartier-maître Ralston immédiatement. Vous passerez ensuite vos fonctions, vos papiers et vos clefs à l'officier marinier Perrat. Voilà deux fois que vous avez franchi les limites de votre autorité ; c'est une insolence sur laquelle on peut fermer les yeux ; mais vous avez aussi gardé un homme en cellule pendant les postes de combat. Le prisonnier y serait mort comme un rat dans un piège. Vous n'êtes plus capitaine d'armes de l'*Ulysses*. C'est, tout. »

Pendant deux secondes, Hastings resta rigide, conservant un silence stupéfié, incrédule, puis la discipline de fer craqua. Il s'avança, les bras levés, suppliant, son masque remplacé par la contorsion de l'ahurissement.

« Démis de mes fonctions ? Démis de mes fonctions ! Mais, commandant, vous ne pouvez pas faire ça ! Vous ne pouvez... »

Sa voix se brisa en un hoquet de souffrance tandis que la poigne vigoureuse de Turner se refermait sur son coude.

« Ne dites pas « vous ne pouvez » au commandant, lui-susurra-t-il à l'oreille. Vous l'avez entendu ? Quittez la passerelle ! »

La grille cliqueta derrière lui. Du ton de la conversation, Carrington observa :

« Quelqu'un se sert de ses méninges à bord du Vytura... il a un écran rouge sur sa lampe Aldis. On ne pourrait voir ses signaux autrement. »

Aussitôt, la tension se dissipa. Tous les yeux se fixèrent sur la lumière rouge qui clignotait, à trente mètres sur l'arrière, des flammes, et même là, difficile à distinguer. Soudain, elle s'arrêta.

« Que dit-il, Bentley ? » demanda Vallery.

Bentley toussa en manière d'excuse avant de traduire le message :

« Etes-vous le diable ? Essayez de le faire et je vous saborderai. Machine intacte. Nous pouvons tenir le coup. » Vallery ferma les yeux un instant. Il commençait à comprendre ce qu'avait dû éprouver le vieux Giles. Quand il rouvrit les yeux, il avait pris sa décision.

« Signalez : « Vous mettez en danger le convoi tout entier. Evacuez navire immédiatement. Je répète : immédiatement. »

Il se tourna vers le second :

« Je m'incline devant lui. Comment vous plairait-il, à vous, d'être assis au-dessus de suffisamment d'essence pour vous envoyer ad patres ? Il doit y avoir de l'huile dans certains de ses réservoirs... Dieu, comme je déteste d'être forcé de menacer un homme de cette façon !

— Je comprends, commandant, murmura Turner. Je sais ce que c'est. Je me demande ce que fait le Viking là-bas. Ne devrions-nous pas en avoir des nouvelles à cette heure ?

— Envoyez un signal, ordonna Vallery. Demandez des renseignements. »

Il regarda vers l'arrière, chercha du regard le lieutenant de vaisseau torpilleur.

« Où est Marshall ? demanda-t-il.

— Marshall ? dit Turner, surpris. À l'infirmerie, naturellement. Toujours sur la liste des blessés, vous vous rappelez : quatre côtes fracassées ?

— Bien sûr, bien sûr ! fit Vallery en secouant la tête avec lassitude, fâché contre lui-même. Et le premier maître torpilleur... Noyés, n'est-ce pas ?... Il a été tué hier dans le poste des auxiliaires n° 3... Eh bien, et Vickers ?

— Il était dans la salle de direction de la chasse.

— À la direction de la chasse », répéta lentement Vallery.

Il se demanda pourquoi son cœur ne s'arrêtait pas de battre. Il avait depuis longtemps dépassé le stade des os gelés et du sang coagulé. Tout son corps était un grand bloc de glace... Il ne s'était pas douté qu'un froid pareil pût exister. Il trouvait très étrange de ne plus frissonner...

« Je le ferai moi-même, commandant, dit Turner, interrompant sa rêverie. Je me chargerai de lancer la torpille de la passerelle. J'ai été le plus mauvais officier torpilleur de la station de Chine... » Il sourit légèrement. « ... Peut-être ma main n'a-t-elle pas perdu le peu d'adresse qu'elle a jamais possédée.

— Merci, dit Vallery avec gratitude. Faites-le.

— Il nous faudra d'abord la prendre à tribord. La commande de lancement de bâbord a été fracassée ce matin... le mât de misaine ne lui a fait aucun bien... Je vais aller vérifier le Dumaresq[2]... Bon Dieu ! » Il serra l'épaule de Vallery avec une force qui le fit grimacer de douleur. « C'est l'amiral, commandant ! Il monte sur la passerelle ! »

Vallery se retourna dans son fauteuil avec incrédulité, Turner disait vrai : Tyndall franchissait la grille et se dirigeait vers lui. Dans l'ombre que projetait le côté de la passerelle, il avait l'air désincarné. Sa tête nue, couverte de mèches blanches clairsemées, son visage gris pitoyablement rétréci, ses épaules soudain voûtées, inexplicablement maigres sous le ciré noir, étaient vivement mis en relief par les flammes. En dessous, rien n'était visible. Silencieusement, Tyndall traversa la passerelle et s'arrêta à côté de Vallery. Lentement, appuyé au bras secourable de Turner, Vallery descendit du fauteuil. Sans sourire, Tyndall le regarda, inclina gravement la tête et se hissa sur son siège. Il prit les jumelles placées sur la tablette, devant lui, et parcourut lentement l'horizon.

Ce fut Turner le premier à le remarquer :

« Amiral ! vous n'avez pas de gants ! »

— Quoi ? Qu'avez-vous dit ? » Tyndall remit les jumelles en place et regarda sans curiosité ses mains bandées tachées de sang. « Ah ! je savais bien que j'avais oublié quelque chose ! C'est la seconde fois. Je vous remercie, Turner. »

Il sourit poliment, reprit les jumelles et recommença son examen de l'horizon. Tout à coup, Vallery sentit un frisson plus mortel le parcourir, un frisson qui n'avait rien à voir avec le froid glacial de la nuit arctique.

Turner hésita une seconde, puis se tourna vers le Gosse Kapok.

« Pilote ! n'ai-je pas vu des gantelets accrochés dans votre chambre des cartes ? »

— Oui, commandant. Tout de suite. »

Et le Gosse Kapok quitta en hâte la passerelle.

Turner regarda de nouveau l'amiral.

« Votre tête, amiral... Vous ne l'avez pas couverte. Ne voudriez-vous pas d'un duffel-coat, d'un capuchon ? »

— Un capuchon ? dit Tyndall, amusé. Pour quoi faire ? Je n'ai pas froid... Si vous voulez m'excuser, commandant. »

Il braqua les jumelles en plein sur l'embrasement éblouissant du Vytura. Turner le regarda de nouveau, regarda Vallery, hésita, puis se dirigea vers l'arrière.

Carpenter revenait avec les gants lorsque le haut-parleur de la T.S.F. se déclencha :

« T.S.F.-passerelle. T.S.F.-passerelle ! Signal du Viking : « Contact perdu. Je continue recherche. »

« Contact perdu ! s'exclama Vallery. La pire chose qui pouvait arriver ! Un sous-marin qui rôde ici, non repéré, et tout le FR 77 éclairé comme un champ de foire. » Un champ de foire, songea-t-il avec amertume, des pipes d'argile dans un tir forain, et sans la moindre chance de pouvoir rendre les coups maintenant que le contact est perdu. À n'importe quelle seconde, maintenant...

Il fit demi-tour, s'agrippa à l'habitable pour ne pas tomber. Il avait oublié combien il était faible, combien l'inclinaison de la passerelle endommagée affectait l'équilibre.

« Bentley ! Pas encore de réponse du *Vytura* ?

— Non, commandant. » Bentley était aussi inquiet que le second, aussi conscient que lui de la nécessité de se hâter. « Peut-être n'a-t-il plus d'électricité... Non, non, le voici qui signale !

— Commandant », dit Turner.

Vallery se retourna.

« Oui, dit Turner, qu'est-ce que c'est ? Pas d'autres mauvaises nouvelles, j'espère ?

— Je crains que si, commandant. Impossible de pointer les tubes de bâbord. Ils sont coincés.

Impossible de les pointer ! fit Vallery avec irritation. Ce n'est pas nouveau. C'est la glace. Enlevez-la à coups de marteau, servez-vous d'eau bouillante, de lampes à souder, n'importe quel vieux...

— Je vous demande pardon, commandant, dit Turner en secouant la tête avec regret. Ce n'est pas cela. La plate-forme des tubes et les organes de pointage ont été faussés. Ce doit être soit l'obus qui a atteint le magasin du maître de manœuvre soit celui qui a détruit le poste des auxiliaires n° 3. En tout cas, c'est « kaput » !

— Très bien, alors, dit Vallery, impatient. Il faudra se servir des tubes de tribord.

— Leur commande de la passerelle est détruite, commandant, objecta Turner. À moins que nous ne lancions aux tubes mêmes, en autonomie.

— Pas de raison qui l'empêche, n'est-ce pas ? Après tout, c'est pour cela qu'on instruit les torpilleurs. Dites à l'armement des tubes de bâbord – je suppose que la ligne de communication est toujours intacte – dites-leur de se tenir parés.

— Oui, commandant.

— Et puis, Turner...

— Commandant ?

— Je vous demande pardon. » Il eut un sourire de travers. « Comme le vieux Giles le disait en parlant de lui-même, je suis un vieux bourru hargneux. Supportez-moi, voulez-vous ? »

Turner lui sourit avec sympathie, et, redevenant sérieux aussitôt :

« Comment est-il ? »

Vallery regarda l'amiral pendant une longue seconde et secoua négativement la tête d'un mouvement presque imperceptible.

Turner inclina lourdement la sienne et s'en alla.

« Eh bien, Bentley ? Que dit-il ?

— C'est un peu confus, commandant. Je n'ai pas pu tout saisir. Il dit qu'il va abandonner le convoi et faire route indépendamment. Quelque chose comme ça, commandant. »

Faire route indépendamment ! Ce n'était pas une solution, Vallery le savait. Il pourrai continuer à brûler pendant des heures, révéler sans le vouloir la présence des autres, même en suivant une autre route. Mais naviguer seul, sans protection, un pétrolier mutilé, en flammes... et 1 000 milles pour aller à Mourmansk, les pires 1 000 milles du monde ! Vallery ferma les yeux. Il avait la mort dans l'âme. Un homme comme celui-ci, un pareil navire... être obligé de les détruire tous les deux !

Soudain, Tyndall parla :

« À gauche 30 ! » ordonna-t-il d'une voix forte, autoritaire.

Vallery se raidit d'épouvante. À gauche 30, ils fonceraient sur le Vyturâ !

Il y eut deux secondes de silence, puis Carrington, officier de quart, se pencha sur le porte-voix et répéta : « À gauche 30. » Vallery s'avança, puis s'arrêta net en voyant Carrington gesticuler devant le porte-voix : il avait fourré un gantelet dans l'embouchure.

« Zéro la barre ! »

— La barre est à zéro, amiral !

Comme ça ! Commandant ?

— Amiral ?

— Cette lumière me fait mal aux yeux. Ne pouvons-nous éteindre cet incendie ?

— Nous essaierons, amiral. » Vallery s'approcha de lui et dit doucement : « Vous avez l'air fatigué. Ne voudriez-vous pas descendre ?

— Comment ? Descendre ! Moi !

— Oui, amiral. Nous vous demanderons si nous avons besoin de vous », ajouta-t-il d'un ton persuasif. »

Tyndall réfléchit un instant, puis secoua négativement la tête avec fermeté.

« Ce n'est pas possible, Dick. Ce ne serait pas juste à votre égard... »

Sa voix s'abaissa et il marmotta quelque chose que Vallery crut être « amiral Tyndall », mais il n'en était pas sûr.

« Amiral ? je n'ai pas entendu... »

— Rien ! » fit Tyndall très brusquement.

Il regarda vers le Vytura, poussa une exclamation de souffrance et leva un bras pour se protéger les yeux. Vallery aussi recula en plissant les paupières pour masquer l'aveuglante poussée de flamme du Vytura. Presque simultanément, l'explosion les assourdit et son souffle les fit tituber. Le Vytura venait de nouveau d'être torpillé, à l'arrière, près de la machine, et le feu y faisait rage. Seul l'îlot de la passerelle, au milieu du navire, restait miraculeusement exempt de fumée et de flammes. Au moment même du choc, Vallery pensa : « Maintenant, il va sombrer. Il ne peut plus durer bien longtemps. » Mais il savait qu'il se trompait lui-même, qu'il tentait d'éviter l'inévitable décision qui lui incombait. Comme il l'avait dit à Nicholls, les pétroliers ont la vie dure, terriblement dure. « Pauvre vieux Giles, songea-t-il, inexplicablement, pauvre vieux Giles. »

Il se dirigea vers l'arrière. Turner criait avec colère au téléphone.

« Vous ferez ce qu'on vous ordonne, nom de Dieu, vous entendez ? Pointez vos tubes, immédiatement ! Oui, j'ai dit « immédiatement » !

Vallery lui toucha le bras.

« Qu'est-ce qui se passe, Turner ?

— Quelle satanée insolence ! grommela Turner. Me dire, à moi, ce qu'il faut faire !

— Qui ?

— Le chef de l'armement des tubes. Votre ami Ralston, dit Turner avec colère.

— Ralston ! Naturellement ! Il m'a dit que c'était là son poste de combat de nuit. Qu'est-ce qui cloche ?

— Qu'est-ce qui cloche ? Il dit qu'il ne croit pas pouvoir le faire. Ça ne lui plaît pas ; il n'en a pas envie, s'il vous plaît ! Insubordination inouïe ! tempête Turner.

— Ralston... en êtes-vous sûr ? Mais, évidemment, vous l'êtes... Je me demande... Ce garçon a traversé des épreuves personnelles terribles, Turner.

Pensez-vous que... ?

— Je ne sais pas quoi penser ! » Turner souleva de nouveau le récepteur du téléphone. « Tubes à 90° ? Enfin !... Quoi ? Qu'avez-vous dit ?... Pourquoi nous ne... Au canon ! Au canon ! »

Il raccrocha avec violence et se tourna vers Vallery :

« Il, me demande, me supplie de le couler au canon au lieu de lancer des torpilles ! Il doit être fou. Mais fou ou non, je vais descendre lui faire entendre raison, à ce jeune mutin ! »

Vallery n'avait jamais vu Turner plus en colère.

« Pouvez-vous charger Carrington du service de ce téléphone, commandant ?

— Oui, oui, naturellement. » Un peu de la colère de Turner s'était communiquée à Vallery. « Quels que soient ses sentiments, ce n'est pas le moment de les exprimer ! dit-il durement. Redressez-le. Il se peut que j'aie été trop indulgent ; peut-être nous croit-il endettés, envers lui, psychologiquement désavantagés, à cause de l'injuste traitement qu'il a subi... Ça va, ça va, Turner ! »

L'impatience croissante de Turner n'était que trop visible.

« Allez-y. Je rentre pour attaquer dans trois ou quatre minutes. »

Il se retourna brusquement et passa sur la passerelle de navigation.

« Bentley !

— Commandant ?

— Dernier signal...

— Mieux vaut y jeter un coup d'œil », interrompit Carrington.

Il ralentit.

Vallery s'avança et regarda par-dessus le pavois. Le Vytura, rugissante masse de flammes, s'enfonçait rapidement de l'arrière.

« Ils préparent les bossoirs, commandant ! annonça le Gosse Kapok avec agitation. Je crois... oui, oui, je vois descendre les embarcations.

— J'en remercie Dieu ! » murmura Vallery.

Il se sentait comme si un nouveau bail avec la vie lui avait été accordé. La tête baissée, il se cramponna des deux mains au pavois de la passerelle – la réaction lui infligeait une affreuse faiblesse. Au bout de quelques secondes, il releva la tête et ordonna calmement :

« Signalez par radio, en chiffre, au Sirrus. « Je retourne en arrière, pour recueillir les survivants dans le canot « du Vytura. »

Il surprit le rapide coup d'œil de Carrington et haussa les épaules.

« Les chances sont meilleures qu'égales ; alors, au diable les ordres de l'Amirauté. Dieu ! ajouta-t-il avec une soudaine aigreur, comme je voudrais voir à la dérive dans la mer de Barentz un navire plein des guerriers de Whitehall qui interdisent de recueillir les survivants ! »

Il se détourna et aperçut Nicholls et Petersen.

« Vous êtes encore ici, Nicholls ? Ne feriez-vous pas mieux de descendre ?

— Si vous le désirez, commandant. » Nicholls hésita et, indiquant Tyndall d'un mouvement de la tête : « J'ai pensé que peut-être...

— Vous avez sans doute raison. Nous verrons. Attendez un peu, voulez-vous ? » Il éleva la voix : « Pilote !

— Commandant ?

— Les deux bords en avant lente !

— Les deux bords en avant lente, commandant. »

Graduellement, puis plus vite, l'*Ulysses* évolua et gagna lentement l'arrière du convoi. Bientôt, même les derniers navires l'eurent dépassé, avançant vers le nord-est. Il neigeait plus fort, à présent, mais l'éclatante lumière de l'incendie baignait toujours les navires, d'une effrayante vulnérabilité dans leur impuissance.

Bouillant de colère, Turner s'arrêta devant les tubes lance-torpilles de bâbord. Ils étaient orientés par le travers, méchantes bouches béantes éclairées par les grandes flammes, pointées au-dessus de l'éclat intermittent de la houle. Il aperçut immédiatement Ralston, perché, au-dessus du tube central, au poste de commande que rien ne protégeait.

« Ralston ! fit Turner d'une voix impérieuse et dure, je désire vous parler ! »

Ralston se retourna aussitôt, se leva et sauta sur le pont. Debout, devant le second, de la même taille que lui, ses yeux bleus troublés se trouvaient au niveau des yeux noirs de Turner étincelants de colère.

« Que diantre avez-vous, Ralston ? Vous refusez d'obéir aux ordres ?

— Non, commandant, répondit Ralston d'une voix basse, étrangement tendue. Ce n'est pas vrai.

— Pas vrai ! » Les yeux de Turner s'étaient rétrécis et il maîtrisait à peine sa fureur. « Alors qu'est-ce que c'est que vos satanées objections à lancer des torpilles ? Songez-vous à faire concurrence au chauffeur Riley ? Ou avez-vous simplement perdu la raison – si vous en aviez ? »

Ralston ne dit rien. Ce silence, trop facilement interprété comme une muette insolence, exaspéra Turner. Ses puissantes mains agrippèrent le duffel-coat du matelot ; il le tira vers lui, et, leurs visages tout proches l'un de l'autre, il dit doucement :

« Je vous ai posé une question, Ralston. Je n'ai pas reçu de réponse. J'attends. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Rien, commandant. » Il y avait de la détresse dans ses yeux, peut-être, mais pas de peur. « Je, je n'en ai simplement pas envie, commandant. Je déteste avoir à le faire... envoyer l'un de nos propres navires par le fond ! »

Sa voix était suppliante, maintenant, avec une sorte de désespoir. Turner y demeura indifférent.

« Pourquoi faut-il le couler, commandant ? s'écria Ralston. Pourquoi ? Pourquoi ?

— Ce n'est pas votre faute..., mais il se trouve qu'il met en danger le convoi tout entier. » Le visage de Turner n'était toujours qu'à quelques centimètres de celui de Ralston. « Vous avez un travail à faire, des ordres auxquels obéir. Montez là-haut et exécutez-les ! Allez ! rugit-il comme Ralston hésitait. Montez là-haut ! »

Ralston ne bougea pas.

« Il y a d'autres gradés torpilleurs, commandant », dit-il en levant des bras suppliants.

Quelque chose dans son accent fit comprendre à Turner, avec un choc, en dépit de son aveugle colère, que ce garçon était désespéré.

« Laisser la sale besogne à un autre ? C'est ça que vous voulez dire, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec un mépris mordant. Lui faire faire ce que vous ne voulez pas faire vous-même, espèce de petit salaud ! Donnez-moi votre appareil. Je vais appeler la passerelle. »

Il prit le téléphone et regarda Ralston remonter lentement à sa place et s'asseoir courbé en avant, la tête penchée sur le Dumaesq.

« Le commandant adjoint ? Ici, Turner. Tout est réglé ici. Le commandant est-il là ?

— Oui, commandant. Je vais l'appeler. »

Carrington posa le récepteur, franchit la grille.

« Commandant, le commandant Turner est à...

— Une minute ! »

La main levée, la tension de la voix arrêtaient Carrington.

« Regardez. Qu'en pensez-vous ? » demanda Vallery, en désignant d'un geste le Vytura au-delà de la silhouette de l'amiral qui, la tête baissée sur sa poitrine, marmottait des paroles incohérentes.

Carrington regarda dans la direction indiquée. Le canot de sauvetage, vaguement visible à travers les flocons de neige, avait décroché ses palans pendant que le Vytura marchait encore. Bourré d'hommes, il s'éloignait

rapidement à l'arrière, sous la grande colonne de fumée... s'éloignait beaucoup trop vite, comme le commandant adjoint s'en rendit compte soudain. Il se retourna, et les yeux tristes et las de Vallery se fixèrent sur les siens ; Carrington hocha lentement la tête.

« Il fait toujours route, commandant. Il gouverne... Qu'allez-vous faire, commandant ?

— Je n'ai pas le choix. Rien du Viking, rien du Sirrus, rien de notre Asdic... et ce sous-marin est encore par ici... Dites à Turner ce qui se passe. Bentley !

— Commandant ?.

— Signalez au Vytura. » Les lèvres blanches, serrées, donnaient un démenti aux sombres yeux pleins de souffrance. « Evacuez votre navire. Nous vous torpillerons dans trois minutes. Dernier signal. » À gauche 20, pilote !

— La barre est 20 à gauche, commandant. »

Le Vytura obliquait vers le nord. Lentement, *l'Ulysses* évolua, venant presque parallèlement à sa routé, un peu sur l'arrière du pétrolier.

« En avant demi, pilote !

— En avant demi, commandant !

— Pilote ?

— Commandant ?

— Que dit l'amiral Tyndall ? Pouvez-vous le distinguer ? »

Carpenter se pencha, écouta, secoua la tête. De petits flocons de neige tombèrent de son casque de fourrure.

« Je regrette, commandant. Je ne le comprends pas : le Vytura fait trop de bruit.. Je crois qu'il fredonne.

— Oh ! Dieu ! »

Vallery baissa la tête, la releva lentement, péniblement. Même un aussi léger effort lui était intolérable.

Il regarda le Vytura dont l'Aldis rouge clignotait de nouveau. Se forçant à l'attention, il essaya de le lire, mais les signaux étaient trop rapides ; ou peut-être ses yeux étaient-ils simplement trop vieux, trop fatigués ; peut-être n'était-il plus capable de penser... Il y avait quelque chose de curieusement hypnotisant dans cette minuscule lueur rouge papillotant entre ces fantastiques rideaux de flammes, ces rideaux qui, lentement, se rassemblaient en une majestueuse inévitabilité... Puis, la petite lueur rouge mourut, si brusquement, d'une manière tellement inattendue qu'avant de s'en être rendu compte, il entendit la voix de Bentley :

« Signal du Vytura, commandant. »

Vallery s'agrippa plus fermement à l'habitacle. Bentley devina plutôt qu'il ne vit le geste d'approbation du commandant.

« Texte du message : « Pourquoi ne foutez-vous pas le camp ? Au diable la Marine de guerre ! Dites-lui que je lui envoie toutes mes tendresses. »

— Toutes mes tendresses, répéta Vallery en secouant la tête. Il est fou ! Il doit l'être. « Toutes ses tendresses », et je vais le détruire... Carrington !

— Commandant ?

Dites au commandant en second de se tenir prêt ! »

Turner répéta le message reçu de la passerelle et se tourna vers Ralston.

« Tenez-vous prêt, torpilleur ! »

Il regarda par-dessus bord et vit que le Vytura se trouvait légèrement sur l'avant, maintenant, et que l'*Ulysses* continuait de se rapprocher. Il sentit sous ses pieds diminuer la vibration, comprit que l'*Ulysses* ralentissait. À n'importe quelle seconde, à présent, il commencerait son massacre par tribord. Le récepteur crépita de nouveau à son oreille, à peine perceptiblement tant les flammes rugissaient. Il écouta : « X » et « Y » seulement. Réglage moyen. But 11 nœuds. »

« Combien de temps ? demanda-t-il.

— Combien de temps, commandant ? répéta Carrington.

— Quatre-vingt-dix secondes, répondit Vallery d'une voix enrouée. Pilote... À droite 10. »

Il sursauta en entendant les jumelles tomber sur le pont, vit l'amiral s'affaïsser en avant, son visage et le cou heurtant cruellement le bord du pavois, les bras pendant des épaules comme désarticulés.

« Pilote ! »

Mais le Gosse Kapok s'était déjà précipité ; il glissa un bras sous Tyndall, le soulageant de la plus grande partie du poids mort.

« Qu'est-ce que vous avez, amiral ? » demanda-t-il avec anxiété.

Tyndall remua légèrement, sa joue contre le bord coupant du pavois.

« Froid, froid, froid, chantonna-t-il en chevrotant comme un très, très vieil homme.

— Comment ? Qu'avez-vous dit ? implora le Gosse Kapok.

— Froid, j'ai froid. Terriblement froid. Mes pieds, mes pieds ! »

La vieille voix s'éteignit et le corps s'effondra dans un coin de la passerelle, le visage gris levé vers la neige qui tombait.

Une intuition équivalant à une certitude effrayée fit s'agenouiller le Gosse Kapok. Vallery entendit son exclamation étouffée, le vit se redresser et se

retourner, le visage figé d'horreur.

« Il... il n'a rien sur lui, balbutia-t-il. Ses pieds sont nus... gelés, gelés en une masse compacte.

— Pieds nus ? dit Vallery avec incrédulité. Ce n'est pas possible !

— Et il est en pyjama, commandant ! Il ne porte rien d'autre ! »

Vallery s'avança en trébuchant, ôta ses gants, se baissa et se sentit pris de nausée tandis que ses doigts se refermaient sur la peau glacée. « Pieds nus ! en pyjama, et pieds nus ! Rien d'étonnant que son pas ait été aussi silencieux sur le caillebotis ! » Il se rappela que la dernière observation de la température avait indiqué -35° sous zéro. Et il y avait près de cinq minutes que Tyndall était là, les pieds dans la neige !

Il sentit de grandes mains sous ses aisselles, se sentit se relever sans effort. Petersen. Ce ne pouvait être que Petersen, naturellement. Et Nicholls derrière lui.

« Laissez-moi m'occuper de cela, commandant. Oui, Petersen, conduisez-le en bas. »

La voix ferme, assurée, de Nicholls, celle d'un homme compétent dans son domaine, rendit son équilibre à Vallery, le ramena au présent, aux exigences du moment, mieux que rien d'autre n'aurait pu le faire. Il eut conscience de la voix précise, mesurée de Carrington énonçant un cap, une vitesse, un gisement ; il vit le *Vytura* à 50° par bâbord, maintenant, s'écarter lentement, régulièrement, vers l'arrière ; même à cette distance, la chaleur était à peine supportable – que devait-elle être sur la passerelle du *Vytura* ?

« Gouvernez comme ça, Carrington ! cria-t-il. Lancement en autonomie.

— Comme ça. Lancement en autonomie. »

Carrington aurait pu exécuter une manœuvre du temps de paix dans le Solent.

« Lancement en autonomie », répéta Turner. Il raccrocha le récepteur, regarda autour de lui. « À vous, désormais, Ralston », dit-il doucement.

Il n'y eut pas de réponse. L'homme accroupi au poste de commande, immobile comme une statue de pierre, sembla ne pas avoir entendu.

« Trente secondes ! dit sèchement Turner. Vous êtes sur le but ?

— Oui, commandant. » L'homme bougea et soudain se retourna en une dernière supplication, désespérée. « Au nom de Dieu, commandant ! n'y a-t-il pas d'autre... ?

— Vingt secondes ! dit rageusement Turner. Voulez-vous avoir un millier de vies sur votre conscience d'enfant de Marie ? Et si vous manquez... »

Ralston se retourna lentement vers la mer. Pendant un bref instant, les

flammes éblouissantes du *Vytura* éclairèrent son visage, et Turner vit, avec un choc, que des larmes lui aveuglaient les yeux. Puis il vit les lèvres remuer et d'une voix atone, lourde de défaite, Ralston prononça :

« Soyez sans crainte, commandant, je ne le manquerai pas. »

Perplexe maintenant, plus qu'irrité, et tout à fait incapable de le comprendre, Turner vit la manche gauche se lever pour essuyer les yeux, vit la main droite se refermer sur le levier de mise de feu de l' « X ». Le mouvement de cette main avait été empreint d'une décision si péremptoire, si émouvante dans son irrévocabilité que le fameux vers de Chaucer vint à l'esprit de Turner : « En frappant, la lance s'arrêta tristement. »

Soudainement, si soudainement que Turner sursauta malgré lui, la main tira convulsivement vers l'arrière. Il entendit le cliquetis du levier, la détonation assourdie dans le tube, le sifflement de l'air comprimé, et la torpille partit, luisant une fraction de seconde à la lueur des flammes avant de s'écraser sous la surface de la mer. Elle avait à peine disparu, quand les tubes tremblèrent de nouveau et que la seconde torpille fut lancée.

Pendant cinq, dix secondes, Turner, fasciné, regarda les sillages de bulles disparaître au loin. Un total de 750 kilos d'amatol dans ces cônes... Que Dieu aide les malheureux à bord du *Vytura*...

Le haut-parleur du pont s'anima :

« M'entendez-vous ? M'entendez-vous ? Mettez-vous à couvert immédiatement ! Mettez-vous à couvert immédiatement ! »

Turner détacha ses yeux de la mer, leva la tête et vit que Ralston était toujours tapi sur son siège.

« Descendez de là-haut, jeune imbécile ! cria-t-il. Vous voulez être criblé d'éclats lorsque le *Vytura* sautera ? M'entendez-vous ? »

Silence. Pas un mot, pas un mouvement ; rien que le rugissement des flammes.

« Ralston !

— Je vais bien, commandant. »

La voix de Ralston était assourdie ; il ne prit même pas la peine de tourner la tête.

Turner émit un juron, bondit sur les tubes, arracha Ralston de son siège et le traîna sur le pont, jusque dans l'abri. Ralston ne lui résista pas : il paraissait plongé dans une grande apathie, dans une indifférence absolue.

Les deux torpilles atteignirent leur but. La fin fut rapide, étrangement peu spectaculaire. Les auditeurs – il n'y eut pas de spectateurs – de l'*Ulysses* préparèrent leurs nerfs pour l'épreuve de la détonation, mais il n'y en eut pas. Brisé, las de lutter, le *Vytura* s'effondra simplement au milieu, se coucha

graduellement, avec fatigue, sur un flanc et coula.

Trois minutes plus tard, Turner ouvrit la porte de l'abri du commandant et poussa Ralston devant lui.

« Voici, commandant, dit-il. J'ai pensé que vous aimeriez savoir de quoi a l'air un objecteur de conscience.

— Certainement », dit Vallery.

Il posa le journal de bord sur la table et regarda froidement le torpilleur de haut en bas.

« De la besogne bien faite, Ralston, mais cela n'excuse pas votre conduite. Une minute, Turner. »

Il se retourna vers le Gosse Kapok :

« Oui, cela me paraît bien, pilote. Ce sera d'une lecture édifiante pour Leurs Seigneuries... Ceux que les Allemands ne coulent pas, nous les achevons pour eux... Rappelez-vous de demander demain matin au *Hatteras* le nom du capitaine du *Vytura*.

— Il est mort... Vous n'avez pas besoin de prendre cette peine », dit Ralston avec amertume.

Puis, il trébucha tandis que la main ouverte du commandant en second s'abattait sur son visage.

Le souffle court, les yeux assombris de colère, Turner dit doucement :

« Jeune insolent ! Vous avez un peu dépassé la mesure ! » Ralston leva lentement la main, tâta la marque rouge de la giffe,

« Vous ne me comprenez pas, commandant, murmura-t-il sans colère et si bas qu'ils eurent peine à saisir ses paroles. Le capitaine du *Vytura*, je peux vous dire son nom. Il s'appelle Ralston, le capitaine Michael Ralston. C'était mon père. »

SAMEDI

Tout a une fin, chaque nuit a son aube ; même la plus longue nuit ; quand l'aube semble ne devoir jamais venir, elle arrive, à la fin. Elle vint pour le FR 77, aussi grise, glaciale et désespérée que l'avait été la nuit. Mais elle vint.

Elle trouva le convoi à quelque 350 milles au nord du cercle arctique, se dirigeant vers l'est, le long du 72^e parallèle, à mi-chemin entre Jan Mayen et le cap Nord ; 8° 45' est, calcula le Gosse Kapok, mais il n'en était pas sûr. Avec le ciel entièrement couvert et la neige qui tombait à gros flocons serrés, il calculait le point à l'estime ; il y était obligé, car l'obus qui avait détruit le télépointage avant avait démolé la table de point automatique. Mais, grosso modo, il restait 700 milles marins à faire. En quarante heures, le convoi – ou ce qui en resterait alors – serait dans la baie de Kola, remonterait le fleuve vers Polyarnoe et Mourmansk... quarante heures.

Cette aube trouva les 14 navires du convoi éparpillés sur trois milles carrés de mer, roulant fortement dans la forte houle du nord-nord-est qui s'accroissait ; 14 navires seulement, car un autre avait disparu au moment le plus sombre de la nuit. Mine, torpille ? personne n'en savait rien et ne le saurait jamais. Le *Sirrus* s'était arrêté, avait fouillé la zone pendant une heure avec des lampes à signaux de 25 centimètres encapuchonnées. Il n'y avait pas eu de survivants. Non que le capitaine de frégate Orr se fût attendu à en prouver par une température de -20°.

Cette aube vint après une nuit sans sommeil, une nuit de contacts d'Asdic continus, de constants lancements de grenades qui ne donnèrent aucun résultat. Les hommes furent gardés toute la nuit aux postes de combat, ce qui élimina peut-être irrémédiablement les derniers vestiges d'attentive vigilance sur lesquels reposait le seul espoir – ce n'était jamais qu'un espoir – de survie dans l'Arctique. Plus dangereusement encore, cette nuit avait épuisé ce qui restait de grenades sous-marines dans le convoi... Ce fait était la mesure de l'intensité de l'attaque, de l'acharnement de la persécution, car ce fait ne s'était encore jamais produit. Maintenant, c'était arrivé ; il ne restait plus une seule grenade. Le convoi était sans défense. Les meutes de sous-marins auraient bientôt découvert qu'elles pouvaient frapper à volonté...

Et avec l'aube, vinrent naturellement les postes de combat, ou ce qui l'aurait été si les hommes ne les avaient pas occupés depuis quinze heures. Quinze heures interminables d'un froid et d'une souffrance intenses, quinze heures durant lesquelles l'équipage de l'*Ulysses* n'avait été nourri que de cacao et d'un sandwich de bœuf en conserve, minces tranches de pain rassis par surcroît, le temps ayant manqué la veille pour la cuisson. Mais les postes de

combat de l'aube prolongeaient l'attente de deux interminables heures pour des hommes titubant d'une inimaginable fatigue, se tenant littéralement les paupières ouvertes avec le pouce et l'index, tandis que le cerveau qui n'est plus qu'une masse atrocement douloureuse supplie qu'on le relâche, rien qu'une seconde, une seule et jamais plus. Dans un pareil état, une minute est une terrible éternité. Et ce moment était d'autant plus important qu'on le savait être le moment critique des convois russes, celui où chaque homme se révélait nettement tel qu'il était. Et pour l'équipage d'un navire mutiné, pour des hommes déjà jugés et condamnés, des hommes physiquement brisés et mentalement châtiés, qui ne seraient jamais plus les mêmes, de corps et d'esprit, les hommes de *l'Ulysses* n'avaient pas à éprouver de honte. Pas tous, évidemment ; ils n'étaient que des hommes ; mais nombre d'entre eux avaient découvert ou découvraient que le point dont on ne revenait pas n'était pas nécessairement le bord du précipice, il pouvait être le fond de la vallée, le début de la longue ascension de la pente opposée, et lorsqu'un homme a commencé à la gravir, il ne regarde plus jamais l'autre versant.

Pour certains hommes, il n'existait ni précipice ni vallée ; pour Carrington, par exemple. Maintenant depuis dix-huit heures sur la passerelle, il était toujours lui-même, animé de cette vigilance détendue qui ne flanchait jamais ; homme d'une résistance infinie, qui jamais ne s'effondrerait, dont on ne pouvait pas imaginer l'effondrement. Personne ne savait pourquoi il était ainsi. Tels étaient aussi le premier maître Hartley, le maître chauffeur Hendry, le sergent-chef Evans et le sergent McIntosh ; quatre hommes étrangement semblables : grands, robustes, bienveillants, plus très jeunes, imprégnés des traditions de la Marine. Taciturnes, on ne les entendait jamais parler d'eux-mêmes ; ils ne se faisaient pas d'illusions quant à leur importance ; ils savaient, – comme tout officier de Marine serait le premier à le reconnaître – qu'en tant que les plus anciens des officiers-mariniers, c'étaient eux et non un quelconque officier qui constituait l'armature morale de la Marine royale ; et c'était le sentiment de leur responsabilité qui engendrait leur stabilité de roc. Et puis, il y avait naturellement des hommes – une poignée seulement – comme Turner, le Gosse Kapok et Dodson, que l'aube trouva soulevés au-dessus d'eux-mêmes, des hommes qu'enivraient le danger et l'épuisement, car seuls ils leur donnaient l'occasion de se révéler pleinement, de se prouver qu'ils étaient nés pour les subir. Enfin, il y avait des hommes comme Vallery, qui avait succombé à la fatigue juste après minuit et qui dormait encore dans l'abri, et le médecin-chef Brooks : la sagesse était leur ancre de salut, une claire appréciation de leur insignifiance relative et de celle du sort du FR 77, un jugement roidement intellectuel, associé à une infinie compassion pour les folies et les souffrances de l'humanité.

À l'autre extrémité de l'échelle, l'aube trouva des hommes – quelques dizaines, peut-être – perdus sans guérison possible. Perdus d'égoïsme, d'apitoiement sur eux-mêmes et de peur, comme Carslake, perdus pour avoir

été dépouillés de leur armure, de leur autorité, comme Hastings, ou perdus comme le matelot gradé Johnson et une vingtaine d'autres, parce qu'ils avaient été poussés trop loin et ne possédaient pas de planche de salut à laquelle se retenir.

Et entre ces deux extrêmes, il y avait ceux – le plus grand nombre – qui avaient, atteint zéro, qui s'étaient aperçus que la résistance peut être infinie et avaient trouvé dans cette constatation le tremplin de la guérison. L'autre côté de la vallée pouvait être escaladé, mais pas sans un bâton. Pour Nicholls, indiciblement fatigué par une longue nuit passée debout arc-bouté contre la table d'opération du cabinet médical, le bâton était l'orgueil et la honte. Pour le quartier-maître Doyle, misérablement accroupi dans l'abri de la cheminée avant, regardant le supplice, le perpétuel frisson de son armement de jeunes canonniers, auprès des pom-poms du centre, c'était la pitié ; il l'aurait naturellement nié en blasphémant. Pour le jeune Spicer, le dévoué maître d'hôtel de Tyndall, c'était également la pitié – pitié et chagrin fou, car, dans sa chambre, l'amiral se mourait. Même amputé des deux jambes, sous le genou, Tyndall aurait pu vivre. Mais il n'avait plus envie de lutter, de résister, et Brooks savait que le vieux Giles serait content de s'en aller. Et, pour des vingtaines, peut-être des centaines d'hommes, pour des hommes comme le tuberculeux McQuarter, glacé jusqu'aux os dans ses vêtements trempés, mais qui ne tournait plus en trébuchant autour du fût de la tourelle « Y » parce que le fort roulis remuait incessamment l'eau ; comme Petersen, dépensant avec prodigalité sa grande vigueur à aider ses camarades épuisés ; comme Chrysler, dont les perçants jeunes yeux étaient d'un prix inestimable maintenant que le Radar était détruit et qui scrutait continuellement l'horizon ; pour des hommes comme ceux-là. le bâton était Vallery, l'immense respect et l'affection qu'ils lui vouaient, la certitude qu'ils ne le désappointeraient jamais.

Tels étaient donc les bâtons, les intangibles ancres de salut de l'*Ulysse* quand se leva cette aube lugubre et glaciale : l'orgueil, la pitié, la honte, l'affection ; le chagrin et l'instinct de conservation quoiqu'il fût devenu, maintenant, un facteur presque négligeable. Deux choses seulement ne jouaient aucun rôle comme ressorts de l'endurance ; on n'en tenait nullement compte, on ne les mentionnait jamais, elles n'existaient pas pour l'équipage de l'*Ulysse* : deux choses que les sentimentaux d'Angleterre, les courageux éditorialistes de la presse populaire, les fournisseurs de propagande nationaliste auraient voulu faire prendre au monde pour la source de l'inspiration et de la résistance : la haine de l'ennemi, l'amour des parents et de la patrie.

Il n'y avait pas de haine de l'ennemi. La connaissance est le prélude de la haine, et ils ne connaissaient pas l'ennemi. Ils le maudissaient, le respectaient, le craignaient et le tuaient s'ils le pouvaient ; s'ils ne le faisaient pas, ce serait lui qui les tuerait. Les hommes ne se voyaient pas non plus comme se battant pour le roi et le pays ; ils comprenaient la nécessité de la guerre, mais

refusaient de camoufler cette nécessité sous un ardent patriotisme simulé ; ils faisaient simplement ce qu'on leur ordonnait, car s'ils ne le faisaient pas, ils seraient collés contre un mur et fusillés. L'amour des parents, oui, il comptait, mais pas beaucoup. Il était naturel de vouloir protéger les siens ; mais c'était là une équation dont la valeur variait avec le facteur de la distance. Il était un peu difficile pour un homme blotti dans la niche couverte de glace de son Cérlikon, au large des rives de l'île aux Ours, de se figurer qu'il protégeait ce cottage couvert de roses, dans les Cotswolds... Mais quant au reste, les haines nationales synthétiques et le mythe soigneusement entretenu du roi et du pays, ils ne sont rien lorsque l'homme se trouve à la dernière minute de l'espoir et de la résistance ; car seules les simples émotions humaines fondamentales, les sentiments positifs que sont l'amour, le chagrin, la pitié et la détresse peuvent faire franchir à l'homme cette dernière limite.

Midi, et le convoi, naviguant alors en formation serrée, avançait en roulant vers l'est dans l'aveuglante neige. L'alarme, au milieu des postes de combat de l'aube, avait été la dernière, ce matin. Plus que quarante-quatre heures à naviguer, maintenant, plus que quarante-quatre heures.

Et si ce temps continuait, ce vent violent et cette neige qui empêchaient les avions de voler, cette visibilité quasi nulle et ces grosses vagues qui aveugleraient n'importe quel périscope... il y avait toujours cette possibilité. Plus que trente-six heures.

L'amiral John Tyndall mourut quelques heures après midi. Brooks, qui était resté auprès de lui toute la matinée, inscrivit comme cause du décès : « Choc post-opératoire et exposition au froid. » En vérité, Giles était mort parce qu'il n'avait plus le désir de vivre. Sa réputation professionnelle était perdue ; sa confiance en lui-même avait disparu ; il ne lui restait que le remords d'avoir fait mourir des centaines d'hommes ; et, sans ses deux jambes, la seule vie qu'il eût connue, celle qu'il avait tant aimée et à laquelle il avait consacré quarante-cinq ans, avec plaisir et générosité, cette vie, elle aussi, était finie pour toujours. Giles mourut volontiers, avec joie. Juste à midi, il reprit conscience, regarda Brooks et Vallery avec un sourire dont toute trace de folie avait disparu. Brooks tressaillit devant ce triste sourire, ombre moqueuse du fameux gros rire du Giles de naguère. Puis il ferma les yeux et marmotta quelque chose au sujet de sa famille – Brooks savait qu'il n'avait pas de famille. Il rouvrit les yeux, vit Vallery comme pour la première fois, tourna les yeux jusqu'à ce qu'il aperçût Spicer.

« Un fauteuil pour le commandant, mon garçon », dit-il.

Puis il mourut.

Il fut immergé à deux heures, au milieu d'une tempête de neige. La voix du commandant, lisant le service funèbre, fut déchiquetée par la neige et le vent ; le pavillon britannique battait sans plus rien recouvrir sur la planche inclinée avant que les hommes se rendissent Compte que le corps avait glissé dans la

mer ; les sons du bugle, brisés, lointains, s'éteignirent. Et alors, les hommes, au nombre de 200 au moins, s'éloignèrent en silence et regagnèrent leurs postes gelés.

À peine une demi-heure plus tard, le blizzard avait disparu aussi rapidement qu'il s'était levé. Le vent, aussi, s'était apaisé, et quoique le ciel fût toujours sombre et lourd de neige, quoique les vagues fussent encore assez grosses pour faire rouler un navire de 15 000 tonnes de 30°, la détérioration du temps s'était nettement arrêtée. Sur la passerelle, dans les tourelles, dans les postes d'équipage, les hommes évitaient de se regarder et ne disaient rien.

Juste avant quinze heures, le *Vectra* recueillit un contact d'Asdic. Vallery, en l'apprenant, hésita sur la décision à prendre. S'il envoyait le *Vectra* à la recherche du sous-marin, s'il le situait avec exactitude et se bornait, comme il y serait obligé, à décrire des cercles étroits au-dessus de l'ennemi sans lancer de grenades, la raison en serait comprise par le commandant du sous-marin au bout de quelques minutes. Ce ne serait plus alors qu'une question de temps avant qu'il décidât pouvoir émerger sans danger afin d'utiliser sa radio ; tous les sous-marins au nord du cercle arctique sauraient aussitôt que le FR 77 pouvait être attaqué avec impunité. En outre, il était peu probable qu'une attaque par torpilles eût lieu dans de pareilles conditions météorologiques. Non seulement l'observation par périscope était presque impossible dans une mer aussi creuse, mais le sous-marin lui-même serait une plate-forme de tir des plus instables : le mouvement des vagues ne se produit pas uniquement à la surface de l'eau ; ses effets peuvent être extrêmement désagréables à 9, 12, 15 mètres de profondeur, voire 50 mètres par une mer tout à fait mauvaise. D'autre part, le commandant du sous-marin pouvait avoir une chance sur mille, en tirant au hasard, d'atteindre son but. Vallery ordonna au *Vectra* de repérer le sous-marin.

Il était trop tard. L'ordre serait, de toute façon, arrivé trop tard. Le *Vectra* clignotait encore en réponse au signal et n'avait pas commencé à virer lorsque le grondement d'une forte explosion fut entendu sur la passerelle de l'*Ulysses*. Tous les yeux firent le tour de l'horizon, à la recherche de la fumée, des flammes, du navire donnant de la bande qui indiqueraient l'endroit que la torpille avait atteint. Pendant près d'une demi-minute, on n'aperçut absolument rien. Puis, les observateurs remarquèrent que l'*Electra*, navire de tête de la colonne de tribord, ralentissait, s'arrêtait et commençait déjà à s'enfoncer dans l'eau sans inclinaison longitudinale. Presque certainement, il avait eu le compartiment des machines crevé.

L'Aldis du *Sirrus* s'était mis à clignoter. Bentley lut le message et se tourna vers Vallery :

« Le commandant Orr demande la permission d'accoster l'*Electra* par bâbord pour recueillir les survivants.

— Par bâbord ? fit Turner. Du bord opposé au sous-marin. C'est un risque

qu'on peut courir, commandant, par une mer calme. Telle qu'elle est... » Il regarda le *Sirrus* rouler violemment en travers de la lame et haussa les épaules. « Cela ne fera guère de bien à sa peinture.

— Sa cargaison ? demanda Vallery. Savez-vous ce que c'est ? Des explosifs ? » Il regarda autour de lui ; tous secouèrent négativement la tête. Se tournant vers Bentley : « Demandez à l'*Electra* s'il transporte des explosifs. »

L'Aldis de Bentley parla, puis se tut. Au bout d'une demi-minute, il apparut nettement qu'il n'y aurait pas de réponse.

« Il n'y a plus d'électricité sans doute, ou son Aldis a été démoli, hasarda le Gosse Kapok. Ne pourrait-on lui dire de hisser un pavillon, s'il a des explosifs, deux s'il n'en a pas ? »

Vallery approuva d'un hochement de tête avec satisfaction.

« Vous avez entendu. Bentley ? »

Il regarda par la hanche tribord pendant qu'on envoyait le message. Le *Vectra* était à presque un mille de distance, roulant pendant une minute, tanguant la minute suivante, tandis qu'il décrivait un cercle étroit. Il avait repéré le tueur... et ses lance-grenades étaient vides.

Vallery se retourna et regarda l'*Electra*. Toujours pas de réponse... Puis, il vit deux pavillons flotter jusqu'à la vergue.

« Signalez au *Sirrus*, ordonna-t-il : « Allez-y ; faites « extrêmement attention. »

Soudain, il sentit la main de Turner sur son bras.

« Les entendez-vous ? demanda Turner.

— Si j'entends quoi ?

— Dieu seul le sait. C'est le *Vectra*. Regardez ! »

Vallery suivit la direction qu'indiquait le doigt du second. D'abord, il ne vit rien, puis, tout à coup, il aperçut de petits jets d'eau surgir dans le sillage du *Vectra* ; des jets rapidement engloutis dans les grosses vagues. Puis il perçut le murmure lointain d'explosions sous-marines, presque impossibles à saisir au milieu du hurlement du vent.

« Que diable fait le *Vectra* ? demanda Vallery. Et de quoi se sert-il ?

— Ça me fait l'effet de pièces d'artifice, grommela Turner. Qu'en pensez-vous, Carrington ?

— Des charges de sabotage de 25 livres, répondit brièvement Carrington.

— Il a raison, commandant, dit Turner. Naturellement, c'est ça. Mais il pourrait aussi bien se servir de pétards », ajouta-t-il avec mépris.

Il avait tort. Une charge de sabotage possède moins du dixième de la force

disruptive d'une grenade, mais, logée, dans le kiosque d'un sous-marin ou éclatant à côté d'un avion, elle peut être presque mortelle. Turner avait à peine fini de parler quand un sous-marin – le premier que l'*Ulysses* voyait au-dessus de l'eau depuis près de six mois – sortit son étrave, resta dans cette position pendant deux ou trois secondes, puis parut tout entier, roulant dans le creux des vagues.

La dramatique soudaineté de son apparition prit tous les navires du convoi par surprise, y compris le *Vectra*. Il se trouvait du mauvais côté, en train de décrire le contour extérieur d'un huit. Son pom-pom ouvrit immédiatement le feu, mais cette arme notoirement peu précise dans les circonstances les plus favorables n'est d'aucun secours à bord d'un destroyer en train d'évoluer rapidement sur une mer démontée ; les *Ærlikons* enregistrèrent deux coups sur le kiosque du sous-marin ; des Lewis jumeaux mitraillèrent la coque avec autant d'effet qu'un essaim de bourdons en colère ; mais quand le *Vectra* eut achevé son évolution et put se servir de son armement principal, le sous-marin avait lentement disparu sous l'eau.

Malgré cela, les 120 du *Vectra* se mirent à tirer à l'endroit où le sous-marin s'était plongé, mais ils s'arrêtèrent presque immédiatement lorsque deux obus successifs eurent ricoché et dangereusement sifflé à travers le convoi. Il stabilisa sa route au-dessus de la position du sous-marin submergé ; les observateurs à bord de l'*Ulysses* purent tout juste distinguer à travers leurs jumelles les silhouettes en duffel-coat, sur la plage arrière du *Vectra*, jetant d'autres charges de sabotage par-dessus bord. Presque aussitôt, la barre du *Vectra* fut complètement renversée et il revint vers le sud, ses canons pointés à l'inclinaison négative maximum par tribord.

Le sous-marin devait avoir été plus sérieusement endommagé, cette fois, soit par les obus soit par les dernières charges. Il émergea de nouveau, encore plus brusquement qu'avant, au milieu d'un bouillonnement d'écume, et, de nouveau, le *Vectra* se trouva du mauvais côté, car le sous-marin était à 600 mètres par le travers.

Maintenant, le sous-marin ne replongea plus. Son commandant et son équipage ne manquaient certes pas de courage. Son panneau était ouvert, et des hommes s'affalaient le long du kiosque pour armer le canon en un geste symbolique de défi contre un ennemi infiniment plus fort.

Les deux premiers hommes n'atteignirent jamais la pièce : des vagues énormes, déferlant sur le pont du sous-marin, les emportèrent. Mais d'autres se précipitèrent en avant pour les remplacer, pointant frénétiquement leur canon par le travers vers l'étrave du *Vectra*. Incroyablement – car les vagues balayaient les ponts, des vagues qui arrachaient les hommes de leurs postes, et le sous-marin roulait avec une violence et une rapidité invraisemblables – leur premier obus, tiré au jugé, atteignit en plein la passerelle du *Vectra*. Ce fut le premier et le dernier obus : l'équipage s'effondra soudain et mourut, tombant

à côté du canon ou emporté par-dessus bord.

Ce fut un massacre. Le *Vectra* avait deux tourelles Bolton-Paul Défiant pour le tir de nuit, de quadruples tourelles hydrauliques avec astrodôme, montées sur sa plage avant, et ces pièces avaient ouvert le feu simultanément, tirant, toutes ensemble, le total fantastique de 300 obus toutes les dix secondes. Le cliché si souvent employé à tort d'une « grêle de plomb » fut là parfaitement exact. Il était impossible pour un homme de vivre deux secondes sur le pont de ce sous-marin, exposé à cette tempête mortelle. L'un après l'autre, les hommes se jetaient en se suicidant bravement, par-dessus la passerelle, mais aucun d'eux ne parvint jusqu'au canon.

Plus tard, personne à bord de *l'Ulysses* ne put dire quand il avait paru évident que le *Vectra*, tanguant violemment à travers les gigantesques vagues, allait aborder le sous-marin. Peut-être le commandant n'en avait-il jamais eu l'intention. Peut-être avait-il pensé que le sous-marin plongerait et projetait-il de lui démolir son kiosque et son périscope pour être sûr qu'il ne s'échapperait pas de nouveau. Peut-être avait-il été tué quand l'obus avait frappé la passerelle. Ou peut-être avait-il changé d'avis à la dernière seconde, car le *Vectra*, qui courait droit sur le kiosque, abattit soudain sur tribord.

Pendant un instant, on eût dit qu'il allait pouvoir parer de justesse l'étrave du sous-marin, mais cet espoir s'évanouit à peine formé. S'enfonçant lourdement du côté à pic d'une vague béante, l'étrave du *Vectra* s'écrasa sur et à travers la coque du sous-marin, à quelque neuf mètres sur l'arrière de l'étrave, fendant l'acier renforcé comme si ç'avait été du carton. Il était encore en train de s'enfoncer, de pousser l'autre vers le fond, lorsque deux explosions si proches qu'elles se confondirent en une seule gigantesque détonation, enfouirent complètement les deux navires sous une montagne d'eau bouillante et d'acier tordu. La raison de l'explosion ne put être que de pure conjecture, mais ce qui était arrivé se voyait assez clairement. Un caprice du hasard devait avoir fait détoner le trinitrotoluène – normalement extrêmement stable et inerte – dans le cône d'une des torpilles enfermées dans les tubes du sous-marin et alors les torpilles emmagasinées sur l'arrière, et probablement la soute à munitions avant du *Vectra*, firent explosion par contagion.

Lentement, presque délibérément, les grands nuages d'eau retombèrent dans la mer et le *Vectra* et le sous-marin – ou le peu qui en restait – devinrent brusquement visibles. Aux yeux des spectateurs de *l'Ulysses*, il était inconcevable qu'ils fussent encore à flot. Le sous-marin, profondément enfoncé dans l'eau, semblait se terminer juste sur l'avant de son canon ; le *Vectra* avait l'air d'avoir été fendu transversalement par un couteau gigantesque, juste devant la passerelle. Le reste avait disparu. Et, dans tout le convoi, des esprits incrédules en étaient encore à refuser d'admettre le témoignage de leurs yeux quand la coque fracassée du *Vectra* tituba dans le même creux que le sous-marin, roula sur lui lourdement, sa passerelle et son mât se couchant sur le kiosque. Puis, l'eau les recouvrit et ils coulèrent,

enlacés, jusqu'au fond de la mer.

Les derniers navires du convoi étaient maintenant éloignés de deux milles et, à cette distance, il était impossible de voir s'il y avait des survivants au milieu des vagues. Cela ne semblait pas probable. Et s'il y avait des hommes là-bas, nageant, luttant, appelant au secours dans le froid glacial, ils seraient déjà mourants et morts depuis longtemps avant qu'aucun navire n'ait même eu le temps de virer de bord. Le convoi continua sa marche vers l'est, à l'exception de l'*Electra* et du *Sirrus*.

L'*Electra*, en travers à la houle, roulait lentement, paresseusement, couché de près de 15° par bâbord. Sur ses ponts, à l'avant et à l'arrière de la passerelle, s'alignaient des hommes qui attendaient. Ils avaient renoncé à leur intention de quitter leur navire dans des embarcations lorsqu'ils avaient vu le *Sirrus* s'approcher d'eux par bâbord. On avait mis un canot en dehors, mais avec l'inclinaison de l'*Electra* et la force de la houle, on n'avait pu le saisir. Il penchait à présent loin du flanc du navire, oscillant follement au bout de ses bossoirs, à six mètres environ au-dessus de la mer. En approchant, Orr avait envoyé deux signaux irrités demandant que l'on coupât les garants. Mais le canot demeurait là, pendule menaçant sur la route du *Sirrus* : la panique peut-être, mais plus probablement les freins du treuil bloqués par la glace. En tout cas, il n'y avait pas de temps à perdre : encore dix minutes et l'*Electra* sombrerait.

Le *Sirrus* élogea deux fois en tout l'*Electra* ; Orr n'avait pas l'intention de l'accoster pour être écrasé par les 15 000 tonnes du cargo prêt à basculer. La première fois, il passa lentement, à 5 nœuds, à la distance de six mètres, la plus proche qu'il osa, vu que la direction des vagues poussait les navires l'un vers l'autre au même instant.

Tandis que l'étrave oscillante du *Sirrus* glissait devant la passerelle de l'*Electra*, les hommes qui attendaient commencèrent à sauter. Ils sautèrent quand la plage avant du *Sirrus* se présenta au niveau de leur pont, ils sautèrent tandis qu'il s'enfonçait quatre à six mètres plus bas. Un homme portant une valise et un imperméable enjamba nonchalamment les deux bastingages pendant la brève seconde où ils furent relativement immobiles l'un en face de l'autre ; d'autres s'écrasèrent sur le pont d'acier recouvert de glace, loin en dessous, se tordant les chevilles, se fracturant les jambes et les cuisses. Et deux hommes manquèrent d'atteindre le navire ; à travers le vacarme, on entendit le cri affreux de celui qui fut broyé entre les deux coques, et les appels déchirants, désespérés de l'autre, tandis que le grand mur de fer de l'*Electra* le guidait jusque dans les hélices du *Sirrus*.

Ce fut alors que cela eut lieu et l'on ne pouvait rien reprocher à la manœuvre du commandant Orr ; il l'avait accomplie d'une manière parfaite. Mais son habileté fut impuissante contre les deux vagues monstrueuses, deux fois aussi grosses que les autres, dont la première projeta le *Sirrus* tout près de

l'Electra, puis, passant sous le cargo, lui fit faire une embardée sur bâbord tandis que la seconde vague projetait violemment le *Sirrus* sur tribord. Il y eut une collision grinçante, hurlante. Les bastingages et les tôles supérieures du *Sirrus* s'enfoncèrent et furent arrachées sur une longueur de 45 mètres ; simultanément, le canot de sauvetage se fracassa à l'avant de la passerelle en un millier de morceaux. Immédiatement, les télégraphes cliquetèrent, l'eau se mit à bouillonner à l'arrière du *Sirrus* – le malheureux qui se débattait dans la mer dut se rendre compte de l'imminence de sa mort à peine une seconde avant de mourir – puis, le destroyer s'éloigna vivement de *l'Electra*.

Cinq minutes après, le *Sirrus* avait de nouveau fait demi-tour. Il était typique du sang-froid, du courage d'Orr et de la chance qui ne l'abandonnait jamais, qu'il choisît cette fois le côté tribord endommagé du *Sirrus* pour lui faire accoster *l'Electra* – trop enfoncé dans l'eau maintenant pour tomber sur lui – et qu'il le fit dans un moment d'éphémère tranquillité de l'eau. Des mains obligeantes se tendirent vers les hommes qui sautaient et amortirent leur chute. Au bout de trente secondes le destroyer était reparti et les ponts de *l'Electra* déserts. Deux minutes plus tard, un rugissement assourdi, secoua le navire sombrant ; ses chaudières sautaient. Ensuite, il se renversa lentement sur le côté ; ses mâts et ses cheminées s'étendirent sur la surface de l'eau, y plongèrent et disparurent ; la carène et la quille rectiligne se détachèrent un instant, noires et luisantes, sur la grisaille de la mer et du ciel avant de disparaître à leur tour. Pendant une minute, de grosses bulles d'air montèrent tumultueusement à la surface. Peu à peu, elles se firent plus petites, et bientôt, il n'y en eut plus.

Le *Sirrus*, ses ponts encombrés d'hommes, tressaillant tandis qu'il augmentait sa vitesse, rejoignit le convoi. Le convoi n° FR 77, le convoi de la Marine royale s'efforçait toujours d'oublier. Trente-six navires étaient partis de Scapa et de St. John. Maintenant, ils n'étaient plus que douze ; douze seulement. Et il y avait encore près de quarante-quatre heures avant d'atteindre la baie de Kola...

Turner, sa formidable vitalité et son ardeur momentanément atténuées, regarda le *Sirrus* passer en roulant sur l'arrière. Brusquement, il se retourna, jeta un regard furtif et apitoyé sur le commandant Vallery, squelette vivant, qu'une mystérieuse force poussait à une lutte incessante et vaine contre la mort. Et pour Vallery, Turner le comprit soudain, la mort, même l'espoir de la mort, devait maintenant être infiniment doux. Il vit sur ce masque gris l'effet du choc et du chagrin, et il jura silencieusement. Puis, sentant se poser sur lui ces yeux las et mornes, Turner se hâta de s'éclaircir la voix.

« Combien cela fait-il de survivants sur le *Sirrus*, maintenant ? » demanda-t-il.

Vallery haussa légèrement ses épaules lasses.

« Aucune idée, Turner. Une centaine, peut-être davantage. Pourquoi ?

— Une centaine, dit Turner pensivement. Et « on ne recueillera pas de survivants ». Je me demande ce que dira le vieux Orr quand il déposera ce petit paquet sur les genoux de l’amiral Starr à notre retour à Scapa Flow ! »

SAMEDI APRÈS-MIDI

Le *Sirrus* était encore à un mille sur l'arrière lorsque son Aldis se mit à clignoter. Bentley prit le message et se tourna vers Vallery.

« Signal, commandant. Ai 25 à 30 hommes blessés à bord. Trois cas très graves, peut-être mourants. Ai urgent besoin d'un médecin. »

— Accusez réception », dit Vallery. Il hésita un instant, puis : « Mes compliments au médecin-capitaine Nicholls. Demandez-lui de monter sur la passerelle. » S'adressant à Turner, il ajouta en souriant : « Je ne me figure pas Brooks très à l'aise dans une bouée-culotte par un temps pareil. La traversée ne va pas être commode. »

Turner regarda de nouveau le *Sirrus* qui décrivait par moments un arc de 40° tandis qu'il arrivait de l'ouest en roulant.

« Ce ne sera pas une partie de plaisir, dit-il. En outre, les bouées-culottes ne sont pas destinées à des gens tels que notre vénérable médecin-chef. »

« C'est drôle, songea-t-il, combien tout le monde est devenu indifférent : personne n'a seulement fait mention du *Vectra* depuis qu'il a abordé le sous-marin. »

La grille grinça. Vallery se retourna lentement et répondit au salut de Nicholls.

« Le *Sirrus* a besoin d'un médecin, dit-il sans préambule. Cela vous plairait-il ? »

Nicholls s'arc-bouta contre l'inclinaison de la passerelle et le roulis. Quitter *l'Ulysses*... cette pensée lui fut soudain odieuse et cette réaction le stupéfia. Lui, Johnny Nicholls, unique, du moins parmi les officiers, à détester aussi cordialement, à ne pouvoir supporter tout ce qui touchait à la Marine ! Son cerveau devait être en train de se ramollir. Puis, tout aussi soudainement, il comprit qu'il ne devenait pas gâteux et sut pourquoi il désirait rester. Ce n'était pas par orgueil, par principe ou par sentiment ; c'était simplement... eh bien, simplement qu'il appartenait à *l'Ulysses*. Il ne se l'expliquait pas plus exactement, plus nettement, mais il l'éprouvait étrangement, puissamment. Tout à coup, il eut conscience que des yeux curieux le fixaient, et, plein de confusion il regarda la mer agitée.

« Eh bien ? fit Vallery avec impatience.

— Cela ne me plaît pas du tout, dit Nicholls, franchement. Mais, naturellement, je partirai. Tout de suite ?

— Dès que vous aurez rassemblé vos instruments, répondit Vallery.

— C'est déjà fait. Nous avons toujours un équipement d'urgence tout emballé. » Il jeta de nouveau un regard inquiet sur la mer. « Qu'est-ce que je suis censé faire, commandant, sauter ?

— Loin de nous cette pensée ! s'écria Turner en lui appliquant jovialement sur le dos sa grande main. Vous n'avez absolument aucune crainte à avoir ; « vous ne sentirez positivement rien », telles ont été, si je m'en souviens bien, les paroles que vous m'avez textuellement adressées quand vous m'avez arraché cette vieille molaire il y a deux ou trois semaines... Une bouée-culotte, mon gars, une bouée-culotte !

— Une bouée-culotte ! protesta Nicholls. Vous n'avez pas remarqué le temps qu'il fait ? Je serais lancé de bas en haut et de haut en bas comme un vulgaire yoyo !

— L'ignorance de la jeunesse, dit Turner en secouant tristement la tête. Nous aurons la mer de l'arrière, naturellement. Ce sera comme une promenade en Rolls, mon garçon ! Nous allons la gréer à l'instant. Chrysler ! Appelez le premier maître Hartley. Demandez-lui de monter sur la passerelle. »

Chrysler ne sembla pas avoir entendu. Il était dans la position qu'il préférerait d'ordinaire ces derniers jours : ses mains gantées sur les tuyaux de vapeur, la partie supérieure de son visage appuyée à l'oculaire en caoutchouc des puissantes jumelles de la commande tribord des projecteurs. Toutes les quelques secondes, l'une de ses mains tournait d'une fraction minime le viseur crénelé ; puis il reprenait sa complète immobilité.

« Chrysler ! rugit Turner, êtes-vous sourd ? »

Trois, quatre, cinq secondes encore de silence, puis, Chrysler recula brusquement regarda l'indicateur de gisement, se retourna, très excité, et cria :

« Vert 100 ! Vert 100 ! Des avions. Juste à l'horizon ! »

Il se jeta de nouveau sur les jumelles. « Quatre, sept... non, dix ! Dix avions ! hurla-t-il.

— Vert 100 ? » Turner avait porté ses jumelles à ses yeux. « Je ne vois absolument rien ! En êtes-vous sûr, mon gars ? demanda-t-il anxieusement.

— Toujours pareil, commandant. »

La jeune voix était pleine d'une conviction agitée.

Turner avait franchi la grille et rejoint Chrysler en quatre pas rapides.

« Laissez-moi jeter un coup d'œil », ordonna-t-il.

Il regarda à travers la lunette, tourna une ou deux fois l'appareil, puis, les sourcils froncés de colère :

« Il y a quelque chose de joliment drôle ici, jeune homme ! grommela-t-il. Est-ce votre vue ou votre imagination ? Et si vous voulez mon opinion...

— Il a raison, dit calmement Carrington en l'interrompant. Je les vois moi aussi.

— Moi également, commandant ! » cria Bentley.

Turner se retourna vers la lunette, regarda un instant au travers, se raidit, puis, se tournant vers Chrysler :

« Rappelez-moi de vous faire mes excuses un de ces jours », dit-il en souriant. »

Et, avant d'avoir fini de parler, il était de retour sur la passerelle de navigation.

« Signal au convoi, disait rapidement Vallery. « Code H. » En avant toute, Carrington. Second maître de manœuvre ? Annoncer partout : alerte aux pièces. Turner ?

— Commandant ?

— Feu à volonté, tir en autonomie pour les pièces C.A. d'accord ? Et les tourelles ?

— Je ne sais pas encore... Chrysler, pouvez-vous distinguer ?

— Des Condors, commandant, dit Chrysler.

— Des Condors ! s'écria Turner, incrédule. Une douzaine de Condors. Etes-vous sûr que... ? Oh ! très bien, très bien ! Ce sont des Condors, fit-il en agitant la tête d'étonnement, tourné vers Vallery. Où est mon satané casque ? Il dit que ce sont des Condors !

— Ce sont en effet des Condors », dit Vallery en souriant. »

Turner s'émerveilla de son calme imperturbable.

« Buts indiqués par la passerelle, tir en autonomie pour toutes les tourelles ? continua Vallery.

— Je crois que oui, commandant. »

Turner regarda les deux matelots téléphonistes, juste à l'arrière de la passerelle de navigation, chacun d'eux devant l'un des appareils communiquant avec les tourelles d'avant et d'arrière.

« Dressez bien l'oreille, vous deux. Et ne flânez pas dès qu'on vous parlera. »

Vallery fit signe à Nicholls.

« Vous feriez mieux de redescendre, jeune homme. Je regrette que votre petite excursion ait été différée.

— Moi pas, dit brutalement Nicholls.

— Non ? » Vallery souriait. « Effrayé ?

— Non, commandant. » Nicholls lui rendit son sourire. « Je n'ai pas eu peur et vous le savez.

— Je le sais, dit Vallery doucement. Je le sais... et je vous remercie. »

Il regarda Nicholls quitter la passerelle, fit signe au planton de la T.S.F., puis se tourna vers le Gosse Kapok.

« Quand avons-nous envoyé notre dernier signal à l'Amirauté, pilote ? Jetez un coup d'œil sur le journal de bord.

— Hier à midi, dit le Gosse Kapok sans hésiter.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans vous, murmura Vallery. Position actuelle ?

— 72° 20' nord, 13° 40' est.

— Merci. » Il regarda Turner. « Pas de raison pour observer le silence à la radio maintenant, Turner ? »

Turner secoua négativement la tête.

« Prenez ce message, s'empressa de dire Vallery. « Pour « Direction des opérations navales. Londres... » Comment se comportent nos amis, Turner ?

— Ils décrivent des cercles vers l'ouest. À leur haute altitude habituelle, je suppose, dit Turner d'un ton morose. Mais, ajouta-t-il moins tristement, le plafond des nuages est à peine à 300 mètres. »

Vallery inclina la tête :

« — FR 77,16 heures : 72° 20', 13° 40'. Route au 090, Force 5, nord, mer grosse. Situation désespérée. Regrette profondément amiral Tyndall mort à midi aujourd'hui. Pétrolier *Vytura* torpillé la nuit dernière, coulé par moi. *Washington State* coulé à 1 h 45 aujourd'hui. *Vectra* coulé à 15 h 15, abordage avec sous-marin. *Electra* coulé à 15 h 30. Suis fortement attaqué par douze au minimum Focke-Wulf 200. » Une supposition raisonnable, je crois, capitaine, dit-il, mi-figue mi-raisin, et Leurs Seigneuries en seront émues. Elles sont d'avis qu'il n'y a pas un tel nombre de Condors dans toute la Norvège. « Est impératif envoyiez secours. Couverture aérienne essentielle. Avisez immédiatement. Envoyez cela tout de suite voulez-vous ? »

— Votre nez, commandant ! dit vivement Turner.

— Merci. »

Vallery frotta la gelure, d'une blancheur de mort dans le gris et le bleu de son visage décomposé. Il y renonça au bout de quelques secondes ; l'effort n'en valait pas la peine ; il épuisait trop ses maigres réserves de force.

« Mon Dieu ! qu'il fait froid, Turner ! » murmura-t-il.

En frissonnant, il se leva et explora le FR 77 avec ses jumelles. On obéissait au pavillon H. Les navires étaient éparpillés sur la mer apparemment au hasard, ayant rompu l'ordonnance qui aurait par trop simplifié la besogne des bombardiers attaquant de l'arrière. Il leur faudrait maintenant viser des cibles individuelles. Eparpillés, mais pas trop, suffisamment proches les uns des autres pour tirer mutuellement profit du barrage d'ensemble du convoi. Vallery hocha la tête avec satisfaction et se retourna vers l'ouest.

Deux choses lui apparurent soudain nettement, deux choses que l'ennemi savait évidemment. Il avait su où trouver le FR 77 – la Luftwaffe n'avait pas l'habitude d'envoyer des bombardiers lourds dans l'Arctique au petit bonheur ; elle n'avait même pas pris la peine d'envoyer Charlie en reconnaissance. Indubitablement, un sous-marin avait repéré le convoi et indiqué sa position et son cap ; à n'importe quelle distance, un périscope avait peu de chances d'être aperçu dans cette grosse mer. En outre, les Allemands savaient que le Radar de l'*Ulysses* avait été détruit. Les Focke-Wulf allaient se mettre à couvert derrière les nuages les plus bas et ils ne se montreraient que quelques secondes avant de lancer leurs bombes. S'ils avaient eu contre eux, à une aussi faible hauteur, un adversaire tirant au Radar, leur attaque aurait presque été un suicide. Mais ils savaient qu'ils n'avaient rien à craindre.

Alors même qu'il les observait, le dernier des Condors s'engagea dans le lourd et bas plafond de nuages et disparut complètement à sa vue. Vallery haussa les épaules avec lassitude et abaissa ses jumelles.

« Bentley ?

— Commandant ?

— Code R. Immédiatement. »

Les pavillons voletèrent jusqu'en haut du mât. Pendant quinze, vingt secondes qui parurent dix fois plus longues à l'impatient commandant, il ne se passa rien. Puis, comme des jouets manipulés par un montreur de marionnettes, les étraves de chacun des navires du convoi se mirent à évoluer, ceux qui étaient à bâbord de l'*Ulysses* vers le nord, ceux qui étaient à tribord vers le sud. Lorsque les Condors émergeraient des nuages, dans deux minutes au plus, calculait Vallery, ils ne trouveraient que la mer vide. Vide, à part l'*Ulysses* et le *Stirling*, bâtiments admirablement équipés pour se défendre. Et alors, les Condors seraient soumis au feu croisé des bateaux marchands et des destroyers, et, à cette basse altitude, il serait trop tard, beaucoup trop tard pour qu'ils puissent modifier leur direction et se livrer à des allées et venues permettant de bombarder les cargos longitudinalement. Vallery sourit en songeant que si sa tactique défensive ne valait pas grand-chose, c'était ce qu'il pouvait faire de mieux étant donné les circonstances... Il entendait Turner aboyer des ordres à travers le haut-parleur et était plus que content de laisser la défense du navire entre les mains compétentes du second. Si, seulement, il ne s'était pas lui-même senti aussi fatigué...

Quatre-vingt-dix secondes passèrent, cent, deux minutes... et toujours pas le moindre Condor en vue. Cent yeux fixaient la masse des nuages, à l'arrière : elle restait grise et inanimée.

Deux minutes et demie s'écoulèrent. Toujours rien.

« Quelqu'un a-t-il vu quoi que ce soit ? demanda anxieusement Vallery dont les yeux ne quittaient pas les nuages, à l'arrière. Rien ? Rien du tout ? »

Rien ne rompit l'oppressant silence.

Trois minutes. Trois minutes et demie. Quatre. Vallery cessa de regarder le ciel pour reposer ses yeux et surprit l'expression d'une appréhension croissante sur le maigre visage de Turner ; lentement, le soupçon parut y naître puis se fortifier. Sans un mot, au même instant, ils se retournèrent tous deux et regardèrent le ciel à l'avant.

« C'est cela ! dit aussitôt Vallery. Vous avez raison, Turner, vous devez avoir raison ! »

Tout le monde s'était retourné à présent et regardait à l'avant aussi attentivement que lui-même.

« Avertissez les canons ! Mon Dieu ! Ils ont failli nous avoir ! murmura-t-il.

— Que tous aient l'œil ouvert ! » cria Turner. Son appréhension avait disparu ; il avait recouvré son irrépressible gaieté, l'heureuse animation que lui donnait toujours la perspective de l'action. « Tous, vous m'entendez ! Nous sommes tous dans la même galère ! Je ne blague pas. Quatorze jours de permission au premier qui aperçoit un Condor !

— À partir de quand, la permission ? » demanda sèchement le Gosse Kapok.

Turner lui sourit d'une oreille à l'autre. Puis, son sourire s'effaça et il leva la tête, soudainement attentifs « Les entendez-vous ? demanda-t-il d'une voix basse, comme s'il craignait d'être écouté par l'ennemi. Ils sont là-haut, quelque part, mais du diable si je sais où... Si seulement ce vent... »

Les coups sourds des Œrlikons du pont des embarcations l'arrêtèrent au milieu de sa phrase. Il se retourna vivement et, du même mouvement, saisit le transmetteur de la radio. Mais malgré sa rapidité il était trop tard – il aurait été trop tard de toute façon. Les Condors, les trois premiers, alignés de front, étaient déjà visibles, avaient déjà traversé le nuage, à 150 mètres d'altitude, à peine à 900 mètres... de l'arrière. De *l'arrière*. Les bombardiers devaient avoir regagné l'ouest dès qu'ils avaient atteint le nuage et ils avaient complètement trompé Vallery quant à leurs intentions,

... Six secondes – six secondes sont plus qu'il n'en faut même à un bombardier lourd pour parcourir moins de 900 mètres en piqué. Les Condors étaient sur eux alors qu'ils avaient à peine eu le temps de se rendre compte de ce qui arrivait et d'éprouver les premières atteintes de la mortification et du

chagrin.

On était presque au crépuscule, maintenant, et, dans le singulier demi-jour de l'Arctique, on apercevait nettement les pointes d'aiguille lumineuses des obus traceur s'élancer d'abord capricieusement dans le ciel assombri, »'éteignant au loin, puis se stabiliser et mourir à l'instant de leur naissance en atteignant les fuselages des Condors. Mais le temps était trop court – les canons ne purent viser leur cible que pendant deux secondes au maximum et ces Focke-Wulf géants possèdent une capacité formidable d'absorption. Le Condor de tête se détacha des autres d'environ 90 mètres, ses bombes de 250 kilos lâchées suivirent momentanément sa ligne de vol, puis tombèrent paresseusement vers *l'Ulysses*, en décrivant une parabole. Immédiatement, le Condor redressa son nez au maximum, ses quatre grands moteurs pétaradant à contretemps tandis qu'il regagnait la protection des nuages.

Les bombes manquèrent leur but. Elles le manquèrent d'une dizaine de mètres, éclatant au contact de l'eau, juste sur l'arrière de la passerelle. Pour les hommes du poste central, des chaufferies et des machines, le fracas et le choc durent être effrayants, littéralement à briser le tympan. Des geysers, d'un diamètre de six mètres à leur base bouillonnante, élevèrent leur blancheur dans la nuit tombante, bien au-dessus des mâts tronqués, y demeurèrent un instant, puis s'effondrèrent en cascades sur la passerelle et le pont des embarcations, trempant, saturant chacun des canonniers dans les niches ouvertes des pom-poms et des Œrlíkons. Il faisait une température de -15°.

Plus dangereusement encore, les trombes d'eau aveuglèrent complètement les canonniers. À part un Œrlíkón isolé sur un encoorbellement sous le flanc tribord de la passerelle, le Condor suivant déclencha son attaque contre un minimum de résistance. Son approche fut parfaite, exactement de l'avant à l'arrière sur la ligne centrale ; mais le pilote dépassa son but, probablement dans son application à soutenir sa route. Trois bombes, cette fois ; pendant une seconde, il sembla qu'elles ne dussent pas toucher *l'Ulysses*, mais la première s'écrasa sur la plage ayant, entre le brise-lames et le cabestan, explosant dans l'entrepont en dessous et soulevant le pont en un amas d'acier brisé. Au moment même où s'apaisait le bruit de l'explosion, les hommes de la passerelle entendirent un furieux cliquetis métallique : l'explosion avait dû fracasser simultanément le cabestan et le stoppeur Blake, couper le maillon retenant la chaîne de l'ancre tribord qui, désormais libre, dégringolait dans les profondeurs de l'Arctique.

Les autres bombes tombèrent dans la mer directement à l'avant, et, du *Stirling*, un mille devant *l'Ulysses*, on crut le voir disparaître sous la grande colonne d'eau. Mais celle-ci s'affaissa et *l'Ulysses* continua sa marche, apparemment indemne. L'étrave haute cachait tout le dommage à ceux qui se trouvaient juste à l'avant du navire d'où ne sortaient ni fumée ni flammes car des milliers de litres d'eau tombant du ciel à travers les grands trous du pont

avaient éteint le peu d'incendie qui s'était produit. *L'Ulysses* était toujours un navire chanceux... Et alors, enfin, après vingt mois de fantastiques miracles, la chance qui l'avait rendu légendaire dans tout le Nord l'abandonna.

Ironiquement, *l'Ulysse* fut l'auteur de son propre désastre. Son artillerie principale, les 155 de l'arrière, avait maintenant ouvert le feu et envoyait ses obus de 100 livres sur les bombardiers plongeant, à bout portant, tirant, autant dire au cran de mire. Le premier obus de la tourelle « X » coupa l'aile droite du troisième Condor entre les moteurs, l'arracha complètement, et elle s'envola lentement, en spirales, comme une feuille, pour tomber dans la mer sombre et houleuse. Pendant une fraction de seconde, l'avion maintint son cap, puis, brusquement, le nez bascula, et le gigantesque appareil descendit en criant presque verticalement, les moteurs qui lui restaient s'accéléraient inexplicablement tandis qu'il se précipitait tout droit vers le pont de *l'Ulysses*.

On n'eut ni le temps d'agir pour l'éviter, ni le temps de penser ni même d'espérer. Un paquet de bombes larguées au hasard s'écrasèrent dans le sillage bouillonnant de *l'Ulysses* qui faisait déjà près de 30 nœuds, deux autres traversèrent la plage arrière, la première éclata dans le poste des matelots, l'autre dans celui des Marines. Une seconde plus tard, avec un effroyable rugissement et un aveuglant rideau de flammes d'essence, le Condor lui-même, à la vitesse de 300 milles à l'heure, s'écrasa en plein sur l'avant de la tourelle « Y ».

Incroyablement, ce fut la dernière attaque que subit *l'Ulysses* ; incroyablement parce qu'il était maintenant sans défense, largement ouvert à n'importe quelle attaque aérienne par l'arrière. La tourelle « Y » n'existait plus, la tourelle « X », magiquement intacte, était à moitié ensevelie sous les débris du Condor et aveuglée par la fumée et les flammes. Les Œrlíkons du pont des embarcations étaient eux aussi réduits au silence. Les canonnières à demi noyés sous le déluge de la minute précédente, étaient frénétiquement arrachés de leur niches, tâche difficile en tout temps, et presque impossible maintenant que leurs vêtements étaient congelés en une glace solide, leurs « duffel-coats » craquant comme du bois d'allumette tandis que leurs camarades les tiraient hors de ces niches. À toute vitesse, on les fit descendre, on les fourra dans le couloir de la cuisine pour les faire dégel, littéralement dégel. Supplice atroce que ce dégel, mais ils n'avaient à choisir qu'entre lui et la mort certaine et rapide qui les attendait dans leurs niches congelées.

Les autres Condors s'étaient lentement envolés par tribord. Ils étaient encadrés à l'avant, à l'arrière et des deux côtés par des vingtaines d'obus qui explosaient en bouffées laineuses, mais ils les traversèrent, comme protégés par un charme, sans être atteints. Ils commençaient déjà à disparaître dans les nuages, à se diriger au sud-ouest, vers leur base. « Etrange, songea vaguement Vallery, on aurait pu s'attendre à ce qu'ils profitent de leur avantage initial de surprise pour s'acharner sur *l'Ulysses* mutilé... » Il renonça à se l'expliquer et tourna son attention vers des préoccupations plus immédiates. Il n'en

manquait pas.

L'Ulysses était en feu à l'arrière, un incendie d'entrepont seulement, mais cet incendie était virtuellement mortel car les soutes « X » et « Y » se trouvaient directement en dessous. Déjà des dizaines d'hommes des équipes de sécurité couraient vers l'arrière, trébuchant et tombant sur le pont couvert de glace et qui roulait ; ils déroulaient derrière eux les manches à incendie, projetés parfois à plat ventre quand deux plis soudés par la glace les arrêtaient brusquement. D'autres les dépassaient en titubant sous le poids des grands extincteurs rouges qu'ils portaient sur leurs épaules ou sous leurs bras. Un malheureux matelot, Ferry, qui avait quitté l'infirmerie en dépit des ordres les plus stricts, courant dans la coursive de bâbord le long de la cantine fracassée, glissa et tomba par le travers de la tourelle « X » ; l'aile droite du Condor, au moment où elle avait été coupée et était tombée dans la mer, avait arraché le bastingage à cet endroit, et Ferry cherchant frénétiquement des mains et des pieds à se relever de la glace lisse du pont, son bras cassé inutilement cramponné à l'un des montants, glissa lentement, inévitablement par-dessus bord. Durant une seconde, son cri de peur aigu s'éleva au-dessus du rugissement des flammes, puis mourut brusquement comme l'eau se refermait sur lui. Les hélices étaient presque immédiatement dessous.

Les hommes portant les extincteurs furent les premiers à entrer en action, ce qui s'imposait en effet pour combattre un feu de pétrole : l'eau n'aurait fait qu'empirer les choses ; elle aurait agrandi la zone incendiée en étendant le pétrole dans toutes les directions, et celui-ci, étant plus léger que l'eau demeurant à la surface, aurait brûlé aussi furieusement que jamais. Mais les extincteurs n'étaient que d'une efficacité limitée, moins parce que plusieurs de leurs soupapes d'ouverture étaient coincées par la glace que parce que l'intense chaleur rendait presque impossible de s'approcher suffisamment, tandis que les plus petits extincteurs au carbone, destinés aux incendies produits par des courts-circuits, étaient absolument inopérants ; on ne s'en était encore jamais servi et l'équipage de *L'Ulysses* était instruit depuis longtemps des propriétés presque magiques du liquide qu'ils contenaient pour enlever les taches des vêtements. On peut convaincre un matelot radio de la nature mortelle de 2 000 volts ; on peut convaincre un canonnier de la folie d'enflammer une allumette dans une soute ; on peut convaincre un torpilleur qu'il est dément de jongler avec du fulminate de mercure ; mais on ne convaincra jamais aucun d'eux que l'on commet une folie criminelle en soustrayant à un extincteur ne serait-ce que quelques gouttes de tétrachlorure de carbone... Malgré de sévères vérifications, la plupart de ces extincteurs n'étaient qu'à moitié pleins. Quelques-uns étaient complètement vides.

Les manches d'arrosage n'étaient guère plus efficaces. On en brancha deux sur les collecteurs de tribord : ils demeurèrent vides. L'eau salée s'était congelée en une glace solide, chose fréquente dans les circuits de circulation d'eau douce, mais non lorsqu'il s'agit d'eau salée. Une troisième fut montée à

bâbord, mais la soupape de la bouche refusa de s'ouvrir ; attaquée avec des marteaux, elle se brisa à la base – à de très basses températures, il se produit dans les métaux des modifications moléculaires qui entament leur force de résistance à la traction – et l'eau, sous pression, inonda tous ceux qui se trouvaient à proximité. Spicer, le maître d'hôtel du défunt amiral, ombre mélancolique du joyeux garçon qu'il avait été, jeta son marteau et en pleura de colère et de déception. L'autre soupape de bâbord fonctionna, mais l'eau mit une éternité à passer dans le tuyau aplati et congelé.

Graduellement, l'incendie du pont fut maîtrisé, moins par suite des efforts des hommes qui luttèrent contre lui que du fait qu'une fois le pétrole consumé, il ne restait que peu de matières inflammables. Les manches et les extincteurs furent alors dirigés à travers les grandes fentes déchiquetées de la plage vers le feu qui faisait rage dans les postes d'équipage d'en dessous, tandis que deux hommes en costumes de pompiers, Nicholls et le quartier-maître radio Brown, luttèrent pour se frayer passage à travers les décombres fumants, d'une chaleur de fournaise, amassés sur le pont.

Brown fut le premier à s'y aventurer à pas prudents. Ceux qui se tenaient dans les coursives de bâbord et de tribord le virent grimper jusqu'à l'entrée de la tourelle « Y » et s'y arrêter ; il s'efforça d'attacher pour la maintenir ouverte la lourde porte, d'acier qui n'avait cessé de battre sous l'effet du roulis. Ils le virent y entrer, puis en ressortir moins de dix secondes plus tard, rampant sur ses genoux en se cramponnant au chambranle pour se soutenir. Tout son corps se courbait convulsivement comme s'il vomissait violemment dans son masque d'oxygène.

Nicholls, en voyant cela, ne perdit de temps à s'occuper ni de la tourelle « Y » ni des squelettes carbonisés pris au piège dans le fuselage du Condor. Il gravit rapidement les échelles d'acier verticales menant à l'entrée de la tourelle « X » et essaya d'ouvrir la porte. Les taquets étaient coincés, impossibles à déplacer, soit à cause du gel, soit parce que le métal avait été déformé par l'explosion. Il regarda autour de lui, à la recherche d'un levier quelconque, et aperçut Doyle, dont le « duffel-coat » brûlait, son visage barbu, défait, plein d'une ferme volonté, qui s'approchait, un marteau à la main. Une douzaine de coups vigoureux, bien appliqués – leur bruit, songea Nicholls, devait être presque intolérable à l'intérieur de l'amplificateur creux de la tourelle – et la porte s'ouvrit, Doyle s'effaça pour laisser entrer Nicholls.

Il se dit qu'il n'aurait pas eu besoin de s'inquiéter de l'effet du bruit : tous les hommes que contenait la tourelle étaient morts. Le sergent-chef Evans était assis tout droit sur son siège, rigide et attentif dans la mort comme il l'avait été en vie ; à côté de lui était étendu Foster, le fougueux capitaine de Marines à qui la mort seyait si mal. Les autres étaient tous assis ou couchés immobiles, à leurs postes, apparemment indemnes, et ne portant parfois pas d'autre marque qu'un filet de sang de l'oreille à la bouche, déjà congelé par l'intense froid. La vitesse de la marche de *l'Ulysse* avait porté les flammes à

l'arrière, loin de là tourelle. La commotion avait dû être formidable, la mort instantanée. Pesamment, Nicholls se pencha sur le téléphone, souleva doucement le récepteur et appela la passerelle.

Vallery lui-même prit le message et se retourna vers Turner, l'air vieux et vaincu.

« C'était Nicholls », dit-il. En dépit de ses efforts, le choc et le chagrin se lisaient nettement dans chacune des profondes rides de son visage pitoyablement décharné. « La tourelle « Y » est détruite... pas de survivants. La tourelle « X » semble intacte, mais tous ceux qui l'occupaient sont morts. Tués par la commotion, dit-il. Les incendies des postes arrière ne sont pas encore maîtrisés... Oui, mon garçon, qu'y a-t-il ?

— La soute « Y », commandant, dit le matelot hésitant. Ils désirent parler à l'officier canonnier.

— Dites-leur qu'il n'est pas disponible, répondit sèchement Vallery. Nous n'avons pas le temps... » Il s'interrompit et leva vivement la tête, « Avez-vous dit la soute « Y » ?... Allons, donnez-moi ce téléphone. »

Il prit le récepteur et repoussa le capuchon de son « duffel-coat ».

« Ici, le commandant, soute « Y » ? Qu'est-ce qu'il y a ?... Quoi ? Parlez plus fort, je ne vous entends pas... Oh ! le diable emporte ! »

Il se tourna vers le timonier de la passerelle :

« Pouvez-vous brancher ce récepteur sur l'amplificateur de relais ? Je n'entends pas un mot... Ah ! voilà qui est mieux. »

L'amplificateur placé au-dessus de la chambre des cartes se mit à parler d'une voix de gorge, enrouée, rendue doublement difficile à comprendre à cause d'un fort accent de Glasgow.

« M'entendez-vous maintenant ?

— Je vous entends, répondit Vallery, sa propre voix fortifiée par l'amplificateur. C'est McQuarter, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est moi, commandant. Comment m'avez-vous reconnu ? » fit l'homme avec surprise.

Malgré son épuisement, Vallery sourit.

« Peu importe, McQuarter. Qui est responsable là en bas... Gardiner, n'est-ce pas ?

— Oui, commandant, Gardiner.

— Passez-le-moi, voulez-vous ? »

Il y eut un silence.

« Je ne peux pas, commandant. Gardiner est mort.

— Mort ! fit Vallery avec incrédulité. Vous avez dit « mort » ?

— Oui, et il n'est pas le seul. » Vallery perçut un léger tremblement dans la voix. « J'ai été assommé moi-même, mais je vais bien maintenant. »

Vallery attendit que passât la quinte de toux du garçon.

« Mais, mais, qu'est-ce qui est arrivé ?

— Comment pourrais-je le savoir ? Je veux dire que je ne sais pas, commandant. Il y a eu une détonation de tous les diables et puis, je ne suis pas sûr de ce qui est arrivé... La bouche de Gardiner est toute en sang.

— Combien... combien de vous reste-t-il ?

— Rien que Barker, Williamson et moi, commandant. Personne d'autre. Seulement nous.

— Et ils vont bien, McQuarter ?

— Oui. Mais Barker croit qu'il va mourir. Il est très mal en point. Je crois qu'il a perdu la boule.

— Qu'il a quoi ?

— Perdu la raison, commandant, expliqua patiemment McQuarter. Il est piqué. Il raconte un tas de bêtises, parle de rencontrer son Créateur avec rien d'autre derrière lui qu'une vie passée à filouter son semblable. »

Vallery entendit soudain le rire de Turner et se rappela que Barker dirigeait la cantine.

« Williamson s'occupe à refourrer les douilles dans les casiers... les planchers sont parsemés de ces satanés machins...

— McQuarter ! s'écria Vallery d'un ton de reproche automatique.

— Pardon, commandant. J'avais complètement oublié... Qu'est-ce qu'il faut faire, commandant ?

— À quel sujet ? demanda impatiemment Vallery.

— De cet endroit-ci, la soute « Y ». Est-ce que le bateau brûle à l'extérieur ? Ici, ça bout... il y fait plus chaud qu'en enfer.

— Quoi ? qu'avez-vous dit ? Chaud ? Chaud à quel point ? Répondez vite, mon gars !

— Je ne peux pas toucher la cloison arrière, répondit McQuarter simplement. Mes doigts y resteraient.

— Mais les pulvérisateurs d'eau ? cria Vallery. Ne fonctionnent-ils pas ? Bon Dieu ! la soute va sauter d'une minute à l'autre !

— Oui, dit McQuarter avec réserve. Oui, c'est ce que je me suis dit. Non, commandant, les pulvérisateurs ne fonctionnent pas... et la température est déjà de 30° au-dessus.

— Ne restez pas là à ne rien faire, dit Vallery avec désespoir. Tournez-les à la main ! L'eau ne peut pas être gelée dans le circuit des pulvérisateurs s'il fait aussi chaud que vous le dites. Dépêchez-vous ! Si la soute saute, *l'Ulysses* est perdu ! Dépêchez-vous, au nom de Dieu !

— J'ai essayé, commandant, dit doucement McQuarter. C'est inutile. Ils sont bloqués.

— Alors, ouvrez-les avec un outil. Il doit y avoir une pince quelque part. Ouvrez-les ! Dépêchez-vous !

— Vous avez raison, commandant, mais si je fais ça, comment est-ce que je refermerai les soupapes ? demanda le garçon avec une sorte de désespoir.

— Ne vous préoccupez pas de ça, dit Vallery, la voix déchirée d'angoisse. Nous pomperons l'eau plus tard. Dépêchez-vous. »

Il y eut un bref silence suivi d'un cri étouffé et d'un bruit sourd, puis l'amplificateur transmit une suite rapide de coups saccadés et un fracas métallique. Brusquement, le bruit cessa.

Vallery attendit jusqu'à ce qu'il entendît qu'on reprenait le téléphone à l'autre bout de la ligne.

— « Eh bien, comment ça va-t-il ? Les pulvérisateurs marchent ?

— Comme sur des roulettes, commandant. » La voix avait un accent nouveau, un accent de fierté et de satisfaction. « Et j'ai mis le vieux Barker à plat avec la pince, ajouta-t-il gaiement.

Vous avez fait quoi ?

— Mis knock-out le vieux Barker. Il a essayé de m'empêcher d'arranger les pulvérisateurs... Ah ! il ne mérite pas qu'on en parle. Ces pulvérisateurs sont épatants. Je ne les avais encore jamais vu fonctionner. On a déjà de l'eau jusqu'à la cheville et la vapeur bout presque sur la cloison d'arrière !

— Cela suffit, ordonna Vallery. Sortez immédiatement... et emmenez Barker.

— J'ai vu un film, un jour, au Paramount, à Glasgow, je crois », fit la voix qui semblait prendre plaisir à évoquer ce souvenir.

Vallery échangea un regard avec Turner et vit que lui aussi semblait ne pas croire à la réalité de ce qu'ils vivaient.

« C'était de la pluie, reprit la voix de McQuarter. Mais rien de pareil à ceci. Il n'y avait certainement pas moitié autant de vapeur ! Vous parlez d'une serre au jardin botanique !

— McQuarter ! hurla Vallery. M'avez-vous entendu ? Je vous ai dit de vous en aller immédiatement !

— J'en ai déjà jusqu'aux genoux, dit McQuarter avec admiration. Elle est

joliment froide... Avez-vous dit quelque chose, commandant ?

— Je vous ai dit d'évacuer tout de suite ! Sortir de là !

— Ah ! je comprends. Sortez, que vous avez dit. Je pensais bien que c'était ça. Mais ce n'est pas facile. En a fait, c'est impossible. L'entrée est bloquée et le panneau aussi... coincé solidement commandant. »

Le silence se fit sur la passerelle délabrée. Inconsciemment, Vallery abaissa le récepteur. Turner, Carrington, le Gosse Kapok, Bentley, Chrysler et les autres le regardaient, et peu à peu leur curiosité déconcertée se mua en horreur, l'horreur de la compréhension... Vallery sentit que leurs visages ne faisaient que refléter ce qu'exprimait le sien... Pendant une seconde, comme pour éclaircir ses idées, il ferma les yeux, puis reprit le téléphone.

« McQuarter ! McQuarter ! Etes-vous toujours là ?

— Bien sûr que j'y suis ! fit la voix, qui, même à travers le haut-parleur, était irritée. Où diable pourrais-je... ?

— Etes-vous sûr que ce soit coincé ? Peut-être que si vous agissiez avec une barre sur les taquets...

— J'y mettrais de la dynamite que ce serait pareil. D'ailleurs, il est déjà rouge, le panneau... Il doit y avoir un rudement grand feu de l'autre côté.

— Restez à l'écoute, une minute », cria Vallery. Puis, se tournant vers Turner : « Dites à Dodson d'envoyer immédiatement un chauffeur au noyage des soutes arrière. »

Il s'approcha du téléphoniste le plus proche.

« Etes-vous en communication avec la plage arrière, en ce moment ? Bon ! Donnez-la-moi... Allô, ici le commandant. Ah ! c'est vous, Hartley. Ecoutez, faites-moi un rapport sur l'état des incendies des postes. C'est désespérément urgent. Il y a des matelots enfermés dans la soute « Y » ; les pulvérisateurs marchent et le panneau d'entrée est bloqué... Oui, je reste à l'écoute. »

Il attendit patiemment la réponse, sa main gantée tapant machinalement sur le téléphone. Ses yeux parcoururent lentement le convoi, virent les cargos augmenter de vitesse pour reprendre leur poste. Soudain, il se raidit, ne vit plus rien.

« Oui, le commandant à l'appareil... Oui... Oui. Une demi-heure, peut-être une heure... Oh ! Dieu, non ! Vous en êtes tout à fait certain ? Non ; c'est tout. »

Il rendit le récepteur, leva lentement la tête, son visage vidé de toute expression.

« L'incendie du poste des matelots est maîtrisé, dit-il d'un ton morne. Le poste des « Marines » est un enfer ; juste au-dessus de la soute « Y ». Hartley dit qu'on n'a aucune chance de pouvoir l'éteindre avant au moins une heure...

Je crois que vous feriez bien de descendre voir, Carrington. »

Toute une minute s'écoula, une minute durant laquelle on n'entendit que le battement de l'Asdic et l'écrasement régulier des vagues contre la coque de l'*Ulysses*.

« Peut-être la soute est-elle maintenant assez refroidie, suggéra enfin le Gosse Kapok. Peut-être pourrions-nous couper l'eau suffisamment longtemps... »

Sa voix se perdit, hésitante.

« Assez refroidie ? » Turner se racla bruyamment la gorge. « Comment le saurions-nous ? Seul McQuarter pourrait nous le dire... »

Il s'arrêta brusquement, se rendant compte de ce que ses paroles sous-entendaient.

« Nous allons le lui demander, dit Vallery en reprenant le téléphone. McQuarter ?

— Allô !

— Nous pourrions peut-être arrêter les pulvérisateurs du dehors, si c'est sans danger. Croyez-vous que la température... ? »

Il fut incapable d'achever sa phrase. Le silence se prolongea, tendu et tangible, lourd de décision. Vallery se demanda ce que pensait McQuarter, ce que lui-même aurait pensé à sa place.

« Restez à l'écoute une minute, prononça brusquement le haut-parleur. Je m'en vais jeter un coup d'œil dans le haut. »

De nouveau ce silence, ce lourd silence anormal pesa sur la passerelle. Vallery sursauta quand le haut-parleur se redéclencha.

« Nom de nom ! Je suis foutu. Je ne pourrais remonter de nouveau sur cette échelle même si on me promettait le billet gagnant... Je suis sur l'échelle en ce moment, mais je crois que je n'y serai plus bien longtemps.

— Ne vous préoccupez pas... »

Vallery s'arrêta, stupéfait de ce qu'il était sur le point de dire. Si McQuarter tombait de l'échelle, il se noierait comme un rat dans la soute inondée.

« Oh oui, la soute. » Entre deux crises de toux, la voix était étrangement calme. « Les projectiles du haut sont prêts à fondre. C'est pire que jamais, commandant.

— Je comprends. » Vallery ne sut que dire d'autre. Il avait fermé les yeux et se sentait vaciller sur ses pieds. Avec effort, il demanda : « Comment est Williamson ? »

Rien d'autre ne lui vint à l'esprit.

« Presque noyé. De l'eau jusqu'au cou et accroché aux casiers. » McQuarter toussa de nouveau. « Il dit qu'il a un message pour le commandant en second et pour Carslake.

— Un... un message ?

Dire au vieux Barbenoire qu'il fasse un retour sur lui-même et laisse reposer la bouteille », dit-il en se délectant.

Le message à Carslake n'était pas possible à imprimer. Vallery n'en fut même pas choqué.

« Et vous, McQuarter ? dit-il. Pas de message, rien que vous aimeriez... »

Il s'arrêta, conscient de la grotesque inopportunité, de l'inutilité de ce qu'il disait.

« Moi ? Ah ! il n'y a rien dont j'aie envie... Eh bien, peut-être un transfert au *Spartiate*^[3], mais je pense qu'il est peut-être un petit peu trop tard pour ça. Williamson ! » Sa voix s'était soudain élevée en un cri. « Williamson ! Tiens bon, mon gars, je viens ! »

Ils entendirent dans le haut-parleur le fracas du téléphone de McQuarter heurtant le métal, puis il n'y eut plus que le silence.

« McQuarter ! cria Vallery. McQuarter ! Répondez-moi ? Est-ce que vous m'entendez ? McQuarter ! »

Mais au-dessus de lui, le haut-parleur demeura muet, définitivement, irrévocablement muet. Vallery frissonna dans le vent glacial. Cette soute, cette soute noyée... Moins de vingt-quatre heures depuis qu'il y était allé. Il la revoyait, aussi nettement qu'il l'avait vue la veille au soir. Seulement, maintenant, il la voyait sombre, éclairée uniquement par les pointes d'aiguille des lumières de secours, l'eau montant lentement le long de ses parois ; il voyait ce petit Ecossois pitoyablement épuisé, avec ses maigres épaules et ses yeux remplis de douleur, luttant désespérément pour maintenir la tête de son camarade hors de cette eau glacée, épuisant ses minuscules réserves de force davantage à chaque seconde. Elles devaient tirer à leur fin en ce moment même, et Vallery savait qu'il n'y avait plus d'espoir. Avec une certitude soudaine, il sut que lorsque ces deux garçons se noieraient, ils se noieraient ensemble. McQuarter ne lâcherait jamais l'autre. Dix-huit ans, juste dix-huit ans. Vallery fit demi-tour, franchit la grille en trébuchant, sans y voir, et passa sur la passerelle de navigation. Il recommençait à neiger et la nuit tombait tout alentour.

SAMEDI SOIR I

L'Ulysses continua de rouler à travers le crépuscule arctique. Il roulait lourdement, maladroitement, dans des vagues d'une dangereuse longueur, présentant un étrange spectacle, privé de ses deux mâts, de toutes ses embarcations, et de ses radeaux, sa passerelle inclinée toute de travers et sa tourelle arrière mutilée, à demi enfouie sous la carcasse du Condor. Mais malgré tout cela et en dépit des grandes taches de minium et des trous noirs béants dans le pont à l'avant et à l'arrière – ce dernier laissant échapper une fumée noire, mêlée de langues de flammes – il conservait son aspect spectral, gracieux, restait infiniment résistant... et toujours redoutable. Il avait encore ses canons et ses machines, des machines étrangement douées d'une éternelle immunité. Du moins, il le semblait...

Cinq minutes se traînèrent, interminables, cinq minutes pendant lesquelles le ciel s'assombrit de plus en plus, pendant lesquelles les rapports de la plage arrière indiquaient que ceux qui luttait contre l'incendie avaient peine à maintenir leur position, cinq minutes pendant lesquelles Vallery recouvra un peu son calme normal. Mais il était maintenant terriblement faible.

Une sonnette tinta, tranchant le silence. Chrysler y répondit.

« Commandant, la chambre des machines arrière aimerait vous parler. »

Turner regarda Vallery et s'empressa de demander :

« Voulez-vous que je prenne la communication ? »

— Merci, dit Vallery en inclinant la tête avec reconnaissance.

— Ici, le commandant en second. Qui parle ? Lieutenant de vaisseau Grierson ? Qu'est-ce que c'est, Grierson ? Serait-ce une bonne nouvelle, pour changer ? »

Pendant près d'une minute, Turner ne dit rien. Les autres, sur la passerelle, entendaient le léger crépitement de l'appareil et sentaient plutôt qu'ils ne voyaient l'attention tendue et le resserrement des lèvres du second.

« Cela tiendra-t-il ? demanda-t-il brusquement. Oui, oui, bien sûr... Dites-lui que nous ferons tout notre possible, ici... Oui, c'est cela. Toutes les demi-heures, s'il vous plaît.

— Un malheur ne vient jamais seul, grommela Turner en raccrochant le récepteur. La machine ne tourne pas rond, la température s'élève. L'arbre de couche intérieur, à tribord, est faussé. Dodds est dans le tunnel en ce moment. Il dit que l'arbre est tordu comme une banane.

— Connaissant Dodson, dit Vallery avec un pâle sourire, je suppose que cela signifie de deux millimètres hors de l'alignement.

— Peut-être, dit Turner d'un ton grave. Ce qui importe est que le palier de butée est endommagé et le tuyautage de graissage rompu.

— C'est aussi sérieux que ça ? demanda Vallery doucement.

— Dodson est assez pessimiste. Il dit que l'avarie n'est pas récente ; il croit qu'elle s'est produite la nuit où nous avons perdu nos grenades sous-marines... Dieu sait quelle fatigue a été imposée à cet arbre depuis lors... Je suppose que les événements de ce soir y ont mis le comble... Il faudra graisser le palier à la main. Il demande qu'on réduise le nombre de tours au minimum ou qu'on stoppe la machine complètement. On nous tiendra au courant.

— Et pas de possibilité de réparation ? demanda Vallery.

— Non, commandant. Aucune.

— Très bien, alors. Prenons la vitesse du convoi. Et puis, Turner...

— Commandant ?

— Les hommes aux postes de combat toute la nuit. Vous n'êtes pas obligé de le leur dire, mais... eh bien, je crois que ce serait sage. J'ai un pressentiment...

— Qu'est-ce que c'est que ça ! hurla Turner. Regardez ! que diable fait-il ? »

Son doigt désignait le dernier cargo de la colonne de tribord : ses canons tiraient sur une cible invisible, les obus traçants lançant leurs traînées blanches dans le ciel assombri. À l'instant où il se précipitait vers le haut-parleur, il vit l'artillerie principale du *Viking* vomir de la fumée et des flammes.

« Pour toutes les pièces ! Vert 110 ! Avions ! Tir en autonomie ! Feu à volonté ! Tir en autonomie ! Feu à volonté ! »

Il entendit Vallery ordonner de mettre la barre à gauche pour mettre en action les tourelles de l'avant.

Il était trop tard. Au moment où *l'Ulysses* commençait à obéir à la barre, les avions ennemis achevaient leurs piqués d'approche. De grandes formes disgracieuses, ces avions, tristes et manquant de substance, dans l'obscurité, mais immédiatement identifiables avec nausée par le vacarme de leurs moteurs brusquement accélérés. Des Condors, sans l'ombre d'un doute. Des Condors qui les avaient de nouveau devinés, qui n'étaient partis que pour revenir, qui s'étaient approchés lentement, en planant, leurs gaz coupés, le grondement assourdi du moteur emporté par le vent du bord opposé au convoi. Ils avaient calculé le temps et la distance d'une manière admirable.

Le cargo fut frappé directement par au moins sept bombes ; il faisait trop

sombre pour qu'on pût les voir l'atteindre, mais on entendit les explosions. Et chaque fois qu'un avion passait au-dessus de lui, ses ponts, étaient furieusement mitraillés. Toutes les pièces du cargo étaient dépourvues de la protection la plus élémentaire : les équipes d'armement des bâtiments de commerce ne s'illusionnaient pas sur leurs chances de vivre lorsqu'ils montaient à bord des navires marchands envoyés en Russie... Pour les quelques canonniers qui survécurent au bombardement, le hargneux bégaiement de ces mitrailleuses fut presque certainement le dernier bruit qu'ils perçurent en ce monde.

Quand les bombes se mirent à tomber sur le navire suivant, le premier était déjà une masse de flammes se tordant en tous sens. Presque certainement, sa carène avait été crevée : il avait fortement donné de la bande, et maintenant, il se fendait lentement, juste sur l'arrière de la passerelle, comme si ses deux moitiés avaient été articulées sur une charnière sous la ligne de flottaison, et il disparut, avant que la rumeur du dernier moteur d'avion se fût éteinte au loin.

La surprise tactique avait été complète. Un navire coulé, un second tournant follement, n'obéissant plus à son gouvernail, profondément enfoncé dans l'eau à l'avant, étrangement inquiétant et menaçant dans son insolite absence de flammes, de fumée et de tout mouvement ; un troisième fortement endommagé mais tenant son cap. Pas un seul Condor n'avait été perdu.

Turner ordonna de cesser le feu – quelques canonniers continuaient à tirer à l'aveuglette dans l'obscurité : prenant plaisir à lâcher la détente, peut-être, ou simplement parce que l'imagination joue des tours à des cerveaux embrumés et à des yeux injectés qui n'avaient pas connu de repos depuis plus d'heures et de jours que Turner ne pouvait se le rappeler. Puis, comme le dernier *Ærlikon* se taisait, il l'entendit de nouveau, ce ronronnement des lourds moteurs d'avion, il l'entendit s'accroître et décroître comme des vagues se brisant sur une rive lointaine, selon que le vent soufflait et s'apaisait.

Personne n'était en mesure de rien faire. Le Focke-Wulf, quoique masqué par un nuage bas, ne tentait pas de cacher sa présence : son menaçant ronronnement ne cessait jamais longtemps. Evidemment, il décrivait des cercles juste au-dessus d'eux.

« Qu'en pensez-vous, commandant ? demanda Turner.

— Je ne sais pas, répondit lentement Vallery. Je ne sais pas du tout qu'en penser. Plus de visites des Condors, j'en suis sûr. Il fait un peu trop sombre et ils savent qu'ils ne nous surprendront plus. Ils nous traquent, probablement.

— Ils nous traquent ! Il fera noir comme dans un four dans une demi-heure ! contesta Turner. À mon avis, c'est de la guerre psychologique.

— Dieu seul le sait. » Vallery soupira avec lassitude. « Tout ce que je sais est que je donnerais toutes mes chances présentes et futures pour deux Corsairs, ou un radar ou du brouillard, ou une autre nuit telle que celle que

nous avons passée dans le détroit du Danemark... » Il eut un rire bref qui se termina par une quinte de toux. « M'avez-vous entendu ? murmura-t-il. Je n'aurais jamais cru souhaiter la revivre. Depuis quand avons-nous quitté Scapa, Turner ?

— Cinq... six jours, dit Turner après une seconde de réflexion.

— Six jours ! » Vallery secoua la tête avec incrédulité. « Six jours... et treize navires... il nous reste treize navires, à présent.

— Douze, rectifia Turner. Il y en a un autre qui est presque coulé. Sept cargos, le pétrolier et nous-mêmes. Douze... Je voudrais qu'ils s'attaquent au vieux Stirling de temps en temps », ajouta-t-il tristement.

Vallery frissonna sous une brusque rafale de neige. Il se pencha en avant, la tête baissée contre le vent glacial et les flocons obliques, plongé dans ses pensées. Au bout d'un moment, il se redressa et dit :

« Nous serons au large du cap Nord à l'aube. Les choses seront peut-être un peu difficiles, Turner. Ils lanceront contre nous tout ce dont ils disposent.

— Nous sommes déjà passés par là, dit Turner.

— La partie n'est pas égale », dit Vallery comme s'il se parlait à lui-même et n'avait pas entendu le second. « Ulysse et les Sirènes... il est possible que l'abysse nous engloutisse »... Je vous souhaite bonne chance, Turner.

— Que voulez-vous dire ? demanda Turner.

— Oh ! à moi aussi. » Vallery sourit, releva la tête, et d'une voix très douce : « J'aurai besoin de toute la chance, moi aussi. »

Alors, Turner fit ce qu'il n'avait encore jamais fait, qu'il n'avait jamais rêvé faire. Dans la quasi-obscurité, il se pencha sur le commandant, lui fit doucement tourner la tête et scruta son visage de ses yeux troublés. Vallery ne protesta pas et, au bout de quelques secondes, Turner dit à voix basse en se redressant :

« Accordez-moi une faveur, commandant. Descendez. Je saurai m'en tirer... et Carrington ne tardera pas à revenir. On devient maître du feu à l'arrière.

— Non, non, pas ce soir. » Vallery souriait, mais il y avait une curieuse irrévocabilité dans sa voix. « Et il sera inutile que vous envoyiez chercher le vieux Socrate. Je vous en prie, Turner, je désire rester ici... je veux voir les choses jusqu'au bout, cette nuit.

— Oui, oui, bien sûr. » Soudain, étrangement, Turner n'eut plus envie de discuter. Il se retourna : « Chrysler ! Je vous donne juste dix minutes pour qu'il y ait un litre de café bouillant dans l'abri du commandant... Et vous vous y rendez pendant une demi-heure, ajouta-t-il fermement en se tournant vers Vallery... et vous le boirez, sinon... sinon...

— Avec plaisir ! murmura Vallery. Mêlé de votre incomparable rhum, naturellement ?

— Naturellement ! Oh ! oui, le diable emporte ce Williamson ! » grommela Turner avec irritation. Il s'arrêta et reprit lentement : « Je n'aurais pas dû dire ça... Ces malheureux doivent être morts, à cette heure... » Il garda un moment le silence, puis, inclina la tête, écoutant. « Je me demande combien de temps Charlie a l'intention de tourner là-haut », murmura-t-il.

Vallery s'éclaircit la voix, toussa, mais avant qu'il eût pu parler, le haut-parleur de la T.S.F. s'anima :

« T.S.F.-passerelle. T.S.F.-passerelle. Deux messages.

— L'un du bouillant Orr, je parie, grogna Turner.

— Le premier du Sirrus. « Demande la permission d'accoster le cargo en perdition et de recueillir les survivants. Autant être pendu pour un mouton que pour un « agneau. »

Les yeux fixés sur la neige qui tombait dans la nuit et sur la mer houleuse, Vallery dit à voix basse :

« Avec une mer pareille et dans une telle obscurité ! Il va se tuer !

— Ce n'est rien comparé à ce que lui fera le vieux Starr quand il mettra la main sur lui ! répliqua gaiement Turner.

— Il n'a aucune chance de réussir. Je ne demanderais jamais à un homme de le tenter. Rien ne justifie un tel risque. En outre, le navire marchand a reçu de si mauvais coups qu'il ne peut rester beaucoup de vivants à bord. »

Turner ne dit rien.

« Faites un signal, dit Vallery avec décision. « Merci. Permission accordée. Bonne chance. » Et dites à la T.S.F. de lire la suite. »

Il y eut un bref silence, puis le haut-parleur crépita de nouveau :

« Second signal. De Londres pour le commandant. En code ; on le déchiffre. Le planton monte immédiatement à la passerelle.

— Dites-lui de le lire, ordonna Vallery.

— « À l'officier commandant le 14 ACS, FR 77... Profondément affligé par nouvelles. Impératif conservez route au 090. Escadre de ligne navigue sud-sud-est à toute vitesse à votre rencontre. Rendez-vous approximatif quatorze heures demain. Leurs Seigneuries envoient expressément leurs meilleurs vœux au contre-amiral Vallery, je répète : contre-amiral Vallery. Direction des opérations navales. Londres. »

Le haut-parleur se tut et on n'entendit plus que le battement de l'Asdic, la pulsation monotone des moteurs du Condor qui rôdait tandis que s'attardait dans les mémoires l'accent joyeux du microphoniste.

« Exceptionnellement poli, de la part de Leurs Seigneuries, murmura le Gosse Kapok, comme toujours à la hauteur de la situation. On pourrait presque dire tout à fait convenable.

— Avec un rudement long retard, grommela Turner.

— Mes félicitations, commandant, ajouta-t-il avec chaleur. Enfin des signes de pardon sur les rives de la Tamise. ».

Un murmure de plaisir parcourut la passerelle : discipline ou non, personne n'essaya de dissimuler sa satisfaction.

« Merci, merci », dit Vallery, profondément touché.

Une promesse d'aide, enfin, une promesse qui contenait presque certainement pour chacun des membres de son équipage, la différence entre la vie et la mort... et ces hommes ne pensaient qu'à se réjouir de sa promotion ! « Les souliers des morts », songea-t-il, et il faillit le dire, mais il en repoussa aussitôt l'idée : ce serait une insulte à ce si sincère plaisir.

« Merci beaucoup, répéta-t-il. Mais, messieurs, vous semblez ne pas avoir pris garde à la seule nouvelle vraiment importante...

— Oh ! non ! dit Turner. Une escadre de ligne... trop tard, comme d'habitude. Oh ! bien sûr, ils seront là lors de la mise à mort... ou à peu près. Peut-être à temps pour recueillir quelques survivants. Je suppose que *l'Illustrious* et le *Furious* en feront partie.

— Peut-être ; je n'en sais rien, dit Vallery en souriant. En dépit de mon récent... avancement, je ne suis pas encore dans les secrets de Leurs Seigneuries. Mais il y aura des porte-avions, et nous pourrions avoir une protection aérienne à partir de l'aube.

— Oh ! non, prophétisa Turner. Le temps va empirer et rendre l'envol impossible. Vous verrez si je n'ai pas raison.

— Peut-être, Cassandra, sourit Vallery. Nous verrons... Qu'avez-vous dit, pilote ? je n'ai pas bien... »

Le Gosse Kapok eut un large sourire.

« L'idée vient de me venir que demain sera un grand jour pour notre médecin en second : il est convaincu qu'aucun navire de guerre ne prend jamais la mer sauf pour une revue à Spithead en temps de paix.

— Cela me rappelle, dit Vallery, songeur... n'avons-nous ; pas promis au *Sirrus*...

— Le jeune Nicholls a du travail par-dessus la tête, intervint Turner. Il n'aime pas trop la Marine, mais il aime son métier. Il a emprunté un costume de pompier, et Carrington dit qu'il a déjà... » Il s'interrompt et leva la tête : « Dites donc, Charlie devient rudement curieux, vous ne trouvez pas ? »

Le rugissement des moteurs du Condor s'accroissait à chaque seconde ; il

atteignit un crescendo assourdissant directement au-dessus de leurs têtes, 60 mètres à peine plus haut que les mâts brisés, puis diminua en un ronronnement régulier tandis que l'avion contournait le convoi.

« Signalez par radio aux escorteurs ! cria Vallery.

« Laissez-le partir, ne le touchez pas ! Ni obus éclairants... rien. Il essaie de nous obliger à trahir notre position... »

« Il n'est pas probable que les bateaux marchands... » Oh ! Dieu ! Les imbéciles, les imbéciles ! Trop tard, trop tard ! »

Un navire marchand de la colonne bâbord avait ouvert le feu.

Ærlikons ou Bofors, c'était difficile à préciser. Ils tiraient en aveugles, complètement au petit bonheur et avec le grand vent, la neige et l'obscurité, les chances de repérer un avion rien qu'au son étaient extrêmement faibles.

Le tir ne dura pas longtemps – dix, quinze secondes au plus. Mais suffisamment pour que le mal ait été fait. Charlie s'était éloigné, et des oreilles attentives et craintives saisirent le soudain renforcement du bruit des moteurs indiquant que les survoleurs avaient été amorcés pour une montée au maximum.

« Qu'en concluez-vous ? demanda Turner.

— Des ennuis, répondit Vallery avec calme et sans hésitation. Cette manœuvre n'a encore jamais été employée, et ce n'est pas la guerre psychologique, comme vous l'appellez : il ne nous prive même pas de notre sommeil – pas à une pareille proximité du cap Nord. Et il ne peut espérer nous suivre longtemps : un ou deux rapides changements de cap et... ah ! qu'est-ce que je vous ai dit, Turner ? »

Avec une soudaineté qui arrêta la pensée, une éblouissante clarté blanche qui frappa cruellement les yeux rétrécis, transforma la nuit en jour. Haut au-dessus de l'*Ulysses*, une bombe éclairante s'était allumée qui déchirait la neige comme une gaze transparente. Oscillant sous son parachute avec les bouffées du vent, la bombe descendait lentement vers la mer, une mer devenue soudain invisible, noire comme la nuit, et où chaque navire, dans son étincelant linceul de glace et de neige, découpait sa blancheur sur le fond d'encre de la mer et du ciel.

« Descendez cette bombe ! aboya Turner dans le porte-voix. Tous les Ærlikons, tous les canons-mitrailleurs, tirez sur elle !

— Autant lui jeter des bouteilles vides, avec un roulis semblable ! Dieu, ça vous donne une drôle de sensation !

— Je sais ce que c'est, dit le Gosse Kapok. C'est comme dans l'un de ces rêves où l'on marche dans la rue pleine de monde et qu'on se rend compte tout à coup qu'on porte pour tout vêtement son bracelet-montre « Nu et sans défense » est je crois l'expression admise et pour les non-lettrés « surpris la

culotte baissée ».

Distraitement, il balaya la neige de son kapok matelassé, découvrant le « J » brodé sur la poche de poitrine tandis que ses yeux scrutaient avec appréhension le cercle de ténèbres au-delà de la lumière.

« Ça ne me plaît pas du tout, dit-il.

— À moi non plus, dit Vallery avec tristesse.. Et je n'aime pas davantage la brusque disparition de Charlie.

— Il n'a pas disparu, dit Turner. Ecoutez ! »

Ils tendirent l'oreille et perçurent le tonnerre intermittent, lointain, des lourds moteurs.

« Il est sur notre arrière et se rapproche. »

Moins d'une minute plus tard, le Condor rugissait de nouveau au-dessus de leurs têtes, plus haut, cette fois, perdu dans les nuages. De nouveau, il lança une bombe éclairante, beaucoup plus haut que la première, et, cette fois, au-dessus du milieu du convoi.

De nouveau le rugissement des moteurs s'atténua jusqu'à un lointain murmure, de nouveau le bruit syncopé s'accentua quand le Condor survola le convoi une seconde fois. Aperçu seulement par instants dans les vallées renversées entre les nuages fuyants, il décrivit cette fois un large cercle, loin vers la gauche, volant juste au-dessus de l'impitoyable lumière de la bombe éclairante. Et comme il passait avec un bruit de tonnerre, quatre autres éclatèrent juste au-dessus du plafond des nuages, à quatre secondes d'intervalle. L'horizon septentrional fut illuminé, vibrant d'une intense flamme qui faisait ressortir le moindre petit détail avec le plus puissant relief. Du côté du sud, il n'y avait que les ténèbres : le bain de lumière s'arrêtait brusquement juste au-delà de la rangée de navires de tribord.

Turner fut le premier à en comprendre la signification et les conséquences. Il en éprouva comme un choc électrique, physique. Il poussa un cri rauque et se jeta sur le transmetteur d'ordres ; il n'y avait pas le temps d'attendre la permission.

« Tourelle « B » ! hurla-t-il. Obus éclairants vers le sud. Vert 90. Vert 90. Urgent ! Urgent ! Obus éclairants. Vert 90. Élévation maximum 10 ; débouchage rapproché. Tirez dès que vous serez prêts ! »

Il se retourna vivement.

« Pilote ! pouvez-vous voir...

— La tourelle « B » s'oriente, commandant.

— Bon, bon ! » Il reprit le transmetteur : « À tous les armements ! À tous les armements ! Parés pour repousser attaque aérienne venant par tribord. Gisement probable vert 90. Les assaillants seront sans doute des avions

torpilleurs. »

Au moment où il parlait, il vit clignoter les feux de combat sur la vergue inférieure : Vallery envoyait un message d'extrême urgence au convoi.

« Vous avez raison, Turner », murmura Vallery. Dans cette lumière aveuglante, sa pâleur, sa peau tendue sur les os dénués de chair semblaient une affreuse parodie de l'humanité ; c'était une tête de mort où seuls vivaient les yeux aux cernes profonds et le soudain sourire des lèvres exsangues lorsque le coup de fouet de la tourelle « B » cingla le silence. « Vous devez avoir raison, continua-t-il lentement. Tous les navires silhouettés contre le nord... et une attaque en force, par le sud, sous le couvert de l'obscurité. »

Il s'interrompit comme les obus éclataient en grandes bulles de lumière, à deux milles au sud.

« Vous avez raison, dit-il doucement. Les voici. »

Ils arrivaient du sud, bout d'aile contre bout d'aile, en trois vagues de quatre ou cinq avions chacune. Ils arrivaient à environ 150 mètres d'altitude, et à l'instant où les obus éclatèrent, ils piquaient déjà pour rallier la très faible hauteur à laquelle se lancent les torpilles. Tout en plongeant, ils s'écartèrent en éventail comme pour rechercher déjà cibles individuelles. Quelques secondes suffirent pour rendre évident qu'ils concentraient leur attaque sur deux navires seulement : le Stirling et l'*Ulysses*. Même l'idéale double cible du navire marchand mutilé et du destroyer Sirrus, presque stoppé à côté de lui, fut strictement ignorée. Ils opéraient selon des ordres précis.

La tourelle « B » tira encore deux obus éclairants au débouchage minimum et rechargea avec des projectiles à haute capacité d'explosifs. Tous les canons du convoi avaient maintenant ouvert le feu ; le barrage était intense. Les torpilleurs, curieusement difficiles à identifier, mais ressemblant à des Heinkels, devaient voler à travers un rideau mortel d'acier et de hauts explosifs. L'élément de surprise n'existait plus ; les obus éclairants de l'*Ulysses* avaient fait gagner vingt secondes sans prix.

Cinq appareils fondaient maintenant vers l'*Ulysses*, étalés en éventail pour disperser le tir de celui-ci, mais convergeant vers un point central. Ils volaient en palier, presque au faîte des vagues, quand l'un d'eux se redressa une seconde trop tard, frôla légèrement le sommet d'une crête écumeuse, ricocha indemne, puis culbuta follement d'une crête à l'autre – ils volaient perpendiculairement au sens des lames – avant de disparaître dans un creux. Le pilote avait-il mal jugé la distance ou son pare-brise avait-il été obscurci par une rafale de neige ? on ne pouvait le savoir.

Une seconde après, l'avion du milieu se désintégra en une grande flamme, le cône de sa torpille ayant été atteint par un coup direct. Un troisième avion, derrière lui, plus à l'ouest, s'écarta violemment vers la gauche pour éviter le choc des débris, et le lancement de sa torpille ne fut qu'un geste inutile. Elle

tomba à 200 mètres derrière l'*Ulysses* et éclata dans la mer.

Les deux appareils qui restaient exécutèrent leur attaque avec le courage du suicide, effectuant de violents zigzags pour éviter la destruction. Deux secondes s'écoulèrent, trois, quatre... et ils avançaient toujours à travers la neige et un tir intense, avec une immunité miraculeuse. Théoriquement, il n'est pas de cible plus facile à atteindre qu'un avion qui s'approche tout droit, le nez en avant ; en pratique, il n'en est rien. Dans l'Arctique, la Méditerranée, le Pacifique, l'immunité relative des bombardiers-torpilleurs, le fort pourcentage de réussite de leurs attaques, effectuées au milieu d'une pluie d'obus, n'ont jamais manqué de confondre les experts. La tension, l'excessive angoisse, la peur, tels étaient, du moins en partie, le handicap de leurs victimes : en face d'un bombardier-torpilleur, il n'y a pas de-moyen terme : vous le tuez ou il vous tue. Et rien n'est plus éprouvant pour les nerfs – à l'exception, naturellement, de la grinçante, presque verticale descente en plongée du bombardier Stuka aux ailes de mouette – que de voir l'énorme silhouette terrifiante d'un bombardier-torpilleur s'estomper au-dessus du viseur de votre canon et de savoir que vous n'avez que cinq inexorables secondes à vivre... Et pour l'*Ulysses* qui roulait continuellement par le travers des grosses vagues, la précision du tir était impossible.

Ces deux derniers appareils arrivèrent ensemble, l'un à côté de l'autre. Le plus rapproché de l'étrave lança sa torpille à moins de 160 mètres de distance, effectua sa ressource en évoluant sur la droite et fracassa la passerelle par une grêle d'obus de canon léger et de mitrailleuse. La torpille frappa l'eau obliquement, rebondit, puis retomba la tête la première sous une vague, plongea profondément et passa sous l'*Ulysses*.

Mais quelques secondes avant de faire son attaque – et de la manquer – le dernier bombardier-torpilleur fut détruit. Arrivé en rugissant moins de trois mètres au-dessus des vagues, il était venu tout droit sans lâcher sa torpille, sans s'élever d'un centimètre, jusqu'à ce que les croix, sur les côtés supérieurs de ses ailes, fussent nettement visibles, car il n'était plus qu'à trente mètres du navire. Soudain, désespérément, il avait commencé à s'élever. On comprit immédiatement que le mécanisme de déclenchement de la torpille s'était faussé ; évidemment, le pilote avait eu l'intention de la lâcher à la dernière minute et avait compté sur le brusque allègement du poids de l'avion pour le soulever au-dessus de sa proie.

Le nez du bombardier s'écrasa dans la cheminée avant, son aile droite se déchirant comme du carton sur le montant du mât tripode. Instantanément, il y eut un rideau de flammes d'essence aveuglantes, mais ni fumée ni explosion. Un moment plus tard, le bombardier qui n'était plus une machine mais un crucifix flambant tomba dans la mer sifflante à une douzaine de mètres du navire. La mer s'était à peine refermée sur lui quand une gigantesque explosion sous-marine coucha l'*Ulysses* dangereusement sur tribord, coup de marteau d'une telle violence qu'il flanqua les hommes par terre et démolit le

circuit d'éclairage à bâbord.

Le commandant Turner se releva péniblement, secoua la tête pour la libérer des vapeurs de cordite et de la confusion causée par l'éclatement des obus de canon qui avaient explosé presque à longueur de bras. Le choc de la torpille ne l'avait pas renversé, il s'était jeté sur le caillebotis cinq secondes auparavant, quand les canons de l'autre bombardier avaient bombardé la passerelle à bout portant.

Sa première pensée fut pour Vallery. Le commandant était couché sur le côté, étrangement ratatiné contre l'habitacle. La bouche sèche, glacé soudain d'un froid qui n'était pas celui de ce vent polaire, Turner se pencha et le retourna doucement.

Vallery demeura immobile, sans vie. Pas trace de sang, pas de blessure... Turner en remercia Dieu. Il enleva un gant, passa sa main sous le « duffel-coat » et la veste et crut sentir un léger, très léger battement de cœur. Doucement, il souleva la tête de la neige gelée, puis leva vivement les yeux. Le Gosse Kapok se tenait au-dessus de lui.

« Faites monter Brooks ici, pilote. C'est urgent. »

En trébuchant, le Gosse Kapok traversa la passerelle. Le téléphoniste était penché sur la grille, l'appareil à la main.

« L'infirmier, vite ! ordonna le Gosse Kapok. Dites au médecin-chef... » Il s'arrêta brusquement, se rendant compte que l'homme était encore trop étourdi par le choc pour comprendre. « Allons, donnez-moi ce téléphone. »

Impatiemment, il étendit la main et saisit le récepteur, puis, il se figea d'horreur en voyant le matelot glisser graduellement en arrière, ses bras étendus traînant, rigides, par-dessus la grille jusqu'à ce qu'ils disparussent. Carpenter ouvrit la grille et regarda l'homme mort étendu à ses pieds ; il y avait un trou de la grandeur de son poing ganté entre ses omoplates.

Il était tombé le long de la cabine de l'Asdic, une cabine dont le Gosse Kapok vit maintenant qu'elle était criblée de balles de mitrailleuses et d'obus. Sa première pensée paralysante fut que l'appareil devait être fracassé sans réparation possible et que leur dernière défense contre les sous-marins avait disparu. Presque immédiatement après, il se dit, avec une nausée d'appréhension, qu'il y avait eu un opérateur dans la cabine... Ses yeux s'en détournèrent et il aperçut Chrysler qui se remettait debout à côté du poste de commande des torpilles. Lui aussi regardait fixement la cabine de l'Asdic. Avant que Carpenter pût parler, Chrysler se précipita en avant et frappa frénétiquement de ses poings la porte coincée de la cabine. Comme dans un rêve, Carpenter l'entendit sangloter... et alors, il se souvint : l'opérateur de l'Asdic s'appelait également Chrysler... La mort dans l'âme, le Gosse Kapok souleva de nouveau le récepteur du téléphone.

Turner posa la tête du commandant sur l'oreiller improvisé et gagna le coin

de tribord de la passerelle. Bentley, silencieux, discret comme toujours, était assis sur le pont, son dos calé entre deux tuyaux, sa tête reposant paisiblement sur sa poitrine. Turner la souleva par le menton et regarda les yeux aveugles, seul trait reconnaissable sur ce qui avait été un visage humain. Turner émit un furieux et muet juron, essaya d'ouvrir les doigts morts refermés sur la poignée de l'Aldis, puis y renonça. Le faisceau de la lampe projetait une lueur irréaliste sur la passerelle assombrie.

Méthodiquement, Turner parcourut la passerelle à la recherche d'autres morts. Il en trouva trois de plus et n'éprouva pas de consolation du fait qu'ils avaient été tués sans le savoir. Cinq hommes fauchés par un mitraillage de trois secondes – un très beau résultat, songea-t-il avec amertume. Immobile au sommet de l'échelle arrière, il ne pouvait pas croire que ce qu'il regardait était l'intérieur de la cheminée avant démolie. Il n'en voyait pas davantage : les dernières flammes mourantes ne permettaient plus de distinguer sur le pont que des formes vagues, anonymes. Il fit demi-tour et remonta sur la passerelle.

Le Stirling, du moins, s'apercevait sans difficulté. Qu'était-ce donc qu'il avait dit à peine dix minutes plus tôt ? « Je voudrais qu'ils s'attaquent au Stirling de temps en temps... » quelque chose de ce genre. Eh bien, ils n'y avaient pas manqué. Le Stirling, un mille sur l'avant, tournait à droite, vers le sud-est, ses superstructures avant enveloppées de flammes blanches. Il porta ses jumelles de nuit à ses yeux, essaya de mesurer, le dommage ; mais un compact mur de flammes lui masquait le navire depuis la plage avant jusqu'à l'arrière de la passerelle. Il ne pouvait absolument rien distinguer, mais il voyait, malgré la forte houle, que le Stirling donnait de la bande sur tribord. On apprit plus tard qu'il avait été frappé deux fois : une torpille avait atteint sa chaufferie avant et quelques secondes après, un avion s'était écrasé contre le flanc de sa passerelle – la torpille restée accrochée sous son fuselage. Presque certainement, la glace avait faussé le mécanisme du déclenchement comme cela s'était produit dans des circonstances analogues, sur *l'Ulysses*. La mort avait dû être instantanée pour tous les hommes de la passerelle et des ponts d'en dessous ; parmi les morts il y avait le capitaine de vaisseau Jeffries, le commandant adjoint et l'officier de navigation.

Le dernier bombardier venait de disparaître dans les ténèbres quand Carrington raccrocha le récepteur du téléphone sur la plage arrière et demanda à Hartley :

« Vous pensez pouvoir vous en tirer maintenant, chef ? On a besoin de moi sur la passerelle.

— Je crois que oui, commandant, dit Hartley, et il passa d'un geste las sa manche sur son visage souillé de fumée et d'écume d'extincteur. Le pire est passé... Où est le lieutenant Carslake ? Ne devrait-il pas...

— Oubliez-le, coupa brusquement Carrington. Je ne sais pas où il est et je m'en fiche. Inutile de tourner autour du pot, chef : nous nous trouvons mieux

sans lui. S'il revient, c'est vous qui continuerez à commander. Agissez comme vous le jugerez bon. »

Il s'éloigna rapidement vers l'avant par la coursive de bâbord. Sur la glace et la neige tassée, ses bottes de caoutchouc ne faisaient aucun bruit.

Il passait devant la cantine fracassée lorsqu'il vit une haute silhouette debout dans l'intervalle entre le tube lance-torpille extérieur, couvert de neige, et le dernier montant du bastingage en train d'essayer d'ouvrir la soupape faussée d'un extincteur en la tapant contre une écouteille. Une seconde plus tard, il vit une autre forme vague se détacher furtivement de l'ombre, s'approcher à pas de loup derrière l'homme à l'extincteur, en brandissant au-dessus de sa tête une lourde matraque de bois ou de métal.

« Attention ! Derrière vous ! » cria Carrington.

Ce fut fini en quelques secondes : le mouvement brusque de l'assaillant, le fracas produit par la chute de l'extincteur, lâché par la victime qui, réagissant avec la rapidité de l'éclair, se laissa tomber sur les genoux, le cri perçant de colère et de terreur de l'assaillant qui, emporté par son élan, basculait par-dessus le corps agenouillé, et tombait à la mer dans l'intervalle entre les tubes et le bastingage ; un bruit d'eau éclaboussée... puis, le silence.

Carrington courut à l'homme étendu sur le pont et l'aida à se relever. La dernière lueur des flammes permit à Carrington de reconnaître le quartier-maître torpilleur Ralston. Il le regarda avec anxiété.

« Etes-vous indemne ? Vous a-t-il atteint ? Bon Dieu, qui diable...

— Merci, commandant. » Ralston avait le souffle court, mais son visage avait presque repris son impassibilité habituelle. « C'était à un cheveu, cette fois ! Je vous remercie beaucoup, commandant.

— Mais qui était-ce ?

— Je ne l'ai pas vu, répondit Ralston, mais je sais que c'était l'enseigne Carslake. Il m'a suivi toute la nuit, ne m'a pas quitté des yeux une seule fois. Maintenant je sais pourquoi. »

Le commandant adjoint perdait difficilement son calme, mais il secoua lentement la tête, avec incrédulité.

« Je savais qu'il y avait une vieille rancune entre vous, murmura-t-il. Mais que cela aille jusque-là ! Je me demande ce qu'en dira le commandant.

— Pourquoi le lui raconter ? dit Ralston avec indifférence. Pourquoi le raconter à qui que ce soit ? Carslake avait peut-être des parents. Pourquoi leur faire de la peine ? Laissez les gens croire ce qu'ils voudront. » Il eut un rire bref. « Laissez-les croire qu'il est mort en héros, en luttant contre le feu, qu'il est tombé par-dessus bord... n'importe quoi. »

Il regarda l'eau noire et frissonna soudain.

« Laissez-le tranquille, commandant, s'il vous plaît. Il a payé. »

Pendant une longue seconde, Carrington regarda lui aussi l'eau sombre, puis, ses yeux se reportèrent sur le grand garçon qui se tenait devant lui. Il lui donna une tape amicale sur le bras, hocha la tête et s'éloigna.

Turner entendit cliqueter la grille, abaissa ses jumelles et vit Carrington à son côté, contemplant en silence le croiseur en feu. Au même instant, Vallery gémit doucement et Carrington baissa vivement les yeux sur la silhouette étendue à ses pieds.

« Mon Dieu ! le pacha ! Est-il grièvement blessé, commandant ?

— Je n'en sais rien. Si non, c'est un rude miracle. »

Il se baissa et souleva le commandant sur son séant.

« Comment allez-vous, commandant ? demanda-t-il avec angoisse. Avez-vous été touché ? »

Vallery fut pris d'une longue, épuisante quinte de toux, puis secoua légèrement la tête.

« Je vais bien », murmura-t-il, et il essaya de sourire, pitoyable parodie d'un sourire visible à la lueur de l'Aldis. « J'ai voulu m'étendre sur le pont, mais je crois m'être cogné contre l'habitable. »

Il frotta son front déjà contusionné et décoloré.

« Comment est le navire, Turner ?

— Au diable le navire ! » dit Turner durement, et, entourant Vallery de son bras, il le souleva avec précaution. « Comment cela va-t-il à l'arrière, Carrington ?

— Ça brûle encore, mais l'incendie est maîtrisé. J'ai laissé Hartley diriger les opérations.

Il ne parla pas de Carslake.

« Bon ! Remplacez-moi ici. Demandez de leurs nouvelles par radio au Stirling et au Sirrus. Venez, commandant, venez dans l'abri. »

Vallery protesta faiblement, pour le principe seulement, car il était trop faible pour se tenir debout. Il s'arrêta involontairement en remarquant que la neige tombait à travers le faisceau de l'Aldis, et il suivit lentement du regard le rayon jusqu'à sa source.

« Bentley ? balbutia-t-il. Ne me dites pas que... »

Il saisit à peine le muet assentiment de son second et se tourna péniblement de l'autre côté. Ils passèrent devant le mort étendu à l'extérieur de la grille puis stoppèrent auprès de la cabine de l'Asdic. Un homme sanglotait, accroupi dans l'angle entre l'abri et la porte coincée de la cabine, la tête appuyée sur son avant-bras. Vallery posa une main sur l'épaule secouée de sanglots et,

reconnaissant le jeune garçon qui avait levé vers lui son visage pâle : « Oh ! c'est vous, Chrysler ! Qu'est-ce qu'il y a ? »

— La porte, commandant ! répondit Chrysler d'une voix sourde et tremblante. Je ne peux pas l'ouvrir. »

Pour la première fois, Vallery regarda la cabine, le métal lacéré et tordu. L'esprit encore confus, épuisé, ce fut presque par une association d'idées qu'il pensa soudain, horrifié, à l'opérateur déchiré, mutilé, qui devait se trouver derrière cette porte fermée.

« Oui, dit-il à voix basse. La porte est déformée... On ne peut rien y faire. » Il regarda plus attentivement les yeux pleins de douleur de Chrysler. « Venez, mon petit, il est inutile...

— C'est mon frère qui est là-dedans, commandant. »

Le désespoir de ces paroles frappa Vallery comme un coup. Bon Dieu ! Il avait oublié... Le chef opérateur de l'Asdic Chrysler...

Il regarda le mort étendu à ses pieds déjà recouvert par une mince couche de neige.

« Faites éteindre, cette Aldis, voulez-vous, capitaine ? dit-il d'un ton absent. Et Chrysler ? »

— Oui, commandant.

— Descendez et apportez du café, s'il vous plaît.

— Du café, commandant ? Du café ! Mais... mais, mon frère... s'écria Chrysler déconcerté.

— Je sais, dit doucement Vallery. Je sais. Apportez du café, voulez-vous ? »

Chrysler s'éloigna d'un pas trébuchant. Lorsque la porte de l'abri fut refermée sur eux, Vallery alluma la lumière et, se tournant vers le second :

« C'est le moment de faire de la morale sur les gloires de la guerre, murmura-t-il. Dulce et decorum et le noble privilège d'être les fils de Nelson et de Drake. 'Il n'y a pas vingt-quatre heures que Ralston a vu mourir son père... Et maintenant, ce garçon. Peut-être...

— Je m'occuperai de tout », dit Turner.

Il ne s'était pas encore pardonné ce qu'il avait dit et fait à Ralston la veille au soir malgré l'amitié avec laquelle Ralston avait aussitôt accepté ses excuses.

« Je vais le maintenir occupé ailleurs jusqu'à ce que nous ayons ouvert la cabine... Asseyez-vous, commandant. Buvez une gorgée de ceci. » Il sourit légèrement. « L'ami Williamson ayant trahi mon secret... Ah ! une visite ! »

La lumière s'éteignit et une silhouette trapue se détacha un instant sur le rectangle gris de la porte ouverte. La porte se referma et Brooks cligna des

yeux dans la lumière soudain rallumée, rouge de visage et haletant. Ses yeux se fixèrent sur la bouteille que Turner avait à la main.

« Ha ! dit-il enfin. Nous nous réunissons pour boire ? Toutes les contributions sont sans doute reçues avec gratitude. »

Il ouvrit son sac qu'il avait posé sur la table et il était en train d'y fouiller lorsqu'on frappa fortement à la porte.

« Entrez ! » cria Vallery.

Un timonier entra et lui tendit une feuille de papier en disant :

« De Londres, commandant. Le chef dit qu'il y a peut-être une réponse.

— Merci. Je la téléphonerai. »

La porte se rouvrit et se referma. Vallery leva les yeux sur un Turner aux mains vides.

« Je vous remercie d'avoir aussi rapidement dissimulé la pièce à conviction », dit-il en souriant. Puis, secouant la tête : « Mes yeux... ne semblent pas aussi bons. Voulez-vous me lire le signal, Turner ?

— Et, intervint Brooks, peut-être aimeriez-vous un médicament convenable au lieu de son immonde breuvage. » Il tira de son sac une bouteille contenant un liquide ambré. « Avec toutes les ressources de la médecine moderne à ma disposition – enfin, presque toutes – je ne trouve rien qui vaille ceci.

— L'avez-vous dit à Nicholls ? demanda Vallery, allongé maintenant sur la couchette, les yeux fermés et l'ombre d'un sourire sur ses lèvres exsangues.

— Eh bien, non, avoua Brooks. Mais j'ai le temps. Vous en voulez ?

— Merci, Donnez-nous les bonnes nouvelles, Turner.

— Bonnes nouvelles ! »

Le sérieux calme, mortel, du ton du capitaine de frégate, fit à ses compagnons l'effet d'un courant d'air froid.

« Non, commandant, ce, ne sont pas de bonnes nouvelles. « Contre-amiral Vallery 14 A.C.S. FR 77, reprit-il d'une voix totalement dénuée d'expression. Le Tirpitz, escorté par des croiseurs et des destroyers, a quitté l'Alta Fjord au coucher du soleil. Intense activité à l'aérodrome d'Alta Fjord. Craignons sortie avec escorte aérienne. Prenez toutes mesures pour éviter inutile sacrifice de navires marchands et de guerre. – Direction des Opérations navales. Londres. »

— « N'est-ce pas merveilleux ? Quelle sera la prochaine catastrophe ? »

Vallery s'était assis tout droit sur la couchette, indifférent au sang qui coulait d'un coin de sa bouche. Son visage était calme.

« Je crois que je prendrai ce verre à présent, Brooks, si cela vous est égal,

dit-il tranquillement. Le Tirpitz. Le Tirpitz... » Il secoua la tête avec lassitude comme un homme qui rêve. Le Tirpitz... le nom que personne ne prononçait sans un accent de respect et de crainte. Le nom qui avait complètement dominé la stratégie navale dans l'Atlantique nord pendant les deux dernières années.

Il prenait enfin la mer, ce colosse cuirassé, frère de l'autre Titan qui avait détruit le Hood d'un seul coup furieux, le Hood, le bien-aimé de la Marine royale, le plus puissant navire du monde – du moins on l'avait cru. Quelle chance avait leur coquille de noix, leur minuscule croiseur... De nouveau, il agita la tête, avec irritation cette fois, et se força à penser au présent.

« Eh bien, messieurs, je suppose que le temps amène toutes choses, même le Tirpitz. Il fallait qu'il se montre un jour. Nous avons simplement de la malchance... l'appât était trop près, trop tentant.

— Mon jeune collègue va être enchanté, dit Brooks. Un vrai navire de guerre, à la fin des fins.

— Au coucher du soleil, dit Turner, songeur. Au coucher du soleil. Mon Dieu ! Même s'ils ont des difficultés à sortir du fjord, ils nous auront rejoints dans quatre heures, sur cette route !

— Exactement, dit Vallery. Et il serait inutile de bifurquer vers le nord ; il nous auraient rattrapés avant que nous nous soyons écartés de 100 milles.

— Je n'aime pas faire l'effet d'un disque de gramophone, mais vous vous rappelez ce que je vous ai dit au sujet de nos grosses unités ? Trop tard, comme d'habitude ! » Il s'arrêta, proféra un juron. « J'espère que ce vieux salaud de Starr sera enfin satisfait, acheva-t-il avec amertume.

— Pourquoi tout ce pessimisme ? demanda Vallery avec un regard ironique. Nous pouvons être sains et saufs à Scapa dans quarante-huit heures. Il a dit : « Evitez sacrifices inutiles de navires marchands et de guerre. » *L'Ulysses* est probablement aujourd'hui le navire le plus rapide du monde. C'est simple, messieurs.

Non, non ! gémit Brooks. Ce serait passer trop vite du sublime au terre à terre. Je ne pourrais le supporter !

— Vous avez envie d'un autre PQ 17 ?^[4] dit Turner avec un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. La Marine Royale ne le supporterait pas. Le commandant..., le contre-amiral Vallery ne le permettrait jamais et, quant à moi, j'en suis à peu près certain, quant à notre bande de mutins... eh bien, je ne crois pas que nous puissions plus jamais passer une bonne nuit.

— Dieu ! murmura Brooks, cet homme est un poète !

— Vous avez raison, Turner », dit Vallery.

Il vida son verre et se recoucha, épuisé.

« Nous ne semblons pas avoir beaucoup de choix..., reprit-il. Que ferons-nous si nous recevons l'ordre de... euh... nous retirer en vitesse ?

— Vous ne savez pas lire, dit Turner, brutalement. Rappelez-vous que vous venez de me dire que votre vue baissait.

« Ames qui avez peiné et lutté avec moi... » cita doucement Vallery... Je vous remercie, messieurs, vous me facilitez beaucoup les choses. » Il se souleva sur un coude, sa décision prise, et sourit à Turner, l'air de nouveau presque jeune. « Informez tous les navires marchands et tous les escorteurs. Dites-leur d'obliquer vers le nord.

— Le nord ? fit Turner en le dévisageant. Avez-vous dit le « nord » ? Mais l'Amirauté...

— J'ai dit le nord, répondit calmement Vallery. L'Amirauté pourra faire ce qu'elle voudra à ce sujet. Nous avons joué le jeu assez longtemps. Nous avons tendu le piège. Que peuvent-ils exiger de plus ? De cette façon, il y a une chance, une chance presque désespérée, peut-être, mais quand même une chance sur dix de s'en tirer. Continuer vers l'est équivaut à un suicide.

Il sourit de nouveau, et, presque rêveur, dit doucement :

« La fin n'est pas de toute importance, je ne crois pas que j'en serai tenu pour responsable. Ni maintenant... ni jamais. »

Le visage de Turner s'éclaira ; avec un large sourire, il dit :

« Vous avez dit le nord.

— Informez le commandant en chef, continua Vallery. Demandez au navigateur une route d'interception. Dites au convoi que nous marcherons en queue, que nous le protégerons autant et aussi longtemps que nous le pourrons... Aussi longtemps que nous le pourrons... Ne nous faisons pas d'illusions ; nous avons tout au plus une chance sur mille... Rien d'autre que nous puissions faire, Turner ?

— Prier, dit brièvement celui-ci.

— Et dormir, ajouta Brooks. Pourquoi ne dormiriez-vous pas une demi-heure, amiral ?

— Dormir ! » Vallery parut sincèrement amusé. « Nous aurons tout le temps au monde pour dormir, très bientôt.

— Vous avez mis le point sur l'I, concéda Brooks. Il est très possible que vous ayez raison. »

SAMEDI SOIR II

Des messages arrivaient maintenant en foule sur la passerelle, messages des navires marchands, messages d'épouvante incrédule demandant confirmation de la sortie du Tirpitz ; message du Stirling répondant que l'incendie de ses superstructures était à présent maîtrisé et que les cloisons de la machine tenaient toujours ; et un message d'Orr, du Sirrus, disant que son navire faisait eau à la capacité de ses pompes – il était entré fortement en collision avec le paquebot qui sombrait – qu'ils avaient recueilli 44 survivants, que le Sirrus avait déjà accompli sa part de besogne et demandait s'il pouvait rentrer à la base. Ce signal était parvenu après que le Sirrus avait reçu la mauvaise nouvelle, mais il avait été envoyé avant. « Maintenant, se dit Turner, rien ne persuaderait Orr de quitter le convoi. »

Les messages continuaient à arriver par signal visuel ou par T.S.F. Il n'y avait plus de raison pour que la radio gardât le silence : l'ennemi connaissait leur position à un mille près. Il n'y en avait pas non plus pour interdire les signaux lumineux : le Stirling brûlait encore assez furieusement pour illuminer la mer à un mille à la ronde. Aussi les messages se succédaient-ils sans arrêt, messages de peur, de désarroi, d'angoisse. Mais ce ne fut ni par une lampe ni par radio que Turner reçut celui qui le bouleversa le plus.

Un bon quart d'heure s'était écoulé depuis la fin de l'attaque et l'*Ulysses* roulait et tanguait à travers les vagues à son nouveau cap de 350°, quand la grille de la passerelle s'ouvrit et qu'un homme haletant, épuisé, trébucha sur la passerelle de navigation. Turner le regarda attentivement à la rouge lueur du Stirling et reconnut en lui un chauffeur. Son visage pétait recouvert d'une sueur que le froid intense transformait déjà en glace. Et, en dépit de ce froid, il était tête nue, sans manteau, vêtu seulement d'une mince combinaison. Il tremblait violemment, d'excitation et non à cause du vent glacial.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Turner avec inquiétude. L'homme était encore trop essoufflé pour pouvoir parler. « Qu'est-ce qui cloche ? Vite !

— Le poste central, commandant ! » Le souffle de l'homme était si court, empreint d'une telle angoisse que Turner eut peine à le comprendre. « Il est plein d'eau !

— Le poste central ! fit Turner, incrédule. Noyé ! Quand est-ce arrivé ?

— Je n'en suis pas sûr, commandant. Mais il y a eu une terrible explosion à peu près au milieu...

— Je sais, je sais, coupa Turner avec impatience. Le bombardier a arraché la cheminée avant et fait explosion dans l'eau à bâbord. Mais c'était il y a un

quart d'heure ! Quinze minutes ! Bon Dieu, on aurait dû...

— Le tableau de distribution du poste central est détruit, commandant. »

Le chauffeur commençait à se calmer, à se recroqueviller contre le vent, mais, exaspéré par la lenteur du second à agir, il se redressa et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il saisit le duffel-coat d'une main tremblante et avec un accent plus angoissé encore, cria :

« Il n'y a pas du tout de courant et le panneau est faussé ! Les hommes ne peuvent pas sortir !

— Le panneau de l'écoutille est bloqué ! » Les yeux de Turner se rétrécirent d'anxiété. « Pour quelle raison ?

Il s'est gondolé ?

— Le contrepoids est tombé dessus. Nous ne pouvons l'ouvrir que d'un centimètre.

— Carrington ! cria Turner.

— Me voici, commandant. » Carrington se tenait juste derrière lui. « J'ai entendu... Pourquoi ne pouvez-vous pas l'ouvrir ?

— C'est le panneau du poste central ! s'écria le chauffeur avec désespoir. Il pèse un quart de tonne au moins, commandant. Vous savez, celle qui est sous l'échelle devant le compartiment du servo-moteur. Il n'y a que deux hommes qui puissent s'introduire en même temps. Nous avons essayé... Dépêchez-vous, commandant... je vous en supplie !

— Une minute. » Carrington était d'un calme exaspérant. « Hartley ? non, il continue à combattre l'incendie. Evans, McIntosh... morts... dit-il, pensant évidemment tout haut. Bellamy peut-être ?

— Quoi donc ? demanda Turner qu'avaient gagné l'angoisse et l'impatience du chauffeur. Qu'est-ce que vous tentez ?...

— Le panneau de l'écoutille, plus le palan, 500 kilos, murmura Carrington. Un homme exceptionnel pour une tâche exceptionnelle.

— Petersen ! dit le chauffeur qui avait immédiatement compris. Petersen !

— Naturellement ! » Carrington tapa l'une contre l'autre ses mains gantées. « Nous progressons, commandant. Acétylène ? Pas le temps ! Chauffeur... leviers, masses... Si vous appeliez la machine, commandant ? »

Mais Turner avait déjà le récepteur à la main.

À l'arrière, l'incendie était maîtrisé sauf dans quelques coins où un furieux courant d'air alimentait les flammes. Dans les postes d'équipage, les cloisons, les échelles, les armoires avaient été tordues et faussées par l'intense chaleur en des formes étranges : sur le pont, les flammes de l'essence, carbonisant le plancher de six centimètres d'épaisseur et faisant fondre le calfatage comme

au moyen de quelque gigantesque lampe à souder, avaient mis à découvert les plaques d'acier, des plaques portées au rouge et qui sifflaient et crachaient lorsque les gros flocons de neige les touchaient.

Sur le pont et en dessous, Hartley et ses hommes, gelés à un moment et titubant de vertige le moment suivant dans une brûlante chaleur, travaillaient comme des déments. Dieu seul savait où leurs corps émaciés, épuisés en trouvaient la force. Des tourelles, du bureau du capitaine d'armes, des postes d'équipage et du compartiment de la barre à bras, ils retiraient l'un après l'autre les hommes qui s'y trouvaient lorsque le Condor s'était écrasé sur l'*Ulysses* ; ils les retiraient, les regardaient, juraient, pleuraient et se replongeaient, indifférents à la douleur et au danger, parmi, les décombres qui brûlaient encore, les déblayant avec leurs gants déchirés, et, quand ceux-ci étaient réduits en lambeaux charbonneux, avec leurs mains nues.

Dans la coursive de tribord où les morts furent alignés, le quartier-maître Doyle les attendait. Moins d'une demi-heure auparavant, Doyle stationnait dans le passage sur l'avant de la cuisine, endurant en silence le supplice du dégel de son corps et de ses vêtements qui avaient été inondés en même temps que son pom-pom. Cinq minutes plus tard, il était retourné à sa pièce et avait stoïquement envoyé à vue directe obus après obus sur les bombardiers-torpilleurs. Et maintenant, aussi énergique et résistant que jamais, il était sur la plage arrière. Un homme de fer, au visage de fer, sa tête léonine barbue calme et impassible tandis qu'il ramassait successivement les morts, s'approchait du bastingage et laissait doucement tomber son fardeau pardessus bord. Il ne sut jamais combien de fois il effectua ce bref voyage cette nuit-là : il en avait perdu le compte au bout de la première vingtaine. Il n'avait évidemment pas le droit d'agir ainsi : la Marine tenait essentiellement à une sépulture décente et celle-ci ne l'était pas. Mais le voilier était mort et aucun homme n'aurait voulu ou pu coudre ces affreux cadavres carbonisés dans une toile lestée. « Les morts ne s'en soucient pas », pensait Doyle. Et Carrington et Hartley qui partageaient cette opinion, ne l'empêchèrent pas d'accomplir à son idée sa sinistre besogne.

Sous leurs pieds, les postes d'équipage qui brûlaient sans fumée retentissaient de bruits métalliques creux tandis que Nicholls et le chef radio Brown, toujours étrangement habillés de leurs costumes blancs de pompiers, assenaient des coups de lourds marteaux sur les taquets du panneau de la soute « Y ». Dans l'obscurité, la fumée, et, avec leur hâte désespérée, ils se voyaient à peine l'un l'autre et moins encore les taquets : souvent, ils manquaient leurs coups et les marteaux s'échappaient de leurs mains engourdis en tournoyant dans les ténèbres.

« Il n'est pas trop tard, se disait Nicholls avec désespoir, il n'est peut-être pas trop tard. » La vanne de noyage principale avait été fermée cinq minutes plus tôt ; l'eau ne montait plus dans la soute et il était tout juste possible que les deux hommes qui y étaient pris au piège fussent encore cramponnés à

l'échelle au-dessus du niveau de l'eau.

Un seul taquet maintenant retenait encore le panneau. Alternativement, Nicholls et Brown lui assenaient des coups acharnés. Brusquement, il se cassa à la base et le couvercle s'ouvrit avec violence sous la poussée explosive de l'air comprimé en dessous. Brown poussa un cri de douleur, un seul cri déchirant tandis que le panneau se rabattait en écrasant sa hanche droite ; puis, il tomba sur le pont et y resta étendu, gémissant.

Nicholls ne lui accorda pas un regard. Il se pencha ; le plus loin possible et dirigea vers le bas, à travers l'écouille, le puissant rayon de sa torche électrique. Il ne vit rien, rien de ce qu'il souhaitait voir. Il ne voyait que l'eau sombre et visqueuse qui se soulevait et s'abaissait au rythme des grosses vagues qui faisaient rouler l'*Ulysses*.

« En bas ! » cria-t-il. Et sa voix, tremblante de l'effort qu'il venait de fournir, résonna d'une manière terrifiante dans le tunnel de fer. « Y a-t-il quelqu'un en bas ? » hurla-t-il.

Il tendit l'oreille, attentif au moindre son, au moindre murmure, mais il n'entendit rien.

« McQuarter ! Williamson ! M'entendez-vous ? » cria-t-il, de nouveau.

Il regarda, il écouta, mais ne vit que l'obscurité et il perçut que le susurrement assourdi de l'eau huilée-de mazout qui, en oscillant, léchait tour à tour les parois. Il regarda une fois de plus en suivant le rayon lampe et s'étonna qu'il fût aussi rapidement englouti ? par une surface quelconque. Et sous cette surface... Il frissonna. L'eau elle-même semblait morte, vieille, méchante et infiniment horrible. Soudain irrité, il secoua la tête pour en chasser ces craintes stupides, fruits de l'imagination... Il lui faudrait la surveiller. Il recula d'un pas, se redressa. Doucement, soigneusement, il referma le panneau. Et ses coups de marteau retentirent longtemps tandis qu'il rajustait les taquets.

* * *

Le chef mécanicien Dodson bougea et gémit. Il s'efforça d'ouvrir les yeux, mais ses paupières refusèrent de fonctionner. Ce fut du moins ce qu'il crut, car les ténèbres demeurèrent autour de lui absolues, impénétrables, presque palpables.

Il se demanda ce qui était arrivé et depuis combien de temps il était couché là. Juste sous l'oreille, le côté de sa tête lui faisait abominablement mal. Lentement, maladroitement, il ôta son gant et se tâta. Il retira une main mouillée et gluante : ses cheveux, constata-t-il avec surprise, étaient trempés de sang. Ce devait être du sang : il le sentait couler lentement, abondamment, le long de sa joue.

Et cette profonde, puissante vibration, une vibration mêlée d'un

indéfinissable accent d'effort qui agaça ses dents de mécanicien, il l'entendait, la sentait presque, immédiatement devant lui. Sa main nue se porta en avant et recula par un réflexe instantané au contact de quelque chose de lisse, qui tournait et brûlait.

Le tunnel de l'arbre ! C'était là qu'il était. On avait découvert des tuyaux de graissage brisés aussi sur les arbres de bâbord et il avait décidé de maintenir cette machine en marche. Il savait qu'ils avaient été attaqués. Ici, tout en bas, dans les entrailles cachées du navire, le bruit ne pénétrait pas ; il n'avait pas entendu les moteurs des avions ; il n'avait même pas entendu tirer leurs propres canons... mais on ne pouvait se tromper en reconnaissant le choc des 155 reculant sur leurs freins hydrauliques. Et ensuite peut-être une torpille, ou une bombe ayant presque manqué son coup. Grâce à Dieu, il était assis face à l'intérieur lorsque l'*Ulysses* avait fait une embardée. Dans l'autre sens, cela aurait été la mort sans phrase, quand il aurait été projeté sur le raccord de l'arbre et entraîné...

L'arbre ! Bon Dieu, l'arbre ! Il tournait presque au rouge sur des paliers à sec ! Frénétiquement, il tâtonna autour de lui, ramassa sa lampe de secours et en tortilla la base. Pas de lumière. Il éleva la main, sentit les bords dentelés de l'ampoule cassée et jeta la lampe inutile. Il tira de sa veste sa lampe de poche ; elle aussi était cassée. Désespéré maintenant, il chercha en aveugle son bidon d'huile ; il le trouva renversé, son bouchon à côté de lui ; le bidon était vide.

Pas d'huile, pas une goutte. Dieu seul savait combien ce métal surchauffé était proche de la limite critique. Lui ne le savait pas ; il l'avouait ; même pour les meilleurs ingénieurs, la fatigue du métal est une inconnue incalculable. Mais comme tous les hommes ayant passé leur vie avec des machines, il possédait à leur sujet un sixième sens, et, en ce moment, ce sixième sens le harcelait sans pitié, avec insistance. De l'huile, il lui fallait aller chercher de l'huile. Mais il se savait en mauvais état, étourdi, affaibli par le choc et la perte de sang, et le tunnel était long, glissant, dangereux, et non éclairé. Un seul faux pas contre ou au-dessus de cet arbre impitoyable... Avec précaution, il étendit de nouveau la main, la posa un instant sur l'arbre et la retira brusquement avec une douleur soudaine. Il l'appuya contre sa joue et comprit que ce n'était pas la friction qui avait brûlé et arraché la peau du bout de ses doigts. Il n'y avait pas le choix. Résolument, il se releva en vacillant, courbant le dos sous la voûte convexe du tunnel.

Ce fut alors qu'il la remarqua pour la première fois : une lumière, une minuscule lumière, impondérablement lointaine dans le sombre tunnel aux parois convergentes, bien qu'il sût qu'elle ne pouvait être distante que de quelques mètres. Il ferma les yeux, les rouvrit : la lumière était toujours là, se rapprochait, et il entendait maintenant un bruit de pas. Tout à coup, une faiblesse le prit et il s'effondra de nouveau par terre, les pieds calés contre le bloc d'appui.

L'homme qui portait la lumière s'arrêta à environ 50 centimètres de lui, accrocha sa lampe à une boucle, se baissa avec prudence et s'assit à côté de Dodson. Les rayons de la lampe tombèrent en plein sur le visage basané, les sourcils broussailleux et la mâchoire prognathe de Riley. Dodson se raidit de surprise.

« Riley ! le chauffeur Riley ! dit-il, les yeux plissés de soupçon et de conjecture. Que diable faites-vous ici ?

— J'ai apporté un bidon de neuf litres d'huile de graissage », grommela Riley. Il fourra une bouteille thermos entre les mains du chef mécanicien. « Et voilà du café. Je m'occuperai de ça... Buvez-le..., Nom de Dieu ! ce satané palier est chauffé au rouge ! »

Dodson posa brusquement le thermos sur le sol et demanda durement :

« Etes-vous sourd ? Pourquoi êtes-vous ici ? Qui vous y a envoyé ? Votre poste est dans la chaufferie « B » !

— C'est Grierson qui m'a envoyé, répondit Riley, son visage brun impassible. Il a dit qu'il ne pouvait pas se passer de ses hommes de la machine... trop bigrement précieux... J'en mets trop ? »

L'huile, épaisse, visqueuse, se déversait lentement sur le coussinet surchauffé.

« Le capitaine Grierson ! rectifia Dodson d'une voix glaciale, presque cruelle. Et c'est un damné mensonge, Riley ! le capitaine Grierson ne vous a pas envoyé ici. Je suppose que vous lui avez dit que quelqu'un d'autre vous avait donné cet ordre ?

— Buvez votre café, conseilla Riley avec aigreur. On vous demande dans la machine. »

Le chef mécanicien serra le poing et se maîtrisa difficilement.

« Insolent salaud ! » éclata-t-il. Puis, se dominant de nouveau, il dit d'un ton égal : « Vous me paierez ça. Riley.

— Non, je ne vous le paierai pas. »

« Le diable l'emporte, pensa Dodson, furieux ; il va jusqu'à sourire, cet impudent... »

« Pourquoi pas ? demanda-t-il avec menace.

— Parce que vous ne me dénoncerez pas. »

Riley semblait s'amuser énormément.

« Oh ! c'est ça ! »

Dodson jeta un rapide coup d'œil dans le sombre tunnel et se rendit compte soudain à quel point ils étaient seuls et il regarda de nouveau Riley, massif, accroupi, l'air dangereux quoique souriant. « Mais, songea Dodson, aucun

sourire ne pourrait jamais transformer ce laid et brutal visage. C'était le sourire d'un tigre... » La peur, l'épuisement, un effort sans fin, tout cela modifiait terriblement un homme et on ne pouvait lui reprocher ni ce qu'il était devenu ni le destin pour lequel il était né... Mais la première responsabilité qui vous incombe est envers soi-même, et il se rappela comment Turner l'avait traité d'imbécile quand il avait refusé de faire mettre Riley en prison.

« C'est donc ça ? » répéta-t-il doucement. Il se retourna, les pieds solidement arc-boutés contre le bloc d'appui :

« N'en soyez pas si sûr, Riley, je pourrais vous faire condamner à vingt-cinq ans...

— Oh ! au nom de Dieu ! s'écria Riley impatientement. De quoi parlez-vous ? Buvez votre café, s'il vous plaît. On a besoin de vous dans la machine, que je vous dis. »

Avec hésitation, Dodson se détendit, dévissa le bouchon du thermos. Il éprouva soudainement un singulier sentiment d'irréalité, comme s'il était le spectateur de cette scène fantastique sans y être mêlé. Sa tête lui faisait toujours un mal infernal.

« Dites-moi, Riley, demanda-t-il doucement, qu'est-ce qui vous donne une telle certitude que je ne vous dénoncerai pas ?

— Oh ! vous pouvez me dénoncer, si ça vous plaît, dit Riley, de nouveau plein de gaieté. Mais je ne serai pas devant le commandant demain matin.

— Non ? fit Dodson, sur un ton à la fois de défi et d'interrogation.

— Non, dit Riley, de plus en plus souriant, parce qu'il n'y aura ni commandant ni bateau demain matin. » Il croisa voluptueusement les mains sur sa nuque et ajouta : « En fait, il n'y aura rien. »

Quelque chose dans son accent plutôt que ses paroles elles-mêmes retint l'attention de Dodson. Il comprit, avec une conviction instantanée, que, malgré son sourire, Riley ne plaisantait pas. Il jeta sur lui un regard curieux mais ne dit rien.

« Le commandant vient de le radiodiffuser, continua Riley.

« Le Tirpitz a pris la mer... il nous reste quatre heures. »

Cette affirmation toute simple, cette complète absence d'émotion, de recherche de l'effet, ne laissaient aucune place au doute. Le Tirpitz est sorti... le Tirpitz est sorti. Dodson se le répéta à mainte et mainte reprise. Quatre heures, juste quatre heures à vivre... Il fut surpris par sa propre réaction, par son apparent manque d'inquiétude.

« Eh bien ? fit Riley, anxieux maintenant, énervé. Y allez-vous oui ou non ? Je ne blague pas : on vous demande... d'urgence.

— Vous êtes un menteur, dit Dodson aimablement. Pourquoi avez-vous apporté le café ?

— Pour moi-même. » Le sourire avait disparu ; le visage était figé, maussade. « Mais j'ai-pensé que vous en aviez besoin ; vous ne me semblez pas très en forme... On vous soignera dans la machine.

— Et c'est précisément là que vous irez à l'instant », dit Dodson.

Riley fit comme s'il n'avait pas entendu.

« Allez-y, dit sèchement Dodson. C'est un ordre.

— Je reste ici, grommela Riley. On peut manier un bidon d'huile sans avoir trois grands galons dorés sur sa manche.

— Peut-être que non. » Dodson s'arc-bouta contre un violent coup de roulis, mais trop tard pour éviter de heurter Riley. « Je vous demande pardon, Riley. Le temps empire, je le crains. Eh bien, nous... euh... paraissions avoir atteint une impasse.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Riley avec suspicion.

— Un cul-de-sac. L'impossibilité d'arriver à un résultat décisif... Dites-moi, Riley, qu'est-ce qui vous a amené ici ?

— Je vous l'ai dit, répondit Riley, blessé. Grierson, le capitaine Grierson m'a envoyé.

— Qu'est-ce qui vous a amené ici ? persista Dodson, comme si Riley n'avait pas parlé.

— Ça, c'est mon affaire ! répondit Riley furieusement.

— Qu'est-ce qui vous a amené ici ?

— Oh ! au nom du Christ ! Laissez-moi tranquille », cria Riley. Sa voix retentit bruyamment le long du sombre ? tunnel. Soudain, il se retourna et fit face à Dodson, sa bouche se tordant avec amertume. « Vous savez rudement bien pourquoi je suis venu :

— Pour me faire mon affaire, peut-être ? »

Riley le regarda pendant une longue seconde, puis se détourna, les épaules voûtées, la tête basse.

« Vous êtes le seul type de ce bateau qui m'ait jamais accordé un répit, marmotta-t-il. Le seul type qui m'ait jamais donné une chance. Sans vous, j'aurais été en cellule la première fois et dans une prison la seconde. Vous vous en souvenez ?

— Oui, vous avez été plutôt sot, Riley.

— Pourquoi l'avez-vous fait ? » Le grand chauffeur parlait avec intensité, comme préoccupé. « Dieu, tout le monde sait comment je suis.

— Vraiment ? je me demande si on le sait... Je pensais que vous aviez l'étoffe d'un homme meilleur que...

— Ne me servez pas cette rengaine ! fit Riley, moqueur. Moi je sais comment je suis. Je sais que je ne vaux rien de bon ! Tout le monde dit que je ne vaux rien de bon ! Et on a raison... » Il se pencha en avant. « Savez-vous ? Je suis catholique. Dans quatre heures... » Il s'arrêta... « je devrais être à genoux, n'est-ce pas ? ironisa-t-il. À me repentir, à demander... comment ça s'appelle-t-il ?

— L'absolution ?

— Oui, c'est ça. L'absolution. Eh bien, savez-vous quoi ? demanda-t-il lentement en scandant les syllabes. Je m'en fous complètement.

— Ce n'est peut-être pas nécessaire, murmura Dodson. Pour la dernière fois : retournez à la machine !

— Non ! »

Le chef mécanicien soupira et ramassa le thermos.

« En ce cas, il vous plaira peut-être de prendre une tasse de café avec moi ? »

Riley leva les yeux sur Dodson, sourit et répondit :

« Eh bien, ça me ferait plaisir ! »

Vallery roula sur un côté, ses jambes repliées, sa main s'étendant automatiquement vers la serviette. Son corps décharné fut violemment secoué, et le bruit de sa toux rauque, nauséuse, lui lut renvoyé par les murs de fer de son abri. « Dieu, pensa-t-il, oh ! Dieu ! je n'ai encore jamais vomi autant de sang. Mais c'est drôle, cela ne me fait plus mal, plus du tout. » La crise s'apaisa. Il regarda la serviette rouge, trempée et, soudain dégoûté, la jeta avec le peu de force qui lui restait, dans le coin le plus sombre de l'abri.

« Vous portez ce maudit navire sur vos épaules ! » Cette phrase du vieux Socrate lui revint à l'esprit et il sourcil légèrement. Eh bien, si jamais il avait été nécessaire, c'était maintenant. Et, s'il attendait plus longtemps, il savait qu'il ne serait jamais capable de retourner sur la passerelle.

Il se mit sur son séant avec un effort qui le couvrit de sueur et souleva ses jambes avec précaution. À l'instant où elles touchèrent le pont, l'*Ulysses* tangua brusquement, fortement, et il tomba contre une chaise, glissant, impuissant, jusque par terre. Il lui fallut une éternité, un effort infini pour se remettre debout : un autre effort semblable le tuerait sûrement, il le savait.

Et puis, il y avait la porte... cette lourde porte d'acier. Il lui fallait l'ouvrir, et il s'en sentait incapable. Mais il saisit la poignée, et la porte s'ouvrit ; puis, miraculeusement, il fut dehors, haletant, sa gorge et ses poumons déchirés par ce cruel vent de 20° sous zéro. Il regarda à l'avant et à l'arrière. Les incendies

sur le Stirling et sur sa propre plage arrière s'éteignaient. Que Dieu soit remercié du moins pour cela. À côté de lui, deux hommes achevaient de faire sauter à l'aide d'un levier la porte de la cabine de l'Asdic. Ils en éclairèrent l'intérieur avec leurs lampes de poche, mais il n'eut pas le courage d'y jeter un regard. Il détourna la tête et trébucha, les mains étendues vers la grille de la passerelle de navigation.

Turner le vit arriver, se hâta à sa rencontre et l'aida lentement à gagner son fauteuil.

« Vous n'avez pas le droit d'être ici », lui dit-il à voix basse, et, après l'avoir regardé un long moment : « Comment vous sentez-vous, amiral ? »

— Beaucoup mieux maintenant, merci », répondit Vallery. Il sourit et poursuivit : « Nous autres contre-amiraux, nous avons nos responsabilités, vous savez, commandant : il est temps que je commence à mériter mes émoluments princiers. »

* * *

« Reculez-vous ! ordonna sèchement Carrington. Dans le local du servomoteur ou sur l'échelle, tous tant que vous êtes ! Laissez-moi examiner ça. »

Il regarda le grand panneau d'écoutille en acier. En le regardant, il eut conscience de n'avoir jamais jusqu'alors, apprécié à quel point il était massif et solide. Ouvert de deux centimètres et demi, il reposait sur un levier. Carrington remarqua le filin brisé, aux torons rompus, et le lourd contrepoids appuyé au seuil du local du servo-moteur. « Grâce à Dieu, songeait-il, cela, du moins, a été préservé. »

« Avez-vous essayé d'un palan ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, commandant, répondit l'homme le plus proche de lui en désignant un tas de cordes emmêlées dans un coin. Il n'a été bon à rien. L'échelle résiste bien à la traction, mais nous ne pouvons passer le croc sous l'écoutille, sauf de côté, et alors il glisse et dérape tout le temps. Et tous les taquets sont soit faussés – on les a ouverts au marteau – soit tournés du mauvais côté... Je crois savoir me servir d'un palan, commandant.

— J'en suis sûr, dit Carrington, distraitement. Venez, donnez-moi un coup de main, voulez-vous ? »

Il courba ses doigts sous le panneau, aspira profondément. Le matelot placé de l'autre côté fit de même – l'autre bord était collé contre la cloison arrière. Ensemble, ils tirèrent, leurs cuisses et leurs dos tremblant sous l'effort. Carrington sentit le sang lui monter au visage, battre dans ses oreilles, et il y renonça. Ils ne faisaient que se tuer sans que ce maudit panneau ait bougé d'un millimètre ; celui qui avait réussi à l'entrouvrir avait remarquablement travaillé. Cependant, malgré leur fatigue, Carrington pensa que deux hommes auraient dû pouvoir soulever un bord de ce panneau. Il soupçonna les

charnières d'être bloquées... ou le pont gondolé. Si c'était le cas, même s'ils parvenaient à faire tenir le croc, cela ne servirait pas à grand-chose. Un palan n'est guère utile lorsqu'il faut exercer un effort brutal, soudain ; il a toujours besoin de se raidir avant de transmettre la force.

Il s'agenouilla, mit sa bouche au bord de l'écoutille :

« Ho ! en bas ! cria-t-il. Est-ce que vous m'entendez ?

— Nous vous entendons, fit une voix faible, assourdie. Au nom de Dieu ! tirez-nous d'ici. Nous sommes pris au piège comme des rats.

— C'est vous, Brierley ? Ne vous tourmentez pas... nous vous en sortirons. Comment est l'eau ?

— L'eau ? Il y a plus de mazout que d'eau !!! doit y avoir une fissure dans la soute à mazout de bâbord. Je crois que le passage du collecteur principal doit être noyé lui aussi.

— Jusqu'où ça monte-t-il ?

— Déjà jusqu'aux trois quarts ! Nous sommes debout sur les générateurs, accrochés aux tableaux de distribution. L'un de nos gars est déjà noyé... nous ne pouvions le tenir. » Bien qu'assourdie par l'écoutille la voix trahissait un quasi-désespoir. « Au nom du Ciel, dépêchez-vous !

— J'ai dit que nous vous en tirerions », dit Carrington d'un ton autoritaire. Il avait mis dans son accent la confiance, la certitude qu'il n'éprouvait pas, sachant avec quelle rapidité la panique pouvait se répandre parmi ces malheureux. « Ne pouvez-vous pas pousser du tout ?

— Il n'y a place que pour un sur l'échelle, cria Brierley. Il est impossible de faire pression de bas en haut. »

Soudain, ce fut le silence, puis Carrington entendit proférer une série de jurons.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Il est difficile de rester accroché, cria Brierley. Il y a des vagues hautes de soixante centimètres, ici. L'un des hommes a été emporté... je crois qu'il est ressorti de l'eau... Il fait noir comme dans un four, ici. »

Carrington entendit au-dessus de lui des pas lourds et se releva. C'était Petersen. Dans cet étroit espace, le blond Norvégien paraissait gigantesque. Carrington le regarda, contempla son énorme carrure, la grande profondeur de sa poitrine, la main colossale qui pendait à son flanc, l'autre tenant négligemment trois lourds leviers et une masse comme si ç'avaient été des cannes de bambou. Il regarda les yeux calmes et graves, si intensément bleus sous les cheveux de lin et, tout à coup, il se sentit étrangement rassuré.

« Nous n'arrivons pas à ouvrir ceci, Petersen, dit-il. Le pouvez-vous ?

— Je vais essayer ; commandant. »

Il posa ses outils, se baissa, saisit le bout du levier passé sous le coin du panneau et se redressa rapidement, facilement. Le panneau se souleva un peu, puis, la barre, semblable à du mastic dans son apparente malléabilité, se courba presque à angle droit.

« Je crois que le panneau est bloqué, dit Petersen qui n'était même pas essoufflé. C'est sans doute les charnières. »

Il fit le tour de l'écoutille, examina attentivement les charnières, puis grogna de satisfaction. Trois fois, la lourde masse fut assenée avec précision et toute la puissance de ces énormes épaules exactement sur la charnière extérieure. Au troisième coup, elle sauta. Petersen jeta avec dégoût le levier brisé et en prit un autre, beaucoup plus gros.

Celui-ci également se courba, mais le panneau se souleva de nouveau, de deux centimètres et demi, cette fois. Petersen ramassa les deux marteaux plus petits qui avaient servi à ouvrir les taquets et se mit à taper sur les charnières jusqu'à ce que les marteaux fussent brisés.

Cette fois, il employa les deux derniers leviers ensemble, les fourrant sous le même coin du panneau. Pendant cinq, dix secondes, il resta penché sur eux immobile. Il respirait profondément, rapidement, à présent. La sueur commença de couler sur son visage, et tout son corps se mit à trembler sous son effort titanesque : puis, lentement, incroyablement, les deux leviers commencèrent à plier.

Fasciné, Carrington n'avait jamais encore rien vu d'approchant et il était sûr que personne d'autre n'avait été témoin d'un prodige pareil. Aucune de ces, barres, il l'aurait juré, ne se serait courbée sous une pression d'au moins une demie-tonne. C'était fantastique, mais, au fur et à mesure que le géant se redressait, les leviers se courbaient de plus en plus. Puis, soudainement, si soudainement que tout le monde sursauta, le panneau s'ouvrit de douze à quinze centimètres et Petersen s'effondra en arrière contre la cloison, les barres lui échappant des mains et tombant dans l'eau, en dessous.

Petersen se rejeta sur le panneau avec une férocité de tigre. Les doigts accrochés sous le bord, les grands muscles de ses bras et de ses épaules se gonflèrent et se nouèrent tandis qu'il tirait sur la plaque massive. Trois fois, il la souleva, quatre fois, puis, à la cinquième, le panneau bondit presque littéralement et s'écrasa par-dessus dans le cliquet d'arrêt du support vertical. Le panneau était ouvert. Petersen, debout, souriait. – Personne ne l'avait vu sourire depuis longtemps. – Son visage baigné de sueur, sa grande poitrine palpitant rapidement tandis que ses poumons affamés avalaient de grandes gorgées d'air.

Le niveau de l'eau, dans le poste central, était à soixante centimètres de l'écoutille ; lorsque l'*Ulysses* s'enfonçait dans le creux d'une grosse vague, le liquide huileux débordait de celle-ci. Promptement, les hommes en furent tirés. Trempés de mazout de la tête aux pieds, les yeux collés et aveuglés,

bouleversés par la réaction, complètement à bout de forces et sur le point de s'évanouir, leur peur ne dominait même plus leur épuisement. Trois d'entre eux, en particulier, ne purent que se cramponner à l'échelle, incapables de se mouvoir, et ils seraient presque certainement retombés si Petersen ne s'était penché sur l'ouverture et ne les avait empoignés et déposés sur le pont, l'un après l'autre, comme de petits enfants.

« Emmenez ces hommes à l'infirmerie tout de suite ! » ordonna Carrington. Puis, se tournant avec un sourire vers le géant : « Nous vous remercierons tous plus tard, Petersen. Ce n'est pas encore fini. Il faut que ce panneau soit refermé et assujéti à coups de marteau.

— Ce sera difficile, commandant, dit gravement Petersen.

— Difficile ou non, il faut que ce soit fait. »

Régulièrement, maintenant, l'eau débordait et léchait le seuil du local du servo-moteur.

« Le compartiment de la barre à bras est détruit, continua-t-il. Si le servo-moteur est noyé, nous sommes perdus. »

Petersen ne dit rien. Il souleva le cliquet d'arrêt, tira sur le panneau résistant et l'abassa de trente centimètre. Puis, il arc-bouta ses épaules contre l'échelle, planta ses pieds sur la plaque et redressa convulsivement son dos : le panneau s'abassa en grinçant de 45°. Petersen s'arrêta, courba son dos comme un arc, appuya ses mains sur l'échelle, puis tapa de ses pieds sur la plaque à mainte et mainte reprises. Il restait quarante-cinq centimètres à fermer.

« Nous aurions besoin de lourdes masses, commandant, dit Petersen avec insistance.

— Pas le temps ! répliqua aussitôt Carrington. Encore deux minutes, et la pression de l'eau rendra la fermeture impossible. Si seulement c'était dans l'autre sens... d'en dessous, même moi, je parviendrais à la fermer ! »

De nouveau, Petersen garda le silence. Il s'accroupit et regarda dans les ténèbres d'en dessous.

« J'ai une idée, dit-il tout à coup. Si deux d'entre vous vouliez vous mettre debout sur le panneau et pousser contre l'échelle... Oui, comme ça, commandant, mais vous pourriez pousser plus fort si vous me tourniez le dos. » Carrington appuya ses paumes contre le barreau de fer de l'échelle et poussa de toutes ses forces. Soudain, il entendit un bruit d'éclaboussement, puis un fracas métallique ; il se retourna juste à temps pour voir un levier tenu par une énorme main disparaître sous le bord du panneau. Petersen avait disparu. Comme beaucoup d'hommes grands et vigoureux, il était aussi preste et agile qu'un chat dans ses mouvements : il n'avait fait aucun bruit en enjambant le bord de l'écotille.

« Petersen ! cria Carrington, agenouillé devant l'ouverture. Que diable

faites-vous ? Sortez de là, imbécile ! Vouiez-vous vous noyer ? »

Pas de réponse. Un silence absolu, accentué par le sursissement de l'eau. Soudain il fut rompu par le bruit d'un métal frappant un métal, puis, avec un grincement, le panneau s'abassa de douze centimètres. Frénétiquement, Carrington saisit un levier et le fourra sous le couvercle ; une seconde plus tard, le grand couvercle d'acier s'abattait dessus. La bouche contre la fente, Carrington cria :

« Au nom de Dieu, Petersen. Etes-vous fou ? Rouvrez-le, rouvrez-le immédiatement, entendez-vous ?

— Je ne peux pas. » La voix s'élevait et se taisait avec les vagues qui submergeaient la tête du chauffeur. « Je ne veux pas. Vous avez dit vous-même qu'il n'y avait pas le temps..., que c'était le seul moyen...

— Je n'ai jamais voulu dire...

— Je sais. Ça ne fait rien... cela vaut mieux ainsi... » Il était presque impossible de distinguer ses paroles. « Dites, au commandant Vallery que Petersen dit qu'il se repent beaucoup... J'ai essayé de le lui dire hier...

— Vous vous repentez ? De quoi ? »

Furieusement, Carrington mit toute sa force à tenter de soulever le levier : il ne trembla même pas.

« Le « Marine » mort à Scapa Flow... Je n'avais pas l'intention de le tuer... mais il m'a mis en colère... Il a tué mon ami. »

Pendant une seconde, Carrington s'arrêta de s'escrimer contre la barre. Petersen ! Naturellement, qui d'autre que Petersen aurait pu briser le cou d'un homme de cette manière. Petersen, le grand Norvégien rieur, qui, d'un jour à l'autre, était devenu un géant grave, ne souriant plus, qui arpenteait le pont, les postes d'équipage et les coursives jour et nuit sans qu'on le vît jamais dormir ni sourire. Carrington comprit soudain, sut lire dans l'esprit torturé de cet homme bon et simple.

« Ecoutez, Petersen, je me fiche complètement de cette histoire. Personne n'en saura jamais rien, je vous le promets. Je vous en prie, Petersen.

— C'est mieux ainsi, fit la voix assourdie avec un étrange contentement. Ce n'est pas bien de tuer un homme... ce n'est pas bien de continuer à vivre... Je le sais. Je vous en prie, c'est important... vous direz au commandant que Petersen se repent et est rempli de honte... Je fais ceci pour mon commandant... »

Sans avertissement, le levier fut arraché de la main de Carrington. Le couvercle se referma. Pendant une minute, le local du servo-moteur retentit d'une suite de coups métalliques assourdis. Soudain, le bruit cessa et l'on n'entendit plus que le bruissement de l'eau à l'extérieur et le grincement de la barre à l'intérieur comme *l'Ulysse* stabilisait son cap.

La voix douce et pure s'élevait haute et juste au-dessus du rugissement des ventilateurs de la machine, au-dessus de la plainte de cent moteurs électriques et du bruit des vagues. L'impersonnalité métallique des haut-parleurs elle-même ne portait pas atteinte à la beauté de ce chant... C'était un procédé favori de Vallery lorsque son besoin de silence dominait tous les autres, que de passer les longues heures sombres en branchant son pick-up sur le réseau des haut-parleurs.

Presque invariablement, le répertoire était strictement ; classique – Bach, Beethoven, Tchaïkovsky, Lehar, Verdi, Delius étaient ses compositeurs préférés. N° 1 en si bémol mineur, Air sur la corde de sol, Clair de lune sur l'Alsler, la Sonate au clair de lune, la Valse des Patineurs... L'équipage de l'*Ulysses* ne pouvait se lasser de ces morceaux, « Ridicule », « impossible »..., diront, il est facile de l'imaginer, ceux qui établissent une analogie entre le goût musical d'un matelot et les idées morales qui lui sont communément attribuées ; mais ces mêmes gens n'ont jamais entendu le silence ému, le silence de cathédrale qui régnait à Scapa Flow dans le vaste hangar d'un porte-avion lorsque l'archet magique de Yehudi Menuhin faisait chanter son violon et arrachait des milliers d'hommes aux dures exigences de la réalité, aux amers souvenirs de la dernière patrouille ou du dernier convoi et les emportait dans le monde merveilleux de la musique.

Maintenant, une femme chantait. C'était Deanna Durbin qui chantait Beneath the Lights of Home (Sous les lumières du Foyer) la plus nostalgique, la plus poignante de toutes les chansons. Sur les ponts et en dessous, penchés sur les grandes machines ou pelotonnés auprès de leurs canons, des hommes écoutaient la ravissante voix et, loin du navire assombri et de la neige, qui tombait, leurs pensées se tournaient vers leur foyer, vers les leurs, et ils songeaient au contraste de leurs vies et au matin qui ne viendrait pas. Soudain, la chanson s'arrêta, au beau milieu.

« M'entendez-vous ? C'est le commandant en second qui vous parle. »

La voix était basse, grave et hésitante ; elle retint l'attention de tous les hommes du navire.

« J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, dit Turner lentement. J'ai le chagrin... » Il s'interrompit, puis reprit encore plus lentement : « Le commandant Vallery est mort il y a cinq minutes. »

Pendant un moment, le haut-parleur se tut ; ensuite il crépita de nouveau :

« Il est mort sur la passerelle, dans son fauteuil. Il savait qu'il mourait, et je ne crois pas qu'il ait souffert du tout... Il a insisté... il a insisté pour que je vous remercie de la façon dont vous lui avez tous été fidèles. « Dites-leur », a-t-il dit textuellement, « dites-leur que je n'aurais pas pu continuer ma tâche sans eux, qu'ils sont le meilleur équipage que Dieu ait jamais donné à un

commandant. »

Puis il a dit – ce sont les dernières paroles qu'il a prononcées : « Transmettez-leur mes excuses. Après tout ce qu'ils ont fait pour moi... eh bien, eh bien, dites-leur « que je suis terriblement désolé de les abandonner comme « ça. » C'est tout ce qu'il a dit : simplement « dites-leur que je suis désolé ». Et ensuite, il est mort. »

NUIT DU SAMEDI

Richard Vallery était mort. Il était mort navré à la pensée d'abandonner l'équipage de l'*Ulysses*, de le laisser sans chef. Mais ce ne fut pas pour longtemps, et il n'eut que quelques heures à attendre. Avant l'aube, des centaines d'autres hommes, sur les croiseurs, les destroyers et les navires marchands, moururent eux aussi. Et ils ne moururent pas, comme il l'avait craint, sous les coups des canons du Tirpitz, car autre sinistre similitude avec le PQ 17, le Tirpitz n'avait pas quitté l'Alta Fjord. Ils moururent principalement parce que le temps avait changé.

Richard Vallery était mort, et, avec sa mort, un grand changement s'était opéré parmi les hommes de l'*Ulysses*. Lorsqu'il mourut, d'autres choses, moururent aussi, car il les emporta avec lui. Il emporta avec lui le courage, la bienveillance, la douceur, l'inébranlable foi, l'endurance infiniment patiente et compréhensive, toutes ces choses qui avaient été si particulièrement siennes. Maintenant l'*Ulysses* en était privé, et cela n'avait pas d'importance. Les hommes de l'*Ulysses* n'avaient plus besoin de courage ni de tous les compléments du courage, car ils n'avaient plus peur. Vallery était mort, et ils ne savaient pas, avant qu'il mourût, combien ils respectaient et aimaient cet homme si doux. Maintenant, ils le savaient. Ils savaient que quelque chose de merveilleux qui était devenu une partie de leurs esprits et de leurs mémoires, quelque chose d'infiniment beau et bon, avait disparu, qu'ils ne le connaîtraient plus jamais, et ils étaient fous de douleur. Et, à la guerre, un homme fou de douleur est l'ennemi le plus redoutable. La prudence, la précaution, la crainte, la souffrance n'existent plus pour lui. Il vit seulement pour frapper aveuglément l'ennemi, pour détruire, s'il le peut, l'auteur de sa peine. À tort ou à raison, l'*Ulysses* ne songea jamais à accuser de la mort du commandant personne d'autre que l'ennemi. Il ne restait à l'équipage que sa douleur et son aveugle haine. Nicholls avait un jour qualifié ces hommes de cadavres ambulants. Ils l'étaient à présent plus que jamais : parcourant sans cesse les ponts mouvants couverts de neige et de glace, ces automates moribonds ne vivaient plus que pour la vengeance.

Le temps changea juste avant la fin du quart de minuit à quatre heures. Les vagues ne changèrent pas : le FR 77 continuait à se heurter aux énormes lames venues du nord, à empiler de nouvelles couches de glace luisante sur ses gaillards d'avant haletants. Mais le vent s'apaisa, et presque aussitôt, les rafales de neige cessèrent et les dernières bandes de lourds nuages noirs s'éloignèrent vers le sud. À quatre heures, le ciel était complètement dégagé.

Il n'y avait pas de lune cette nuit-là mais les étoiles brillaient avec un vif

éclat tandis qu'une brise glaciale, soufflait régulièrement du nord.

Ensuite, graduellement, le ciel se mit à changer. Ce ne fut d'abord qu'un imperceptible éclaircissement à l'horizon septentrional, puis, lentement, une bande palpitante de lumière commença de s'élargir et de monter au-dessus de la ligne d'horizon, s'élevant davantage vers le sud, à chaque minute. Bientôt, ce ruban de lumière s'accompagna de banderoles parallèles des plus délicates teintes de pastel, bleues, vertes et violettes, mais surtout blanches.

Et ces serpentins de lumières multicolores s'élevèrent de plus en plus, à chaque instant d'une clarté plus vive. À la fin, une grande bande d'une éclatante blancheur s'étendait, très haut au-dessus du convoi, d'un horizon à l'autre... C'était l'aurore boréale, en tout temps spectacle d'une merveilleuse beauté, mais cette nuit d'une splendeur inégalée. En dessous, à bord des navires illuminés, se détachant nettement sur les sombres vagues agitées, les hommes du FR 77, regardaient l'aurore boréale et la haïssaient.

Sur la passerelle de l'*Ulysses*, Chrysler, le jeune matelot à la vue perçante et à l'ouïe hypersensible, fut le premier à l'entendre. Bientôt, tous les autres l'entendirent eux aussi, le rugissement lointain, palpitant et intermittent d'un Condor s'approchant du sud. Au bout d'un moment, ils ne l'entendirent plus, mais leur brusque espoir mourut à peine né. Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était un Focke-Wulf au maximum de sa montée. Le commandant en second se tourna vers Carrington avec lassitude.

« C'est bien Charlie, dit-il tristement. Ce salaud nous a repérés. Il a déjà radiotélégraphié à l'Alta Fiord, et je vous parie à cent contre un qu'il va lancer une bombe éclairante à 3 000 mètres d'altitude environ. On la verra à 50 milles de distance.

— Votre argent ne craint rien, dit le capitaine de corvette. Je ne parie jamais contre des certitudes absolues... Et ensuite peut-être quelques fusées à 2 000 ?

— Précisément, dit Turner. Pilote, à quelle distance sommes-nous de l'Alta Fiord... par avion, je veux dire ?

— Pour un avion faisant 200 nœuds, juste un peu plus d'une heure », répondit calmement le Gosse Kapok.

Toute sa jeune effervescence avait disparu ; depuis que Vallery était mort, deux heures auparavant, il était resté silencieux, abattu.

« Une heure ! s'écria Carrington. Ils seront ici dans une heure ! Mon Dieu, commandant, ils ont vraiment l'intention de nous détruire. Nous n'avons encore jamais été torpillés ni bombardés la nuit. Nous n'avons jamais encore été poursuivis par le Tirpitz...

— Le Tirpitz ? fit Turner. Où diable est-il, ce navire ?

— Il a eu le temps de nous rattraper. Oh ! je sais qu'il fait sombre et que nous avons modifié notre cap, ajouta-t-il comme Carrington allait soulever

une objection, mais des destroyers rapides d'éclairage nous auraient dépisté... Preston ! cria-t-il en s'interrompant. Réveillez-vous, voyons ce navire nous envoie un signal.

— Excusez-moi », dit le timonier.

Et, titubant d'épuisement, il leva son Aldis, et accusa réception du signal. La lumière du navire marchand se mit à clignoter furieusement.

« Plaque de fondation du moteur brisée transversalement, lut Preston. Dommage sérieux ; serai obligé réduire vitesse. »

« Faites l'aperçu, dit Turner. Quel est ce navire. Preston ?

— L'*Ohio Freighter*, capitaine.

— Faites un signal : « Essentiel maintenir vitesse et poste. » Turner jura. « Quel moment pour avoir une avarie de moteur !... Pilote, quand avons-nous rendez-vous avec l'armée navale ?

— Dans six heures exactement.

— Six heures. » Turner serra les lèvres. « Juste six heures... peut-être ! ajouta-t-il d'un ton amer.

— Peut-être ? murmura Carrington.

— Peut-être, affirma Turner. Cela dépend entièrement du temps. Le commandant en chef ne risquera pas des bâtiments de ligne si près des côtes à moins de pouvoir les faire couvrir contre une attaque aérienne par des avions de combat. Et, à mon avis, c'est pour cette raison que le *Tirpitz* ne s'est pas encore montré..., un sous-marin en maraude a dû l'avertir que les porte-avions de notre Flotte se dirigent vers le sud. Il attend de voir ce que sera le temps... Qu'est-ce qu'il dit maintenant, Preston ? » La lampe de l'*Ohio* avait fait un bref signal.

« Impératif ralentir, répéta Preston. Dommage sérieux. Je ralentis. »

« Il le fait », dit Carrington. Et, levant les yeux sur Turner, il lut dans le visage figé la pensée qui était au même instant la sienne. « Il est perdu, dit-il. Il n'a aucune chance, à moins...

— A moins que quoi ? demanda durement Turner. A moins que nous ne lui laissions un escorteur ? Lui laisser un escorteur, commandant ? Le *Viking*, la seule unité efficace qui nous reste ? Non. C'est au plus grand nombre qu'il faut accorder cette protection. Ils le comprendront... Preston. envoyez : « Regrette ne pouvoir vous laisser soutien. Combien de temps pour effectuer réparation ? » La bombe éclairante s'alluma même avant que la main de Preston eût pu se refermer sur le déclic. Elle éclata directement au-dessus du FR 77. Il était difficile d'estimer son altitude probablement 1 800 à 3 400 mètres, mais, à cette hauteur, elle n'était qu'une pointe d'épingle

incandescente par rapport à l'aurore boréale qui étendait au-dessus d'elle sa voûte majestueuse. Elle tombait rapidement, de plus en plus lumineuse : le parachute, si elle en avait un, ne pouvait être qu'un frein redresseur.

Le crépitement du haut-parleur de la T.S.F. domina le bégaiement de l'Aldis.

« T.S.F.-passerelle. T.S.F.-passerelle. Message du Sirrus : « Trois survivants morts. Beaucoup de mourants ou blessés graves. Assistance médicale urgente, répète urgente. »

Le haut-parleur se tut à l'instant où *l'Ohio* envoyait sa réponse.

« Envoyez chercher le médecin Nicholls, ordonna Turner. Demandez-lui de monter immédiatement sur la passerelle. »

Carrington regarda les larges et sombres vagues tachetées d'une écume laiteuse ; l'étrave de *l'Ulysses* s'y écrasait lourdement, continuellement.

« Vous allez le risquer, commandant ?

— Je le dois. Vous feriez comme moi à ma place... Que dit l'*Ohio*, Preston ?

— « Je comprends. Trop occupé de toute façon pour veiller sur la Marine royale. Nous vous rattraperons. Au revoir. »

— Nous vous rattraperons. Au revoir, répéta Turner doucement. Il ment et il le sait. Par Dieu ! s'exclama-t-il, si jamais quelqu'un me dit que les marins américains n'ont pas de cran... je lui ferai son affaire. Preston, envoyez : « Au revoir. Bonne chance... » Carrington, je me sens pareil à un meurtrier. »

Il passa sa main sur son front et désigna d'un mouvement de la tête, l'abri où la dépouille de Vallery était étendue et attachée sur sa couchette. « Pendant des mois, il lui a fallu prendre des décisions de ce genre, rien d'étonnant si... »

Il s'arrêta comme la grille s'ouvrait en grinçant.

« C'est vous, Nicholls ? Il y a du travail pour vous, mon garçon. Je ne peux laisser vous autres toubibs paresser toute la journée... » Il leva une main. « Ça va, ça va, dit-il avec un petit rire. Je sais... Comment vont les choses sur le front médical ?

— Nous avons fait tout ce que nous pouvons faire commandant. Il restait très peu de choses possibles », dit Nicholls.

Son visage, creusé de rides profondes, était hâve, émacié.

« Mais nous manquons de fournitures. Il ne nous reste presque plus de pansements et pas du tout d'anesthésiques, sauf ce qu'il y a dans la trousse d'extrême urgence. Le médecin chef refuse d'y toucher.

— Bon, bon, murmura Turner. Comment vous sentez-vous, mon petit ?

— Affreusement mal.

— Vous en avez l'air, dit Turner avec franchise. Nicholls, j'en suis terriblement désolé, mon gars... Je désire que vous vous transportiez sur le *Sirrus*.

— Oui, commandant »

Aucune surprise dans le ton : il n'avait pas été difficile de deviner pourquoi le capitaine l'avait appelé.

« Maintenant ? » demanda Nicholls.

Turner inclina la tête sans parler. Son visage aux traits accentués, ses épais sourcils et ses yeux cernés étaient tout à fait visibles à présent à la lueur de la bombe descendante. « Un visage dont il fallait se souvenir », pensa Nicholls.

« Combien de bagage puis-je emporter, capitaine ?

— Seulement votre matériel médical. Pas davantage. Vous ne voyagerez pas en Pullman, mon petit.

— Puis-je prendre mon appareil photographique, mes pellicules ?

— Entendu, répondit Turner avec un bref sourire. Vous envisagez de photographier les dernières secondes de *l'Ulysses*, je suppose ? N'oubliez pas que le *Sirrus* fait eau comme une passoire... Pilote ! mettez-vous en communication avec la T.S.F. Dites au *Sirrus* de venir se placer près de nous, de se préparer à recevoir un médecin par bouée-culotte. »

La grille grinça de nouveau. Turner regarda la silhouette trapue trébucher jusqu'à la passerelle de navigation. Comme tous les autres, Brooks était à bout de forces ; mais ses yeux bleus brillaient de leur flamme habituelle.

« J'ai mes espions partout, annonça-t-il. Que signifie l'enlèvement du jeune Johnny par le *Sirrus* ?

— Je vous fais mes excuses, mon vieux, dit Turner. Il paraît que ça va plutôt mal, sur le *Sirrus*.

— Je comprends. » Brooks frissonna. Peut-être à cause du chant funèbre du vent dans le gréement démolé, peut-être simplement à cause du vent glacé lui-même. Il frissonna de nouveau et leva les yeux vers la bombe éclairante. « Joli, très joli, murmura-t-il. En quel honneur, ces illuminations ?

— Nous attendons du monde, dit Turner, avec un sourire de travers. Une coutume ancienne, ô Socrate... la lumière à la fenêtre et les gens viennent. » Il se raidit brusquement, puis se détendit, son visage figé en une immobilité granitique. « Je me suis trompé, murmura-t-il. La compagnie est déjà arrivée. »

Ces dernières paroles furent noyées dans le rugissement d'une forte explosion. Turner avait su qu'elle se produirait : il avait vu le mince stylet de flamme s'élancer vers le ciel juste à l'avant de la passerelle de l'Ohio

Freighter. Le bruit avait mis cinq ou six secondes à leur parvenir ; l'Ohio était déjà distant de plus d'un mille par tribord, mais nettement visible à la lueur de l'aurore boréale, cette aurore boréale qui l'avait trahi, presque immobile dans l'eau, à un sous-marin rôdeur.

L'Ohio ne resta pas longtemps visible. Sauf à l'instant du choc, il n'y eut ni fumée, ni flamme, ni rumeur. Mais son arrière avait dû être brisé, sa carène crevée et il portait une cargaison entièrement composée de chars et de munitions. Il coula avec une curieuse dignité, rapidement, silencieusement, sans histoires. En trois minutes, il avait disparu.

Ce fut Turner qui finit par rompre le lourd silence de la passerelle. Il détourna la tête et, à la lumière de la bombe, son visage n'était pas agréable à voir.

« Au revoir, marmotta-t-il sans s'adresser à personne en particulier.. Au revoir, a-t-il dit, ce menteur... »

Il secoua la tête avec irritation et toucha le bras du Gosse Kapok.

« Téléphonez à la T.S.F., ordonna-t-il sèchement, et dites au Viking de rester au-dessus de ce sous-marin jusqu'à ce que nous soyons partis.

— Comment tout cela va-t-il finir ? dit Brooks.

— Dieu seul le sait ! Comme je les hais, ces assassins ! gronda Turner. Oh ! je sais, je sais, nous faisons comme eux... mais donnez-moi quelque chose que je puisse voir, que je puisse combattre.

— Vous pourrez voir le Tirpitz, intervint Carrington. Il est en tout cas suffisamment grand. »

Turner le regarda et sourit soudain. Il lui tapa sur le bras, puis, renversant la tête en arrière, regarda la chatoyante beauté du ciel. Il se demandait quand tomberait la prochaine bombe éclairante.

« Avez-vous une minute à m'accorder, Johnny ? demanda le Gosse Kapok à voix basse. Je voudrais vous parler,

— Bien sûr que j'ai une minute, dit Nicholls en le regardant avec étonnement, dix minutes, si vous voulez... jusqu'à ce que le SIRRUS arrive. Qu'est-ce qui cloche, Andy ?

— Une seconde. » Carpenter s'approcha du second : « Me donnez-vous la permission d'aller dans la chambre des cartes, commandant ?

— Vous êtes sûr d'avoir vos allumettes ? Entendu, allez-y », dit Turner, souriant.

Le Gosse Kapok répondit par un léger sourire, sans rien dire. Il prit Nicholls par le bras, l'entraîna dans la chambre des cartes, alluma les lumières et sortit ses cigarettes. Pendant que Nicholls trempait le bout de la sienne dans la flamme vacillante de l'allumette, il le regarda fixement.

« Savez-vous, Johnny, je pense que je dois avoir du sang écossais, dit-il tout à coup. Je me sens doué de seconde vue, ce soir. » Il frissonna. « Je ne sais pas pourquoi, je me sens sur le point de mourir... C'est la première fois que j'ai cette impression.

— Sottise ! Indigestion, mon garçon », dit Nicholls vivement.

Mais il éprouvait un étrange malaise,

« Cette histoire-là ne prend pas cette fois. D'ailleurs, je n'ai rien mangé depuis deux jours. Je suis de bonne foi, Johnny. »

Malgré lui, Nicholls fut impressionné par ce ton ému, grave, sérieux, si totalement étranger au Gosse Kapok.

« Je ne vous reversai plus, continua doucement Carpenter. Voulez-vous me rendre un service, Johnny ?

— Ne soyez pas si bête, dit Nicholls, irrité, comment diable est-ce que vous...

— Emportez ceci, poursuivit le Gosse Kapok en fourrant entre les mains de Nicholls un bout de papier. Pouvez-vous le lire ?

— Oui, je peux le lire », dit Nicholls qui s'était calmé. Il y avait sur le papier un nom et une adresse, le nom d'une femme et une adresse dans le Surrey. « C'est donc ainsi qu'elle s'appelle, dit-il doucement : Juanita... Juanita. » Il le prononça avec soin, comme il doit être prononcé à la manière espagnole. « Ma chanson favorite et mon nom préféré, murmura-t-il.

— Vraiment ? demanda le Gosse Kapok. Vraiment ? Moi aussi, Johnny. » Il s'arrêta. « Si peut-être... eh bien, si je ne... eh bien, vous irez la voir, Johnny ?

— De quoi parlez-vous, voyons ? » dit Nicholls, gêné, Mi-impatient, mi-plaisantant, il le tapota sur la poitrine. « Avec ce costume, vous pourriez nager jusqu'à Mourmansk. Vous l'avez dit vous-même une centaine de fois. »

Le Gosse Kapok lui sourit, d'un sourire un peu de travers.

« Bien sûr, bien sûr, je le sais... irez-vous, Johnny ?

— Oui, par le diable ! j'irai... et il est grand temps que j'aille où l'on m'attend. Venez ! »

Il éteignit la lumière, ouvrit la porte, s'arrêta un pied sur le seuil, puis, lentement, rentra dans la chambre des cartes, referma la porte et ralluma la lumière. Le Gosse Kapok n'avait pas bougé et le regardait calmement.

« Je vous demande pardon, Andy. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Mauvaise humeur, dit le Gosse Kapok avec gaieté. Il vous a toujours été odieux de constater que j'avais raison et que vous aviez tort ! »

Nicholls retint son souffle, ferma les yeux une seconde, puis tendit sa main

vers Carpenter.

« Tout ira pour le mieux, Vasco. » Il lui fallut un effort pour sourire. « Je la verrai, si... eh bien, je la verrai, je vous le promets. Juanita... Mais si je vous trouve chez elle, continua-t-il en simulant la menace, je...

— Merci, Johnny. Merci beaucoup. » Le Gosse Kapok était presque heureux. « Bonne chance, mon gars... Vaya con Dios. C'est ce qu'elle me disait toujours, ce qu'elle m'a dit avant mon départ : Vaya con Dios. »

Trente minutes plus tard, Nicholls opérait à bord du Sirrus.

Il était quatre heures quarante-cinq du matin. Le froid était intense et un léger vent soufflait régulièrement du nord. Les vagues étaient plus grosses que jamais, plus longues d'une crête à l'autre, plus profondes dans leurs sombres creux, et le Sirrus endommagé, peinant sous une montagne de glace, bourlinguait fortement. Le ciel était toujours dégagé, un ciel d'une pureté à vous couper le souffle, et l'on revoyait les étoiles, car l'aurore boréale s'éteignait. La cinquième bombe éclairante descendait vers la mer.

Ce fut à quatre heures quarante-cinq qu'ils l'entendirent, le grondement lointain du canon, au sud, peut-être une minute après avoir vu la clarté brillante d'une fusée au bord extrême de l'horizon. On ne pouvait douter de ce qui se passait. Le Viking, toujours en contact avec le sous-marin, bien qu'impuissant, subissait une lourde attaque. Elle dut être brève, décisive et mortelle, car le tir cessa peu après avoir commencé. La T.S.F. ne communiqua rien. Personne ne sut jamais ce qui était arrivé au Viking, car il n'y eut pas de survivants.

Le dernier écho des canons du Viking s'était à peine assourdi que l'on entendit rugir les moteurs du Condor ralentis au maximum tandis qu'il piquait. Pendant cinq, peut-être dix secondes – cela sembla plus long, mais pas assez long pour qu'aucun canon du convoi pût le viser avec exactitude – le grand Focke-Wulf vola sous sa propre bombe, puis disparut. Derrière lui, le ciel s'ouvrit en une aveuglante coruscation de flamme, plus éblouissante, plus douloureuse que la lumière du soleil de midi. La puissance de ces bombes était si intense, si extraordinaire, contractait en une instinctive protection les pupilles et rétrécissait les paupières à tel point que les bombardiers ennemis traversèrent le cercle de lumière et atteignirent le convoi avant que personne eût pleinement compris ce qui arrivait. Le chronométrage, la coopération à une seconde près entre l'avion éclaireur et les bombardiers fut magnifique.

La première vague comprenait douze avions. Ils ne se concentrèrent pas sur une seule cible comme précédemment : ils ne furent pas plus de deux à attaquer un navire quelconque. Turner, en les voyant descendre à pic et s'écarter en éventail avant même que le premier canon de l'*Ulysses* eût ouvert le feu, fut saisi d'une soudaine épouvante. La rapidité, l'approche, la silhouette de ces avions présentaient quelque chose de terriblement familier. Soudain, il les identifia : des Heinkels, par Dieu ! des Heinkels-3 qui, Turner

le savait, portaient l'arme qu'il redoutait plus que toutes les autres : la bombe planante.

Et alors, comme s'il avait touché une manette de commande, tous les canons de l'*Ulysses* se mirent à tirer. L'air fut rempli de fumée, de l'âcre odeur de la cordite qui brûle ; le vacarme était indescriptible. Et, tout à coup, Turner se sentit furieusement, étrangement heureux... « Qu'ils aillent au diable, avec leurs bombes planantes », songea-t-il. C'était là le genre de guerre qui lui plaisait ; pas cette lutte entre chat et souris, ce décevant jeu de cache-cache où il faut deviner, avant qu'elles vous surprennent, la présence cachée des meutes de sous-marins ; c'était la guerre à découvert où l'on peut voir son ennemi, le haïr et l'aimer de combattre comme doivent combattre d'honnêtes gens, et faire tout son possible pour le détruire. Et Turner savait que, s'il le pouvait, l'équipage de l'*Ulysses* le détruirait. Une grande sensibilité n'était pas nécessaire pour déceler le changement survenu parmi ses hommes – oui, ses hommes, à présent – ils avaient franchi la frontière de la peur et découvert qu'il n'y avait rien de l'autre côté ; ils continueraient à charger leurs canons et à en presser la détente jusqu'à ce que l'ennemi les ait écrasés.

Le Heinkel de tête fut effacé du ciel et, assez à propos, ce fut la tourelle « X » qui l'anéantit ; la tourelle « X », celle des Marines morts, qui avait détruit le Condor et qui était maintenant armée par une équipe de soldats d'élite. Le Heinkel suivant s'éleva brusquement afin d'éviter de se heurter aux fragments du fuselage et des moteurs, puis il piqua, passa à moins d'une encablure de l'étrave du croiseur, vira fortement sur la gauche à sa vitesse maxima et revint sur l'*Ulysses*. Tous les canons du navire étaient pointés dans la direction opposée, et des secondes s'écoulèrent avant que le premier d'entre eux fût orienté dans le bon sens, plus que le temps suffisant pour que le Heinkel, suivant une diagonale de 60°, jetât sa bombe et s'éloignât frénétiquement sous le feu concentré des *Ærlikons* et des canons-mitrailleurs. Miraculeusement, il s'échappa.

La bombe ailée était haut, mais pas assez. Elle vacilla, s'équilibra, plongea, puis glissa en avant et vers le bas à travers la fumée des canons pour frapper son but avec une formidable, assourdissante explosion qui secoua l'*Ulysses* jusqu'à sa quille et brisa presque les tympans des hommes de la passerelle.

Turner, qui regardait vers l'arrière, eut l'impression que le navire ne pourrait pas survivre à ce dernier assaut. Ancien officier torpilleur et spécialiste en explosifs, il était en mesure d'estimer n'avoir jamais encore été proche d'une explosion aussi puissante, aussi destructrice. Il avait redouté ces bombes planantes mais avait sous-estimé leur puissance : la commotion avait été deux fois, trois fois plus forte qu'il ne s'y était attendu.

Ce qu'il ne savait pas était qu'il avait entendu non pas une explosion mais deux, si proches l'une de l'autre qu'elles avaient été comme simultanées. La

bombe planante, par un capricieux hasard, était tombée directement sur les tubes lance-torpilles de bâbord. Il n'y restait qu'un seul engin – les deux autres avaient envoyé le Vytura par le fond – et, normalement, l'Amatol, l'explosif des cônes, est extrêmement stable et inerte, même lorsqu'il est soumis à un choc violent ; mais l'éclatement de la bombe avait été trop proche, trop puissant, et la détonation de la torpille par influence avait été inévitable.

Le dommage fut considérable et spectaculaire mais non fatal. Le flanc de l'*Ulysses* avait été ouvert comme par un gigantesque ouvre-boîtes, presque jusqu'au bord de l'eau ; les tubes avaient disparu ; les ponts étaient troués et fendus ; l'enveloppe de la cheminée était en miettes, la cheminée elle-même inclinée sur bâbord de près de 15° ; mais la plus grande force de l'explosion avait été dirigée vers l'arrière et s'était en grande partie dépensée au-dessus de la mer, tandis que la cuisine et la cantine, déjà fort endommagées, n'étaient guère plus qu'un dépotoir de ferraille.

Presque avant que la poussière et les débris de l'explosion se fussent déposés, le dernier des Heinkel s'enfuyait, rasant les vagues, zigzaguant follement pour s'évader des cent flots lumineux des obus traceurs qui le poursuivaient. Puis, magiquement, ils avaient disparu et il ne resta plus que le soudain assourdissant silence et les bombes éclairantes qui tombaient lentement en s'éteignant, illuminant le linceul de neige de l'*Ulysses*, les nuages de fumée noire qui s'élevaient du Stirling fracassé et un pétrolier dont la structure d'arrière avait été presque entièrement arrachée. Mais aucun des navires du FR 77 n'avait flanché ni ne s'était arrêté, et ils avaient détruit cinq Heinkels. « Une victoire coûteuse, se dit Turner, si l'on pouvait la qualifier de victoire », car il savait que les Heinkels reviendraient. Il n'était pas difficile d'imaginer la fureur, l'orgueil blessé du Haut Commandement de Norvège : à la connaissance de Turner aucun convoi n'avait jamais encore navigué aussi loin au sud.

L'une des jambes de Riley avait une crampe ; il l'étendit doucement afin d'éviter le grand arbre qui tournait. Avec précaution, il versa de l'huile sur le palier en prenant garde de ne pas déranger le chef mécanicien dormant calé entre le mur du tunnel et l'épaule de Riley. À l'instant où Riley recula, Dodson bougea, ouvrit ses lourdes paupières collées.

« Bon Dieu du ciel ! dit-il. Vous-êtes encore ici, Riley. »

C'était la première fois qu'ils se parlaient depuis des heures.

« Il est joliment bon que j'y sois, grommela Riley en désignant le palier d'un mouvement de la tête. Il doit être rudement difficile d'amener une manche à incendie jusqu'ici ! »

Ces paroles étaient injustes, Riley le savait : Dodson et lui avaient, à tour de rôle, par demi-heures, dormi et graissé le palier. Mais il lui fallait dire quelque chose : il éprouvait une difficulté croissante à se montrer brutal envers le chef

mécanicien.

Dodson sourit et ne dit rien. Finalement, il s'éclaircit la voix et murmura :

« Le Tirpitz met du temps à se montrer, vous ne trouvez pas ? »

— Oui, chef. » Riley était à l'aise. « Il y a longtemps qu'il aurait dû être ici, le diable le patafole ! »

— Pourquoi ne renoncez-vous pas à cette sotte idée, Riley ? »

Riley grogna sans rien dire. Dodson soupira, puis, son visage s'animant :

« Allez chercher d'autre café, Riley. Je meurs de soif. »

— Non, répondit grossièrement Riley, allez le chercher vous-même.

— Rendez-moi ce service, dit Dodson très doucement. J'ai affreusement soif.

— Oh ! ça va » dit de mauvaise grâce le grand chauffeur en se relevant péniblement. Où est-ce que je le prendrai ? »

— Il y en a beaucoup dans la machine. Quand ce n'est pas du café qu'ils entonnent, c'est de l'eau glacée. Mais pas d'eau glacée pour moi. »

Dodson frissonna.

Riley ramassa le thermos et s'avança en trébuchant dans le tunnel. Il n'avait fait que quelques pas quand ils sentirent l'*Ulysses* trembler sous le recul des grosses pièces. Ils ne le savaient pas, mais c'était, le début de l'attaque aérienne.

Dodson s'arc-bouta contre la paroi, et vit Riley faire de même puis s'éloigner en courant avec une hâte maladroite. « Il y avait quelque chose de grotesquement familier dans cette course vacillante », songea Dodson. Les canons reculèrent de nouveau et il vit la silhouette accélérer encore son allure, semblable à un crabe géant pris de panique... « La panique, se dit Dodson, c'est cela, il a peur. Je ne le lui reproche pas, pauvre diable... je commence à m'imaginer moi-même des choses terribles, dans ce tunnel. » Une nouvelle vibration, plus forte, se fit sentir : ce devait être la tourelle « X », juste au-dessus. « Non, je ne le blâme pas ; je remercie Dieu qu'il soit parti. Je ne le reverrai plus, l'ami Riley, se dit-il avec un secret sourire ; il n'est pas venu à résipiscence à ce point. » Avec lassitude, Dodson, s'adossa de nouveau à la paroi. « Enfin seul, murmura-t-il », et il attendit un sentiment de soulagement. Mais au lieu de cela, il n'éprouva que celui de sa solitude, d'un abandon et d'un étrange désappointement.

En moins d'une minute, Riley était de retour. Il revint de ce même pas de course de crabe, portant un thermos d'un litre et demi et deux tasses, jurant frénétiquement et abondamment lorsqu'il glissait contre la paroi. Haletant, il s'assit en silence à côté de Dodson et remplit une tasse de café fumant.

« Pourquoi diantre êtes-vous revenu ? demanda Dodson durement. Je ne

veux pas de vous et...

— Vous vouliez du café, dit Riley en l'interrompant. Vous l'avez, cette lavasse ; buvez-la. »

À cet instant, l'explosion des tubes de bâbord retentit tout au long du sombre tunnel et projeta violemment les deux hommes l'un contre l'autre. Toute la tasse de café de Dodson se renversa sur sa jambe ; il avait l'esprit, si fatigué, ses réactions étaient si lentes que sa première impression fut celle du froid qui régnait dans ce tunnel suintant. Le café bouillant avait traversé ses vêtements, mais il ne sentit ni la chaleur ni l'humidité : ses jambes étaient engourdies, comme mortes, au-dessous des genoux. Puis, il secoua la tête et leva les yeux sur Riley.

« Au nom de Dieu, qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce qui se passe ? Avez-vous... ?

— Aucune idée. Je n'ai pas pris le temps de le demander. »

Riley s'allongea voluptueusement, souffla sur son café fumant, puis, frappé par une heureuse pensée, un joyeux sourire transforma son visage dans toute la mesure possible.

« C'est probablement le Tirpitz », dit-il, plein d'espoir.

* * *

Trois fois encore, au cours de cette terrible nuit, les escadrilles allemandes s'envolèrent de l'aérodrome de l'Alta Fiord et prirent le chemin du nord-nord-ouest, dans le froid glacial de l'Arctique, au-dessus de la mer démontée, à la recherche des restes fracassés du FR 77. Non que cette recherche fût difficile : le Condor Folke-Wulf ne les quitta pas de toute la nuit, défiant leurs tentatives pour s'en débarrasser. Il semblait posséder une inépuisable réserve de ces bombes mortelles et ne portait, en fait, presque certainement rien d'autre. Les bombardiers n'avaient qu'à se diriger vers leur lumière.

Le premier assaut – vers 5 h 45 fut un bombardement orthodoxe, exécuté à environ 900 mètres d'altitude. Les avions semblaient être des Dorniers, mais il était difficile d'en être sûr parce qu'ils volaient haut au-dessus d'un trio de bombes éclairantes qui arrivaient près de la mer. Cette attaque, bien que non entièrement inefficace, ne fut pas menée avec grand enthousiasme. C'était compréhensible : le tir de barrage était intense. Mais il y eut deux coups directs : l'un atteignit un navire marchand, faisant sauter la plus grande partie de son gaillard d'avant ; l'autre atteignit l'*Ulysses*. La bombe traversa la passerelle de timonerie, la chambre de veille de l'amiral, et fit explosion au milieu de l'infirmerie. Celle-ci était remplie de malades et de mourants pour lesquels cette bombe dut être une délivrance, un bienfait du ciel, car l'*Ulysses* avait depuis longtemps épuisé sa réserve d'anesthésiques. Il n'y eut pas de survivants. Parmi les morts se trouvèrent Marshall, l'officier torpilleur, Johnson, le chef timonier, le capitaine d'armes qui avait été légèrement blessé

une heure auparavant par un éclat des tubes lance-torpilles, Burgess, impuissant dans une camisole de force – il avait subi une commotion cérébrale la nuit de la grande tempête et était devenu fou, Brown, dont la hanche avait été écrasée par le panneau de la soute « Y », et Brierley, qui était, de toute façon, en train de mourir, les poumons saturés de mazout. Brooks n'était pas dans l'infirmerie au moment de l'éclatement de la bombe.

En même temps, l'explosion avait démoli le réseau téléphonique, à la seule exception des téléphones reliant la passerelle aux canons et aux machines, et les porte-voix.

La seconde attaque, à sept heures du matin, fut menée par seulement six bombardiers, de nouveau des Heinkels portant des bombes planantes. Se conformant évidemment à des ordres stricts, ils ignorèrent les cargos et concentrèrent leur attaque sur les escorteurs. Ce fut une attaque coûteuse : l'ennemi perdit tous ses avions sauf deux en échange d'un seul coup au but à l'arrière du Stirling, un coup qui, tragiquement, mit les deux canons d'arrière hors d'usage.

Turner, les yeux rouges, silencieux, tête nue sous ce vent de -20°, arpentant la passerelle de l'*Ulysses*, s'émerveilla de ce que Stirling fût encore à flot et continuât à combattre avec tout ce dont il disposait. Puis, il regarda son propre navire, moins un navire, se dit-il, qu'un ramassis de ferraille tordue, continuant invraisemblablement à fendre ces grosses vagues, et il s'émerveilla davantage. Des croiseurs brisés, incendiés, ravagés et dévastés, presque détruits, n'étaient pas une nouveauté pour Turner ; il avait vu le Trinidad et l'Edinburgh littéralement frappés jusqu'à la mort lors de ces mêmes convois russes. Mais il n'avait jamais vu aucun navire subir des mutilation aussi meurtrières, aussi inhumaines que l'*Ulysses* et le désuet Stirling et continuer à vivre. Il ne l'aurait pas cru possible.

La troisième attaque eut lieu juste avant l'aube, quand le demi-jour gris commença à éclaircir la nuit. Cette attaque fut exécutée avec grand courage et une extrême résolution par quinze Heinkels-3 avec des bombes planantes. Les croiseurs furent une fois de plus les seules cibles, la plus forte attaque de beaucoup dirigée contre l'*Ulysses*. Loin de reculer devant le défi et de se plaindre de sa malchance, l'équipage, cet altruiste équipage de cadavres ambulants que Nicholls avait laissé derrière lui, accueillit l'ennemi avec joie, car comment peut-on tuer un adversaire, s'il ne vient pas sur vous ? La peur, l'inquiétude, la quasi-certitude de la mort n'existaient plus pour ces hommes. Le foyer, la patrie, les enfants, les femmes et les maîtresses n'étaient que des mots, seulement des mots ; leur pensée les effleurait, puis ils les oubliaient complètement. « Dites-leur, avait dit Vallery, dites-leur qu'ils sont le meilleur équipage que Dieu ait jamais donné à un commandant. » Vallery, c'était lui qui importait, ce qu'il avait dit et ce qu'il représentait, cette chose si inséparable de cet homme bon et bienveillant qu'on ne voyait jamais parce qu'elle était Vallery lui-même. Et les hommes chargeaient des projectiles,

refermaient les culasses et appuyaient sur les mises de feu, indifférents à tout sauf au souvenir de l'homme qui était mort en s'excusant de les abandonner, oubliant tout sauf la certitude qu'ils ne décevraient pas Vallery. Des cadavres, mais des cadavres inspirés, des hommes élevés au-dessus d'eux-mêmes comme les hommes le sont généralement lorsqu'ils savent que le prochain pas, le pas inévitable, les mènera du côté opposé de la vallée...

La première partie de l'attaque fut lancée contre le Stirling. Turner vit deux Heinkels rugissant tandis qu'ils plongeaient, survivant incroyablement malgré un tir concentré à bout portant.

Les bombes, à retardement et capables de percer le blindage, frappèrent le Stirling au milieu, juste au-dessous du niveau du pont, et elles éclatèrent dans la chaufferie et la machine. Les trois bombardiers suivants ne furent accueillis que par le tir des pom-poms et des Lewis : les grosses pièces de l'avant ayant été réduites au silence. Avec une appréhension mêlée de nausée. Turner comprit ce qui était arrivé : l'explosion avait coupé le courant amenant la forcé électrique aux tourelles[5].

Impitoyablement, presque dédaigneusement, les bombardiers ignorèrent cette minable opposition : chacune de leurs bombes atteignit son but. Le Stirling mortellement blessé, était de nouveau en feu et donnait fortement de la bande sur tribord.

Le soudain crescendo des moteurs d'avion fit se retourner Turner pour regarder son propre navire. Il y avait cinq Heinkels dans la première vague, à différentes hauteurs et différents angles d'approche, de façon à briser l'effet des canons antiaériens, mais convergeant tous vers l'arrière de l'*Ulysses*. La fumée et le bruit étaient tels que Turner ne put ressentir que des impressions fragmentaires et confuses. Soudain, l'air sembla rempli de bombes planantes et du fracas saccadé des mitrailleurs et des canons allemands. Une bombe éclata en l'air, juste sur l'avant de la cheminée arrière et à plusieurs mètres d'elle : une meurtrière grêle d'acier se déchaîna sur le pont des embarcations et tous les Œrlikons et pom-poms devinrent immédiatement silencieux, leurs servants victimes des shrapnels ou de la commotion. Une autre bombe traversa le pont, le poste des mécaniciens et transforma le poste, de T.S.F. en charnier. Les deux dernières bombes tombèrent plus haut, autour de la tourelle « X » et sur elle.

La tourelle fut fendue à son sommet et le long des deux côtés comme par un couperet géant, elle sauta de son fût pour se coucher grotesquement en travers de la plage arrière fracassée.

À part les canonniers du pont des embarcations et de la tourelle, un seul autre homme fut tué par cette attaque, mais il était virtuellement irremplaçable. Des shrapnels de la première bombe avaient fait sauter une bouteille d'air comprimé dans l'atelier des torpilleurs, et Hartley, l'homme qui, plus qu'aucun autre, était devenu l'armature morale de l'*Ulysses*, s'y était

mis à l'abri quelques secondes plus tôt...

L'*Ulysses* naviguait maintenant au milieu d'une dense fumée noire : le Stirling brûlait et ses réservoirs de mazout avaient été détruits. Personne ne sut jamais ce qui se passa pendant les dix minutes suivantes. Ce furent, dans la fumée, les flammes et la souffrance, des moments empruntés à l'enfer, et les hommes ne purent que les supporter. Soudain, l'*Ulysses* fut de nouveau à l'air libre, et les Heinkels, toutes leurs bombes lancées, le harcelaient, l'attaquant incessamment avec leurs canons et leurs mitrailleuses, lousps dévorants, décidés à achever leur victime à genoux. Mais ça et là, un canon tirait encore à bord de l'*Ulysses*.

Par exemple, juste sous la passerelle, il y en avait un qui tirait. Turner risqua un rapide coup d'œil par-dessus bord et vit le canonnier tirant inlassablement des obus à traceurs sur le chemin d'un Heinkel en plongée. Alors, le Heinkel ouvrit le feu et Turner se renversa en arrière en laissant tomber le Gosse Kapok sur le pont. Puis, le bombardier disparut et les canons se turent. Lentement, Turner se releva et regarda par-dessus bord : le canonnier était mort, son harnachement en lambeaux.

Il entendit remuer derrière lui, vit une mince silhouette tendre une main pour lui faire signe de rester sur place et grimper au bord de la passerelle. Pendant un instant, Turner aperçut le pâle visage de Chrysler, Chrysler qui n'avait ni souri ni même parlé depuis qu'on avait ouvert la cabine de l'Asdic ; en même temps, il vit trois Heinkels se rassemblant à tribord pour une nouvelle attaque.

« Descendez, jeune imbécile ! cria Turner. Voulez-vous vous suicider ? »

Chrysler le regarda, ses yeux grands ouverts, semblant ne pas le reconnaître, puis tourna la tête et se laissa tomber sur l'encorbellement d'en dessous, Turner, du bord de la passerelle, jeta un regard vers le bas. De toute sa faible force, Chrysler luttait, dans un étrange et effrayant silence, pour tirer le mort de la niche de l'Ærlikon. Par une série de tiraillements convulsifs, il y parvint, le déposa doucement par terre et grimpa à sa place dans la niche... Turner remarqua que sa main nue saignait, entièrement dépouillée de sa peau ; du coin de l'œil il vit la flamme des canons du Heinkel et se rejeta en arrière.

Une, deux, trois secondes passèrent pendant lesquelles des obus et des balles s'écrasèrent contre le blindage de la passerelle. Puis, comme un homme en transe, il entendit les Ærlikons jumeaux ouvrir le feu. Le garçon avait dû s'abstenir de tirer jusqu'au dernier moment. L'Ærlikon tira six coups, seulement six, et une grande forme grise, démolie et fumante, passa au-dessus de la passerelle, à peine à la hauteur de la tête, perdit son aile gauche sur la tour de télépointage et s'écrasa dans la mer de l'autre côté.

Chrysler était toujours assis dans la niche. Sa main droite serrait son épaule gauche, une épaule fracassée par un obus, s'efforçant en vain d'arrêter l'hémorragie artérielle. Au moment même où le bombardier suivant reprenait

son vol horizontal vengeur, au moment même où il se rejetait en arrière, Turner vit la main mutilée et saignante s'avancer de nouveau vers la détente.

À plat ventre sur le caillebotis, à côté de Carrington et du Gosse Kapok, Turner martelait le pont de son poing, en proie à une terrible colère. Il pensait à Starr, l'homme qui leur valait tout cela, et il le haïssait comme il n'aurait jamais cru pouvoir haïr. Il l'aurait tué à cet instant. Il pensait à Chrysler, à l'effroyable torture du recul du canon sur cette épaule fracassée, aux yeux bruns vitreux et hagards de douleur et de chagrin. Et Turner se jura que, s'il vivait, il recommanderait ce garçon pour la croix de Victoria. Brusquement, le tir cessa et un Heinkel fit une forte embardée sur tribord, de la fumée s'échappant de ses deux moteurs.

Rapidement, avec le Gosse Kapok, Turner se releva et se hissa par-dessus le bord de la passerelle. Il le fit sans regarder alentour et faillit alors mourir. Une rafale de balles du troisième et dernier Heinkel : – la passerelle était toujours leur cible préférée – siffla le long de sa tête et de ses épaules ; il sentit le vent de leur passage sur sa joue et ses cheveux. Puis, essoufflé par la formidable poussée qui l'y avait envoyé, il se trouva de nouveau étendu de tout son long sur le caillebotis. Ses yeux n'en étaient qu'à quelques centimètres, mais il ne le voyait pas. Tout ce qu'il voyait était l'image qui s'était gravée dans son esprit en une fraction de seconde et qui le brûlait : l'image de Chrysler, une plaie béante de la taille d'une main d'homme dans le dos, tombé sur les Œrlikons, le poids de son corps inclinant grotesquement les canons vers le ciel. Ils avaient continué à tirer, ils tiraient encore et tireraient jusqu'à ce que les chargeurs soient vides, car la main du jeune mort était agrippée sur la détente.

Graduellement, l'une après l'autre, les pièces du convoi se turent et le bruit des moteurs d'avion commença à se perdre au loin. L'attaque était terminée.

Turner se remit debout, lentement et lourdement cette fois. Il regarda, en contrebas de la passerelle, l'emplacement des Œrlikons, puis il détourna les yeux, son visage dénué d'expression.

Derrière lui, il entendit tousser quelqu'un d'une étrange toux comme bouillonnante. Il se retourna et resta cloué sur place, les poings serrés. Le Gosse Kapok, Carrington agenouillé, impuissant, à côté de lui, était assis sur le plancher, le dos appuyé aux pieds du fauteuil de l'amiral. De l'aîne gauche à l'épaule droite, passant au milieu du « J » brodé sur sa poitrine, s'étendaient, régulièrement espacés, des trous ronds percés par la mitrailleuse du Heinkel. Le souffle des obus avait dû le projeter d'un côté à l'autre de la passerelle.

Turner demeura parfaitement immobile. Le Gosse, il le savait avec une soudaine et écœurante certitude, n'avait que quelques secondes à vivre ; il lui semblait qu'en faisant le moindre mouvement, il briserait le fil ténu qui l'attachait encore à la vie.

Peu à peu, le Gosse Kapok eut conscience de sa présence, de son regard

fixe, et il leva sur lui des yeux las. Déjà leur bleu vif se ternissait ; son visage blanc était complètement exsangue. Distraitement, sa main errait sur le kapok troué, tâtant les déchirures. Soudain, il sourit, regarda son vêtement matelassé.

« Fichu, murmura-t-il, complètement fichu. »

Sa main glissa, la paume vers le haut, à son côté, et sa tête retomba sur sa poitrine. Les cheveux blonds bougèrent un peu dans le vent.

DIMANCHE MATIN

Le Stirling mourut à l'aube. Il mourut alors qu'il marchait encore, qu'il continuait à foncer à travers les grosses vagues, sa passerelle et sa superstructure mutilées, tordues, chauffées à blanc tandis que le vent fouettait et que les réservoirs de mazout fendus alimentaient les flammes en un incandescent holocauste. Etrange et terrible spectacle, mais non unique : le Bismarck avait présenté cette même incandescence blanche juste avant que les torpilles du Shropshire l'envoyassent par le fond.

Le Stirling serait mort de toute façon, mais les Stukas l'assassinèrent. L'aurore boréale avait disparu depuis longtemps ; le ciel clair lui aussi disparaissait maintenant, et des nuages noirs s'entassaient au nord. Les hommes espéraient que les nuages s'étendraient au-dessus du convoi et le couvriraient d'une neige protectrice. Mais les Stukas arrivèrent avant elle.

Les Stukas, ces bombardiers en piqué Junkers-87 aux ailes de mouette tant redoutés, volèrent de nouveau vers le sud. Au niveau de l'*Ulysses*, dernier navire du convoi, et droit à l'ouest par rapport à lui, ils recommencèrent à tourner en rond ; puis, brusquement, selon le procédé d'attaque des Stukas, ils se détachèrent successivement, leurs ailes gauches fortement inclinées pendant qu'ils se retournaient en décrivant un tonneau, tombaient du ciel comme au long d'un fil à plomb, exactement sur leurs cibles.

N'importe quel avion descendant sans dévier sur des emplacements de canon qui l'attendent, n'a aucune chance de s'en tirer. Ainsi parlent les pontifes, les instructeurs de l'école d'artillerie de Whale Island, et ils se donnent la satisfaction de prouver l'évidente vérité de leur théorie en se servant de canons anti-aériens et en reproduisant, dans la mesure de leurs moyens, la situation qui surgirait. Malheureusement, ils ne pouvaient reproduire le Stuka.

« Malheureusement » parce que, lors d'un véritable combat, le Stuka est le seul facteur de la situation vraiment important. Il suffisait de s'accroupir derrière un canon, d'entendre le cri strident, sifflant du Stuka plongeant presque verticalement, pour reculer devant sa grêle de balles, tandis qu'il grossissait de plus en plus dans l'appareil de visée, pour savoir que rien n'arrêterait la chute de cette bombe accrochée sous lui. Des centaines d'hommes actuellement vivants – ceux qui ont eu la chance de subir une attaque de Stukas et d'y survivre – confirmeront volontiers que la guerre n'a rien produit d'aussi éprouvant pour les nerfs, d'aussi démoralisant que la vue et le bruit de ces Junkers avec l'étrange angle dièdre de leurs ailes pendant les dernières secondes avant la fin de leur piqué.

Mais une fois sur cent, peut-être une fois sur mille, lorsque le facteur humain cesse de jouer chez l'homme placé derrière le canon, les pontifes peuvent avoir raison. Cette fois-ci était la millième, car la peur était un fantôme qui avait disparu dans la nuit : alignés contre les bombardiers en piqué, il y avait seulement un pom-pom multiple et une demi-douzaine d'Ærlikons – les tourelles de l'avant ne pouvaient plus tirer – mais c'était plus qu'assez entre les mains d'homme inhumainement calmes, d'un sang-froid de glace, aussi glacial que le vent polaire lui-même, n'ayant qu'un seul but en vue. Trois Stukas furent en presque autant de secondes, arrachés du ciel, deux pour s'écraser dans la mer, le troisième pour s'enfoncer, avec un choc formidable, dans la chambre de veille de l'amiral déjà fracassée.

Les chances, pour les réservoirs à essence, de ne pas éclater en flammes ou pour la bombe de ne pas exploser, étaient si faibles qu'elles n'existaient pas : pourtant ce double miracle eut lieu. Dans les circonstances extrêmes, le courage devient une routine et on ne songea pas à commenter celui de Doyle le barbu quand, abandonnant son pom-pom, il grimpa sur le pont avant et se jeta sur la bombe armée, roulant dans des dalots inondés d'essence à 100 % d'octane. Une étincelle minuscule provoquée par la botte de Doyle ou par l'acier brisé du Stuka frottant contre la superstructure aurait été une amorce suffisante : la fusée, à l'intérieur de la bombe, était encore intacte, et tandis qu'elle glissait sur le pont couvert de glace avec Doyle qui s'y cramponnait désespérément, elle semblait comme animée de la résolution d'écraser son délicat cône de choc contre une cloison ou une épontille.

Si Doyle pensa à ce danger, il ne s'en soucia pas. Calmement, presque négligemment, il fit sauter d'un coup de pied la seule attache subsistant à un endroit où le bastingage était démoli, glissa la bombe, la queue la première, par-dessus bord, fit fortement basculer le nez pour faire parer la fusée, et la bombe tomba inoffensivement dans la mer.

Elle y tomba juste au moment où la première bombe fendit dédaigneusement le blindage de deux centimètres et demi du pont du Stirling et tomba dans le compartiment de ses machines. Six autres bombes s'enfouirent dans le cœur agonisant du croiseur, les Stukas allégés s'envolant rapidement par tribord et par bâbord. De la passerelle de l'*Ulysse* ces bombes parurent atteindre leur but avec une absence de bruit insolite et sinistre. Elles se perdirent simplement dans la fumée et les flammes, englouties par l'enfer.

Ce ne fut pas un coup qui acheva le Stirling mais une accumulation de coups sans cesse croissante. Il en avait tant reçu qu'il ne pouvait en encaisser davantage. Il était comme un boxeur vacillant, battu par un adversaire inexpérimenté mais meurtrier, succombant sous une avalanche de punches.

Le visage impassible, indiciblement affligé de son impuissance, Turner le regarda mourir. « C'est drôle, pensa-t-il avec lassitude, il est comme les autres. Les croiseurs doivent être les navires les plus résistants du monde. » Il

en avait vu sombrer beaucoup, mais aucun facilement, proprement, d'une façon spectaculaire. Ils n'étaient pas mis knock-out soudainement ; pour eux pas de coup de grâce... toujours, toujours, il fallait les frapper, les frapper encore, jusqu'à ce que mort s'ensuive... Comme le Stirling. Turner étreignit le pavois délabré, si fort que ses avant-bras lui firent mal. Comme pour tous les bons marins, un navire qu'il aimait était un ami aimé ; depuis quinze mois, le vieux et vaillant Stirling avait été une ombre fidèle, il avait partagé le fardeau de l'*Ulysses* dans les pires convois de la guerre ; il était le dernier de la vieille garde, car seul l'*Ulysses* était plus ancien que lui, à faire ce sombre voyage. Il était douloureux de voir mourir, un ami ; Turner détourna les yeux et les fixa, entre ses pieds, sur le caillebotis recouvert de glace, la tête baissée entre ses épaules voûtées.

Il pouvait fermer ses yeux mais non ses oreilles. Il tressaillit en entendant le monstrueux, rugissant sifflement de l'eau bouillante et de la vapeur, lorsque la superstructure chauffée à blanc du Stirling plongea profondément dans l'Arctique glacé. Pendant vingt secondes, cet effroyable sifflement continua, puis s'arrêta en un instant, le son coupé comme par le tranchet d'une guillotine. Quand Turner releva lentement la tête, il n'y avait plus à l'avant que la mer agitée où de grosses bulles chargées de mazout remontaient à la surface pour être crevées par la pluie fine des nuages de vapeur, déjà condensés par l'intense froid, et qui retombaient en gouttes dans la mer.

Le Stirling était mort, et les restes délabrés du FR 77 continuaient à tanguer et à rouler vers le nord. Il n'y avait plus que sept navires, à présent : les quatre cargos, comprenant le bateau du Commodore, le pétrolier, le *Sirrus* et l'*Ulysses*. Aucun d'eux n'était intact ; tous étaient fortement endommagés, mais aucun aussi désespérément que l'*Ulysses*. Sept, rien que sept, et ils étaient trente-six en partant pour la Russie.

À huit heures, Turner signala au *Sirrus* : « T.S.F. détruite. Signalez au commandement en chef le cap, la vitesse, la position. Confirmez 9 h 30 pour rendez-vous. Code. »

La réponse arriva exactement une heure plus tard : « Retardés par mauvaise mer. Rendez-vous approximativement 10 h 30. Impossible faire voler protection aérienne. Continuez route. Commandant en chef. »

« Continuez route ! répéta Turner avec colère. Ecoutez-moi ça ! Continuez route ! Que diable s'attend-il à nous voir faire ? nous débîner ? Je déteste me répéter, mais j'y suis obligé. Ils arriveront trop tard, comme toujours[6] ! »

Le jour s'était levé depuis longtemps mais il recommençait à faire plus sombre. De lourds nuages gris, informes et menaçants, cachaient le ciel d'un horizon à l'autre. C'était des nuages de neige et, s'il plaisait à Dieu, la neige tomberait bientôt ; elle seule pourrait maintenant les sauver.

Mais la neige ne vint pas... pas alors. À sa place ce furent une fois de plus les Stukas qui arrivèrent, le rugissement de leurs moteurs s'élevant et

s'abaissant tandis qu'ils survolaient méthodiquement la mer vide en quête du convoi ; Charlie était parti à l'aube. Ce ne fut qu'une question de temps avant que l'escadrille des bombardiers en piqué découvrit le minuscule convoi. Dix minutes après le premier avertissement de leur approche, le Junker-87 de tête bascula sur ses ailes et fondit du ciel.

Dix minutes, le temps de tenir conseil et de faire un plan de désespoir. Lorsque les Stukas arrivèrent, ils trouvèrent le convoi constitué en ligne de front, le pétrolier Varelia au milieu, deux bateaux marchands proches l'un de l'autre de chaque côté, le SIRRUS et l'*Ulysses* protégeant les flancs. Formation équivalant à un suicide dans des eaux infestées de sous-marins : une torpille lancée de bâbord ou de tribord ne pouvait guère les manquer. Mais les conditions météorologiques étaient contraires aux sous-marins, et cette formation offrait du moins une chance de pouvoir combattre les Stukas. S'ils l'abordaient par l'arrière – leur attaque technique favorite –, ils affronteraient le feu simultané massif de sept navires ; s'ils l'abordaient par les côtés, ils devraient d'abord attaquer les escorteurs, car nul Stuka ne présenterait son bas-ventre sans protection aux canons d'un navire de guerre... Ils choisirent d'attaquer de part et d'autre, cinq à l'est, quatre à l'ouest. Cette fois, remarqua Turner, ils portaient des réservoirs d'essence pour longs trajets.

Il n'eut pas le temps de voir ce qui arrivait au SIRRUS. Il eut, en fait, à peine le temps de voir ce qui arrivait à son propre navire, car une épaisse et âcre fumée provenant des canons des tourelles « A » et « B » était renvoyée par le vent sur la passerelle. Entre les coups des 155, il entendit le tir rapide du pom-pom de Doyle et le bruit mat et hargneux des Cérlikons.

Brusquement, avec une soudaineté qui lui coupa le souffle, deux grands rayons lumineux d'une blancheur éblouissante percèrent le sombre nuage de fumée. Turner sourit d'une joie féroce ; les projecteurs de 1 m 10 ! Naturellement ! Les grands projecteurs qui figuraient encore sur la liste officielle secrète, capables d'éclairer un ennemi éloigné de six milles ! Comme il avait été sot de les oublier... Vallery les avait souvent employés, le jour et la nuit, contre des attaques aériennes. Aucun homme ne pouvait regarder ces terribles yeux, ces arcs enflammés entre les électrodes, sans être aveuglé.

Clignotant contre la fumée qui le faisait larmoyer, Turner jeta un regard à l'arrière pour voir qui occupait le poste de commande. Mais il savait qui c'était avant de l'avoir distingué. Ce ne pouvait être que Ralston ; la commande des projecteurs était, Turner se le rappela, son poste de combat de jour ; en outre, personne en dehors du grand torpilleur blond, n'aurait eu la jugeote, la prompte intelligence d'allumer ces foyers de lumière de sa propre initiative.

Du coin de la passerelle proche de la grille, Turner l'observa. Il en oublia son navire, voire les bombardiers – il était d'ailleurs personnellement

impuissant à leur égard – fasciné par l'homme qui maniait les commandes.

Les yeux fixés sur l'appareil de visée, le visage absolument dénué d'expression, il aurait pu être sculpté dans le marbre sans le raidissement graduel de son dos et de son cou tandis que le viseur obéissait à la caresse délicate de ses doigts sur le volant ; l'immobilité de son visage, son application absolue étaient presque effrayantes.

Il ne manifesta pas la moindre émotion, ne tressaillit même pas légèrement quand le premier Stuka se mit à zigzaguer, affolé, afin d'échapper à cette flamme qui brûlait les yeux ; il n'exprima aucun sentiment lorsque l'avion dévia violemment de sa plongée, se redressa trop tard et s'écrasa dans la mer à une centaine de mètres de l'*Ulysses*.

« À quoi ce garçon pensait-il ? se demanda Turner. À sa mère, à ses sœurs enterrées sous les ruines d'un bungalow de Croydon ? à son frère, innocente victime de cette mutinerie de Scapa Flow ? – Comme elle lui semblait impossible à présent, cette mutinerie ! – à son père, qu'il avait été contraint de tuer de sa main ? » Turner ne le savait pas, mais presque doué de seconde vue, en ce moment, il savait que personne ne saurait jamais à quoi Ralston avait pensé.

Il demeura d'une impassibilité inhumaine quand le second Stuka, dépassant l'*Ulysses*, jeta sa bombe dans la mer ; il conserva son immobilité de pierre lorsqu'un troisième Stuka fit explosion en l'air, et il ne trahit pas l'ombre d'un sentiment quand les canons du Stuka suivant fracassèrent l'un des projecteurs... pas même lorsque les obus du dernier démolirent la commande et arrachèrent à Ralston la moitié de la poitrine. Il mourut instantanément, resta là un moment comme s'il lui répugnait d'abandonner son poste, puis s'effondra tranquillement sur le pont. Turner se pencha sur le jeune garçon mort, regarda ce visage, ces yeux levés vers les premiers flocons légers de la neige qui commençait à tomber. Ce visage, ces yeux avaient conservé leur impassibilité de masque. Turner frissonna et détourna son regard.

Une seule bombe avait atteint l'*Ulysses*. Elle avait frappé la plage avant juste devant la tourelle « A ». Aucun homme n'avait été touché, mais quelque caprice de la vibration et du choc avait rompu les canalisations hydrauliques. Temporairement du moins, la tourelle « B » était la seule du navire en état de fonctionner.

Le *Sirrus* n'avait pas eu autant de chance. Il avait détruit un Stuka – les cargos en avaient abattu un autre – et il avait été atteint deux fois, les bombes éclatant dans le poste d'équipage arrière. Surchargé de survivants, le *Sirrus* portait deux fois plus d'hommes que son équipage n'en comptait normalement ; en temps ordinaire, ce poste d'équipage aurait été bondé ; mais chacun occupant sa position de combat, il était vide. Aucun homme n'avait été tué ; aucun homme ne devait perdre la vie sur le destroyer *Sirrus* : il ne fut plus jamais endommagé au cours des convois russes.

L'espoir croissait maintenant : moins d'une heure encore à naviguer, et l'escadre de combat serait là. Il faisait sombre, de cette obscurité propre aux tempêtes de l'Arctique, et une neige épaisse tombait en sifflant doucement, dans la mer sombre et agitée. Aucun avion ne pouvait les découvrir par un temps pareil, et ils étaient presque hors de portée de ceux qui avaient leur base à terre, sauf, naturellement, les Condors. Et il faisait un temps presque impossible pour les sous-marins.

« Il se peut que nous abordions aux Iles Heureuses, cita doucement Carrington.

— Quoi ? Qu'avez-vous dit, Carrington ? demanda Turner.

— C'est de Tennyson, répondit Carrington comme s'il s'excusait. Le commandant le citait toujours... Nous y arriverons peut-être.

— Peut-être, peut-être, dit Turner sans se compromettre. Preston !

— Oui, capitaine, je le vois. »

Preston regardait vers le nord où la lampe à signaux du Sirrus clignotait rapidement.

« Un bateau, commandant ! traduisit-il avec excitation. Le Sirrus dit qu'un navire de guerre approche au nord !

— Au nord ! Dieu merci ! Dieu merci ! cria Turner avec joie. Au nord ! Ce doit être eux ! Ils sont en avance... Je retire tout ce que j'en ai dit. Voyez-vous quelque chose, Carrington ?

— Rien du tout, commandant. La neige est trop dense... mais le ciel se dégage un peu, je crois... Voilà de nouveau le Sirrus qui parle.

— Que dit-il, Preston ? demanda Turner avec anxiété.

— « Contact. Contact sous-marin. Vert 30. Se rapproche. »

— Contact ! À une heure aussi tardive ! » gémit Turner. Puis, frappant l'habitable du poing, il émit une série de jurons furieux. « Par Dieu ! Il ne va pas nous arrêter..., maintenant ! Preston, signalez au Sirrus de rester... »

Il s'interrompit et regarda vers le nord avec incrédulité. Là-bas, au milieu de la neige et des ténèbres, de petites langues de flamme blanches avaient brièvement surgi et disparu, Carrington, qui l'avait rejoint, regarda sans ciller vers le nord et vit des obus tomber dans l'eau en soulevant une écume blanche sous l'étrave du navire du Commodore, le Cape Hatteras ; puis, il vit de nouveau les brèves flammes, plus fortes, plus vives, cette fois, des flammes qui éclairèrent pendant une seconde l'étrave et la superstructure du navire qui tirait.

Turner se retourna et vit que Carrington le regardait avec des yeux pleins d'amertume dans son visage figé. Turner, gris et décomposé d'épuisement et de la prévision de la défaite, regarda à son tour son commandant adjoint

pendant un long moment de silence.

« C'est la réponse à nombre de questions, dit-il à voix basse. C'est la raison pour laquelle ils nous ont épargnés, le Stirling et nous, ces deux derniers jours. Le renard est parmi les poules. C'est notre vieux copain le croiseur Hipper qui vient nous faire une visite.

— C'est lui.

— Si proches et néanmoins... » Turner haussa les épaules. « Nous méritions mieux que cela... Aimerez-vous mourir de la mort d'un héros ? demanda-t-il avec un sourire de travers.

— Cette seule idée me consterne ! » fit derrière lui une voix sonore.

Brooks venait d'arriver sur la passerelle.

« Moi aussi », avoua Turner. Puis, souriant, de nouveau presque heureux : « Avons-nous le choix, messieurs ?

— Hélas, non, dit Brooks tristement.

— En avant toute ! cria Carrington dans le porte-voix en guise de réponse.

— Non, non, rectifia doucement Turner. À toute puissance, Carrington. Dites-leur que nous sommes pressés ; rappelez-leur combien ils se vantaient par rapport à l'Abdiel et au Manxman... Preston ! Signal d'extrême urgence général : « Dispersez-vous, faites route isolément « vers les ports russes.. »

* * *

Une épaisse couche de neige fraîchement tombée recouvrait le pont supérieur, et il neigeait toujours. Le vent redevenait plus fort, et, après la chaleur de la cantine où il venait d'opérer, Nicholls sentit le froid lui lacérer les poumons d'une brusque douleur : « La température, se dit-il, doit être de 20° sous zéro. » Il enfouit son visage dans son « duffel-coat » et gravit laborieusement, en haletant, les échelles menant à la passerelle. Il était fatigué, mortellement las, et il tressaillait de souffrance chaque fois que son pied touchait le pont : sa jambe gauche éclissée avait été brisée juste au-dessus de la cheville par un shrapnel de la bombe tombée dans le poste d'équipage d'arrière.

Peter Orr, le commandant du Sirrus, l'attendait à la grille de la minuscule passerelle.

« J'ai pensé que vous aimeriez peut-être voir ceci, docteur, dit-il d'une voix étrangement aiguë pour un homme aussi grand. Ou plutôt, j'ai pensé que vous désireriez le voir ; regardez-le sombrer... Regardez-le ! »

Nicholls se tourna du côté de bâbord. À un demi-mille de distance, le Cape Hatteras flambait furieusement et ralentissait pour s'arrêter. À quelques milles au nord, à travers la neige qui tombait, il distingua à peine la forme vague du

croiseur allemand, une forme piquetée des flammes des canons qui continuaient impitoyablement à tirer sur le navire en train de couler. Chaque coup atteignait son but ; la précision de leurs canonniers était fantastique.

À un demi-mille sur l'arrière, du côté de bâbord, l'*Ulysses* arrivait. Enveloppé d'écume, son étrave bondissant presque hors de l'eau, puis s'y écrasant avec un choc semblable à un coup de pistolet qu'on entendait facilement sur la passerelle du *Sirrus*, malgré le vent en sens contraire, ses grandes machines le poussaient de plus en plus vite à chaque seconde à travers les vagues.

Nicholls regardait, fasciné. C'était la première fois qu'il revoyait l'*Ulysses* depuis qu'il l'avait quitté, et il était épouvanté. Toute la superstructure, à l'avant et à l'arrière, n'était qu'un incroyable fouillis d'acier brisé ; les deux mâts avaient disparu, les cheminées étaient rompues et couchées, le télépointage était fracassé et grotesquement de travers ; des volutes de fumée sortaient toujours des grands trous de l'avant et de l'arrière, les tourelles de l'arrière, arrachées de leurs fûts, penchaient follement sur le pont. La carcasse du *Condor* reposait encore par le travers de la tourelle « Y », un *Stuka* était enfoui jusqu'aux ailes dans la plage avant, et Nicholls savait que le navire était crevé jusqu'au niveau de l'eau à la hauteur des tubes de torpilles. L'*Ulysses* semblait sortir d'un cauchemar.

S'arc-boutant pour résister au violent tangage du destroyer, Nicholls ne pouvait en détacher les yeux, paralysé d'horreur et d'incrédulité.

Orr le regarda, puis détourna la tête en entendant un timonier monter à la passerelle.

« Rendez-vous 10 h 15 », lut-il. Bon Dieu ! dans vingt-cinq minutes ! Vous entendez ça, docteur ? vingt-cinq minutes !

— Oui, commandant », répondit Nicholls, distraitement.

Il ne l'avait pas entendu.

Orr le regarda, lui toucha le bras et, désignant l'*Ulysses* :

« Joliment incroyable, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Je voudrais tellement être à son bord, marmotta Nicholls d'un ton malheureux. Pourquoi m'a-t-on envoyé ?... Regardez ! qu'est-ce que c'est que ça ? »

Un énorme pavillon, un pavillon de six mètres de long flottait au-dessus de la vergue de l'*Ulysses*, tendu par le vent de son passage. Nicholls n'avait jamais rien vu d'approchant : le pavillon était énorme, rouge et bleu et plus blanc que la neige.

« L'enseigne de combat, murmura Orr. Bill Turner a sorti l'enseigne de combat... » Il secoua la tête avec étonnement « Prendre le temps de le faire en ce moment... eh bien, docteur, seul Turner en était capable. Vous l'avez bien

connu ? »

Nicholls inclina la tête en silence.

« Moi aussi, dit Orr, simplement. Nous avons tous les deux de la chance. »

Le *Sirrus* faisait toujours 15 nœuds et se dirigeait toujours vers l'ennemi quand l'*Ulysses* le dépassa à une encablure de distance, comme s'ils s'étaient arrêtés dans l'eau.

Longtemps après, Nicholls ne put jamais tout décrire avec précision. Il avait un vague souvenir de l'*Ulysses* ne plongeant et ne se soulevant plus mais fendait les vagues et les creux, bien d'aplomb, le pont fortement incliné depuis l'étrave dressée très haut jusqu'au tableau d'arrière, profondément enfoncé dans l'eau, quatre mètres en dessous de la vague bouillante, torturée, qui se voûtait avec magnificence au-dessus de la plage arrière fracassée. Il se rappelait aussi que la tourelle « B » tirait continuellement, un obus après l'autre, sifflant à travers la neige pour aller éclater en une brillante splendeur au-dessus du croiseur allemand, et sur lui, car il ne restait à la tourelle « B » que des obus éclairants. Il conservait aussi vaguement dans son esprit l'image de Turner agitant ironiquement la main sur sa passerelle, l'image du grand pavillon flottant avec rigidité, déjà déchiré aux bords. Mais ce qu'il ne devait jamais oublier, ce qu'il garderait toute sa vie dans son cœur et dans sa pensée, était le formidable, effroyable rugissement des grands ventilateurs des chaufferies tandis qu'ils aspiraient d'énormes bouffées d'air pour les machines affamées. Car l'*Ulysses* traversait les énormes vagues à sa puissance maxima, à une vitesse qui aurait dû briser son échine tremblante et consumer ses grandes machines. On ne pouvait avoir aucun doute quant aux intentions de Turner : il allait éperonner l'ennemi, le détruire et l'entraîner avec lui à la vitesse incroyable de 40 nœuds ou davantage.

Nicholls, hypnotisé par ce spectacle, ne savait que penser ; il avait la mort dans l'âme, car ce navire faisait maintenant partie de lui-même ; ses bons amis, surtout le Gosse Kapok – dont il ignorait qu'il était déjà mort, étaient eux aussi une partie de lui-même, et il est toujours terrible de voir finir une légende, de la voir mourir, engloutie dans les profondeurs. Mais il éprouvait en même temps une étrange exaltation ; il mourait, ce navire, mais de quelle manière ! Et si les navires ont des cœurs, des âmes, comme l'affirment les vieux marins, l'*Ulysses* devait sûrement souhaiter périr de cette façon.

Il faisait toujours 40 nœuds lorsque, comme par magie, un grand trou apparut dans son étrave juste au-dessus de la ligne de flottaison. Un obus, peut-être, mais peu probable sous cet angle. Ce devait être une torpille du sous-marin non encore repéré ; une brusque plongée de l'étrave pouvait avoir coïncidé avec le soulèvement d'une grosse vague poussant une torpille à la surface. De telles choses s'étaient déjà produites, quoique rarement... L'*Ulysses* écarta la torpille, ignora sa grave blessure, ignora les lourds obus qui s'écrasaient dans ses flancs et continua d'avancer.

Il faisait toujours 40 nœuds, s'approchant sous les canons de l'ennemi, des canons à l'angle de dépression maximum, quand la soute « A » sauta, arrachant l'avant tout entier dans une explosion formidable : pendant une seconde, la plage avant délestée se dressa haut en l'air ; puis, elle plongea profondément dans l'épaule d'une grosse vague. Le bateau s'enfonça et continua de s'enfoncer jusqu'au sombre lit de l'Arctique, poussé vers le bas par ses hélices qui tournaient follement, ses machines au grondement de tonnerre étant ses propres bourreaux.

ÉPILOGUE

L'air était chaud, bienfaisant et calme. Le ciel était bleu, d'un bleu profond et merveilleux, avec de petites touffes de nuages d'ouate flottant paresseusement au loin, à l'horizon. Les oiseaux nicheurs chantaient ; on entendait leurs voix pures et douces malgré le grondement lointain des voitures, et Big Ben annonçait l'heure lorsque Johnny Nicholls descendit maladroitement du taxi, paya le chauffeur et gravit lentement en boitillant les marches de marbre.

Avec un visage soigneusement, dépourvu d'expression, la sentinelle salua et ouvrit la lourde porte battante. Nicholls entra et son regard parcourut l'énorme vestibule dont les deux côtés étaient bordés de portes imposantes ; tout au bout, sous la grande courbe de l'escalier, au-dessus d'un large comptoir convexe du genre qu'on trouve généralement dans les banques, une pancarte indiquait : « Poste des dactylographes. Renseignements. »

Le heurt de ses béquilles lui parut anormalement bruyant sur le sol de marbre tandis qu'il gagnait le comptoir clopin-clopant. « Très touchant et mélodramatique, Nicholls, se dit-il avec impartialité ; je pense que le public en a pour son argent. » Une demi-douzaine de dactylos avaient cessé de taper comme sur commande et le regardaient avec une franche curiosité ; leurs mains reposant mollement sur leurs machines. Une pimpante jeune Wren, aux cheveux roux et en manches de chemise, s'approcha du comptoir.

« Puis-je vous aider, monsieur ? »

La voix basse, les yeux bleus étaient pleins d'une douce sollicitude. Nicholls ne put le lui reprocher en apercevant derrière elle, dans un miroir, la veste d'uniforme usée qu'il portait sur un Chandail de pêcheur gris, ses yeux ternes et cernés et ses pâles joues émaciées.

« Je m'appelle Nicholls, médecin de 1^{ère} classe Nicholls, dit-il. J'ai un rendez-vous... »

— Le médecin de 1^{ère} classe Nicholls... de *l'Ulysses*..., fit la jeune fille, le soufflé court. Naturellement, docteur. On vous attend. »

Nicholls la regarda, regarda les Wrens assises immobiles sur leurs chaises, remarqua l'expression intense, étonnée de leurs yeux, le regard craintif avec lequel on contemplerait des êtres d'une autre planète. Il en ressentit un vague malaise.

« En haut, je suppose ? demanda-t-il d'un ton qu'il n'avait pas voulu aussi brusque.

— Non, monsieur », dit la Wren. Elle fit tranquillement le tour du comptoir et murmura en s'excusant :

« Ils... eh bien, ils ont appris que vous aviez été blessé. C'est simplement de l'autre côté du vestibule ; par ici, s'il vous plaît. » Elle lui sourit et ralentit le pas à la mesure de la marche hésitante de Nicholls.

Elle frappa, ouvrit la porte, l'annonça à quelqu'un qu'il ne pouvait voir et referma doucement la porte derrière lui quand il fut entré.

Il y avait trois hommes dans la pièce. Le seul qu'il reconnût, le vice-amiral Starr, s'avança à sa rencontre.

Il avait l'air plus vieux, beaucoup plus vieux que la dernière fois où Nicholls l'avait vu, à peine quinze jours auparavant.

« Comment allez-vous, Nicholls ? demanda-t-il. Vous ne marchez pas trop bien, à ce que je vois. » Sous l'assurance et la jovialité peu convaincante et si déplacée, on sentait nettement l'effort. « Venez et asseyez-vous. »

Il conduisit Nicholls jusqu'à la vaste et longue table couverte de cuir. Derrière elle, se détachant sur d'énormes cartes murales, deux hommes étaient assis. Starr les présenta. L'un, de haute taille, bovin, le visage rouge, était en grand uniforme, les manches étincelantes de la large bande et des quatre galons d'un amiral de la flotte ; l'autre était en civil, petit, trapu, avec des cheveux gris fer et des yeux calmes, sages et vieux. Nicholls le reconnut immédiatement et l'aurait identifié de toute façon par la déférence que lui marquaient les deux amiraux. Il se dit que la Marine lui faisait vraiment beaucoup d'honneur : de pareilles réceptions ne sont pas accordées à tout le monde... « Mais ils semblent répugner à commencer la réception », songea-t-il ; il avait oublié le choc que son aspect devait produire. Finalement, l'homme aux cheveux gris s'éclaircit la voix :

« Comment va la jambe, mon garçon ? demanda-t-il. Elle me semble assez amochée. »

Sa voix était basse, mais il en émanait une autorité maîtrisée.

« Pas trop, merci, monsieur, répondit Nicholls. Je devrais, d'ici deux ou trois semaines, pouvoir reprendre mon service. »

— Vous prendrez deux mois, mon petit, dit calmement l'homme aux cheveux gris. Davantage si vous le désirez. » Il sourit légèrement. « Si quelqu'un s'en informe, répondez que c'est moi qui l'ai dit. Cigarette ? »

Il alluma le grand briquet posé sur la table et se radossa dans son fauteuil, ayant l'air, momentanément, de ne plus savoir quoi dire. Puis, il leva brusquement les yeux.

« Vous avez fait un bon voyage de retour ? »

— Très bon, monsieur. On m'a traité comme un grand personnage pendant

tout le trajet. Moscou, Téhéran, Le Caire, Gibraltar. » Nicholls grimaça un sourire. « Beaucoup plus confortable qu'à l'aller. » Il s'arrêta, tira fortement sur sa cigarette et regarda les hommes qui, lui faisaient face : « J'aurais préféré rentrer sur le *Sirrus*.

— Sans doute, dit Starr, d'un ton acide. Mais nous ne pouvons satisfaire les goûts personnels de chacun. Nous voulions avoir un compte rendu de première main sur le FR 77 – et en particulier sur l'*Ulysses*, aussi tôt que possible. »

Les mains de Nicholls s'agrippèrent au bord de son siège. La colère avait bondi en lui comme une flamme et il savait que le civil assis en face de lui l'observait attentivement. Lentement, Nicholls se détendit, le regarda et, les sourcils levés interrogativement, lui demanda, sans parler, confirmation des dires de Starr. L'homme aux cheveux gris inclina la tête et dit avec bonté :

« Dites-nous tout ce que vous savez. Tout, au sujet de tout. Prenez votre temps.

— Depuis le début ? demanda Nicholls à voix basse.

— Depuis le début. »

Nicholls le leur dit. Il aurait aimé raconter l'histoire, exactement telle qu'elle s'était passée, depuis avant la formation du convoi FR 77 jusqu'au bout. Il fit de son mieux, mais ce fut un récit hésitant, manquant étrangement de conviction. L'atmosphère, l'ambiance ne lui convenaient pas : le contraste entre la paisible chaleur de ces pièces et le froid cruel de l'Arctique constituait un immense abîme que seules pouvaient combler l'expérience et la compréhension. Ici, au cœur de Londres, la sauvage, incroyable histoire qu'il devait raconter paraissait invraisemblable même à ses propres oreilles. Au milieu, il regarda ses auditeurs et faillit renoncer à la continuer. Incrédulité ? Non, ce n'était pas cela, du moins pas de la part de l'homme aux cheveux gris et de l'amiral de la flotte. Ils étaient simplement déconcertés, franchement incapables de comprendre.

C'était moins décevant quand il décrivait des faits vérifiables : les navires marchands endommagés par la mer démontée, ou sautant sur des mines, échoués ou torpillés ; la lutte désespérée pour survivre lors de la grande tempête ; l'usure graduelle du convoi ; la terrible mort des deux pétroliers ; l'envoi par le fond des sous-marins et des bombardiers ; la marche de l'*Ulysses* à travers la tempête de neige à la vitesse de 40 nœuds, sa destruction par le croiseur allemand ; l'arrivée de l'escadre de combat, la fuite du croiseur avant qu'il eût pu infliger d'autres dommages ; le rassemblement du convoi éparpillé, le rideau d'avions de chasse russes dans la mer de Barentz ; enfin, l'arrivée dans la baie de Kola des restes délabrés du FR 77 – cinq navires en tout.

C'était lorsqu'il abordait des faits moins aisément vérifiables, des choses

qui ne pourraient jamais être vérifiées, qu'il sentait éveiller le doute, quelque chose de plus que de l'étonnement. Il raconta pourtant l'histoire aussi calmement, aussi impassiblement qu'il le put : l'histoire de Ralston avec les feux de combat et avec les projecteurs ; Ralston dont toute la famille avait été tuée et qui avait été forcé de tuer son père ; l'histoire de Riley, le meneur de la mutinerie qui avait refusé de quitter le tunnel de l'arbre ; l'histoire de Petersen qui avait tué un « Marine » et ensuite sacrifié sa vie ; l'histoire héroïque de McQuarter, de Chrysler, de Doyle et d'une douzaine d'autres.

Pendant une seconde, sa voix se brisa tandis qu'il racontait l'histoire de la demi-douzaine de survivants de l'*Ulysses* recueillis par le Sirrus. Il raconta comment Brooks avait donné son gilet de sauvetage à un matelot qui, chose stupéfiante, survécut quinze minutes dans cette eau glacée ; comment Turner, blessé à la tête et au bras, avait soutenu un Spicer évanoui jusqu'à ce que le Sirrus l'accoste et passe un nœud coulant autour de lui, puis était mort avant qu'on pût le sauver ; comment Carrington, cet homme de fer, un morceau de poutre sous le bras, avait tenu deux hommes au-dessus de l'eau jusqu'à l'arrivée du secours. Ces deux hommes, dont l'un était Preston, étaient morts plus tard ; Carrington avait grimpé sans aide le long de la corde, escaladé le bastingage alors que sa jambe gauche avait été sectionnée par un obus juste au-dessus de la cheville. Carrington survivrait ; Carrington était indestructible. Mais Doyle, lui aussi, était mort : on lui avait lancé un filin, mais il ne l'avait pas vu car il était aveugle.

Nicholls, cependant, se rendit compte que ce que ces trois hommes désiraient vraiment savoir était la manière dont s'était comporté l'équipage des mutins de l'*Ulysses*. Il leur avait pourtant raconté des actes de bravoure splendides et stupéfiants, mais ils ne parvenaient pas à les attribuer à des hommes capables de prendre les armes contre leur propre navire, en fait contre leur Roi.

Alors, Nicholls essaya de le leur faire comprendre, puis, il eut conscience, tandis qu'il s'y efforçait, qu'il n'y réussirait jamais. Car qu'y avait-il à raconter ? Comment Vallery s'était adressé aux hommes à la radio ; comment il était allé parmi eux et les avait presque identifiés avec lui-même au cours de cette épuisante tournée d'inspection ; comment il avait parlé d'eux en mourant et comment, surtout, sa mort avait refait d'eux des hommes. C'était là tout ce qu'il pouvait dire, et ces choses étaient impalpables. Nicholls sentit, avec une pénétration soudaine, que la signification de cette étrange métamorphose des hommes de l'*Ulysses*, de ces hommes aigris et épuisés en surhommes, ne pouvait être ni expliquée ni comprise, car seul Vallery lui donnait un sens, et Vallery était mort.

Nicholls se sentait maintenant affreusement fatigué. Il savait qu'il était loin d'être bien portant. Son esprit était embrumé, ses souvenirs confus, et il mélangeait les choses ; il avait perdu le sens chronologique et était plein d'hésitation et d'incertitude. Tout à coup, l'inutilité de son effort l'accabla, et

il cessa de parler.

Vaguement, il entendit l'homme aux cheveux gris lui poser une question à voix basse, et il marmotta quelques mots tout haut, sans réfléchir.

« Quoi donc ? Qu'avez-vous dit ? » fit l'homme aux cheveux gris en le regardant d'un air bizarre.

Le visage de l'amiral était impassible. Celui de Starr exprimait simplement l'incrédulité.

« J'ai simplement dit : « C'était le meilleur équipage que Dieu ait jamais accordé à un commandant », murmura Nicholls.

— Je vois. »

Les vieux yeux las le regardèrent fixement, mais il n'y eut pas d'autre commentaire. Les doigts de l'homme aux cheveux gris tambourinèrent sur la table, il regarda lentement les deux amiraux, puis de nouveau Nicholls.

« Reposez-vous une minute, mon garçon... Si vous voulez bien nous excuser. »

Il se leva, se dirigea lentement vers les grandes fenêtres en saillie, à l'autre bout de la longue pièce, suivi des deux autres. Nicholls ne bougea pas, ne les suivit même pas des yeux ; affalé dans son fauteuil, il regarda tristement sans les voir les béquilles posées par terre entre ses pieds.

De temps en temps, il entendait un murmure. La voix haut perchée de Starr lui parvenait le plus nettement : « Navire mutiné, monsieur,... n'est plus jamais le même... c'est mieux ainsi. » Nicholls ne saisit pas la réponse, puis il entendit Starr dire : « ... fini en tant qu'unité combattante. » L'homme aux cheveux gris riposta rapidement d'un ton vif, indiquant le désaccord, mais Nicholls ne distingua pas ses paroles. Ensuite, la voix grave de l'amiral de la flotte dit quelque chose à propos d'une « expiation » et l'homme aux cheveux gris hocha lentement la tête. Alors, Starr se tourna vers Nicholls et celui-ci comprit qu'ils parlaient de lui. Il crut entendre « pas bien portant » et « effroyable épreuve », mais peut-être l'imagina-t-il.

De toute façon, il ne s'en souciait plus. Il ne souhaitait plus qu'une chose : s'en aller. Il se sentait étranger dans un pays étranger, et il lui était indifférent qu'ils le crussent ou non. Sa place n'était pas ici où tout était si normal, ordinaire et réel...

Il se demanda ce qu'aurait dit le Gosse Kapok s'il avait été là, et il sourit en évoquant son souvenir aimé.

Graduellement, il se rendit compte que la conversation murmurée avait cessé et que les trois hommes étaient debout devant lui. Son sourire s'effaça et il leva la tête pour les voir le regardant avec des yeux pleins d'inquiétude.

« Je vous demande infiniment pardon, dit l'homme aux cheveux gris avec

sincérité. Vous êtes malade et nous avons beaucoup trop exigé de vous. Voulez-vous boire un verre, Nicholls ?

— Non, merci, monsieur, dit Nicholls en se redressant. J'irai tout à fait bien. » Il hésita. « Y a-t-il autre chose ?

— Non, rien du tout. » Le rire était franc, amical. « Vous nous avez été d'une aide précieuse, docteur. Un beau compte rendu. Je vous en remercie vraiment beaucoup. »

« Un menteur et un gentleman », pensa Nicholls avec gratitude. Il se releva avec difficulté et reprit ses béquilles. Il serra les mains de Starr et de l'amiral de la flotte et leur dit au revoir. L'homme aux cheveux gris l'accompagna jusqu'à la porte en lui soutenant le bras. Sur le seuil, Nicholls s'arrêta.

« Je m'excuse de vous ennuyer, mais, quand commence ma permission, monsieur ?

— À partir de maintenant. Et je vous la souhaite bonne. Dieu sait que vous l'avez méritée, mon garçon... Où allez-vous ?

— À Henley, monsieur.

— Henley ! J'aurais juré que vous êtes Ecossais.

— Je le suis, monsieur... je n'ai pas de famille.

— Oh !... Une femme, docteur ? »

Nicholls inclina la tête en silence.

L'homme aux cheveux gris lui tapa sur l'épaule et sourit doucement.

« Jolie, j'en suis sûr ? »

Nicholls le regarda, porta ses yeux à l'endroit où la sentinelle tenait déjà ouvertes les portes de la rue, et rassembla ses béquilles.

« Je ne sais pas, monsieur, dit-il tranquillement. Je n'en sais rien du tout. Je ne l'ai jamais vue. »

Il traversa clopin-clopat le dallage de marbre, franchit les lourdes portes et sortit au soleil en boitant.

FIN

[1] Les navires de sauvetage ayant uniquement pour fonction ce qu'indique leur nom, faisaient partie de nombre des premiers convois. Le Zafaaran fut perdu dans l'un des pires convois de la guerre. Le Stockport fut torpillé. Il fut coulé avec tout son équipage et tous les survivants qu'il avait recueillis d'autres navires coulés.

[2] Le Dumaresq était un conjugateur en miniature permettant de calculer l'angle de visée pour le lancement des torpilles, en fonction des routes et des vitesses.

[3] Hôtel de Glasgow où était installé l'amiral commandant la côte occidentale d'Écosse.

[4] Le PQ 17, grand convoi mixte comprenant 30 navires britanniques, américains et panaméens, quitta l'Islande pour la Russie escorté par une demi-douzaine de destroyers et peut-être 12 navires plus petits, avec le soutien immédiat d'une escadre de croiseurs et de destroyers anglo-américains. Une force de couverture, également anglo-américaine, composée d'un porte-avions, de deux cuirassés, trois croiseurs et une flottille de destroyers, naviguait parallèlement plus au nord. Comme dans le cas du FR 77, ils formaient le ressort du piège qui se referma trop tard.

C'était au milieu de l'été de 1942, saison mortelle pour cette tentative, car en juin et juillet, sous ces hautes latitudes, il n'y a pas de nuit. Vers la longitude 20° Est, le convoi fut fortement attaqué par des sous-marins et des avions.

Le jour même du début de l'attaque, le 4 juillet, l'escadre de couverture apprit par radio que le Tirpitz venait de quitter l'Alta Fjord. Ce n'était pas exact : le Tirpitz fit une brève sortie dans l'après-midi du 5, mais rentra le soir même : le bruit courut qu'il avait été endommagé par les torpilles d'un sous-marin russe. L'escadre de soutien et les escorteurs du convoi se retirèrent immédiatement vers l'ouest à grande vitesse, abandonnant le PQ 17 à son sort, le laissant s'éparpiller et gagner la Russie sans escorte du mieux qu'il pouvait. On imagine aisément les sentiments des équipages ces navires marchands devant ce sauve-qui-peut et cette trahison de la Marine Royale. On peut aussi se figurer leurs craintes, mais leurs plus sombres pressentiments furent dépassés par la terrible réalité : 23 navires marchands furent envoyés par le fond par des sous-marins et des avions. Le Tirpitz ne fut pas aperçu, ne s'approcha jamais du convoi ; mais la seule menace de sa venue avait fait fuir les escadres de la Marine.

L'auteur ne connaît pas tous les faits concernant le PQ 17 et il ne cherche pas à interpréter ceux qu'il connaît ; il se permet moins encore de formuler un blâme. Chose assez curieuse, la seule conclusion nette est que le chef de l'escadre, l'amiral Hamilton, ne mérite aucun reproche. Il ne participa nullement à la décision de se retirer : l'ordre vint de l'Amirauté et était impératif. Mais on n'envie pas l'amiral Hamilton.

Ce fut un triste et amer incident, d'autant plus affreux qu'il contredisait aussi directement les traditions d'un grand service. On se demande ce qu'en aurait pensé Sir Philip Sydney, ou, à une époque plus récente, Kennedy du Rawalpindi ou Fegen du Jervis Bay. Mais il n'y a aucun doute sur ce qu'en a pensé la Marine marchande et sur ce qu'elle en pense toujours. Il ne peut y avoir de pardon à espérer de la part de la majorité des quelques survivants. Ils s'en souviendront probablement à jamais ; la Marine Royale souhaite ardemment l'oublier. Il est difficile de blâmer les uns comme l'autre.

[5] Il est presque impossible qu'une seule explosion ou même plusieurs au même endroit, détruisent ou mettent hors d'usage toutes les dynamos d'un grand navire de guerre ou coupent tous les circuits qui apportent le courant dans tout le bâtiment. Lorsqu'une dynamo, ou son circuit d'alimentation, subit une avarie, les fusibles de liaison sautent automatiquement, isolant le secteur endommagé. Ceci théoriquement. En pratique, ce n'est pas toujours ainsi : les fusibles peuvent ne pas sauter et tout le système s'effondre. Le bruit court – un bruit très fort – qu'au moins un des bâtiments de ligne de Sa Majesté a été perdu simplement parce que les disjoncteurs de la dynamo – calibrés pour 800 ampères, n'ont pas fonctionné, ce qui a rendu le navire incapable de se défendre.

[6] C'est regrettable mais vrai : l'escadre de la flotte métropolitaine arrivait presque toujours trop tard. On ne pouvait le reprocher, à l'Amirauté : les bâtiments de ligne étaient essentiels pour le blocus du Tirpitz et on n'osait les risquer trop près des côtes contre des bombardiers ayant leur base à terre. Le piège attendu si longtemps finit effectivement par se refermer, mais il n'attrapa que le croiseur lourd Scharnhorst et non le Tirpitz. Il ne prit jamais ce grand navire ; il fut détruit à son mouillage de l'Alta Fiord par des bombardiers Lancaster de la Royal Air Force.